

Millionnaire malgré lui

Paul d'Ivoi

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

p1 · ch01

— Enfin, monsieur Kozets, qui est cette femme ?

— Mais vous le savez, monsieur le gouverneur, autant du moins qu'il est possible de le savoir.

— Eh ! je ne sais rien, sinon qu'en ce bagne de Sakhaline, les forçats, ses collègues, l'appellent la Française, et que, pour mon administration, elle est le numéro 1313.

— Beaucoup de treize, monsieur le gouverneur… Cela lui porte malheur… Elle va quitter ce monde…

— Pour un meilleur, monsieur Kozets… Puissent les bienheureux saint Pierre et saint Paul le lui faire obtenir.

Et le gouverneur se signa dévotement. Durant quelques minutes, le silence régna dans le bureau de Stanislas, général Labianov, gouverneur d'Aousa, colonie gouvernementale — lisez pénitentiaire — de l'île Sakhaline.

Dans la pièce, sévère, aux parois formées de planches de sapin roux et d'érable alternées, le haut fonctionnaire se tenait assis, devant son bureau de bois noir, recouvert de drap rouge, avec à l'angle droit un carré d'étoffe jaune sur lequel se détachait l'aigle à deux têtes, emblème de la maison impériale de Russie.

Le général, grand, robuste, le front fuyant, la face large, élargie encore par les favoris courts à la Bagration, était sanglé dans la capote verte de l'infanterie légère. Avec une nuance de mécon-

tentement et d'inquiétude, il observait en dessous l'homme, jeté dans un fauteuil en face de lui, ce M. Kozets avec qui il venait d'échanger les quelques répliques rapportées plus haut.

Celui-ci s'appuyait contre une pelisse de loutre repliée sur le dossier de son siège ; il apparaissait vêtu d'un dolman de velours noir, d'une culotte large de même étoffe s'enfonçant dans de hautes bottes fourrées. Une toque de renard était posée sur le bureau devant le personnage.

Mais ce qu'il avait d'étrange, d'inquiétant pourrait-on dire, c'était son visage blême, ses cheveux blonds décolorés, ses yeux d'un bleu si pâle qu'ils semblaient blancs.

Et distraitement, comme si leur propriétaire eût oublié la présence du gouverneur d'Aousa, ces yeux regardaient au dehors, à travers les vitres de la double fenêtre, que d'heure en heure un gardien militaire du pénitencier venait débarrasser des arabesques de glace, qui eussent arrêté la vue du représentant vénéré de l'Empereur de toutes les Russies.

Paysage lugubre… La large avenue accédant au « Gouvernement », couverte de neige, bordée par les cônes funèbres de sapins noirs. À droite et à gauche, les logis des fonctionnaires de la petite garnison ; puis le village des anciens condamnés, libérés, mais avec obligation de rester à Sakhaline. Plus loin encore, la file des baraquements, occupés par les condamnés en cours de peine, s'allongeaient sur la rive de la rivière Aousa, cachée sous une épaisse couche de glace.

De temps à autre une corvée de galériens, sous la conduite de gardiens, le bâton à la main, le revolver à la ceinture, passaient, faisant tache sombre sur le tapis de neige, donnant l'impression

de scarabées de deuil, de nécrophores énormes se traînant lourdement dans le paysage glacé.

Était-ce à ces choses que rêvait M. Kozets, ou bien sa pensée vagabondait-elle vers cet archipel japonais dont l'île russe de Sakhaline forme le dernier chaînon septentrional ? Évoquait-elle Yeso, Nippon, Kiou-Siou, lançant sur la Corée, sur Port-Arthur, sur la Mandchourie, leurs cohortes de petits hommes jaunes, robustes, agiles, endurants, d'un courage à toute épreuve, suppléant au nombre par la valeur ; — éternelle répétition de la légende de David abattant Goliath, — renversant, abaissant devant eux le colosse moscovite ?

Songeait-il, cet énigmatique M. Kozets, au grand port de Vladivostok, séparé de Sakhaline par un simple détroit, à ce port qui, depuis la prise de Port-Arthur par l'armée nipponne, était la seule porte ouverte au commerce russe sur l'immense Océan Pacifique ? Ce que l'on peut affirmer, c'est que son flegme énervait le général Stanislas Labianov, qui reprit brusquement :

— Enfin, monsieur Kozets, récapitulons.

— Récapitulons, mon cher général, consentit l'interpellé avec un mélange de déférence et de protection dans la voix.

— Par le fil transsibérien, j'ai télégraphié, il y a cinq jours — je procède ainsi par ordre, pour tout événement de quelque importance — j'ai télégraphié, dis-je, que la condamnée 1313, qui, sur mes registres de personnel, est désignée comme devant être l'objet d'une surveillance spéciale, était condamnée par Edgeboris, médecin principal d'Aousa.

— Parfaitement… ; je me trouvais alors à Kharbine ; je reçus directement de Pétersbourg des instructions précises, qu'en quatre journées de voyage, railway jusqu'à Khabarovsk, traîneau de ce point à celui-ci, j'ai été assez heureux pour vous apporter.

Et s'inclinant, le personnage conclut :

— Ce qui m'a valu le double plaisir d'obéir aux ordres de S. M. le Tzar et de faire la connaissance de l'homme charmant que vous êtes. Avec un geste d'impatience, le général grommela :

— Vous oubliez une troisième satisfaction, celle de me surveiller… tout charmant que je suis.

— Oh ! général, quel gros mot !… Vous surveiller !

— Ma foi… Votre mission est remplie…

— Et je ne m'en vais pas… Ah ! vaillant militaire, comme tous vos pareils, vous resterez toujours en dehors des subtilités de la politique. Je suis à la fois un citoyen et un attaché à la haute police. Comme citoyen, je me porterais caution pour vous, mon général, et je regagnerais Vladivostok, où, malgré la guerre, on s'amuse plus qu'ici ; mais hélas ! comme policier, je dois, telles sont mes instructions, m'assurer que le 1313 ne peut communiquer avec personne.

— Elle est soignée par deux Turkmènes, qui n'entendent ni le russe, ni le français, les seules langues qu'elle parle.

— Je vous loue sans réserve d'avoir choisi ces infirmiers, mon général. Je dois encore assister à sa mort, à son inhumation, et ensuite, faire un rapport où, croyez-le bien, je serai charmé de

dire la haute estime, la sincère admiration, que m'ont inspirées votre caractère.

Stanislas Labianov était un bon vivant. Il ne put réprimer un sourire et avec rondeur :

— Ah ! par Moscou la sainte, au lieu de ces compliments, j'aimerais mieux que vous m'appreniez pourquoi cette femme est l'objet d'une telle surveillance ; pourquoi l'on semble craindre les paroles qu'elle pourrait prononcer… Voyons, monsieur Kozets, déboutonnez-vous un peu, que diable ! Je grille de curiosité, et ma fille Mona me disait encore ce matin : Le mystère me fera pousser des cheveux blancs. Vous ne voudriez pas faire blanchir ma fillette avant l'âge ?

Kozets leva les bras au ciel d'un air désolé :

— Vous me voyez navré… : il m'est impossible d'empêcher ce désastre blanc.

— Ah. ! gronda Stanislas en frappant du pied. C'est trop fort. À vous, policier, on confie tout, et moi, un soldat, un fidèle serviteur du Tzar, je n'ai le droit de rien savoir.

L'envoyé de la haute police se souleva à demi.

— La la, général, ne vous irritez pas… Votre mauvaise humeur m'afflige et elle met mon amour-propre à une rude épreuve…, car elle m'oblige à vous avouer que je ne saurais vous apprendre ce que vous souhaitez savoir, par la raison, simple mais péremptoire, que…

— Que ?…

— Que je l'ignore tout comme vous.

— Allons donc !

— C'est ainsi que je vous le dis, mon cher gouverneur… Et à ce propos, comme je viens de piétiner mon amour-propre pour vous être agréable, vous ne trouverez pas mauvais que je me console en vous faisant une petite leçon.

il semblait attendre que le gouverneur lui adressât la parole.

— Une leçon, à moi ?

— Oh ! très douce… Je vous prierai seulement de remarquer que nous sommes plus disciplinés dans la police que dans l'armée.

— Facile à dire, moins aisé à démontrer.

— Digne général… Nous le démontrons tous deux. On me donne des ordres, je les exécute sans m'embarrasser du but poursuivi par le gouvernement. Les mots : Service du Tzar ! me suffisent ; tandis que vous… Oh ! vous ne reculez devant rien pour surprendre le secret… les cheveux blancs de M Mona, une enfant de quinze ans !… Oh ! fi… Jamais tentative de corruption ne fut aussi machiavélique.

L'ironie était évidente.

Peut-être Stanislas Labianov aurait-il riposté un peu aigrement, mais la porte s'ouvrit, et sur le seuil se montra le chef-garde, c'est-à-dire le brigadier des gardiens d'un baraquement, le grade du nouveau venu reconnaissable aux barrettes d'argent fixés sur la poitrine de son uniforme gris.

— C'est toi, Bolesine, fit le général, que veux-tu ?

Le gardien salua :

— Que Votre Excellence me pardonne…, mais c'est le 12 qui a demandé à être conduit en votre présence.

— Est-il dans les conditions prévues ?

— Oui, Excellence. Vous autorisez les « pénitentiaires » à vous parler une fois par mois. Le 12 est à Sakhaline depuis trente-cinq jours.

— Depuis trente-cinq jours, s'écria M. Kozets, et il a le numéro 12 ; je pensais que c'était l'un des plus anciens condamnés.

Le brigadier regarda l'homme au visage blême, puis sur un signe du gouverneur, il répondit :

— À son arrivée, le 12 était vacant ; il l'a demandé et on n'a pas cru devoir lui refuser cette satisfaction.

— Fais-le entrer, Bolesine, ordonna doucement Labianov.

Derechef, le gardien salua, pivota sur ses talons, et ouvrant la porte, il appela :

— Douze, Son Excellence consent à te recevoir.

Presque aussitôt le condamné se montrait, s'inclinait avec aisance, puis se redressant, semblait attendre que le gouverneur lui adressât la parole. Ce dernier, M. Kozets lui-même, n'avaient pu réprimer un geste de surprise.

Le captif, conservant sous la livrée du bagne une indéniable élégance, leur apparaissait merveilleusement beau.

Un tout jeune homme, dix-huit à vingt ans à peine, grand, mince, souple et nerveux, les extrémités aristocratiques. Quant au visage : le teint mat, les lèvres rouges ombragées d'un léger duvet, le nez droit, les yeux noirs ; doux, souriants, et cependant doués de regards aigus, eussent tenté peintres et sculpteurs, désireux de fixer le type de la beauté masculine adolescente.

C'était un Apollon du Belvédère, avec je ne sais quelle adjonction de grâce hindoue, d'audace afghane, de dignité turkestane. Et ma foi, son regard profond devait être bien difficile à soutenir, car M. Kozets, sur qui il se posa un instant, baissa les paupières et détourna la tête.

— Qui es-tu ? demanda le gouverneur.

— Douze, répliqua le prisonnier d'une voix harmonieuse, chaude, enveloppante, mais dans laquelle cependant vibrait quelque chose de métallique et d'autoritaire.

— Douze, c'est un nombre… C'est ton nom que je veux.

— Douze est aussi mon nom. Je suis Dodekhan le Turkmène, fils de rois. Je me nomme ainsi comme l'antique divinité des plateaux du Pamir, parce que je suis le plus noble, le plus fort, le plus grand. Une pensée orgueilleuse auréolait le jeune front de Dodekhan. Ce prisonnier qui se proclamait le plus noble, le plus grand, ne prêtait pas à rire. Bien plus ses auditeurs éprouvaient en sa présence une sorte de gêne.

Pour combattre cette impression, le gouverneur reprit l'interrogatoire.

— Pourquoi es-tu enfermé ici ?

— Une rixe, à Samarcande, avec des soldats russes.

— Oh ! oh ! tu es batailleur.

— C'étaient des brutes.

— Tu traites durement les soldats du Tzar.

Dodekhan haussa les épaules.

— Qu'importe. Les juges du Tzar les ont vengés, puisqu'ils m'ont envoyé ici. Et à cette heure, il ne s'agit point du passé, mais du présent.

Stanislas Labianov hocha la tête et avec condescendance :

— Après tout, tu as raison. Pourquoi as-tu désiré me parler ?

— Parce que la mort est sur quelqu'un, et que seul je puis adoucir les minutes suprêmes de celle qui va partir.

Il y avait une mélancolie douloureuse dans le ton dont ces paroles furent prononcées.

Labianov et Kozets avaient tressailli.

— De qui parles-tu ? exclama vivement le gouverneur.

— De celle que vous appelez 1313 ; de celle que mes frères en douleur nomment la « Française ».

Il n'avait pas achevé que le policier était debout devant lui et, le saisissant au collet, disait les dents serrées :

— Tu la connais ?

Sans effort apparent Dodekhan se dégagea, rejetant Kozets dans son fauteuil, et d'un accent empreint d'un écrasant mépris :

— J'ai demandé à entretenir Son Excellence le Gouverneur et non les laquais de la police.

i rapide avait été la scène que nul n'avait pu s'interposer. Et maintenant Labianov, le gardien Bolesine regardaient stupéfaits le prisonnier droit et calme, le policier renversé sur son siège fixant des yeux effarés sur celui qui, si prestement, s'était dérobé à son étreinte.

Le premier, Kozets recouvra sa présence d'esprit. Il se tourna vers le général et simulant la confusion :

— Je vous demande pardon, mon cher gouverneur, d'une vivacité que je déplore ; mon dévouement au Tzar m'a entraîné. Veuillez Oublier l'incident et..... reprendre l'entretien avec ce pensionnaire, qui porte bien son numéro... Mâtin ! Il a des nerfs..... comme Douze !

Heureux de n'avoir pas à sévir, Stanislas s'empressa de déférer au désir exprimé :

— Alors, Douze, si j'ai bien compris, tu souhaites que je t'autorise à veiller la mourante ?

— C'est cela même, Excellence.

— Je te l'accorderais volontiers, mais les ordres supérieurs sont formels... Ne doivent l'approcher que des personnes n'entendant ni le russe, ni le français...

— Et je parle ces deux dialectes d'occident.

— Donc, tu ne verras pas 1313.

Un fugitif sourire distendit les lèvres de Dodekhan.

— Nous ne nous entendons pas, Excellence. Vous êtes humain et bienveillant, j'ai tenu à vous marquer une déférence particulière en sollicitant une permission dont je n'ai nul besoin. Vous me la refusez, c'est votre droit ; mais ma courtoisie étant maintenant à couvert, je vous prie de ne pas dire que je ne verrai pas la Française.

— Que dit-il ? bredouilla M. Kozets, pétrifié par le sang-froid du détenu.

— Je dis qu'il faut que je la voie, car, dans son délire, elle appelle Dodekhan.

— Qu'en sais-tu ?

— Je l'ai entendue. Je l'entends encore.

Il penchait la tête en avant, dans l'attitude de quelqu'un qui écoute.

M. Kozets eut un rire aigrelet :

— Mon cher général, je crois que ce garçon se moque de nous. Renvoyez-le donc à son baraquement, et pour lui montrer qu'ici toute menace de désobéissance est folle, décidez qu'il restera aux fers, sous la garde de deux « soldats du bagne » jusqu'à ce que la mourante soit défunte.

Comme tous les fonctionnaires russes, le général Labianov avait à la fois mépris et terreur de ces inspecteurs ambulants de la haute police, lesquels sont armés de pouvoirs discrétionnaires

et qui, d'un simple rapport, sans contrôle possible, peuvent précipiter du faîte les plus puissants.

Ils sont, ces hommes, comme les dénonciateurs de la sainte Inquisition dans l'Espagne d'autrefois. Et ici comme là, ils sont les agents d'un terrible tribunal religieux. Leur chef, leur directeur, est le Saint Synode de l'orthodoxie grecque, le Saint Synode, souverain véritable, de l'immense empire russe, conservateur de la routine, des vieux privilèges, de l'autocratie, adversaire irréductible de l'esprit nouveau soufflant de France sur le monde ; le Saint Synode qui, plutôt que de céder, armerait la bombe d'un assassin que l'on condamnerait ensuite comme terroriste, alors qu'il ne serait qu'un orthodoxe lancé contre un Tzar libéral.

Le gouverneur considéra donc l'invitation de Kozets ainsi qu'un ordre, et s'adressant au gardien immobile durant la scène :

— Tu as entendu, Bolesine ?

— Oui, Excellence.

— Les fers, et deux gardiens.

— Ce sera fait, Excellence.

Le brigadier posa la main sur l'épaule du détenu. Oh ! avec douceur. La vigueur exceptionnelle manifestée tout à l'heure par Dodekhan lui avait inspiré un respect tout particulier, si particulier même qu'il oublia, de le tutoyer selon l'usage des pénitenciers, et qu'il lui donna du « vous », absolument comme à un supérieur hiérarchique :

— Venez, Douze.

Le jeune homme le suivit sans hésitation ; mais parvenu à la porte, il se retourna, regarda le gouverneur et son hôte avec une incompréhensible pitié, puis sortit en haussant les épaules.

p1 · ch02

— Il vient !... Il vient !... Il va venir !

Àdemi soulevée sur son lit, la chemise accusant sa maigreur, le visage déjà figé en cette rigidité qui annonce la fin, les yeux hagards semblant s'ouvrir sur des visions de l'au-delà, la Française venait de lancer ces paroles étranges.

Au fond de la salle, près de la porte fruste, deux Turkmènes au teint bronzé regardaient avec une sorte de terreur superstitieuse.

Au dehors la neige tombait, mêlée de grêle, avec un bruissement cotonneux, et de temps à autre une rafale ébranlait la cabane où, selon l'expression du médecin, finissait la mourante.

C'était tout au fond du vallon d'Aousa, à l'écart des baraquements, du village, dans une fissure de la falaise où le vent s'engouffrait en tourbillonnant, que se dressaient la demi-douzaine de cahutes, dénommées pompeusement hôpital, dans lesquelles on « isolait » les malheureux atteints par la maladie sous ce climat inhospitalier.

Et là, en face de ces Turkmènes improvisés infirmiers, qui ne discernaient point le sens de ses paroles, allait s'éteindre cette femme, dont nul ne savait le nom, numéro 1313, qu'un scribe indifférent rayerait sur le livre d'écrou, avec la mention banale :

« Inhumée le.....
Compte arrêté après vingt-cinq ans et dix-sept jours…

Vingt-Cinq ans et dix-sept jours ! Ligne atroce dans sa concision chiffrée !

Elle signifiait que, depuis vingt-cinq années, cette infortunée végétait là, séparée du monde vivant. Vingt-cinq ans !… elle en avait peut-être cinquante à présent.

Elle était entrée là, jeune, souriante encore, la joue veloutée… Elle en sortirait vieillie, brisée, pour être confiée à la terre, cette terre qui, après avoir été la nourricière, accorde à tous le dernier asile.

Elle se souleva encore, les bras tendus vers la porte, et d'un ton impossible à rendre :

— Il approche !… Il va paraître… Albert ! mon petit Albert ! Tu seras protégé !

Elle achevait à peine que le battant massif tournait lentement sur ses gonds. Dans l'encadrement se profila la silhouette élégante de Dodekhan !

Les Turkmènes se penchèrent en avant, les mains tendues en un geste implorant, tels les adorateurs aux attitudes rituelles des bas-reliefs babyloniens.

Le jeune homme les salua de la main, puis glissant sans bruit sur le plancher, il s'approcha du lit de la malade.

Celle-ci eut une expression extatique :

— Dodekhan ! murmura-t-elle sur le ton de la prière. Dodekhan ! c'est lui tel que je l'ai connu

Le jeune homme lui prit vivement la main.

— Tais-toi, femme… Tes paroles me prouvent que tu es bien celle que je cherchais ! Mais les autres ne doivent pas savoir que le fils de Dilevnor se cache sous ce sobriquet divin de Dodekhan.

— Son fils !… Vous êtes son fils !

Elle se passa les mains sur le front, puis de même que si la lumière se faisait en son esprit :

— C'est vrai ! les années ont coulé… j'étais une enfant… Il serait un vieillard.

— Il est retourné à l'infini, murmura le Turkmène d'une voix profonde.

— Mort, dit-elle lentement.

Ses mains maigres se joignirent, son front se pencha, on eût cru qu'elle prononçait une prière intérieure.

Dodekhan la considérait avec pitié. Il respecta sa méditation ; puis, quand les doigts de la pauvre femme se disjoignirent, il lui saisit les poignets avec précaution, consulta le pouls :

— Deux heures, fit-il à voix basse. Nous avons deux heures à peine.

Puis avec un mouvement de tête volontaire :

— Bah ! on ne nous dérangera pas avant. Cela suffira.

Son regard noir pesa sur la moribonde dont les yeux s'ouvrirent démesurément, se rivant sur les siens.

— Femme, dit-il, auprès de mon père mort, j'ai trouvé un portefeuille. Il contenait des papiers qui m'assuraient l'héritage du proscrit… — ceci fut dit d'un ton d'orgueilleuse menace — et aussi, continua Dodekhan, l'héritage de sa reconnaissance.

Il s'arrêta un instant et reprit :

— Un carré de papier portait un nom de femme… Au-dessous étaient tracés ces mots : « 24 ans 10 mois. — Il y a deux mois et dix-sept jours de cela, — 24 ans, dix mois qu'elle fut arrêtée… La retrouver à tout prix pour la rendre à son mari, à son fils, que je veux riches. L'organisation de l'œuvre géante m'a empêché de la chercher. J'ai pu dire : Périsse la fille d'adoption de mon cœur, mais que l'œuvre soit. Que mon fils se consacre avant toute chose à la retrouver… C'est une dette sacrée que je lui lègue… »

— Et ?… questionna la moribonde haletante.

— C'était tout. Mais mon père me laissait aussi un terrible et mystérieux pouvoir. Au bout d'une semaine, je savais qu'une femme avait été arrêtée à Moscou à l'époque indiquée.

— Oui, gémit-elle, à Moscou.

— Elle avait été d'abord employée aux lavages d'or de l'Oural, puis transportée aux mines de cuivre de la région d'Irkoustk. Là, elle avait tenté de s'évader…

— C'est vrai ! C'est vrai !

— Alors on l'avait enterrée dans les houillères du Baïkal, perpétuellement inondées où les malheureux condamnés piétinent

sans cesse dans la boue gluante et noire. Nouvelle tentative d'évasion…

— Pour rejoindre le mari, le fils que je ne reverrai plus.

— Je les verrai, femme, et mes yeux seront tes yeux.

Le jeune homme dit cela d'un ton ému, où vibraient à la fois la pitié et la colère généreuse, mais revenant à son récit :

— On l'entraîna plus loin… Ici les précautions de la police avaient redoublé. Mes émissaires croyaient, sans pouvoir l'affirmer, que la prisonnière avait été internée dans l'île Sakhaline, au pénitencier d'Aousa. Je résolus de vérifier moi-même. Le lendemain, j'assommai deux cosaques. J'insultai les juges devant qui je fus conduit. Ah ! un Asiatique qui frappe des soldats russes ; un Asiatique qui brave les magistrats russes, mérite le pire des bagnes… C'est là-dessus que j'avais compté, et ce me fut une joie d'apprendre qu'on me conduisait ici.

La moribonde secoua désespérément la tête :

— Une joie… regardez ce que ce bagne a fait de moi.

Il leva les bras avec insouciance.

— Je me ris des prisons… Demain je sortirai d'Aousa, libre.

— Mes heures sont comptées, je mourrai avant que la nuit s'achève, et j'ignorerai votre départ.

Il eut un doux sourire.

— Qui sait ! le Dieu de l'Infini, qui n'a point de prêtres, et dont la nature est le temple… Ce Dieu est bon, femme, espère en lui.

Puis changeant de ton :

— Mais je dois apprendre de toi ce que j'ignore. Qui es-tu ? Comment as-tu connu mon père Dilevnor ? Qui sont ton époux, ton fils ? Quelle est cette fortune que mon père te destinait ?... Ton nom ?...

Elle redressa son torse courbé et avec une majesté sereine :

— Louise-Albertine Prince, née d'Armaris, seule héritière du duché et pouvant transmettre le titre à mon fils.

— Oh ! Oh ! de la noblesse française !

— Dont j'ai fait bon marché, puisque j'ai été la plus heureuse des femmes en épousant M. Prince, et que ni lui, ni personne autre que votre noble père, n'ont jamais soupçonné en moi la descendante des Armaris.

— Pourquoi ce mystère ?

— Parce qu'à cette époque déjà, j'étais morte...

— Vous dites ?...

— ... Ou plus exactement, M d'Armaris était morte, ne laissant sur terre qu'une enfant orpheline, répondant aux seuls prénoms de Louise-Albertine, fille adoptive d'un proscrit, fou dangereux au dire des gouvernements de tyrannie, apôtre de l'humanité, dirai-je, moi qui l'ai connu et aimé.

Une larme tremblota au bout des cils de Dodekhan ; il la fit sauter d'une pichenette et d'un accent attendri :

— Merci pour mon père, madame..... À présent, je commence à entrevoir la vérité. Laissez-moi vous prier de me tout ap-

prendre. Dès cet instant, je vous le jure, je me consacrerai avant toute chose à l'œuvre de justice léguée par Dilevnor ; mais pour triompher, je ne dois rien ignorer.

Elle inclina la tête.

— Louise-Albertine n'a point de secrets pour Dilevnor.

Et lentement, s'arrêtant comme si la respiration lui manquait, reprenant, après une aspiration profonde, la mourante parla :

— Mon père était le fils aîné du duc d'Armaris, dont le vaste domaine englobait plusieurs communes du département français de l'Isère. Mon père, après de solides études à Paris, était rentré au logis familial et partageait son temps entre des recherches scientifiques et l'exploitation du domaine. Il avait épousé une jeune fille sans fortune, mais belle comme la beauté, bonne comme la bonté. Ils s'aimaient, et s'efforçaient à se faire aimer des autres.

Le duc, autour duquel on se réunissait chaque soir, adorait son fils aîné et souvent il disait avec tristesse :

— Pourquoi ai-je deux fils. ?... L'autre aurait bien pu rester dans les limbes. L'autre, de son prénom Hector, donnait en effet bien du tourment à sa famille.

Léger, égoïste et faux, il s'était livré, à Paris d'abord, puisa Londres où il s'était réfugié après une aventure où son honneur avait failli tomber, il s'était livré à une véritable folie de dissipation. Il y avait englouti la part d'héritage de sa mère, défunte heureusement pour elle. Puis pour le tirer de mauvais pas, le duc avait dû, à plusieurs reprises, se condamner à de lourds sacrifices

d'argent, de telle sorte qu'Hector, du vivant même de son père, avait dilapidé à peu près tout ce qui aurait pu lui revenir un jour.

De loin en loin, il faisait une courte apparition au château. Alors, la demeure si paisible, si tendre, s'emplissait de tumulte, d'éclats de voix irritées. J'avais peur et ne me rassurais qu'en apprenant le départ de « mon oncle Hector » qui retournait à ses folies, après avoir extorqué de haute lutte quelques subsides à mon grand-père.

Après cela, pendant deux ou trois jours, le duc gourmandait un peu père, lui disant :

— Tu as tort. Le gaillard a mangé son blé en herbe. Ce que tu m'as arraché par ton insistance est pris sur ta part, sur celle de ta Louisette.

Mon père répondait :

— Bah ! cher père, les récoltes seront superbes cette année ; elles combleront cette dépense imprévue.

Puis tout rentrait dans le calme et la maison redevenait douce, bonne, paisible.
il faisait une courte apparition. Comme par le passé, on y respirait la tendresse confiante, l'affection partagée.

J'avais dix ans, quand tout à coup la tempête s'abattit sur Armaris.

Oh ! pas la tempête du ciel ! Celle-là a encore des pitiés ; celle-là épargne quelques épaves. Non, la tourmente humaine, mille fois plus cruelle, mille fois plus impitoyable.

Le duc d'Armaris fut foudroyé par une congestion cérébrale.

Àcette nouvelle, mon oncle Hector accourut au château, assista décemment aux obsèques, eut avec le notaire de la famille une longue conversation — où il acquit la certitude qu'il n'avait plus droit à aucune parcelle de l'héritage ; après quoi, il prit congé de nous et retourna à ses plaisirs.

Nous restions tous trois, mon père, ma mère et moi. Nous reprenions notre existence paisible, avec ces seules différences qu'il y avait au milieu de nous une place vide et que nos vêtements maintenant étaient noirs.

Hélas ! le jour du décès de mon grand-père, j'avais pris le deuil pour toujours.

Quelques mois s'écoulèrent. Mon oncle Hector ne donnait aucun signe de vie. Il se recueillait avant de frapper.

Un soir, après le dîner, nous étions réunis au salon.

Je m'étais pelotonnée dans un fauteuil. Comment cela se fit-il ? Comment ma mère, toujours si attentive, ne s'en aperçut-elle pas ?... Je ne sais ; mais je m'endormis profondément.

Une sensation de froid me réveilla.

J'ouvris les yeux... Je les refermai aussitôt.

Évidemment je rêvais.

J'avais perdu le sentiment au château, dans le grand salon, et je m'éveillais au milieu d'un bois, à l'abri d'une roche surplombante.

Cela était fantastique.

De nouveau je regardai. La vision persista. D'une voix étranglée par la terreur, je murmurai :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Alors, une ombre pénétra dans le réduit. J'eus un cri d'épouvante, mais une voix douce et bonne, que je reconnus de suite, me rassura :

— N'aie point de crainte, Bertinette, Dilevnor est près de toi.

— Dilevnor, c'est toi, bon ami. Tu es donc revenu de ton voyage. Papa avait beau dire, j'étais bien sûre que tu reviendrais.

— Vous connaissiez mon père ? prononça d'une voix profonde Dodekhan, qui jusqu'à ce moment avait écouté en silence.

— Oui, et je l'aimais. Originaire du Turkestan russe, apôtre de l'indépendance, il avait dû quitter sa patrie, se réfugier en France. Mon père s'était trouvé en rapport avec lui, et conquis par la noblesse, la pureté de son caractère, il lui avait offert un asile à Armaris.

Par malheur, la police moscovite veillait.

Pour faire chasser de France ce patriote, elle l'avait dénoncé au gouvernement français comme un nihiliste, un révolutionnaire, un propagandiste par le fait.

— Infamie ! gronda le jeune homme.

— Ah ! vous avez raison, répéta la mourante avec une suprême énergie… infamie. Lui, nihiliste, lui dont les nihilistes se moquaient, alors qu'il leur disait : Ce n'est point par les bombes, ce n'est point par le crime que l'on fait libres les opprimés ; c'est par

la volonté, c'est par la persuasion ; c'est par la force du nombre de ceux qui croient à l'éternelle justice.

— Ils ne rient plus aujourd'hui, murmura le Turkmène avec un orgueilleux sourire.

Elle le regarda, une interrogation avide dans les yeux.

— Il a donc triomphé ?

— Oui, madame. La puissance nihiliste est néant auprès de celle qu'il m'a transmise. Du Pacifique au Danube des millions d'hommes ont les yeux fixés sur moi, attendant un geste pour agir… si je le voulais demain…

Il s'interrompit brusquement et plus doucement :

— Continuez votre récit, madame, je suis ici pour apprendre comment je puis exécuter une volonté de mon père, et pour cela seulement.

Elle obéit docilement.

— Le marquis d'Armaris avait été avisé de la dénonciation portée contre Dilevnor : il l'aida à passer en Suisse, lui fournit les moyens de s'installer à Genève. C'est de là que le proscrit était revenu pour nous sauver d'un épouvantable attentat, dont un misérable, fuyant les lois, lui avait révélé les détails.

Mon oncle Hector, à bout de ressources, tombé de degré en degré à la honte, avait résolu de rentrer en possession du domaine d'Armaris, et pour atteindre ce but, de supprimer tous ceux qui se trouvaient entre lui et l'héritage du duc défunt.

Un narcotique stupéfierait un soir tous les habitants du château, maîtres et valets. Chacun serait porté sur son lit, soigneusement garrotté ; puis le feu, alimenté par un copieux arrosage de pétrole, consumerait castel et propriétaires ; Hector, officiellement à Londres, apprendrait l'accident, sans pouvoir être incriminé, et hériterait paisiblement.

— Le misérable ! fit sourdement Dodekhan.

Dans ses yeux noirs passa une lueur rouge, ardente, révélant l'âme terrible et passionnée qui se voilait de sa grâce hindoue.

Mais la Française poursuivit :

— Dilevnor, aussitôt avisé, était rentré en France. Il se dirigea vers Armaris, au risque de se faire prendre par la police, lui le proscrit, lui l'extradé.

Mais ses ressources étaient limitées… Les précautions indispensables à prendre retardèrent sa marche.

Il arriva, quand déjà le château était en flammes.

Au risque de sa vie, il put m'arracher au feu, mais moi seule. J'étais marquée pour souffrir plus longtemps que les autres.

J'abrège, pour passer à la seconde partie de ma vie.

Dilevnor comprit que si mon existence était connue, Hector n'hésiterait pas à me frapper, pour rester seul possesseur de la fortune. D'autre part, un scandale judiciaire eût déshonoré le nom d'Armaris.

Il m'emporta à Genève, laissa mon oncle hériter, vendre à vil prix les terres et les bois, puis dilapider le tout en orgies.

Désormais je m'appelais Louise-Albertine, et j'étais l'enfant d'adoption de cet homme de bien.

Elle s'arrêta un instant. Des larmes ruisselaient sur ses joues amaigries.

Dodekhan, lui aussi, pleurait.

Mais il parut faire un effort violent et murmura :

— Parlez, madame, parlez ; dans trente minutes, on viendra m'arrêter ici.

— Vous arrêter ? redit-elle saisie.

Il la rassura d'un sourire :

— Cela n'a aucune importance. Demain, je vous l'ai affirmé, je vous l'affirme encore, je serai libre. Mais il faut que je n'ignore plus rien du fils que vous me léguez comme frère.

Et d'un ton mi-railleur, mi-tendre :

— Mon père adopta la mère comme sa fille, j'adopte le fils comme mon frère.

De ses mains tremblantes, la moribonde étreignit la main du jeune homme, et comme si elle avait puisé de nouvelles forces dans ses paroles :

— Que vous dirai-je ? reprit-elle. Les années passèrent. Les dangers, les nécessités de l'œuvre géante entreprise par Dilevnor, nous condamnaient à une existence nomade.

Nous parcourûmes l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie, l'Asie Mineure, les pays Afghans, Persans, Beloutchis, Hindous, Indo-

chinois. La Chine et le Japon nous virent sur leurs territoires.

Ce fut à Fusyihama, dans ce dernier pays, que je rencontrai celui qui devait être mon époux.

Il se nommait Prince, était ingénieur et Français. Il me donna toute son âme et, en toute confiance, sans même remarquer certaines irrégularités d'écritures que mon père adoptif, malgré ses soins, n'avait pu éviter, il épousa Louise-Albertine, enfant trouvée, sans nom.

Avec lui je revins en France où naquit mon fils, mon petit Albert.

— Albert, répéta Dodekhan, comme pour graver ce nom dans sa mémoire, Albert Prince.

Elle, inclina la tête pour affirmer, puis la voix assourdie :

— J'étais heureuse. Je pensais avoir atteint le terme de mes souffrances. Hélas ! ce n'était qu'une embellie.

Ingénieur des mines, mon mari fut appelé au Caucase pour mettre en valeur une concession minière.

Nous nous installâmes à Tiflis.

Là, un des affiliés déjà nombreux de Dilevnor me reconnut. Il m'indiqua la retraite du proscrit, à cet instant caché dans la ville sainte, dans Moscou, défiant la police russe par l'audace même du choix de son gîte.

Ah ! le revoir, c'était une joie, mais c'était plus encore un devoir. N'avait-il pas, durant de longues années, embarrassé sa

marche, doublé les dangers suspendus sur sa tête, pour me protéger, me soigner, me conduire au bonheur ?

Jamais je n'avais entretenu mon mari du but mystérieux poursuivi par mon second père. Il y avait là un secret qui ne m'appartenait pas, dont je ne me reconnaissais pas le droit de disposer.

Je lui dis donc simplement que mon père devant passer à Moscou, je serais heureuse de m'y rendre pour l'embrasser.

Prince ne savait rien me refuser.

— Vas donc à Moscou, chère femme, répondit-il seulement.

Et je partis, accompagnée à la gare par l'époux tendrement aimé, par mon petit Albert, alors âgé de deux ans, et que portait une superbe nourrice géorgienne, au diadème de soie et d'or, au costume théâtral et gracieux.

Quand le train s'ébranla, mon cœur se serra.

Pourquoi ?

Mystère ! Je ne me doutais aucunement que je venais de voir mes aimés pour la dernière fois.

Hélas ! la méchanceté des hommes ne s'endort jamais.

Ma présence à Tiflis avait été signalée à la police russe. Sans le savoir, j'étais épiée, surveillée ainsi qu'une criminelle. Dilevnor ne s'y trompa pas.

Aussi, quand j'arrivai dans l'asile qu'il s'était ménagé, à cent mètres du Kremlin, il me prit longtemps dans ses bras, et me dit seulement :

— Je profite de ce moment, ma chérie, car peut-être est-ce le seul instant où je pourrai te presser sur mon cœur.

— Oh ! père, répondis-je, pourquoi de pareilles idées ?

— Parce que je connais la police russe, mon enfant. Quoi qu'il advienne d'ailleurs, sache que je me suis ménagé une ligne de retraite. Oh ! la maison n'a qu'une issue apparente. À quoi bon en avoir deux. L'ennemi les garde et voilà tout. Tandis qu'une issue ignorée ne se garde point, et celle dont je parle est bien ignorée, car elle n'existe pas encore.

Et comme je le considérais étonnée.

— Si l'on vient perquisitionner, soutiens hardiment que, seule, tu habites cette maison, avoue que tu espérais me voir à Moscou où l'on t'avait annoncé mon passage. Puis rejoins ton mari et ne songe plus jamais à me rendre visite en Russie. Va, ma fille, je te rendrai ta visite en d'autres contrées, moins dangereuses pour moi.

— Mais enfin, si ce que vous craignez se réalise, comment fuirez-vous ? Je vous obéirai en toutes choses ; seulement, je vous en prie, expliquez-moi pour que je sois rassurée.

Il passa sa main sur mes cheveux, comme il le faisait alors que j'étais enfant.

— Petite curieuse ; je t'excuse, car cette curiosité-là vient du cœur.

Et baissant la voix :

— J'ai une cachette sûre, entre deux planchers. J'y ai serré des armes, des provisions pour huit jours, le temps nécessaire à per-

cer un mur, à créer l'issue que personne ne soupçonnera.

Il mit un baiser sur mes yeux.

— Oublie cela. Pour garder le silence, la mémoire est inutile. Et maintenant, en attendant la police, jouissons du plaisir d'être ensemble.

Il ne devait pas être long, le plaisir.

Le soir même, des gens de la police envahissaient la maison, la fouillaient avec rage, et ne trouvant que moi, ils m'entraînaient avec eux, me jetaient en prison.

Je me réclamai du consul de France.

On me rit au visage. On me répondit.

— Il n'y a pas de nationalité qui tienne. Vous êtes arrêtée pour complot politique, affiliation à la secte nihiliste, terroriste, complicité avec le chef Dilevnor.

Je me récriai ; alors les tortionnaires ajoutèrent :

— Vous avez un moyen bien simple de prouver votre innocence. Apprenez-nous où se cache Dilevnor.

Cela dura huit longues journées. Je savais que de mon silence dépendait le salut de celui qui avait veillé sur ma jeunesse. Aussi, magistrats et policiers eurent-ils beau multiplier les interrogatoires, me tendre les pièges dont ils sont coutumiers, je ne prononçai pas une parole imprudente.

Le neuvième jour on me ramena chez le juge.

— Nous connaissons la cachette de Dilevnor ? me déclara cet homme.

Je haussai les épaules.

— Nous la connaissons, reprit-il avec force. Il s'est glissé entre deux planchers
On me ramena chez le juge. de la maison où vous fûtes arrêtée. Il a percé un mur et a disparu. Le trou béant au milieu de la façade a révélé l'existence du conduit qu'aucun indice n'avait trahi.

Je ne fus pas maîtresse d'un premier mouvement.

Mes mains se joignirent, mes yeux se levèrent vers le ciel ; mes lèvres prononcèrent à mon insu.

— Il est en sûreté, merci ! ô mon Dieu !

Alors le juge eut un rire rageur.

— Oui, ce démon nous a échappé ; mais toi tu es en notre pouvoir, ma fille ; il t'aime, il souffrira de tout ce que tu souffriras toi-même… Remercie donc Dieu tout à ton aise ; c'est sur toi que nous allons torturer Dilevnor.

Sans doute, mon second père était entraîné par l'œuvre entreprise ; sans doute il ne pouvait venir à mon secours.

Deux semaines plus tard, des moujiks (paysans) découvrirent sur les berges boueuses de la Moskova, cette rivière lente qui arrose Moscou, un cadavre dont la tête avait été horriblement fracassée. Dans une des poches de la pelisse était un étui de métal recouvert de peau. À l'intérieur de l'étui un papier portant ces mots :

« Ceci est mon testament :
xxxx « Les frères m'ont condamné parce que je n'ai pas mené à bien l'opération dont ils m'avaient chargé. Un autre sera plus heureux.
xxxx « Ils permettent que je lègue ma fortune à l'enfant bien-aimée qui a été le sourire de ma vie. « Qu'on lui remette un million de roubles (2.700.000 francs), déposé à la banque Meleskis, Gibbersen et C, de Smolensk.
xxxx « Ceci est ma suprême volonté,

« Signé : Dilevnor. »

— Eh bien ? questionna Dodekhan se penchant sur la mourante dont la voix avait baissé tout à coup.

Elle se redressa vivement.

— Ah oui ! En vous entendant parler tout à l'heure, j'ai compris que Dilevnor avait employé une ruse pour me sauver et faire croire à sa mort… Pour le reste… vous voyez ce que l'on a fait de moi.

— Mais cet héritage de mon père que vous souhaitez sans doute voir revenir à… mon frère Albert ?

Elle l'enveloppa d'un ineffable sourire.

— Oui, c'est cela… Le gouvernement russe a confisqué la somme et l'a donnée à titre d'indemnité à un agent du consulat anglais de Moscou, qui avait été blessé à la suite d'un attentat nihiliste.

— Le nom de cet homme.

— Ezechiel Topee.

— Celui-là rendra gorge, je vous le jure…

Elle l'interrompit et élevant lentement sa main tremblante :

— Attendez. Celui-là ne fut pas un coupable… Il ne doit pas souffrir de l'indignité des autres… Il a reçu une indemnité du gouvernement… rien de plus…

— Mais alors que voulez-vous que je fasse ?

— Je ne sais… mais je me souviens que Dilevnor ne connaissait qu'une voix, celle de la justice… De là-haut, je le prierai qu'il vous inspire… et je vous confie mon fils…

Gravement le jeune homme promit :

— Je serai juste, pauvre mère.

Puis vivement.

— Où habitiez-vous en France ?

— À Tours.

— Tours… Bien. J'irai.

Et d'un ton étrange :

— Je suis trop haut pour rencontrer l'affection. J'ai des esclaves fanatiques, je n'ai point d'amis. Sois bénie, toi que l'Infini va rappeler à lui… Je te devrai peut-être… un frère.

p1 · ch03

Quatorze ans, blonde dorée, un teint de rose pâle, des yeux de pervenches, un sourire espiègle et une mélancolie douce, telle apparaissait Mona, fille unique et adorée du gouverneur d'Aousa.

Elle se tenait pensive devant le grand feu qui flambait dans la cheminée du salon.

En face d'elle, ayant à portée une petite table sur laquelle se trouvaient la théière russe et le carafon d'eau-de-vie de grains, accessoires obligés de toute soirée sibérienne, le général Labianov et le policier Kozets causaient à mi-voix.

Un peu à l'écart, plongée en apparence dans la lecture laborieuse d'un gros volume, se tenait, écrasée dans un fauteuil, une femme d'une quarantaine d'années, aux cheveux blond filasse, au teint brouillé, au milieu duquel rutilait, tel une rosette de la Légion d'honneur, un petit nez pointu, bizarrement retroussé, outrageusement rouge, formant une saillie à peine suffisante pour que de lourdes lunettes y trouvassent un appui.

Si l'on ajoute que la personne en question développait, dans une robe d'un vert criard, un corps résolvant le difficile problème d'être à la fois anguleux et lourdaud, on aura une idée de la silhouette de Lisbe Fritzau, gouvernante de Mona et, de plus,… son professeur de français…

Oh ! ce professeur de français… : un exemple suffira à montrer quel français elle pouvait enseigner.

Tout le monde l'appelait Macelle Lisbe, et cela, par la raison simple que l'institutrice, affligée d'un accent allemand des envi-

rons de Dantzig, n'avait jamais pu prononcer Mademoiselle autrement que Macelle.

— Ma bonne Lisbe, fit soudain Stanislas Labianov… tout est bien préparé pour notre voyage de demain ?

L'Allemande releva la tête et dans ce jargon bizarre qu'elle affirmait être du français :

— Oui, oui, meinherr général, les robes, manteaux, couvre-tête (chapeaux), et aussi les provisions, même les délicatessen (friandises) que Mona goûte (aime) tant.

— À la bonne heure.

— Il n'y a que la chevalerie (cavalerie) qui doit nous traîneau-escorter (escorter en traîneau) dont je n'ai pas occupé. Cela est de votre commandement-service (compétence).

— J'y ai pensé.

Et s'adressant à M. Kozets :

— La mer est prise entre Sakhaline et la Côte… Mona et M Lisbe gagneront donc facilement Khabarovsk en traîneau. De là, par le Transsibérien, il leur sera facile d'arriver sans encombre à Saint-Pétersbourg.

L'agent de la police russe eut un geste indifférent.

— À votre place, j'attendrais la débâcle… Une traversée en bateau…

— Ne sera pas possible avant six semaines.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Cela fait qu'il me tarde de savoir ma fille loin d'ici et que je préfère la voir partir demain. Aucun danger d'ailleurs. Quatorze cosaques escorteront les voyageuses. Et le chef du détachement sera Vas'li, mon officier d'ordonnance, que j'aime comme un fils et qui me le rend bien.

Il y eut un silence que rompit la voix douce de Mona.

— J'aurais préféré rester près de toi, père.

— Ah ! ma mignonne, à Saint-Pétersbourg, ma sœur, ta tante Olga, te soignera mieux que je ne puis le faire ici… Et puis les plaisirs, les distractions te vaudront mieux que l'existence par trop sévère que l'on mène ici.

— Je ne m'en suis jamais plainte, père, insista la fillette.

— C'est vrai… Mais c'est moi qui m'attriste à te voir condamnée à cette vie morne du pénitencier. La jeunesse a besoin de gaieté, de bruit, de mouvement.

Elle secoua la tête :

— Tu ne dis pas tout, père… Ce que tu crains pour moi, ce n'est pas l'ennui… je ne m'ennuierais jamais auprès de toi… C'est la bataille dont tu as peur.

— La bataille, je ne comprends pas.

— Oh ! que si, tu me comprends bien… Les Japonais ont anéanti la flotte russe. Ils ont pris Port-Arthur, Moukden, ils marchent maintenant sur Kharbine… Dès la fonte des glaces, vous pensez qu'ils attaqueront Sakhaline, et alors… vous me renvoyez… Vous avez tort, père… Vas'li m'a appris à tirer au pistolet… J'abattrais mon Japonais aussi bien que lui.

Kozets souriait, Lisbe paraissait suffoquer ; quant au général, il considérait sa fille avec ahurissement.

— Ah çà ! qui t'a si bien renseignée ?

— Mais c'est toi-même, père.

— Moi ?

— Sans doute. L'autre soir, tu parlais de cela avec Vas'li dans ce salon même… Moi, j'étais blottie dans le fauteuil que tu occupes en ce moment.

— Sapristi ! Mais je croyais que tu dormais.

— Je ne dormais que des yeux ; mes oreilles veillaient.

— Ah ! c'est joli de surprendre ainsi les discours des gens…

— Ne t'ai-je pas toujours entendu dire que l'art des surprises est presque tout l'art de la guerre.

Àcette riposte, le général ne put se défendre de rire. Kozets profita de l'instant pour demander :

— M Mona étant au courant, rien ne s'oppose à ce que je vous prie de m'apprendre, mon cher général, si réellement vous craignez une attaque des Nippons contre Sakhaline.

— Je m'y prépare de mon mieux, mais sans illusion sur le résultat final…

— Ainsi, à votre avis ?…

— Avant six mois, Sakhaline sera au pouvoir des soldats du Mikado, à moins de circonstances que, malheureusement, je ne prévois pas.

— Ainsi vous lutterez ?…

— Pour l'honneur… rien que pour l'honneur, monsieur Kozets.

— La Sainte Russie sera victorieuse. La phrase, prononcée par Mona, vibra âpre et pleine de foi dans la salle.

— Je le crois, mon enfant, je le crois !… Le Tzar vaincra, mais trop tard pour empêcher Sakhaline de succomber.

— Oh ! nos braves cosaques… et vous à leur tête, père…

Le général se leva, alla à la jeune fille, la baisa longuement sur le front, puis avec douceur :

— Tu es peut-être dans le vrai, ma gentille… mais il se fait tard, va te reposer.

Mona se leva aussitôt, embrassa tendrement son père, et après un salut quelque peu dédaigneux à M. Kozets — sans doute la fillette n'aimait point les policiers, — elle entraîna Macelle Lisbe au dehors.

Kozets fit entendre un petit ricanement.

— Par saint Nicolas, la jeune demoiselle n'éprouve aucune sympathie pour la police de S. M. le Tzar.

— Où prenez-vous cela ? répliqua le général non sans un tressaillement. Croyez qu'elle a été élevée dans le respect de l'Empereur et de tous ceux dont il plaît à Sa Majesté de faire ses agents.

Le policier eut un balancement narquois de la tête.

— Bah ! Voilà qui n'a pas d'importance. Occupons-nous de choses plus graves. Tout à l'heure vos paroles, plus encore le ton

dont vous les prononciez, m'ont frappé. Vous êtes inquiet quant à l'issue de la guerre.

Labianov promena autour de lui un regard troublé, puis baissant la voix :

— Je ne le dirais à personne ; mais à vous, représentant de l'autorité du Petit Père, je dois la vérité. Oui, je suis inquiet, très inquiet…

— Peuh ! la Russie ne saurait être écrasée par le Japon… Elle a 120.000.000 d'habitants. Eux à peine 40.000.000. Nos ressources en hommes sont presque inépuisables. Qu'importent les difficultés du début, si l'on peut tenir la partie assez longtemps pour user l'adversaire, pour le réduire à néant !

Et comme le gouverneur ne semblait pas convaincu :

— Quoi ! cela ne vous apparaît pas évident ?

— Oui… et non.

— Ah ! pas à la fois, l'un ou l'autre, je vous prie… Oui… ou non.

Un instant Stanislas Labianov sembla se recueillir. Enfin d'un accent hésitant :

— Je partagerais entièrement votre avis, si nous avions affaire au Japon seul. Parbleu, l'empire du Soleil Levant ne serait pas pour nous troubler outre mesure.

— Que craignez-vous donc ? L'entrée en lice de la Chine ?

— Non… Elle dort depuis des siècles… ce n'est pas en deux ou trois ans qu'elle se remettra en mouvement.

— Quoi donc alors ?

— Quelque chose que je ne connais pas, et que, cependant, je sens autour de nous.

Il arrêta du geste l'exclamation prête à jaillir des lèvres du policier.

— Attendez… Il s'agit de choses que l'on ne saurait faire toucher du doigt… Tenez, un homme, habitant une plaine, s'apercevra de suite que l'on a abattu un arbre, un seul, parce que ses yeux, accoutumés au paysage, sont affectés par la moindre modification des lignes.

Un passant n'y verra rien, et même averti du changement apporté, ne le concevra pas.

— Ah ça ! général, vous me faites un cours de jardinier paysagiste.

— Je fais une simple comparaison… Eh bien, de par toute l'Asie, il s'opère des métamorphoses, impalpables, invisibles pour ceux qui passent, troublantes et nettes pour ceux qui résident. Ici, l'attitude des forçats étrangers, c'est-à-dire, Persans, Géorgiens, Turkmènes, Bouriates ou Mongols, ne vous a point surpris. Vous les avez jugés soumis à la discipline du pénitencier, obéissants, presque serviles.

— En effet.

— Eh bien ! vous vous êtes trompé. Un vent de révolte souffle sur tous ces cerveaux. Leurs regards sont devenus ironiques… Oh ! pas un mot, pas un geste ne saurait être puni ; … ils ignorent officiellement nos revers, les précautions sont si bien prises pour

les isoler du reste du monde !… Et pourtant, j'en jurerais, ils savent jour par jour les épreuves de nos vaillantes troupes, ils correspondent avec l'extérieur… Comment ? Mystère ! Vous le prouver m'est impossible, mais comme je vous le disais, je le sens à des riens, des regards, des sourires, des inflexions de voix… Et tenez, jusqu'à l'audace de ce jeune drôle, Dodekhan, qui tantôt a osé me dire qu'il verrait la « Française »…

— Oh ! celui-là, ricana l'agent, regrette sûrement sa petite fanfaronnade… Il est aux fers dans son baraquement, avec deux gardiens…

Labianov n'eut pas le temps de répondre.

Deux coups discrets furent frappés à la porte, et, avant qu'il eût crié : Entrez ! le battant tourna sur lui-même et Bérénits, la fille de chambre de Mona, pénétra dans le salon.

— Qu'est-ce ? interrogea le gouverneur, un peu nerveusement peut-être.

— Le brigadier Bolesine demande à vous entretenir.
Qu'y a-t-il ?

— Bolesine ?

— Oui, M. le gouverneur fût-il couché, a-t-il dit, il faut que je lui parle.

— Amène-le donc, ma fille.

Et Bérénits ayant disparu, Labianov murmura :

— Que peut-il avoir à me communiquer ?… Un fait grave sans doute ?

Toute la personne du général exprimait l'anxiété. Non sans surprise, le policier remarquait cela, et à part lui, il s'étonnait qu'une chose aussi simple qu'un rapport de subalterne troublât à ce point le chef supérieur du pénitencier d'Aousa. Par les icônes, il avait dû en voir bien d'autres !

Mais l'entrée de Bolesine suspendit, ces réflexions intérieures.

Le brigadier semblait bouleversé.

— Qu'y a-t-il donc ? firent ensemble le gouverneur et M. Kozets, stupéfaits de l'air ahuri, penaud et terrifié du gardien.

— Il y a… Il y a que le diable s'en mêle, c'est certain, grommela Bolesine, des fers tout neufs, des surveillants auxquels on confierait sa tête.

— De quels fers, de quels surveillants parles-tu, mon garçon ?

La question de Labianov rendit quelque sang-froid au brigadier.

— Ah ! je vous demande pardon, Excellence, mais vrai de vrai, on perdrait la cervelle à moins.

— Retrouve-la pour nous conter ce qui nous vaut ta visite tardive.

— Vous avez raison, Excellence… c'est pour cela même que je suis venu… Mais les Lanternes de Pinsk m'ont tellement déconcerté, que je ne savais plus ce que je voulais.

Les Lanternes de Pinsk, c'est ainsi que les moujiks nomment, avec une superstitieuse terreur, les feux follets errants sur les marais de Pinsk.

Pour que Bolesine osât invoquer ces effrayants follets, il fallait que l'incident revêtit à ses yeux une gravité exceptionnelle.

— Enfin, parle, ordonna le gouverneur, pris par une impatience allant jusqu'à l'angoisse.

— Eh oui, parlez, appuya M. Kozets.

— Ainsi fais-je, Excellence. Il y a cinq minutes… je faisais la première ronde de nuit dans les baraquements…

— Il est donc plus de onze heures…

— Onze heures sonnaient comme j'entrais dans la baraque de ce Turkmène, le 12, que vous m'avez confié tantôt.

— Oui. Eh bien ?

— Je l'avais mis aux fers : les fers rivés aux poignets et aux chevilles ; la chaîne fixée par un écrou dans les planches du lit. J'avais installé un garde, de chaque côté du prisonnier.

— Achève, de grâce.

— Le 12 a disparu, et ses fers brisés sont sur le lit.

Le général échangea un regard avec M. Kozets.

— Vous entendez ? semblait-il lui dire.

Mais revenant à Bolesine.

— Et les gardes ?

— Un autre forçat du même baraquement m'a affirmé qu'ils s'étaient évanouis.

— Tous les deux ?

— Tous les deux, oui, Excellence, et que le 12 les avait juchés sur une brouette pour les conduire à l'hôpital.

— Tu t'en es assuré ?

— Non. J'ai pensé que le plus pressé était de vous aviser et de vous remettre ce papier dont la suscription est à votre adresse.

Il tendait un papier plié au gouverneur.

— Qu'est-ce ? demanda ce dernier, en prenant la missive.

— Je ne sais pas, Excellence. Cela était placé, bien en vue, sur les fers brisés… Comme votre nom est dessus…

Déjà le général Labianov dépliait l'étrange lettre.

Il la parcourut des yeux. Une teinte rouge plaqua ses joues et d'un geste brusque où se décelait l'irritation, il tendit la feuille au policier.

— Lisez, monsieur Kozets.

L'agent ne se le fit pas répéter, et à sa profonde surprise, il déchiffra ces lignes :

« Sur mon ordre, mes deux gardes du corps ont perdu connaissance. Ils avaient besoin de secours ; j'ai brisé mes chaînes pour les conduire à l'hôpital. De la sorte, je puis voir la « Française » comme je le souhaitais, et nul autre que vous et moi ne saura que j'ai passé outre à votre défense. La délicatesse que je mets à vous démontrer que, pour moi, votre autorité n'existe pas, tout en la conservant intacte aux yeux des autres, vous est la preuve de la haute estime que m'a inspiré votre carac-

tère.
xxxx« J'ajoute un simple mot. Demain, quoi que vous fassiez, je quitterai Aousa. Je vous préviens afin que vous évitiez, par des précautions trop éclatantes, un échec retentissant, et je me dis, ce que vous apprécierez peut-être un jour,

« Votre sincèrement dévoué,
« 12 Dodekhan. »

« P.-S. — Ne vous fiez pas trop aux conseils du sieur Kozets. Comme tous les policiers, il est surtout « maladroit ».

Les deux hommes s'étaient dressés d'un même mouvement.

Sans s'être consultés, tous deux prononcèrent le même mot.

— Allons.

Et le général ajouta :

— Bolesine, prends six hommes au piquet de garde et rejoins-nous à l'hôpital.

— Bien, Excellence.

tous deux sortirent.

Le brigadier sortit en courant.

Stanislas Labianov endossait sa pelisse, se coiffait de la toque de fourrure, portant au frontal les signes de son grade. Cela fait, il se retourna vers Kozets. Le policier était prêt. Il l'avait imité de tout point. Tous deux sortirent.

Au dehors, le factionnaire qui marchait de long en large pour combattre le froid, s'arrêta un instant, et de l'épaisse capote de

feutre à capuchon qui le couvrait, sortirent ces paroles :

— Salut, Excellence.

— Bonsoir, mon brave, riposta le général sans s'arrêter.

La température était glaciale. Une bise aigre sifflait à travers les branches des sapins de l'avenue du Gouvernement. Sous les pieds des promeneurs nocturnes, la neige glacée craquetait.

De loin en loin retentissait le cri sinistre d'un oiseau de nuit en chasse, ou l'appel désolé d'un carnassier affamé, rôdant aux abords de l'agglomération, avec la vague espérance d'une proie problématique.

— Où allons-nous ? questionna Kozets.

— Chez le docteur d'abord.

— À cette heure, il sera couché.

— Point. Ce digne homme a appartenu à l'Université de Varsovie, et il y a perdu l'habitude de dormir avant deux heures du matin.

Le policier n'insista pas.

Cinq minutes plus tard d'ailleurs, après avoir laissé en arrière les baraquements des condamnés où régnait le silence le plus complet, le gouverneur et son compagnon atteignaient la cahute, dénommée Laboratoire, du gouvernement.

Une lumière filtrait à travers les contrevents. Labianov la montra à l'agent :

— Vous voyez.

Le docteur travaillait, comme l'avait prévu le général. Il était plongé dans la lecture d'un énorme in-folio, et le carafon de cognac, — le praticien avait une préférence marquée pour les esprits de France, — montrait son intention de prolonger la veillée.

Àl'entrée des visiteurs, il se retourna, et sans se déranger :

— Bonsoir, messieurs… Ah ! général, je devine ce qui me vaut si belle visite… La maladie soudaine de nos deux gardiens… Vous voulez savoir… Ah ! ah !… moi aussi, je voudrais savoir… Le diable est que je n'y conçois rien.

— Rien, répétèrent les nouveaux venus, sans chercher à cacher leur désappointement.

— Rien de rien, rien, ce qui s'appelle rien, messieurs. Un de vos « convicts » — le docteur affectionnait, tout comme les liqueurs, les locutions étrangères, — un de vos convicts m'a amené les deux pauvres diables.

— Je sais cela, interrompit le gouverneur… où est cet homme ?

Le médecin fit un geste insouciant.

— Je l'ignore… rentré à son baraquement, je suppose. Je ne m'en suis pas occupé, moi. Je me devais aux malades… Comme ils ne sortaient pas de leur évanouissement, je les ai dévêtus, examinés, auscultés… et j'ai découvert… une chose qui m'étourdit… ce n'est qu'une apparence évidemment… car le moyen de supposer…

Le gouverneur frappa le sol du pied… les circonlocutions du docteur l'exaspéraient.

— Enfin, qu'avez-vous découvert ?

— Une chose inexplicable.

— Mais encore ?

— Ce n'est pas vraisemblable, général.

— Par le Saint Synode ! Allez-vous me faire languir longtemps comme cela ?

En Russie, on n'invoque jamais de Saint Synode sans provoquer un malaise chez ceux qui vous entourent. Le praticien s'empressa de s'expliquer.

— Eh bien ! chacun portait sur la poitrine, à hauteur du cœur, une petite tache d'un rouge violacé, on eût cru à une brûlure causée par les radiations du radium.

— Du radium ?

— Oui. Si j'étais sûr de cela… tout deviendrait clair. Dans la région du cœur, une projection de radiations semblables aurait causé aux victimes une douleur insoutenable, d'où syncope, sans danger pour leur existence du reste… Mais du radium… qui coûte aujourd'hui plus de 300.000 francs le gramme… qui ici, à Aousa, porterait pareille fortune dans sa poche ?… Sans compter que je ne vois pas de quelle façon l'opérateur s'en serait servi sans se blesser lui-même.

Le gouverneur et M. Kozets se regardaient à présent, sans mot dire.

Sans nul doute, le docteur se trompait… Comment le prisonnier 12 eût-il eu du radium en sa possession ?

Àson arrivée au pénitencier, il avait été fouillé. On l'avait contraint à troquer ses vêtements contre la livrée du bagne… Non… la supposition était inadmissible.

Peut-être allaient-ils parler dans ce sens, mais le brigadier Bolesine survint :

— Excellence, dit-il, les six hommes demandés attendent au dehors.

— Et moi aussi, fit une voix argentine.

Et Mona, emmitouflée de fourrures, les cheveux ébouriffés, les joues écarlatées par le froid, fit irruption dans le cabinet du docteur.

— Mona ! s'écria le général stupéfait.

Vite elle s'expliqua :

— Ne gronde pas, père, pour la dernière soirée… Bolesine a conté tantôt l'audace du 12… Ce soir, quand il est arrivé, je l'ai aperçu, j'ai écouté à la porte… C'est mal, je le sais, mais ce 12 m'intéresse tellement… C'est si drôle, ce prisonnier qui brave tout… Bref, tu es sorti… j'ai sauté dans le salon… Sa lettre était restée sur le guéridon, j'ai lu.

— Hein ?

— C'est encore plus mal, ne me le dis pas, je le sais… mais je te répète que 12 m'intéresse… comme un livre qui serait amusant… Et après avoir lu… Vite, ma pelisse, mes snow-boots… Je courais, je courais… On entendait des hurlements dans la nuit… Bien sûr, les loups de la terre ferme ont passé le détroit sur les glaces… Heureusement, j'ai pu rejoindre Bolesine et sa patrouille… et me

voilà. Ne gronde pas, c'est bien inutile, j'ai l'onglée et cela ne la fera, pas disparaître.

Déjà le gouverneur se sentait porté à l'indulgence.

Gronder la chère enfant gâtée, alors qu'au fond de lui-même n'existait qu'une crainte, celle que Mona eût froid par cette nuit glaciale.

Un sourire bienveillant se dessina sur ses lèvres.

Mais M. Kozets fronça les sourcils et sèchement :

— La fille d'un fonctionnaire de Sa Majesté devrait donner l'exemple de la discipline. M Mona ne paraît pas s'en douter.

La fillette se redressa comme un cheval de sang sous l'éperon.

Elle regarda le policier bien en face :

— La discipline, monsieur l'agent, est faite surtout pour vos relations habituelles, les coupables.

— Vraiment… Alors le 12 qui en use si légèrement avec elle, serait un innocent ?

Les paupières de Mona battirent. Une ride profonde plissa son front. À n'en pas douter, la réflexion du policier l'avait troublée.

Mais cela ne dura qu'un instant.

Son joli visage reprit sa sécurité malicieuse, et les yeux brillants, la lèvre narquoise :

— Êtes-vous sûr, monsieur le policier, que tous ceux qui arrêtent les autres, ne méritent pas d'être arrêtés ?

Et comme il la regardait interloqué :

— Vous n'osez rien affirmer, continua-t-elle dans un éclat de rire étouffé. Eh bien ! moi, je pense également que, parmi ceux que l'on arrête, certains mériteraient de rester libres.

Elle ponctua sa phrase d'une révérence qui eût fait songer aux beaux jours de Trianon, si les assistants avaient connu le joli palais, caprice d'une reine qui ne soupçonnait pas qu'en jouant à la bergère, elle était déjà sur le chemin de l'échafaud, et revenant au général :

— Eh bien ! papa, c'est pardonné ?

— Il le faut bien. Pourquoi sermonner quand le mal est fait ?…

— Oh ! je t'aime, va… Tu veux bien que je te suive chez la « Française ».

Il marqua une hésitation.

— Va… il vaut mieux que je sois avec toi, que toute seule, dans ces ténèbres peuplées de bêtes qui hurlent.

— Ma foi… viens, petit diable.

— Un diable dont vous êtes le dieu, méchant père.

Elle lui sauta au cou, et le brave gouverneur lui rendant ses baisers, avec la tendresse attristée d'un père qui, dans quelques heures, va se séparer de sa fille, murmura pour se donner une contenance :

— Allons, en route… chez la « Française ».

p1 · ch04

Louise-Albertine Prince, née d'Armaris, connue à Aousa sous le seul sobriquet de la « Française », occupait la dernière des cabanes, dont l'ensemble forme l'hôpital du pénitencier.

En quelques instants, Labianov, Kozets et leur petite troupe y furent arrivés.

L'unique fenêtre, ménagée entre les troncs grossiers formant la muraille, était bouchée par un épais volet plein ; mais une fente se dessinait dans le noir comme une ligne lumineuse, indiquant qu'une lampe brillait à l'intérieur.

D'un bond, Mona, sans prendre garde à la neige amoncelée en ce point, dans laquelle elle enfonçait jusqu'aux genoux, s'était portée contre la paroi, et l'œil appliqué à la fente, elle regardait.

La chambre lui apparaissait… Elle voyait la mourante dont les regards se fixaient avec une expression de confiance et d'espoir sur Dodekhan, debout auprès de la couche de la malheureuse femme.

Une émotion singulière envahit la fillette, émotion faite de pitié pour la moribonde, d'admiration pour celui qui, en dépit des gardes, des ordres du gouvernement, des précautions de la police, était venu lui apporter la consolation de sa présence.

Car elle n'en pouvait douter, la physionomie de la « Française » exprimait trop clairement sa foi dans ce jeune homme droit et grave auprès d'elle. Il avait consolé, adouci les dernières heures de cette inconnue, vers qui Mona se sentait entraînée par une mystérieuse sympathie.

Elle oublia qu'elle était la fille du gouverneur, du chef suprême de ceux qui gardaient les prisonniers ; elle se surprit à faire des vœux pour ce 12, si beau et si bon aussi, puisqu'il se mettait en péril pour une captive qui, dans quelques heures, ne serait plus qu'un cadavre.

Brusquement, elle eut conscience de la bizarrerie de sa situation. À part elle, elle pactisait avec des forçats contre l'autorité… elle, la fille du général Labianov.

Une rougeur ardente incendia ses joues ; mais la nuit cacha sa confusion.

Puis l'idée lui vint que sa station devant le volet fendu devait faire l'objet des remarques de ceux qui l'accompagnaient.

Elle sentit le besoin de parler, de dire quelque chose, et, obéissant à l'impulsion irrésistible, elle prononça :

— Oh ! il lui baise la main ! Elle lui sourit !

— Voyons, fit le policier en s'approchant.

Alors la fillette lui céda la place, évitant d'être frôlée même par lui, prise d'un dégoût irraisonné pour ce représentant de la police russe. Elle se réfugia près de son père.

— Tu as froid ? demanda celui-ci.

— Non…

Le général lui prit les mains, elles étaient glacées… Il mit les doigts sur sa joue…

— Mais ta figure brûle, ma chérie, et tes pauvres menottes sont de glace. Bolesine, appela-t-il, entrons et terminons-en avec

ce jeune drôle.

Drôle ! Ce mot brutal, appliqué à Dodekhan, fit passer un tressaillement dans tout le corps de Mona.

Pourquoi ? Elle n'aurait su le dire.

Cela lui avait fait l'effet d'une insulte personnelle. Son père lui apparaissait soudain injuste et cruel.

Mais Bolesine heurtait la porte de la crosse de son mousqueton d'ordonnance.

— Entrez, répondit de l'intérieur une voix grave et douce, dont le timbre acheva de bouleverser la fillette.

— Entraînée par son père, elle se trouva, sans savoir comment, sur le seuil. Kozets la suivait de près.

Et elle demeura saisie.

Dans son imagination de petite fille, elle avait pensé qu'à la subite apparition des soldats, du gouverneur, le prisonnier 12 allait pâlir, sembler déconcerté.

Il n'en était rien.

Dodekhan salua les nouveaux venus de la main et avec un sourire :

— Je vous attendais, monsieur le gouverneur. J'avais calculé que vous viendriez vers cette heure, et j'ai pris mes précautions en conséquence. L'entretien que je souhaitais avec la martyre, qui ne doit s'appeler ici que la « Française », est terminé.

Devant un tel sang-froid, Stanislas Labianov resta sans voix.

Mais l'organe acerbe de Kozets s'éleva.

— Oui, cette femme vous a fait les confidences que vous désiriez recueillir.

Dodekhan toisa le policier.

— Je ne me trompe pas. C'est encore cet excellent M. Kozets. Et vous tenez beaucoup à savoir si madame m'a confié les souvenirs que la police russe, dont vous êtes le digne représentant, désirait si fort enfermer dans la tombe ?

— Peu m'importe, gronda l'interpellé… Vous avez violé le « secret » auquel était condamnée la prisonnière. Votre compte est bon.

Le sourire de Dodekhan s'accentua :

— Je tiens pourtant à vous fixer, monsieur Kozets : je sais tout ce que vous vouliez être ignoré du monde entier.

— Vous ne le répéterez jamais, je vous le jure !

— Ne jurez pas, digne monsieur Kozets. Les serments que l'on ne peut tenir sont répréhensibles.

— Que je ne puis tenir !… nous verrons bien.

— Certes.

— Tout d'abord, par votre insolent aveu, vous venez de vous condamner vous-même au secret pour toujours.

— Oh ! murmura tristement Mona.

— De plus, vous avez rendu toute grâce, toute commutation de peine impossibles. Vous êtes au bagne à perpétuité.

De nouveau, un faible gémissement fusa entre les lèvres de la fillette.

Mais, à sa profonde stupéfaction, le 12 ne perdit rien de son calme, et ce fut d'un ton qui ne trahissait aucune émotion qu'il demanda :
Vous entendez une voix humaine pour la dernière fois.

— Avez-vous fini, monsieur Kozets ?

— Pour votre malheur, oui ; car vous entendez une voix humaine pour la dernière fois.

— Humaine, persifla flegmatiquement le prisonnier, voilà un qualificatif qui convient mal à votre organe… Bah ! je ne vous chercherai pas une chicane grammaticale. Nous avons des choses plus sérieuses à dire.

Et faisant un pas vers les soldats :

— Monsieur le gouverneur, monsieur Kozets, je vous propose un pari.

La foudre tombant aux pieds des assistants ne les eût pas stupéfiés autant que cette proposition inattendue.

— Un pari, bredouillèrent Labianov et le policier, un pari ?

— Un pari ? répéta tout bas Mona.

— Oui… vous prétendez me mettre au secret et me garder jusqu'au moment où le destin fermera à jamais mes yeux ?

— Mon Dieu, oui, railla Kozets, cherchant à reprendre son assurance.

— Chut ! interrompit le jeune homme, ne mêlez pas le nom du Créateur à vos pensées malsaines… Eh bien ! moi, je vous parie que, demain, j'aurai quitté le pénitencier.

Mona écarquilla les yeux. Le captif prenait pour elle les proportions d'un être fantastique, d'un héros de la fable.

Pour Kozets, il ébranla le plancher d'un furieux coup de talon.

— Parier serait vous voler votre argent.

— À moins que ce soit perdre le vôtre.

— Eh ! trêve de plaisanteries ! Avant de parler de paris ridicules, sachez ce qui vous attend.

Le policier prononça ces paroles, les dents serrées, un éclair féroce dans ses yeux pâles.

— En sortant d'ici, vous serez conduit dans un silo… Vous savez ce qu'est un silo ?

Dodekhan affirma de la tête, sans cesser de sourire :

— Mais oui, monsieur Kozets. Un silo est une excavation creusée en terre en forme de tronc de cône, c'est-à-dire qu'elle s'élargit à mesure que l'on approche du fond. On n'y peut entrer et l'on n'en peut sortir qu'au moyen d'une corde.

— Que l'on ne vous fournira pas.

— Soit… mais continuez, excellent monsieur Kozets, votre conversation est pour moi pleine de charmes.

Chez Mona, l'admiration pour le jeune homme confinait à la stupeur.

— Une fois au fond du silo, reprit rageusement le policier, vous saurez qu'à la surface du sol, six factionnaires gardent l'orifice de la prison.

— Six… c'est bien peu.

— Il y en aura un septième, moi.

— Vous, pauvre monsieur Kozets, vous aurez bien froid par cette nuit glaciale.

— Et par les nuits suivantes, pourriez-vous dire… je ne discute pas avec le devoir, moi. Je veillerai ainsi jusqu'au moment où la direction centrale de la police et le Saint Synode, que je vais consulter télégraphiquement, auront statué sur votre sort.

— Quoi ? Vous me priveriez de votre surveillance si remplie de sollicitude ?

— Rien ne s'opposera à ce que je reprenne mes habitudes, accentua Kozets d'un ton venimeux, car, à moins que je me trompe fort, le Saint Synode ne verra qu'un moyen certain d'assurer le secret de la « Française »…

— Sans indiscrétion, puis-je connaître ce moyen ?

— Comment donc… Vous n'avez pas deviné, c'est élémentaire pourtant… On ferme la bouche capable de révéler ce qui doit rester ignoré.

— On la ferme ?…

— Oh ! de façon péremptoire, Douze balles dans le corps ; un projectile de revolver, dit « coup de grâce », dans le crâne, et l'on

est assuré du mutisme du patient, fût-il le plus bavard des hommes.

Àces horribles paroles, Mona dut s'appuyer au mur. Il lui semblait que son cœur avait cessé de battre, que tout tournait autour d'elle.

La voix du prisonnier la rappela à elle-même.

— Je tiens cependant le pari, disait Dodekhan.

Elle le regarda avec une épouvante stupéfaite. Comment, plongé dans un silo, gardé par six soldats, par M. Kozets lui-même, il pariait encore de partir le lendemain !

Quel était donc le personnage assez sûr de ses forces ou assez follement outrecuidant pour oser lancer pareil défi ?

Sans doute Kozets se fit des réflexions analogues, car il ricana :

— Si c'est une idée fixe, faites-nous part des termes dans lesquels vous pariez.

— Volontiers… Je quitterai Aousa demain.

— Demain… Ah çà ! vous n'avez pas écouté ce que je viens d'avoir l'honneur de vous confier…

Avec un haussement d'épaules Dodekhan répliqua :

— Le silo, six soldats, vous en personne…

— Il me semble que cela rend votre pari terriblement aventuré.

— Peuh ! ces enfantillages n'auront aucune influence…

— Vous dites ?

— Aucune influence. Donc, demain, je serai parti ; mais je reviendrai dans six mois, pour délivrer le général Labianov, un officier droit et bon, qui sera alors prisonnier.

— Comment ? comment ? Quel est ce conte ?

— Ce n'est pas un conte, monsieur Kozets, c'est un pari.

— Encore ?

— Et comme je le tiens dès cet instant comme gagné, je serai modéré quant à l'enjeu…

— Qui sera ?

— Je parie une discrétion.

Du coup, Mona ne sut point dominer son enthousiasme, elle applaudit des deux mains, et, se penchant vers son père, quelque peu surpris de cette manifestation imprévue, elle murmura entre haut et bas, empoignée par la scène à ce point qu'elle n'avait pas conscience de l'inconvénient de ses propos en présence du fonctionnaire chargé d'empêcher les évasions :

— Tu verras, père, il s'évadera, cela ne fait pas doute pour moi.

Labianov n'eut pas le temps du reste de relever cette naïve incorrection. Kozets parlait.

— Va pour la discrétion. En attendant, Bolesine, plongez-moi le Douze dans le silo. Six hommes de faction se relèveront d'heure en heure. Moi-même je resterai avec eux.

Et prenant le général par le bras :

— Vous voudrez bien me faire donner une capote de feutre ; un brasero… Le corps de garde nous fournira du thé bouillant.

Il considéra le prisonnier :

— Vous le voyez, je prends mes précautions contre le froid.

Sans répondre, Dodekhan se plaça au milieu des soldats. Au moment de sortir, il regarda la mourante qui, muette, comme pétrifiée, avait assisté à cette scène étrange.

— Ayez confiance, madame, demain je serai libre, et celui qui remplit votre pensée aura un protecteur.

Mona constata que le visage de la « Française » se rassérénait. Elle perçut une voix affaiblie, disant :

— Merci… je crois, je crois…

Puis elle se retrouva dans la nuit, entraînée par le gouverneur qui lui tenait la main.

Quelques raisons que pût lui donner le général, elle ne consentit à rentrer qu'après avoir vu descendre le captif dans le silo et placer les sentinelles autour de l'ouverture, fermée, surcroît de précaution, par une lourde rondelle de bois que trois hommes avaient peine à remuer.

Enfin, M. Kozets, engoncé dans une épaisse capote de feutre, encapuchonné, assis près d'un brasero ardent à rôtir un bœuf, elle se décida à suivre son père dans l'hôtel du gouvernement.

Là, esquivant les reproches que n'eût pas manqué de lui attirer son équipée aggravée par ses réflexions et ses résistances, elle argua du froid pour courir s'enfermer dans sa chambre.

Elle se déshabilla, se mit au lit toute pensive, murmura à mi-voix, sans se rendre compte qu'elle pensait tout haut :

Ce silo a sept mètres de profondeur. Il est impossible d'en sortir… et cependant il en sortira… je veux le croire ; car si on le tuait, comme l'en a menacé ce vilain M. Kozets…

Elle se tut un moment, se cacha sous ses couvertures et acheva lentement :

— Je mourrais de chagrin, et de honte ! Comment papa, qui est si bon, a-t-il accepté d'être gouverneur d'un pénitencier.

Dans sa jeune âme, venait de commencer ce duel, qui agite tant d'âmes élevées… la lutte, de la justice et de la légalité… Elle avait la vague intuition que la justice n'est pas toujours du côté de l'homme qui représente la loi.

p1 · ch05

— Par le diable !

— Mille tonnerres !

— Par les saintes icônes ! (Images religieuses.)

— Puisse-t-il mourir sous le fouet !

— Cent roubles à qui le ramènera !…

— Mort ou vif !… n'épargnez pas l'enragé moujick !

Ces phrases rageuses, hostiles, se croisaient dans la teinte grise de l'aube, tandis que gardiens, cosaques, officiers, scribes, couraient affolés, se heurtant, s'entre-choquant, ayant l'air de gens piqués de la tarentule.

Et puis les sonneries tintaient, le tambour roulait l'appel aux armes, les fifres déchiraient les oreilles de leurs modulations aiguës, jetant les notes du rassemblement.

Pour brocher sur le tout, les canons des batteries établies autour d'Aousa tonnèrent, lançant leur baoum ! baoum ! sourds, qui ébranlaient au loin l'atmosphère, éveillant des échos assourdis dans les nuages noirs dont le ciel bas semblait ouaté.

Le sommeil le plus profond n'eût pas résisté à pareil tintamarre.

Mona se réveilla donc en sursaut.

Sa première impression ne fut pas bien nette.

— Tiens ! on tire le canon. Ce n'est pas parce que je pars aujourd'hui ?... Oh non ! Papa m'aime bien, mais il n'irait pas jusque-là !

Puis les pensées se succédant plus précises dans son cerveau :

— Si c'étaient les Japonais qui attaquent Sakhaline...

Elle battit des mains.

— C'est ça qui serait amusant... D'abord plus de départ possible... Tante Olga se passerait bien de moi à Saint-Pétersbourg... et moi, oh ! moi... En temps de paix, papa me laissait tirer au revolver ; en temps de siège, il me permettrait bien un mousque-

ton… et je ferais des cartons sur les Japonais, ces fous qui osent s'attaquer au Tzar… Oh ! ce que l'on s'amuserait !

Ayant perdu sa mère toute enfant, Mona avait été élevée par son père, et, au contact du général, elle avait pris une nature presque masculine. Il y avait chez cette petite fille le courage et la décision d'un homme, ce qui n'excluait en rien la grâce et la joliesse.

En deux temps, elle sauta du lit, s'habilla.

Puis elle bondit dans la chambre voisine où Macelle Lisbe, terrifiée par le vacarme toujours grandissant, tremblait de tous ses membres.

— Oh ! Mona, fit cette dernière dont les dents s'entre-choquaient avec un bruit de castagnettes, qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Sa mine effarée, sa terreur portèrent à son comble la gaieté de la fillette. Elle ne put résister au plaisir de faire une niche énorme à la peureuse Allemande, et d'un ton terrible elle clama :

— Les Japonais montent à l'assaut !… Sauve qui peut !

Et tandis que le professeur de français de Dantzig poussait des cris aigus qui dominaient tous les bruits, Mona saisit un oreiller et le jeta à toute volée sur Lisbe.

— Gare la bombe !

Puis elle s'enfuit, laissant la lourde personne se débattre contre le coussin de plume que, dans l'affolement de la terreur, elle prenait de bonne foi pour un obus, et sous lequel elle gémissait :

— Une bombe sur moi… Je suis morte.

Riant aux éclats, Mona gagna le rez-de-chaussée. Mais là, elle se trouva face à face avec son père qui, les sourcils froncés, le visage sombre, discutait avec M. Kozets, livide, écumant, ahuri.

Si absorbés étaient les deux hommes qu'ils ne s'aperçurent même pas de la présence de la jeune fille, et que celle-ci assista à cette étrange conversation.

— Mais enfin, monsieur Kozets, ce n'est pas possible…

— Ah ; monsieur le gouverneur, je dis comme vous : cela n'est pas possible, et pourtant cela est.

— Il est certain que le silo est vide.

Mona se frotta les mains… Ces mots lui avaient révélé la situation.

— Douze s'est évadé comme il l'avait parié, murmura-t-elle.

Mais elle interrompit son monologue, pour entendre ce que disaient son père et le policier.

— C'est incompréhensible !

— Inexplicable, monsieur le gouverneur. Que ce diable incarné ait réussi à sortir du silo, à déplacer le couvercle de bois que trois hommes ont peine à remuer, c'est déjà très fort…

— Sûrement.

— Mais où cela devient de la magie, c'est que tout le poste se soit endormi, c'est que les factionnaires aient été rapportés au corps de garde et installés sur le lit de camp…

Le policier eut un geste violent.

— Le comble enfin, c'est moi, moi qui m'endors comme les autres, et me retrouve tout à l'heure bien bordé dans mon lit.

Le général se grattait la tête d'un air absolument perplexe.

— Avec cela, ce Douze, il entre au gouvernement comme dans un moulin… Il vous porte dans votre chambre, il entre dans la mienne.

— Dans la chambre de papa, fit tout bas Mona intéressée au possible, vraiment, ça, ça n'est pas ordinaire.

— A-t-il pénétré chez vous ? grommela Kozets d'un ton de doute.

— Ma foi, à moins de supposer que ce billet soit venu tout seul se poser sur ma table de nuit.

Et Labianov élevait à hauteur du nez de son interlocuteur un papier qu'il tenait entre le pouce et l'index.

Puis rageur :

— Ah ! il sait se moquer du monde, ce gaillard-là… Sur ma table de nuit… Ceci.

Il lut sans regarder le papier, comme un homme dont la mémoire a été fortement impressionnée par une lecture antérieure :

« Excellence, j'ai gagné la première manche ; je suis libre. Dans six mois, je viendrai vous délivrer… seconde manche. Je vous rappelle que l'enjeu est une discrétion. Ne vous inquiétez pas… Je serai discret pour cette discrétion. Salut.

« Signé : 12. »

Les poings serrés, le général conclut :

— Il faut le reprendre.

— Ah ! glapit M. Kozets, je crois bien qu'il le faut… Vous, après tout,
Sur ma table, ceci. n'avez rien à redouter… Un prisonnier s'évade, cela n'entrave pas la carrière du gouverneur du pénitencier…

— Peuh ! Peuh ! Quelquefois…

— Tandis que moi, continua nerveusement le policier sans paraître remarquer l'interruption ; moi, envoyé spécialement pour faire le vide autour de la « Française »… Je suis perdu… C'est la déportation, au moins.

Le mot amena un sourire sur les lèvres de Mona.

— Tiens, dit-elle entre ses dents, ce serait bien fait… cela lui apprendrait combien son métier est odieux, ce métier qui consiste à envoyer les autres au bagne.

Elle arrêta brusquement sa diatribe. Le général venait de lancer une affirmation qui avait résonné douloureusement en son être :

— Nous le reprendrons.

— Si je ne le croyais pas, monsieur le gouverneur, j'aurais déjà eu recours au revolver… Avec cela, au moins, la souffrance est brève.

— Voyons, récapitulons ; nous avons bien fait le nécessaire.

— Il me semble !

— Nous avons télégraphié à Khabarovsk.

— De sorte que sur tout l'embranchement côtier de Khabarovsk à Vladivostok, personne ne pourra atterrir sans montrer patte blanche aux camarades de la police.

— Dès lors, le fugitif devra rester dans l'île ou y revenir.

— Et vos cosaques, lancés en chasse, le rencontreront nécessairement.

Le général secoua son front soucieux.

— À moins qu'il ne gagne la terre ferme au nord du fleuve Amour.

— Alors, ce serait un homme mort. Il tomberait dans la région des toundras, ces marécages, à sous-sol de glace, où l'on ne rencontre que des lichens et des mousses. Un individu isolé, perdu dans la toundra, n'en sort pas.

Mais avec rage :

— Seulement cela me perdrait aussi. Le moyen de prouver qu'il est défunt, je vous le demande… Il vaut mieux que je le repince.

Et insinuant, presque câlin, la crainte lui donnant une souplesse qui n'était pas du tout dans son caractère :

— Voyez-vous, Excellence, il faut que vous dirigiez d'incessantes battues dans Sakhaline.

— Nous nous en occuperons tous deux.

— Non.

— Pourquoi non ?

— Parce que je prendrai congé de vous aujourd'hui même. Je vous prierai de me permettre de me joindre à l'escorte qui accompagnera M Mona.

— Vous abandonnez les poursuites ?

— Loin de là… Seulement, tandis que vous garderez cette rive du détroit de Sakhaline, je m'établirai sur l'autre, et je vous le jure, ce Douze sera malin s'il réussit à forcer le passage de ce côté.

Il baissa la tête pour ajouter :

— C'est ma tête que je défends… Quand je ne faisais de la police que par ambition, on m'appelait déjà l'habile Kozets. Je vous donne mon billet que cette appellation sera désormais doublement justifiée.

Insensiblement, Mona, sentant que sa présence serait mal accueillie en semblable occurrence, avait regagné l'escalier. Une à une elle avait gravi les marches.

De sorte qu'elle avait presque atteint le premier étage, lorsqu'elle entendit son père clore ainsi l'entretien :

— Préparez-vous donc, monsieur Kozets. Le départ aura lieu dans une heure. Je vais presser ma fille et son institutrice. Ma parole, je les avais oubliées, dans ce bouleversement général. Je m'étonne même que tant de bruit ne les ait pas encore fait paraître.

La fillette poussa vivement la porte de sa chambre, où cinq minutes après, le général la trouva toute occupée, en apparence, à lisser ses longs cheveux blonds.

. . . . . .

Deux heures plus tard.

Il y a cinquante minutes que trois traîneaux ont quitté Aousa.

Ils emportent Mona, son institutrice, leurs bagages et leur escorte.

Bien loin déjà, à l'horizon, la côte de Sakhaline s'estompe dans la brume ; la côte, où le général Labianov, debout sur les glacis de la batterie ouest, ayant aux cils des larmes qu'il ne retient plus et que le froid congèle en diamants solides, regarde les points noirs glissant à la surface de la mer, points noirs sur l'un desquels est l'enfant chérie de son cœur.

En tête, douze chiens, achetés à des tribus kamtchkadales, tirent un double traîneau ; le train d'avant porte Mona, Lisbe, emmitouflée d'épaisses fourrures, et le lieutenant Vas'li faisant fonction de cocher.

Àl'arrière, sont amoncelés les bagages, caisses à robes, mallettes à chapeaux et, s'allongeant sur le tout, tel le tube d'un canon, un colis long de deux mètres, recouvert de peau de phoque. Cela est le cadeau que le gouverneur envoie avec sa fille à sa sœur Olga, des pelleteries de toute beauté, en provenance des terres baignées par le détroit de Behring : renards bleus, martres zibelines, loutres, castors.

Cadeau princier, mais peut-on se montrer trop généreux envers celle qui va avoir la garde d'un trésor inestimable. C'est ainsi que Labianov désigne sa Mona. Armé d'une longue gaule flexible, Vas'li dirige, excite l'attelage. De temps à autre, un des chiens lance un aboi bref, auquel le jeune lieutenant répond, suivant l'usage russe, par des paroles d'encouragement :

— Allons, un petit effort, mes colombes !

Car il est à remarquer que le Russe, conduit-il des chevaux, des rennes ou des chiens, les appelle toujours : mes colombes. L'âme moscovite a ses mystères. Peut-être croient-ils flatter des quadrupèdes en leur appliquant un nom de volatiles.

Dans la trace légère que laissent sur la glace les patins du traîneau, deux autres véhicules de même genre suivent.

Ils contiennent douze cosaques, escorte de la voyageuse, et aussi M. Kozets, lequel, fidèle à sa résolution, se rend sur la terre ferme, afin de préparer la capture du 12 évadé.

Le policier est maussade.

Il avait pensé prendre place auprès de Mona et de Lisbe, mais la capricieuse fillette a trompé son attente.

Ses adieux faits à son père, elle a sauté brusquement auprès de Macelle Lisbe et elle a crié à Vas'li :

— Au galop, Vas'li… il ne faut pas que mon père me voie pleurer.

Et le lieutenant obéissant a enveloppé l'attelage d'un grand zigzag de sa gaule. Les chiens sont partis d'un trait, laissant le policier déconfit, l'obligeant à s'installer au milieu des cosaques.

On a gagné le fond du vallon d'Aousa, contourné les baraquements, laissé en arrière l'hôpital, descendu la pente douce de la grève.

Àprésent, les véhicules glissent à toute vitesse sur la route glacée qui recouvre les abîmes liquides du détroit.

Personne ne parle. La rapidité de la course est telle que le vent siffle aux oreilles des voyageurs. Ils ramènent les fourrures sur leur visage qui, sans cette précaution, se congèlerait.

Les chiens tirent vaillamment.

D'heure en heure on fait halte, une ou deux minutes.

Les conducteurs distribuent aux animaux des galettes pulvérisées, résultant de la cuisson, de la compression du lichen de force, végétation glaciaire qui a des propriétés analogues à celles de la kola, lichen auquel a été mélangé de la viande hachée après congélation et de la farine d'avoine.

Les bonnes bêtes font honneur à la collation qui répare leurs forces ; puis on repart.

Àmidi, sous les rayons embrumés d'un soleil rouge, très bas sur l'horizon, on s'arrête pour le repas.

Des tentes de feutre sont dressées sur la banquise, et l'on déjeune sous leur abri. Le thé bouillant ranime les voyageurs engourdis ; le bœuf conservé, mêlé de riz au jus et de tubercules comestibles, fournit le fond du festin.

Les soldats y ajoutent une ration d'eau-de-vie de grains.

Après quoi on rajuste les fourrures, on replie les tentes, et le paquetage des traîneaux vérifié, la route est reprise sur la plaine de glace, plus monotone, plus attristante que l'horizon de mer, si fatigant pourtant à la longue.

Six heures du soir. La nuit est venue. Nuit opaque, sans lune, sans étoiles.

Poursuivre dans cette obscurité serait impossible. Il faut camper. Demain, vers le milieu du jour, on atteindra la côte. L'étape la plus rude est franchie.

Aussi, sous les tentes, entend-on les éclats de voix joyeuses. Après tout, le dîner a été copieux. Le lieutenant Vas'li a doublé la ration de vodski (alcool), et les cosaques louent bruyamment le jeune officier.

Aucun d'eux n'est impressionné par la situation. Ils ne songent pas que leur groupe forme un point imperceptible au milieu de l'immensité, que leurs tentes sont enserrées entre l'abîme de ténèbres du ciel et l'abîme des eaux que cache la fragile croûte de glace qui les supporte.

Les simples n'ont point de ces visions.

Lisbe et Mona, dans leur réduit de feutre, se sont étendues sur les couchettes de vareck qui leur serviront durant tout le voyage, car, sur le Transsibérien, chacun est tenu de se munir de sa literie.

Enroulées dans leurs couvertures, les pieds fixés par des courroies de peau souple aux tafirs de cuivre (sorte de chaufferettes formées d'une double boîte de cuivre avec tampon d'étoupe intermédiaire, la boîte intérieure contenant une briquette de tourbe

spéciale qui brûle ainsi en vase clos durant plusieurs heures), elles dormaient, pénétrées d'une douce chaleur, absolument inconscientes de la terrible température de 31° au-dessous de zéro, qui régnait sur la banquise.

La nuit s'écoula sans encombre.

Le silence n'était troublé que par le grésillement qui accompagne l'incessant travail des glaces.

Pourtant, vers le matin, les soldats de veille perçurent au loin comme des plaintes lugubres se répondant au milieu des ténèbres.

Ils hochèrent la tête, en hommes pour qui les bruits de la contrée n'ont pas de secrets, et, d'une tente à l'autre, ils échangèrent ces répliques :

— Les loups !

— Ils ont faim.

— Cela se devine. Rien que de la glace à se mettre sous la dent.

— Pourvu qu'on ne les rencontre pas.

— Bah ! nous sommes nombreux, armés… Une belle chasse est toujours amusante.

— C'est égal… que saint Ivan Gregor nous dispense de ce plaisir, voilà ce que souhaite le fils de ma mère.

Une teinte grise borda l'horizon oriental. Un jour pâle, gris, terne, s'épandit sur la banquise en tons de suie.

C'était la clarté sinistre des régions polaires.

Mais personne n'y prêta attention. Depuis des mois tous avaient vécu à Sakhaline ; ils étaient accoutumés à ce jour qui semble une nuit peu lumineuse.

On bouclait les tentes.

Les attelages se reformaient. Les ustensiles, les couchettes s'empilaient de nouveau sur les traîneaux.

Mona, toute grelottante sous ses fourrures, montra un instant son nez rose pour demander :

— Vas'li, à quelle heure atteindrons-nous l'embouchure du fleuve Amour ?

— Vers onze heures, petite Excellence.

Il lui donnait, selon l'usage sibérien, le titre de son père réduit par un diminutif.

— C'est long, soupira-t-elle. Et alors, la gare de Khabarovsk, quand y arriverons-nous ?

— Une heure et demie, deux heures après.

— Je croyais que la ville était toute proche de la mer ?

— Vous avez raison comme toujours, petite Excellence ; mais aux approches de la côte, les glaces, pressées les unes contre les autres, ne sont plus unies comme au milieu du détroit. Elles se brisent, s'empilent, forment des icebergs, des séracs, des monticules. Le chemin à parcourir est court, mais la marche est lente.

— Ah ! oui, je comprends.

On n'attendait plus que l'ordre de Mona pour partir.

La jeune fille prit place auprès de Macelle Lisbe qui, complètement enfouie sous des couvertures multiples, semblait un ours admis par faveur spéciale aux douceurs du traîneau.

Les gaules des conducteurs évoluèrent autour de l'échinée des chiens.

Des cris caressants passèrent dans l'air sans éveiller d'échos.

— Allons, les colombes.

— Allongez les pattes, mes amours.

— Au galop, mes fils chéris.

Et la petite caravane s'ébranla dans un poudroiement de glace pulvérisée par la morsure des patins.

Àdix heures et demie, on aperçut la côte d'Asie.

Certes, elle était facile à reconnaître. La nappe uniforme et lisse du détroit finissait dans un chaos de blocs, d'un blanc éclatant sur toutes leurs surfaces horizontales, d'un vert variable sur leurs parois verticales ou inclinées.

Aiguilles, obélisques, colonnes, portiques, bastions massifs, la nature, cet architecte inimitable, s'était donné carrière dans cette ville de glace.

Que lui avait-il fallu pour édifier ces formes : minarets, dômes, etc. ? Le froid qui transforme l'eau en pierre, une côte rocheuse servant de butoir à la poussée de la banquise.

Bientôt la vitesse des traîneaux se ralentit.

La glace se bossuait, se creusait en ondulations. Les chiens tiraient avec rage.

Le traîneau double portant Vas'li, Mona, Lisbe et leurs bagages, plus léger ou mieux dirigé que les véhicules affectés aux cosaques d'escorte, avait pris une avance d'une centaine de mètres.

Tout à coup, l'institutrice allemande, avec une de ces tournures de phrases imprévues dont elle avait le secret, s'écria :

— Oh ! les glacés-blocs ont des oreilles remuantes.

Les mots n'étaient points lumineux, mais la main tendue de la lourde personne les commentait clairement.

Àpeu de distance, sur les crêtes des vagues de glace, entre lesquelles filait le traîneau, des points noirs s'agitaient.

— Qu'est-ce donc ? murmura Mona.

Vas'li ne répondit pas.

Le visage du lieutenant s'était assombri. De sa gaule, le jeune homme excita l'attelage.

— Mais qu'avez-vous donc, Vas'li ? demanda la fille du général, étonnée du mutisme de son guide.

Un hurlement lugubre évita à ce dernier une explication.
Les loups !...

— Les loups !

— Oui, les loups !

Les points noirs, aperçus par l'institutrice, étaient les éclaireurs d'une bande de ces dangereux carnassiers.

Isolé, le loup est lâche. Durant la belle saison même, alors qu'il peut assez aisément trouver sa nourriture, il est peu dangereux.

Mais viennent les mois de froidure. La neige, la glace recouvrent la terre d'une couche dure ; les animaux disparaissent, se terrent ou émigrent vers des climats moins rigoureux ; les rares troupeaux sont enfermés dans les étables.

Alors le loup connaît la faim.

Il rôde amaigri, les yeux sanglants, autour des yourtes (cabanes). Les fumées chassées de l'intérieur lui apportent des odeurs qui surexcitent encore son appétit. Il voudrait attaquer la chaumière écartée, il n'ose. Alors il se met en quête, rejoint d'autres errants comme lui. La bande de loups se forme, plus audacieuse, plus féroce à mesure qu'elle augmente en nombre.

Pour donner une idée de l'état où la faim et l'association portent ces quadrupèdes, il suffit de rappeler qu'en dépit du proverbe connu, les loups arrivent à se manger entre eux.

Que durant une chasse, une battue, un loup soit blessé : la vue de son sang paraît affoler les autres qui se ruent sur lui et le dépècent encore vivant.

Tels étaient les dangereux adversaires qui se montraient sur le chemin des voyageurs.

— Pensez-vous qu'ils nous attaquent ?

Àla question de Mona, le lieutenant ne répondit que par un haussement des épaules.

Il regarda en arrière.

Des autres traîneaux, on avait aussi aperçu les animaux. Le jeune homme remarqua que les cosaques avaient pris leurs mousquetons et se tenaient prêts à saluer d'une fusillade nourrie l'attaque des carnassiers.

— Si nous ralentissions un peu, pour donner aux autres le temps de nous rejoindre ? proposa la jeune fille.

L'officier secoua la tête :

— Il faut au contraire augmenter la distance.

— L'augmenter ?

— Oui, chaque traîneau doit conserver la plus grande liberté de mouvements. Dans une battue aux loups, la véritable tactique est celle qui se traduit par la devise ordinairement égoïste : « Chacun pour soi ».

L'affirmation était exacte.

Lors de l'attaque des loups, il importe avant tout que rien n'entrave la vitesse d'un traîneau, cette vitesse même étant sa sauvegarde. Dès lors, les véhicules s'espacent, afin qu'un faux mouvement de l'un ne se répercute pas sur tous les autres.

L'évidence de la proposition ne frappa point l'institutrice.

— Mais alors, nous sommes les plus exposées grandement.

— Pourquoi ?

— Parce que dans les autres « brogs » (nom donné aux traîneaux dans la région) il y a douze ou treize fusils, tandis qu'ici, vous avez votre seul revolver… et encore vous êtes obligé de veiller à l'attelage.

L'objection, rationnelle en soi, était cependant en réalité entachée de fausseté. Plus léger, le traîneau devait se déplacer bien plus rapidement que ceux de l'escorte.

Sans doute, quelques loups se lanceraient à sa poursuite ; mais le plus grand nombre concentreraient leur effort sur les « brogs » les moins véloces, partant plus aisés à atteindre, au moins en apparence.

Et Vas'li tentait d'expliquer à la tremblante Lisbe que leur sécurité relative venait précisément de leur petit nombre, quand son discours fut brusquement coupé par un second hurlement, rauque, douloureux, prolongé.

On eût cru que c'était un signal.

Brusquement les crêtes glacées se couronnèrent de silhouettes noires aux mouvements désordonnés.

Une série de glapissements brefs sonnèrent, et toute la bande, en une allure de trombe, fonça dans la direction des traîneaux.

L'attaque se dessinait.

Dans l'air, la gaule de Vas'li décrivit des courbes, s'abattant avec des sifflements sur l'échine des chiens. Ceux-ci bondirent en avant, imprimant au véhicule une allure vertigineuse.

Mona regarda en arrière.

Les traîneaux d'escorte avaient brusquement fait un à-gauche, et ils filaient à une vitesse endiablée, suivant une perpendiculaire à la côte.

La manœuvre, indiquée tout à l'heure par le lieutenant, s'opérait donc sans hésitation.

Au surplus, la jeune fille constata avec une secrète satisfaction que les prévisions de l'officier semblaient se réaliser de point en point.

Le gros des assaillants bondissait dans les tracés des cosaques.

Une douzaine de grands loups fauves se dirigeaient seuls sur le véhicule que conduisait Vas'li.

Lisbe avait suivi la direction des regards de son élève.

Elle vit les fauves, et dans un accès de folle terreur, elle se prit à pousser des cris aigus, déchirant les oreilles comme un sifflet de locomotive.

La course s'accélérait.

Plus n'était question d'éviter les bosses qui mamelonnaient la route. Le traîneau filait, sans souci des rugosités de la surface glacée.

Peu importaient les secousses, les cahots. Ce qu'il fallait, c'était parcourir le plus de chemin possible en ligne droite.

Et oscillant, tanguant, roulant, tel une barque sur une mer démontée, l'esquif terrestre dévorait l'espace, emporté par son attelage affolé.

Les loups cependant allaient plus vite encore.

Bientôt, ils bondirent sur les flancs du traîneau.

Maigres, efflanqués, la gueule rouge, les yeux flamboyants, ils semblaient à peine toucher terre.

Debout à l'avant du traîneau, Vas'li, tout en dirigeant les chiens avec une habileté consommée, surveillait l'ennemi du coin de l'œil.

L'un des assaillants faisait-il mine de dépasser l'attelage, ou d'aborder le véhicule, la main du jeune homme, armée du revolver, se tendait vers l'animal. Une détonation sèche vibrait dans l'air glacial, et le fauve atteint se roulait dans la neige avec un hurlement de douleur.

Quatre fois il tira. Quatre fois un loup fut frappé.

Leurs compagnons affamés se jetaient sur les blessés, les achevant à coup de dents.

Deux carnassiers seulement continuaient la poursuite, deux adultes de haute taille, vigoureux et redoutables.

Ils avaient dédaigné la chair de leurs congénères, escomptant sans doute une proie plus savoureuse.

Rassurée maintenant, Mona les examinait avec tranquillité, admirant leur développement en course. Lisbe, selon toute probabilité, s'était rassurée également ; car ses clameurs avaient cessé.

— Deux loups, deux cartouches, murmura Vas'li avec un sourire. Vous voyez qu'un revolver suffit.

Il s'interrompit :

— Attention, ces seigneurs s'essoufflent ; ils veulent brusquer le mouvement.

En effet, les carnassiers, parvenus dans leur course parallèle à hauteur de l'attelage, dessinaient maintenant une marche oblique, qui les conduirait en peu d'instants en avant des chiens de tête.

Le résultat eût été l'immobilisation du traîneau.

Vas'li, qui avait déposé son revolver auprès de lui, se baissa pour le reprendre.

Un instant ses regards se détournèrent de la route à parcourir. Il ne vit pas une extumescence de la croûte glacée et fut surpris par la violente secousse qu'éprouva au passage le traîneau.

Le Choc imprévu le fit vaciller sur ses jambes. Il tenta de se retenir ; entraîné par le mouvement, il fut projeté hors du véhicule et roula, fort heureusement pour lui, dans un amoncellement de neige friable.

Quand il se redressa, le traîneau était déjà loin. Les loups avaient dédaigné de s'arrêter.

Cette fois Mona, quelle que fût sa bravoure native, se sentit paralysée par la terreur.

Elle se tourna vers son institutrice.

Lisbe blême, les yeux clos, s'était renversée en arrière sur les fourrures.

Elle était évanouie.

La jeune fille reporta ses regards en arrière.
Vas'li roula dans un amoncellement de neige.

Des blocs glacés masquaient maintenant l'endroit où s'était produit l'accident, qui avait privé les voyageuses de leur unique défenseur.

Elle était seule !

Seule sur ce traîneau cahoté, que l'attelage éperdu emportait en une glissade affolée sur la banquise convulsée.

Et les loups ?

Ils s'étaient rapprochés.

Chacun s'était porté d'un côté, serrant de plus en plus les chiens, parcourant des diagonales inflexibles qui se croiseraient fatalement à quelques centaines de mètres en avant.

Un afflux de sang emplit le cerveau de Mona de pensées et de bourdonnements confus.

Là-bas, en un point que ses regards fixaient, le véhicule s'arrêterait brusquement, les chiens reflueraient pêle-mêle sur l'avant, se blottiraient entre les patins recourbés, et les fauves affamés, dont les dents blanches crénelaient la gueule sanglante, bondiraient sur les voyageuses.

Non, Mona se défendrait.

Est-ce que là-bas, à Sakhaline, Vas'li ne lui apprenait pas à tirer au pistolet ?

Elle se pencha, ramassa le revolver de l'officier, mais sa main tremblait ; l'angoisse nerveuse agitait tout son être comme feuille

au vent.

Or, le revolver exige une main sûre, un poignet que n'agite aucune émotion.

Elle reposa l'arme sur la banquette auprès d'elle, se renfonça contre le dossier.

Ainsi, sa tête s'abritait sous le rouleau de peaux de phoque contenant les fourrures destinées à sa tante Olga

La fillette éprouva cet apaisement naïf de douter du danger que le colis dissimulait à sa vue. L'autruche lassée, dit-on, après une longue chasse dans le désert, se cache la tête derrière une pierre, une touffe de drinn (graminée des sables), et, ne voyant plus le chasseur, semble croire qu'il n'existe plus.

C'était un peu ce que faisait à ce moment critique la fille du général Labianov.

Mais cet affaissement moral ne dura qu'une seconde. Mona se pencha, en avant.

Elle eut un cri d'épouvante.

Les loups galopaient à un mètre à peine des chiens de flèche. Quelques pas encore et le drame affreux arrivait à son épilogue.

Alors déconcertée, sa dernière réserve de sang-froid épuisée, la pauvre enfant se courba sur Lisbe, l'empoigna à pleins bras, l'appelant, criant, pleurant.

— Lisbe !... revenez à vous !... Les loups !... Oh ! Oh !... nous sommes perdues !

Le traîneau venait de faire une terrible embardée et maintenant il n'avançait plus, calé en quelque sorte par les chiens. Ceux-ci, dépassés par les fauves, s'étaient d'instinct rejetés en arrière, et serrés les uns contre les autres, le poil hérissé, haletants et frissonnants, ils demeuraient immobiles, tellement apeurés qu'aucun ne trouvait la force d'aboyer ou de gémir.

Mona ferma les yeux.

Et tout à coup, pan ! pan ! deux détonations sèches vibrent à ses oreilles. Des hurlements d'agonie leur répondent.

Elle regarde.

Les loups, mortellement frappés, se tordent convulsivement sur la neige.

Elle se frotte les yeux, stupéfaite.

— Qui a tiré ?

Puis elle eut un cri effaré.

un traîneau attaqué par des loups.

Tout près de son oreille, une voix rieuse avait murmuré :

— J'aurais préféré ne sortir de ma cachette qu'une fois parvenu à Khabarovsk ; mais, véritablement, je ne pouvais pas vous laisser mordre par ces vilains animaux !

Elle promena autour d'elle un regard ahuri.

D'où venait cette voix. Elle n'apercevait personne.

Mais l'organe continua :

— Dans la peau de phoque, mademoiselle Mona.

Elle leva la tête.

L'extrémité du cylindre aux fourrures s'était épanouie comme le calice d'une fleur, et à l'ouverture se montrait la physionomie de Dodekhan, l'étrange et mystérieux prisonnier n 12 du bagne de Sakhaline.

— Vous ?

— Moi-même, mademoiselle, qui vous supplie de ne pas trahir mon voyage incognito.

Elle protesta du geste :

— Vous venez de me sauver la vie.

Et avec une inflexion très douce.

— Un forçat de moins, cela ne fera guère faute à l'Empereur. Tandis que mon père, lui, n'a qu'une fille — avec une émotion reconnaissante elle conclut — que vous lui avez conservée.

Il murmura :

— Merci.

Puis hâtivement, comme pour masquer un trouble intérieur :

— Je vais disparaître. Ne vous occupez pas de moi. À Khabarovsk, je cesserai de faire partie de votre bagage.

— À Khabarovsk ?

— Oui… oubliez-moi… bonsoir, mademoiselle.

Déjà Dodekhan ramenait sur lui les pliures de l'enveloppe. Mona l'arrêta :

— Un instant.

— À vos ordres.

— Puisque je ne veux pas vous dénoncer, comment expliquerai-je la mort des deux loups ?…

— Oh ! vous tirez au pistolet… fort adroitement même, à ce que l'on dit.

— C'est vrai… mais je déteste me vanter.

Il la considéra avec un doux sourire :

— C'est gentil ce que vous venez de dire là, mademoiselle.

Elle rougit sous l'éloge.

— Gentil ou non, je préfère attribuer cet exploit à une autre personne… Malheureusement, ce ne peut être le lieutenant Vas'li tombé en chemin… et si, d'autre part, ce n'est ni vous, ni moi…

— Ce ne peut être que M Lisbe !

— Elle qui s'est évanouie de peur ?

— Justement ! Elle ne pourra vous contredire. À certains la fortune arrive durant le sommeil ; à elle, le courage sera venu en syncope, voilà tout.

Ma foi, l'idée était trop bouffonne. Mona fut secouée par un franc éclat de rire.

Ah ! les fonctionnaires graves de la Sainte Russie eussent véritablement pu être surpris de voir pareille gaieté présider à l'entretien de la fille unique du général Labianov avec un forçat en rupture de ban.

— Allons, murmura-t-elle enfin, Lisbe, tueuse de loups, voilà de quoi charmer la longueur du voyage.

— Vous êtes satisfaite, mademoiselle ?

— Extrêmement.

— En ce cas, permettez-moi de vous saluer et de rentrer dans mes appartements.

Derechef le colis qui renfermait l'étrange bagage se refermait.

— Monsieur, appela Mona.

— Mademoiselle ? répliqua Dodekhan en reparaissant.

— Ne vous reverrai-je pas ?

— Me revoir ?

— Et avec une pointe de mélancolie :

— Nos routes se sont croisées un instant. Je pense qu'elles vont se séparer pour toujours.

— Ah ! fit la jeune fille comme malgré elle, c'est dommage.

Puis dans le désir d'expliquer cette exclamation, cadrant mal avec la réserve exigée des jeunes personnes, elle prononça très vite, bredouillant presque :

— La curiosité. J'aurais voulu savoir qui vous êtes, comment vous avez fui malgré toutes les précautions prises. Je suis une… alliée maintenant. J'aurais pu en abuser pour forcer votre confiance… De plus, à Khabarovsk, mon escorte me quittera, je serai seule avec Lisbe.

Un rire mutin distendit ses lèvres vermeilles :

— Oh ! elle est brave, Lisbe !… Elle massacre des loups sans paraître s'en apercevoir,… mais enfin, pour le long voyage à travers la Sibérie, la Russie d'Europe jusqu'à Saint-Pétersbourg…

Elle s'arrêta, les yeux baissés, sentant l'étrangeté de la demande qu'elle allait formuler devant cet inconnu, si bizarrement entré dans sa vie.

Ce fut lui qui acheva :

— Vous vous sentiriez plus rassurée si un serviteur respectueux et dévoué se tenait à vos côtés, pour vous défendre à l'occasion ?

Elle frappa dans ses mains, enchantée de la formule pleine de tact par laquelle il avait traduit sa pensée.

— C'est cela ! C'est bien cela… Ce qui ne m'empêche pas de sentir toute l'indiscrétion…

Il ne la laissa pas continuer.

— Mademoiselle, fit-il gravement, il ne saurait y avoir indiscrétion de vous à moi. Les circonstances font que, durant quelques jours, nous pouvons échanger des services… ; échangeons-les en souriant, et gardons un souvenir, amusant ou attendri selon notre nature, d'une rencontre inattendue.

Mais changeant de ton :

— À Khabarovsk, vous prendrez le train d'embranchement sur Vladivostok ?

— Où nous nous reposerons deux ou trois jours.

— En ce cas, mademoiselle, j'aurai l'honneur de me mettre à vos ordres, à Vladivostok.

Des abois lointains résonnèrent dans le silence de la banquise.

— Votre escorte est à votre recherche, mademoiselle, je dois disparaître, merci d'être bonne…

— Merci d'être brave, fit-elle d'une voix plus émue que ne le comportaient les paroles prononcées.

Et tandis que l'enveloppe de peau de phoque se refermait hermétiquement, elle se pencha sur M Lisbe, introduisit la crosse du revolver du lieutenant dans sa main crispée, puis avec une poignée de neige lui frictionna le visage, ce qui est un moyen sûr de mettre en fuite les syncopes les plus entêtées.

Il était temps.

Au loin apparaissaient les traîneaux des cosaques, avançant avec une rapidité vertigineuse.

Cinq minutes plus tard, ils arrivaient au flanc du véhicule de la fille du général.

Le lieutenant Vas'li recueilli en route, les cosaques, tout excités encore par la lutte où décidément les loups avaient eu le dessous sur toute la ligne, ébranlèrent l'atmosphère de bruyants hurrahs en constatant que les voyageuses n'avaient aucun mal.

Mais leur enthousiasme devint du délire, n'ayant d'égal que la stupéfaction de Macelle Lisbe, lorsque Mona, grave malgré la plus formidable envie de rire qu'elle eût ressentie de sa vie, désigna du geste l'Allemande tenant encore dans sa main le revolver du lieutenant, et laissa tomber ces incroyables paroles :

— Lisbe nous a sauvées. Elle a tué deux loups !

p1 · ch06

— Et M Mona ?

— Toujours insupportable.

— Vraiment ? Elle ne veut toujours pas partir ?

— Elle ne veut pas, et j'en place reste dans ce pays où je me croute-derrière-une-malle-ennuie ! (je m'ennuie comme une croûte derrière une malle).

Ainsi devisaient, dans la « Chambre de Correspondance » du Transsibérien Hôtel, le policier Kozets et Macelle Lisbe, qui, plus que jamais, germanisait, en mots composés, les vocables français.

Depuis trois jours, les voyageurs, ayant pris congé de leur escorte à Khabarovsk, avaient atteint Vladivostok, le grand port russe sur le Pacifique.

Depuis trois jours, Lisbe, terrifiée par l'état de siège, par les patrouilles, par les racontars militaires annonçant comme prochaine l'attaque de la forteresse par les Japonais, Lisbe pressait

sa jeune élève de prendre le train et de filer à toute vapeur vers Saint-Pétersbourg.

Mais par un entêtement inexplicable, la fille du général Labianov remettait invariablement le départ au lendemain.

L'Allemande, professeur de français, eût été prodigieusement étonnée, si elle avait pu deviner que la gentille fillette attendait… Dodekhan, le forçat, évadé, qui lui avait promis de la joindre dans le grand arsenal russe.

Et gêne intense pour la lourde institutrice, elle n'osait plus avouer ses terreurs.

Depuis qu'elle pensait avoir tué deux loups dans les circonstances que l'on sait, Lisbe avait entendu tout le monde s'extasier sur son courage, et pareils éloges lui avaient semblé d'autant plus doux, que jamais, auparavant, il n'était venu à l'esprit de quelqu'un de voir en elle une héroïne.

D'autre part, le fait était indéniable, Mona et elle-même se trouvaient seules sur le traîneau attaqué.

La jeune fille déclarait s'être pelotonnée dans un coin à demi morte de peur ; donc, Lisbe seule, encore que ses souvenirs manquassent de précision à cet égard, Lisbe seule avait pu expédier les fauves de vie à trépas.

Le moyen de déclarer après cela que l'on frissonne ; le moyen de descendre volontairement du piédestal de bronze des amazones sans peur et sans reproche !!!

Dès lors, Lisbe tremblait en dedans. La moindre note de fifre, le plus petit roulement de tambour, le grondement d'une char-

rette, le passage d'une troupe en armes, et son cœur battait la générale, son imagination lui représentait des groupes de guerriers jaunes de l'empire du Soleil Levant se ruant à l'assaut.

Bref, elle ne vivait plus.

Mais, à aucun prix, elle n'eût consenti à avouer son effroi.

Aussi, au lieu de se répandre en imprécations contre l'inexplicable entêtement de Mona, changea-t-elle brusquement la conversation.

— Et vous, monsieur Kozets ?

— Pardon, je ne saisis pas bien la portée de votre question ?

— Vos recherches…

— Ah ! ce jeune drôle qui nous a si ridiculement joués à Sakhaline… Soyez certaine que, s'il me tombe sous la main, il se repentira de ses plaisanteries.

— Je de vos-paroles-conclus qu'il n'est pas encore entre vos mains.

— Hélas non ! Les dépêches du général Labianov me déclarent qu'il a dû quitter l'île, car d'incessantes patrouilles ont battu tout le pays sans rien découvrir.

— Mais vos agents…

— Ceux qui surveillent la côte en terme ferme n'ont rien aperçu… Or, vous avez constaté par vous-même, Macelle Lisbe, combien difficile et dangereuse est la traversée du détroit…

— Certes, fit-elle en redressant la tête avec l'orgueil d'une vraie tueuse de fauves.

— Eh bien… avec nos postes de vigie, qui dominent toute la mer, il est impossible d'aborder sans être vu.

— J'évident-trouve cela.

— Et moi aussi, par les Saintes Images ! je le trouve évident… Seulement la disparition soudaine de notre homme me paraît beaucoup moins claire.

Àce moment, un courrier pénétra dans la salle.

Àsa vue, le policier eut un haut-le-corps.

— Tiens !… Balbedine, le sous-chef de la poste de Sakhaline.

Le nouveau venu salua respectueusement :

— En personne, monsieur Kozets, en personne et pour vous servir.

— Pour me servir… trop aimable, Balbedine…

— Point aimable, monsieur Kozets, rigoureusement exact tout simplement.

Il fouillait dans sa sacoche, tout en expliquant :

— Hier est arrivé un pli à votre adresse. Vu le cachet, je n'ai voulu laisser à personne le soin de le remettre en mains propres.

Il tendait au policier une large enveloppe de teinte verte moirée, sur laquelle se dessinait, en relief le cachet vert et rouge figurant la croix grecque avec la devise : Pour la Sainte Russie.

Le Saint Synode, la direction générale de la police, ont seuls la libre disposition de ce cachet, devant lequel les plus puissants tremblent, comme jadis les Espagnols, en présence du mystérieux disque noir de la sainte Inquisition aux trois lettres fatales : S. I. L.

Kozets ne put se défendre de tressaillir.

Il prit néanmoins la missive, la décacheta et lut cet ordre :

« Kozets quittera Vladivostok avec Mona Labianov et ses institutrices. Il déposera la jeune fille et M Lisbe à Saint-Pétersbourg, puis avec Miss Mary Maryly, il poursuivra sa route jusqu'au bourg allemand d'Eydtkuhnen. Il apprendra là ce qu'il doit faire. »

Au-dessous étaient tracés les deux V de la police, opposés par la pointe et les sept étoiles à quatre branches du Saint Synode, formant cette signature :

V
Λ + + + +
A + + +
A + + +

Kozets restait là, pensif, cherchant à percer le pourquoi de l'ordre mystérieux. La voix du postier Balbedine le tira de ses réflexions :

— Voulez-vous me donner décharge de la communication ?

Ah ! oui. C'était vrai. Celui qui reçoit une lettre du Saint Synode doit en accuser réception sur un livret ad hoc ; ceci afin de libérer la poste de toute responsabilité.

S'étant conformé à l'usage, le policier demanda :

— Un verre de vodki (eau-de-vie de grains), Balbedine.

— Merci, monsieur, je repars à l'instant. Je dois rejoindre mon poste sans retard. Seule l'importance de vos correspondants a motivé mon voyage.

Un nouveau salut respectueux, et l'employé des postes sortit.

Kozets et Lisbe se regardèrent :

— Que signifie ce papier ? murmura l'Allemande après en avoir pris connaissance.

— Ma foi, Macelle, si vous pouviez me le dire, vous me rendriez service.

— Qu'est cette Miss Mary Maryly dont il est fait mention.

— Je n'en sais rien.

— Quoi ? Vous ne la connaissez pas.

— Pas du tout.

L'institutrice leva les bras au ciel.

— Alors, si elle ne vient pas…

— Je partirai avec vous. Mes correspondants prévoient tout. Miss Mary Maryly sera là à l'heure qu'ils jugeront opportune, et elle se fera connaître.

Toute la passivité russe était enfermée dans cette réponse.

Lisbe, beaucoup plus curieuse en sa qualité d'Allemande, continua à chercher une explication plausible, qui, naturellement, ne se présenta pas à son esprit.

Mais une autre surprise lui était ménagée.

Mona fit soudain irruption dans la salle. Elle quitterait Vladivostok le lendemain par l'unique train de la journée. Il fallait, sans perdre une minute, se munir de billets, conduire les bagages à la gare, louer la literie indispensable à quiconque voyage sur l'immense voie sibérienne.

La jeune fille elle-même profita de cette dernière journée pour parcourir une fois encore la ville de Vladivostok.

Elle admira les maisons de pierre des fonctionnaires, la place d'armes, les entrées des tranchées souterraines accédant aux poudrières ; les quais près desquels se balançaient quelques navires de guerre, tristes débris des flottes de Makharoff et de Rojdestvenski, anéanties par le grand amiral nippon Togo. Elle s'amusa un instant des opérations de déchargement d'un navire anglais bondé de marchandises de contrebande.
Elle demeura là un moment, la tête penchée.

Sur la rade, des bateaux évoluaient lentement, semant les eaux de torpilles.

Autour de la cité, sur les hauteurs qui la commandent, une nuée de travailleurs achevaient de disposer les défenses, batteries, forts mobiles, retranchements.

Partout on sentait l'activité fiévreuse d'une cité en passe d'être assiégée.

Et la fillette, avec son esprit militaire très caractérisé, s'intéressait à tout cela. Elle allait, cambrant la taille, faisant sonner le sol sous ses talons, les yeux brillants, les narines frémissantes.

On sentait en elle la fille d'un soldat.

Pourtant, elle se trouva un moment, en suivant le bord de la mer, sur une étroite sente rocheuse, resserrée entre un mur de digue et la limite des eaux.

Elle était bien seule. Personne ne pouvait surveiller ses mouvements.

Vivement elle tira de sa poche un feuillet de papier froissé.

Elle le défripa, le déploya et d'un ton rêveur :

« Partez demain… je vous rejoindrai là où vous, ne passeriez pas sans moi. Déchirez après avoir lu… — Signé : 12. »

Elle demeura là un moment, sa jeune et jolie tête penchée, les yeux vaguement fixés sur les petites vagues de la rade, où les brise-glace avaient provoqué une débâcle anticipée.

Enfin elle eut un geste résolu :

— Il m'a sauvé la vie… et à cette grosse ridicule Lisbe également… Il faut lui obéir… Après tout, on ne regrette jamais une précaution.

Et tout en déchirant le papier en menus morceaux, qu'elle jeta un à un dans la mer, elle continua :

— C'est égal, c'est la figure de père… ou bien celle de tante Olga que je voudrais voir s'ils savaient…

Elle se prit à rire :

— Mon ami, le forçat Dodekhan !

Puis redevenant grave :

— Plus tard, je leur raconterai l'aventure… On aura beau dire, elle n'est point banale.

. . . . . .

Le lendemain, à sept heures cinquante-trois du matin, par une tempête déneige, retour offensif de l'hiver près de finir, Mona, escortée par Lisbe et M. Kozets, se rendit à la gare du Transsibérien.

Déjà le personnel militaire lui avait réservé le fond de l'un des immenses wagons composant le convoi, et ses bagages, literie, ustensiles de toute espèce, — car la vie en chemin de fer nécessite, là-bas, une véritable installation, — se trouvaient rangés, équipés.

On avait voulu faire bien les choses pour la fille du gouverneur de Sakhaline, Son Excellence le général Labianov.

Un coup de cloche retentit, annonçant l'heure du départ, et lentement la locomotive, se couronnant d'un panache de fumée, entraîna la file des voitures.

La mer, Vladivostok, ses forts, restèrent en arrière. On franchit la station de Nikolsk, où s'embranche la ligne de Khabarovsk.

Le train filait maintenant au milieu d'une immense plaine couverte d'un linceul de neige, et d'où s'élevaient de loin en loin

les pyramides sombres des sapins. Vers le nord, on distingua la surface glacée du lac Kaïlka, d'où sort l'Oussouri, dernier affluent de la rive droite de l'Amour.

M. Kozets et Macelle Lisbe conversaient, se bourrant de thé bouillant.

Mona songeait.

Àquoi pensait la jeune fille ?

Toujours à son esprit se présentait Dodekhan, ce forçat étrange qui lui avait sauvé la vie, et dont elle pressentait la noblesse, la droiture.

Soudain le train s'arrêta.

On était parvenu à hauteur de Ningouta, et sur les quais de bois de la gare, autour des citernes-réservoirs, grouillaient des soldats.

Ces soldats, tous les voyageurs les reconnurent avec un frémissement, c'étaient des cavaliers japonais.

Les guerriers du Mikado occupaient la station. Le train était leur prisonnier.

Ah ! ce fut un beau vacarme.

Les employés, les Nippons, invitaient les passagers à descendre. Ceux-ci criaient, juraient, invoquaient les Saints et le Tzar.

Des officiers, le revolver au poing, faisaient mine de résister énergiquement, tandis que les femmes, les marchands, les Chi-

nois ou les Mandchoux, les suppliaient de ne point exaspérer les ennemis, de ne point les pousser à un massacre général.

— Macelle Lisbe, disait le policier, oubliez votre courage ; ne combattez pas.

Et l'Allemande, dont la lourde charpente était secouée par un frisson d'épouvante, mais chez qui la vanité ne perdait pas ses droits, consentait généreusement à ne pas engager une lutte, qui était, on le pense, bien loin de sa pensée.

Après bien des pourparlers, des rires et des grincements de dents, le train déposa sur le quai tout son « tonnage vivant », comme le dit spirituellement le commandant du détachement japonais.

Celui-ci, du reste, ayant fait placer les voyageurs sur deux rangs, leur adressa, le petit discours que voici :

— Mesdames, Messieurs. Au nom de mon maître, le Prince du Soleil Levant, j'ai l'honneur de vous saluer. Envoyé en reconnaissance, je précède, de cent kilomètres peut-être, le gros des forces envoyées contre Vladivostok. Or j'ai appris que votre train contenait, outre des sommes assez considérables appartenant au gouvernement russe, certaines personnalités qu'il sera bon pour nous de retenir comme otages. Nous allons reconnaître celles-ci, faire enlever les finances ; … et avec un retard d'une heure, dont je m'excuse, les autres personnes ici présentes pourront continuer leur voyage.

Déjà, du reste, des soldats déchargeaient le fourgon scellé contenant les sacoches impériales.

D'autres entouraient et désarmaient les officiers.

Àla profonde stupeur de Mona, un soldat vint à elle et la désigna du doigt.

— Ah ! s'écria l'officier japonais, c'est elle ?

— Oui, commandant :

— Tu es certain de ne pas te tromper ?

— Oh ! commandant, regardez la jeune demoiselle. Elle me reconnaît bien aussi. J'ai été domestique de son père, alors qu'il fallait relever le pian des défenses de Sakhaline.

Il disait vrai.

Ce petit Soldat jaune avait servi, en qualité de valet de chambre, chez le général Labianov.

Mona ouvrit la bouche, prête à flétrir l'espion ; le commandant lui coupa la parole :

— Mademoiselle, déclara-t-il, il nous importe que Sakhaline fasse retour à l'Empire du Japon. C'est une terre glacée, dont la valeur pour nous est surtout… sentimentale. Aussi désirons-nous l'acquérir au minimum d'efforts. Or, nous sommes assurés que votre père n'hésitera pas quand nous le mettrons en demeure de choisir entre un îlot couvert de neige et l'existence de sa fille chérie.

— Mon père fera son devoir, riposta la fillette devenue pâle. Est-ce qu'un officier japonais agirait autrement ?

Le Nippon eut un geste d'assentiment :

— Bien parlé, mademoiselle… Nous verrons plus tard qui de nous a le mieux jugé… Où vous ne voyez qu'un général, je vois un

père, votre père.

Puis changeant de ton :

— En attendant, je vous retiens en otage, vous et vos deux compagnons.

De la main, il imposa silence au policier qui voulait protester, et appelant un jeune lieutenant :

— Stoki.

— Commandant ?

— Ces trois personnes dans l'un des fourgons qui vous accompagnent.

Une surveillance sévère, car cette jolie enfant, — il désigna Mona, — est la fille du gouverneur de Sakhaline.

Le lieutenant s'inclina. Il regarda successivement Mona, Lisbe, Kozets, puis d'une voix calme, en russe très pur, encore que l'accent nippon altérât quelque peu sa prononciation :

— Veuillez me suivre.

C'en était fait.

Dès le début du voyage, Mona se voyait prisonnière, et cela, avec d'autant plus de déplaisir qu'en sa petite cervelle de patriote slave, cette pensée venait, de se formuler avec une désespérante netteté :

— Vladivostok est coupé de Kharbine, point de concentration des forces russes. Dès ce moment, le port militaire, la province

maritime et Sakhaline sont virtuellement séparés de l'empire des Tzars.

Mais ni elle, ni ses amis n'obéirent à l'injonction du lieutenant.

Une voix étrange, douce dans sa gravité, venait de laisser tomber avec des inflexions britanniques bien caractérisées :

— Je demande le pardon, mais j'ai le laissez-passer, pour moi-même et pour les autres corps de mes amis, et je réclame leurs personnages.

Tous regardèrent.

Emmitouflée de fourrures, mais le voile vert national abritant son visage, une jeune personne venait d'entrer dans le groupe.

Sa longue pelisse de loutre, ses snow-boots, ses moufles, ne réussissaient pas à lui enlever cette démarche particulière aux Anglaises, faite de raideur et de charme.

Elle tendit au commandant un papier fort, plié en deux.

— Jetez vos yeux sur ce document, fit-elle.

Puis se tournant vers Mona, elle se présenta :

— Miss Mary Maryly, professeur anglais, envoyée contre vous par le lady Olga, pour le cœur de laquelle vous étiez la plus chère des nièces.

Une triple exclamation lui répondit :

— Miss Mary Maryly !

Ils la considéraient avec stupeur. Ainsi c'était là cette personne inconnue, annoncée par le Saint Synode et la direction de la police à M. Kozets.

— Et vous nous rejoignez ? questionna ce dernier, mû par une vieille habitude policière…

— Pour conduire cette jeune personne et M Lisbe à Saint-Pétersbourg, puis pour vous emmener vous-même au bourg allemand d'Eydtkuhnen, où d'autres ordres parviendront.

Pas la moindre hésitation dans la voix.

Kozets salua, reconnaissant ainsi que la réplique le satisfaisait.

Quant au Commandant japonais, il avait déplié le papier à lui remis par l'Anglaise. Deux signes seulement étaient tracés au pinceau sur la feuille : l'un figurant une sorte de soleil rayonnant ; l'autre, trois griffes recourbées, réunies en leur partie la plus large par une ligne menue.

Que signifiaient ces caractères ?

Mystère. Mais ils causèrent à l'officier une émotion extraordinaire. Il marqua un fléchissement des genoux, se tourna vers l'Orient, les bras étendus à la façon des « adorateurs » des bas-reliefs, puis rendant le papier à miss Mary :

— Les prisonniers sont à vous. Que désirez-vous ?

— Continuer sur Kharbine et l'Europe.

— Veuillez prendre place dans le train. Il repartira dans quelques minutes.

Et au lieutenant, qui assistait à la scène :

— Plus d'otages.

— Que dira notre général ?

— Rien… c'est l'ordre auquel on ne résiste pas.

— Ah !

Les deux officiers eurent à l'adresse de l'Anglaise un regard que les assistants jugèrent presque craintif, puis saluant avec un respect quasi religieux :

— Prenez place…, prenez place… Puisse Bouddha favoriser votre voyage !

Ceci dit, tous deux s'éloignèrent, laissant le petit groupe à ses affaires.

— Oh ! murmura Mona enjoignant les mains ; comme cela au moins, père ne tremblera pas pour ma vie.

Et brusquement, s'adressant à l'Anglaise, intervenue si à propos dans le débat.

— Mais qu'est-ce que ce papier qui les a rendus si souples ?

Mary le lui tendit :

— Je sais pas du tout. C'est un ami de moi, correspondant de journaux, qui a donné avec cette parole : Grâce à cela, vous passerez partout. Quand je suis venue dans cette station, par le train de sens contraire, j'ai montré, et tous les japaneses (Japonais), ils ont dit : All right ! Alors j'ai montré pour vous également. Je propose d'écrire à mon ami mes remerciements. Cela est un très bon ticket.

ces caractères causèrent à l'officier une émotion extraordinaire.

Il fallut se contenter de cette explication, car aucun des voyageurs ne put établir la moindre corrélation logique entre le mystérieux laissez-passer et l'attitude voisine de la ferveur des cavaliers nippons.

Dix minutes plus tard, le bagage de l'Anglaise avait été transporté auprès de celui de ses compagnons de route, et le train, délesté seulement de l'or et des officiers russes, quittait la gare de Ningouta.

Dix-huit jours de wagon, les arrêts à de longs intervalles séparés par le paysage monotone et triste ; les forêts sombres alternant avec des plaines désolées, ou les verstes succédaient aux verstes sans que parût un être vivant, homme ou bête. Les stations elles-mêmes, où la vie se manifestait, apparaissaient plus désolées encore.

À Kharbine, à Tsitsikar, à Khaïlar, à Tchita, des troupes bivouaquaient le long de la voie, se reposant du long voyage, laissant le pas aux convois de vivres et de munitions, plus pressés encore que les trains de renforts.

Et sur les visages des soldats, sur celui des officiers, se lisait la même tristesse morne.

On sentait que ces hommes, envoyés en ces confins du vieux monde pour défendre le drapeau de la Russie, marchaient avec le pire des compagnons de route : le découragement.

Ah ! la longue guerre contre le Japon avait été trop féconde en douloureuses surprises.

Le grand Empire moscovite, avec ses 120.000.000 d'habitants, ses ressources presque inépuisables, s'était flatté d'écraser bientôt le petit Japon, ses 40.000.000 d'âmes, ses finances obérées.

Et soudain la petite nation insulaire d'Orient s'était révélée grand peuple militaire, détruisant successivement les deux flottes russes ; emportant Port-Arthur, occupant la Corée, chassant devant ses soldats jaunes les armées russes, les brisant, les mettant en déroute partout entre Niou-Tchouang et Tchang-Tchoun, enlevant la ville sainte de Moukden en faisant 80.000 prisonniers, en mettant 100.000 Russes hors de combat.

Sur mer, sur terre, partout, la jeune armée nippone, inconnue la veille, avait enchaîné la victoire à ses drapeaux, ces drapeaux blancs, portant au centre le disque rouge du Soleil Levant.

Et puis, là-bas en arrière, dans cette Russie d'Europe dont on les avait éloignés, ces officiers, ces soldats du Tzar, sentaient trembler le trône, monter le flot irrésistible de la révolution.

Ce n'était point assez des défaites répétées pour amollir leur résolution ; combien à l'heure du combat ne se disaient-ils pas :

— Nous allons mourir pour le Tzar, pour la patrie, et à cette heure, peut-être, il n'y a plus de Tzar, il n'y a plus de patrie.

Et ils disaient vrai, ceux-là. La révolution victorieuse n'entraîne-t-elle pas, en Russie, avec la chute de la couronne, la séparation de la Pologne, de la Finlande, des Turkmènes, pour ne parler que de ceux qui jamais n'ont accepté sans esprit de retour d'être englobés dans le colosse moscovite.

Ainsi tristement Mona traduisait l'abattement lu au passage sur les figures des pauvres diables qui, privés de la confiance morale, seule gagneuse de batailles, s'en allaient aux confins du monde verser du sang, dernier luxe d'honneur des nations vaincues.

Le lac Baïkal apparut avec sa ceinture rocheuse et boisée, puis le train stoppa à Irkoutsk.

Là l'horaire prévoyait deux heures d'arrêt.

Macelle Lisbe, qui, la veille, avait pris un fort rhume, déclara ne pas vouloir sortir de son « car ».

Kozets, lui, s'installa au buffet pour lire les journaux d'Europe.

Quant à Mona et à Miss Mary, plus intrépides que leurs compagnons, elles s'engagèrent dans les rues de la ville de bois, comme on la désigne dans la région.

Le dégel commençait. Une boue noire et gluante recouvrait les avenues. Il fallait véritablement une vaillance peu commune pour patauger ainsi sans y être forcé.

Il est vrai que les Anglais ont au suprême degré l'énergie déambulatoire, et que Miss Mary avait soufflé à Mona cette ardeur à la promenade.

La jeune fille du reste n'eut aucun regret de l'avoir suivie.

Àcent pas de la gare en effet, l'Anglaise qui regardait à droite, à gauche, en arrière, comme une personne qui craint d'être poursuivie, parut recouvrer le calme et laissa tomber cette phrase, qui fit que Mona demeura clouée au sol :

— Vous n'avez jamais accusé Dodekhan ?

— Vous dites ? balbutia son interlocutrice.

— Je dis qu'il avait promis de vous rejoindre et qu'il ne semble pas jusqu'ici avoir tenu sa promesse.

— Comment savez-vous cela ?

Dans l'excès de sa surprise, Mona formula cette interrogation qui, vu la circonstance, devenait un véritable aveu.

Miss Mary Maryly ne parut pas s'en apercevoir.

— Vous le saurez tout à l'heure. Pour l'instant je tiens à vous affirmer…

— À m'affirmer ?…

— Que Dodekhan est dans le même train que vous. S'il ne s'est pas dévoilé encore, c'est à cause de la présence incessante de Macelle Lisbe et du policier Kozets.
Regardez-moi bien…

La figure de Mona s'éclaira :

— Je comprends. Vous m'avez proposé la visite d'Irkoutsk pour que nous soyions seules.

— Justement raisonné.

— Et nous allons voir M. Dodekhan.

— À l'instant.

— Où cela ?

— Ici.

Comme la fille du général questionnait du regard, Miss Mary releva son voile vert, et très calme :

— Regardez-moi bien… Vous le retrouverez sous la perruque blonde et sous le déguisement.

Pendant un instant, la fillette demeura bouche bée, et cependant, maintenant qu'elle était avertie, elle retrouvait un à un les traits du mystérieux forçat de Sakhaline.

— Ah ! fit-elle enfin… je vous remercie de votre confiance…

— Justifiée. Une fois déjà vous auriez pu me trahir, vous ne l'avez pas fait.

— Oh ! on ne trahit pas son sauveur.

Il eut l'air de n'avoir pas entendu.

— Je pensais que vous m'auriez deviné ; ne vous avais-je pas écrit que vous me rencontreriez là où il vous serait impossible de passer sans moi ?

— Alors, à Ningouta ?

— Je vous attendais.

Puis sans laisser à la jeune fille le temps de se récrier :

— Je vous attendais parce que vous êtes aimable et bonne, si bonne que sans effort, vous vous êtes élevée au-dessus des préjugés sociaux… Vous avez deviné d'emblée, car on ne vous l'a pas enseigné, qu'un forçat peut ne pas être un coupable… En lisant

cela dans votre regard, je me suis senti votre ami, si le mot ne vous semble pas trop fort.

— Non, pas trop, murmura-t-elle la voix abaissée.

— Et comme tout sentiment doit se démontrer, non par des paroles, mais par des actes, je prouve.

Il tendit à la jeune fille le laissez-passer grâce auquel Mona était libre à cette heure.

— Prenez ceci, mademoiselle.

— Qu'en ferai-je ?

— Je vais vous l'apprendre.

Dodekhan prit un temps.

— Durant six mois, fit-il lentement, je suis esclave d'un devoir… difficile à remplir, car il n'y a point de gens à punir… Ceux qui ont bénéficié de l'injustice comme ceux qui en ont souffert sont des innocents… Enfin j'y parviendrai, mais je serai loin de l'Asie, il me sera impossible de défendre mes amis.

Elle le considérait avec stupeur, presque avec crainte.

— Que se passera-t-il donc ?

— Vous le verrez. Au surplus, gardez ce papier. Avec lui vous pourrez rejoindre votre père, si vous le jugez utile ; avec ce feuillet, vous n'aurez rien à craindre, ni pour vous, ni pour ceux que vous désignerez.

— Que signifient vos paroles ? fit-elle d'une voix tremblante.

— N'interrogez pas. Il m'est interdit de répondre. Souvenez-vous seulement de ce fait… Pendant six mois, au milieu de bouleversements sans nom, vous n'aurez d'autre protecteur qu'un papier… Oh ! puissant entre tous, seulement il le faut conserver précieusement. Passé ce délai…

— Passé ce délai ?… répéta-t-elle avec un regard avide.

— Je reviendrai à Aousa comme je m'y suis engagé… et alors je pourrai, agir.

Mais changeant de ton :

— Voilà tout ce que j'avais à vous dire. Serrez précieusement le sauf-conduit, et pardonnez-moi de vous avoir fait piétiner dans la boue : Nulle part ailleurs je n'aurais eu licence de vous parler aussi paisiblement.

Une heure plus tard, le train emportait de nouveau les voyageurs vers l'Ouest, mais une entente incompréhensible pour les non-initiés semblait à présent exister entre Mona et Miss Mary Maryly.

Elles avaient des conciliabules à voix basse, des sourires, dont Macelle Lisbe, en sa qualité de première occupante, ressentait une certaine jalousie.

Aussi salua-t-elle Saint-Pétersbourg avec un enthousiasme, dont les Allemands sont peu coutumiers à l'égard de la capitale russe.

Mary Maryly et Mona se dirent adieu ; une émotion inconcevable embuait leurs yeux, et tandis que Lisbe échangeait avec le

policier des salutations verbeuses, les jeunes voyageurs, eux, murmuraient d'une voix assourdie :

— Dans six mois, monsieur Dodekhan.

— Dans six mois, mademoiselle Mona, surtout, soyez prudente et gardez précieusement le laissez-passer.

— Ne dût-il pas m'être utile, qu'il aurait encore pour moi le prix d'un bon souvenir.

Et ils ne trouvèrent plus rien à se dire.

Leurs mains s'étaient jointes et se serraient longuement.

— Allons, fit la voix lourde de Lisbe, il est temps-utile partir… et d'en voiture aller à la Tante-Olga-logis.

Personne ne répondit.

L'étreinte des jeunes gens se dénoua.

Dans un drojki (voiture) stationnant devant la gare, Lisbe entraîna son élève.

Le train, comme il est d'usage en Russie, avait plusieurs heures de retard, ce qui expliquait que la parente de Mona n'eût envoyé aucun véhicule à sa rencontre. À l'iwostchik (cocher), l'Allemande lança ces seuls mots :

— Perspective, 23.

Et la voiture s'ébranla.

Miss Mary Maryly et M. Kozets demeuraient seuls devant les bâtiments de la gare.

— Que faisons-nous maintenant ? questionna le policier après un instant de silence.

La pseudo-Anglaise se passa la main sur le front, comme pour chasser une pensée importune, puis d'une voix où vibrait encore une émotion lointaine :

— Quels sont vos ordres ?

— Vous accompagner par delà la frontière allemande, à Eydtkuhnen.

— Importe-t-il de se hâter ?

Kozets leva les bras au ciel :

— Il importe toujours… avec ceux qui ordonnent.

— Alors, informons-nous du départ du premier train vers l'Allemagne.

Une heure après, un « rapide », un de ces rapides russes qui atteignent à peu près à la vitesse de nos « omnibus », emportait Miss Mary et son compagnon.

Le lendemain matin, la frontière ayant été franchie sans encombre, grâce à la lettre de service exhibée par le policier, tous deux descendaient en gare d'Eydtkuhnen.

p1 · ch07

Seize cent quarante-deux habitants civils, cinq mille hommes de troupe cantonnés dans des baraquements, fer et briques, aux

alentours de la bourgade, bureau de poste et bureau télégraphique ; ainsi s'expriment les guides en parlant d'Eydtkuhnen.

On peut ajouter que la petite cité est triste, que son mouvement commercial est nul, et qu'il s'y rencontre un seul hôtel digne de ce nom… Oh ! pas un hôtel somptueux, mais une maison de cinquième ou sixième ordre, où la bière est bonne, l'eau-de-vie de grains très rude et les saucisses renommées.

Cette hôtellerie s'appelle « Au Souvenir de Charles XII ».

Pourquoi ? Nul ne le sait plus dans la petite ville ; mais l'enseigne fournit à la pseudo-Anglaise l'occasion de s'exclamer :

— Bizarre coïncidence !

— Que voulez-vous exprimer ainsi, Miss Maryly ? demanda le policier surpris.

— Oh ! ceci… Vous avez quitté Sakhaline à cause d'un Douze disparu, et vous en retrouvez un autre en arrivant ici.

— Un autre ?

— Oui, Charles XII.

Kozets grimaça un sourire, encore que la plaisanterie ne lui parût pas d'un goût exquis, puis tous deux pénétrèrent dans le bureau de l'hôtel.

Un instant après, chacun se retirait dans sa chambre, sur cette réflexion de Miss Mary :

— Après un tel voyage, une toilette soignée me semble de rigueur.

Kozets inclina la tête,

— Nous nous retrouverons donc à l'heure du déjeuner ?

— C'est cela, Miss Mary.

Enfermé dans sa chambre, le policier se baigna, se brossa, se lustra, se bichonna. Mais, après deux heures passées à ces agréables occupations, il se prit à réfléchir que vraiment ses supérieurs lui montraient une indifférence coupable.

Il s'était pressé, hâté, bousculé ; il avait parcouru douze mille kilomètres sur rails ; il était moulu, fourbu, éreinté, et en arrivant, à l'étape indiquée, non seulement il ne trouvait pas le plus petit ordre, mais encore on semblait prendre un malin plaisir à ne pas lui donner signe de vie.

Il sonna, s'informa si nul pli n'était parvenu à son adresse.

Sur la réponse négative du garçon accouru à son appel, il se replongea plus profondément dans ses réflexions moroses.

Vingt minutes plus tard, nouveau coup de sonnette, nouvelle apparition du garçon. Question identique, même réponse.

Un agacement grandissant tordait les nerfs du policier.

Bref, il venait de déranger, pour la sixième fois, le serviteur qui commençait à se demander très sérieusement s'il n'avait pas affaire à un fou, quand on heurta doucement à la porte.

M. Kozets se redressa comme mû par un ressort.

Ce ne pouvait être que la communication attendue. D'une voix allègre il lança :

— Entrez !

Le battant tourna lentement, et le policier poussa un cri de stupeur.

Sur le seuil, se montrait Dilevnor, dit Dodekhan, dit Douze.

Un complet de voyage, d'impeccables brodequins faisant valoir la cambrure aristocratique du pied, donnaient au jeune Turkmène l'apparence d'un touriste élégant au premier chef.

Médusé par cette apparition, pétrifié de retrouver, à Eydtkuhnen, le forçat perdu de vue à Aousa, M. Kozets demeurait immobile, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, figurant une statue de l'ahurissement.

Gracieusement, Dodekhan s'inclina, repoussa la porte derrière lui, puis venant au policier, lui indiqua une chaise de la main.

— Asseyez-vous, monsieur Kozets.

Ce dernier ayant obéi machinalement, le jeune homme s'assit à son tour et débita doucement :

— Nous avons à causer.

— Nous ? bégaya son interlocuteur retrouvant la voix.

— Mon Dieu, oui, monsieur Kozets. Je veux vous proposer une alliance…

— Une alliance ?

— Avantageuse pour vous. Je souhaite ainsi vous démontrer que je ne conserve pas de rancune, et que votre intérêt bien entendu est de devenir mon… obligé.

Kozets, se prit la tête à deux mains. Le début de l'entretien le bouleversait.

Jamais, dans sa carrière policière, il n'avait ouï dire qu'un forçat en rupture de ban eût traité avec pareil sans-gêne un représentant de la loi.

Il est vrai qu'à cette heure, lui, l'agent russe, foulait le sol allemand et n'avait par suite aucun pouvoir.

La réflexion le fit sourire. Il croyait comprendre l'audace de son adversaire.

Mais comme s'il eût lu dans sa pensée, Dodekhan laissa tomber ces mots :

— Vous vous trompez, monsieur Kozets.

Le policier eut un haut-le-corps

— Comment, je me trompe ?…

— Vous êtes excusable. Ne me connaissant pas, vous me jugez mal… Ne m'interrompez pas, je vais tâcher de vous faire entrevoir ma puissance, et pour cela, vous expliquer certaines choses dont le sens vous a échappé.

Avec un flegme parfait, le jeune homme s'adossa confortablement sur son siège, croisa les jambes, et souriant, plein d'une désinvolture qui embarrassait son auditeur :

— D'abord, pourquoi m'avez-vous rencontré au bagne d'Aousa ?

— Parce qu'une rixe avec des cosaques…

— Non, monsieur Kozets, parce que je voulais y être envoyé, afin de recevoir les dernières paroles de la « Française ».

— Ceci… commença l'agent.

Dodekhan lui coupa la parole :

— Ceci est bien simple… Une rixe, j'assomme deux Russes, j'insulte les magistrats russes ; un peu de protection aidant, j'ai obtenu d'être interné à Sakhaline.

— Vous parlez de protection…

— Diable ! monsieur Kozets, vous avez l'entendement difficile… Vous savez pourtant bien qu'en Russie, certains fonctionnaires ont pour S. M. I. le Tzar une adoration outrée,… si outrée qu'ils sont incapables de refuser quelque chose à l'homme qui leur offre l'effigie de ce souverain chéri, finement gravée sur des disques d'or.

— Soit, passons…

— Vous n'êtes pas convaincu, monsieur Kozets, cela viendra.

— Enfin, vous voici à Sakhaline.

— M'y voici. J'ai, selon mon désir, reçu la dernière confidence de la « Française ».

Àce souvenir, le policier serra les poings :

— Ah !… je m'en souviens trop.

— Et vous n'avez rien compris à l'aventure… ; je ne suis ici que pour vous l'expliquer… J'avais sur moi, comment dirai-je ?… un projecteur à radium.

— À radium ? clama Kozets…, le docteur avait donc raison ?

— Ah ! le docteur avait vu cela… je l'en féliciterai un jour. Les gardiens, placés près de moi, s'évanouissent… ; un coup de lime à mes fers, je suis libre… Je porte mes gardes à l'infirmerie et me rends tout tranquillement chez la « Française ».

Le policier eut un geste violent.

— La lime, passe encore… ; mais le radium… Le médecin, lui-même, affirmait que vous n'aviez pu vous en servir sans vous blesser…

Avec un rire silencieux, Dodekhan murmura :

— Cette fois, il errait… et je le prouve.

D'une poche, il tirait une petite boîte rectangulaire.

— Les radiations ne pénètrent pas tous les corps indistinctement. Certains font obstacle. De là cette boîte percée au centre d'un trou que voile un obturateur manœuvré par ce bouton de pression… Vous doutez, monsieur Kozets, je fais l'expérience pour vous.

Ce disant, le jeune homme élevait l'engin à hauteur du front de son interlocuteur.

Un léger déclic retentit, et, presque aussitôt, M. Kozets ressentit, entre les deux sourcils, un picotement insoutenable.

Un second déclic, et Dodekhan fit disparaître la boîte.

— Vous avez compris… ; c'est la théorie des miroirs paraboliques appliquée au radium.

M. Kozets courba la tête, mais la relevant soudain :

— Comment aviez-vous ce radium ?... On vous a fouillé à votre entrée au pénitencier.
M. Kozets ressentit un picotement insoutenable.

— Oh ! fit l'ex-forçat d'un ton détaché, je compte des amis dans le personnel.

Puis reprenant son récit :

— Voici un premier point acquis. Passons à mon évasion du silo... C'est plus simple encore... Une substance opiacée a été mêlée au thé que les soldats du poste partageaient avec ceux dont vous surveilliez la faction à l'extérieur.

— Soit, nous avons dormi, vous nous avez transportés sur nos lits... mais qui a versé l'opium, qui vous a aidé ?

Du même ton détaché que tout à l'heure, le jeune homme prononça :

— Je compte des amis dans la garnison.

La phrase causa un malaise à l'agent. Il sentait que son étrange interlocuteur disait vrai, et il se surprenait à se demander :

— Quel est donc cet homme, venu au bagne parce qu'il l'a voulu, et qui a des alliés dans chaque corporation ?

— J'achève, continua imperturbablement Dodekhan. Vous et vos gardes bien installés sur vos couches respectives..., j'aurais été désolé de vous laisser dehors par une nuit aussi froide, je fis enfermer dans une caisse les fourrures précieuses que le général

Labianov destinait à sa sœur Olga, à laquelle il allait confier sa fille… Vous vous souvenez, un colis long de deux mètres, recouvert de peau de phoque ?…

— Oui, en effet.

— Je m'y glissai à la place des fourrures… Ainsi j'atteignis Khabarovsk, tandis que les soldats du bon général battaient les plaines de Sakhaline, et que vos propres agents gelaient consciencieusement sur la terre ferme en guettant mon arrivée.

— Par Paul et Nicolas, gronda ragent, nous avons été ridiculement joués.

Sans paraître avoir entendu, Dodekhan reprit :

— À Khabarovsk, je quittai ma cachette, et j'allai vous attendre, pour vous rendre un signalé service, à Ningouta…

— À Ningouta ? se récria Kozets se dressant à demi.

— Rasseyez-vous, je vous en prie… Vous ne m'avez pas reconnu… C'est tout naturel, je m'appelais alors Miss Mary Maryly.

— Miss Mary Maryly !… C'était vous, vous qui aviez ce saufconduit, grâce auquel vous avez empêché les cavaliers du Mikado de nous conserver en otages ?…

— Oui.

— Mais d'où vous venait ce papier ?

— Je compte des amis parmi les Japonais.

Pour la troisième fois, cette phrase revenait. Le policier se sentit pâlir ; ses yeux se fixèrent sur son interlocuteur avec un éton-

nement presque craintif.

Puis brusquement une nouvelle idée lui traversa l'esprit :

— Qu'avez-vous fait de la véritable Mary Maryly ?

— Pardon, vous dites ?

— Que Miss Maryly m'avait été annoncée par un messager…

— Au cachet du Saint Synode et de la Direction centrale de la police ?

— Comment le savez-vous ?

— C'est moi qui vous l'avais expédié.

— Vous ?

— Je compte des amis au Saint Synode et à la Direction centrale.

Du coup, M. Kozets devint blême. Des gouttes de sueur perlèrent à ses tempes.

Dodekhan prenait à ses yeux des proportions colossales. Ce fut d'une voix basse, presque implorante, qu'il demanda encore :

— Pourquoi avez-vous fait tout cela ?

Toujours aussi flegmatique, le jeune homme répondit :

— J'avais besoin de vous pour franchir la frontière sans encombre.

Puis très vite, comme ayant hâte d'en avoir fini avec les explications :

— Ma puissance diminue à mesure que je me rapproche de l'Europe proprement dite. À la frontière, un incident pouvait surgir. On ne regrette jamais une précaution. Avec vous, monsieur Kozets, avec vous qui êtes très connu, et le cachet du Saint Synode, j'étais certain de passer sans être inquiété… Ce qui est arrivé.

Maintenant le policier était debout. Il piétinait, littéralement.

— Ah ! vous vous êtes bien moqué de moi, je le reconnais… Mais en parlant ainsi que vous l'avez fait, ne craignez-vous pas que je livre votre secret ?

— Vous l'ignorez.

— Je tiens une piste en tout cas.

— Je vous le concède, mais vous auriez beau la suivre, vous n'arriveriez à rien. Je suis d'ailleurs certain que vous vous tairez.

— Oh !… Oh !… c'est beaucoup affirmer.

— Vous vous tairez pour deux raisons…

— Je serais heureux de les connaître.

— Voici. Si vous rentrez en Russie sans moi : primo, les amis que j'y compte vous tueront.

— Peut-être !

— Sûrement. Secundo, si vous faites un rapport vrai à la police, vous serez à tout le moins déporté en Sibérie… comme la « Française ».

Kozets ne répliqua pas. Lui-même avait constaté naguère que l'évasion du 12 le mettait dans cette fâcheuse posture.

Il réfléchissait. Soudain, il eut le geste de l'homme qui vient de trouver le mot d'une énigme.

— Vous ne vous êtes pas confié… mettons, relativement,… à moi, sans un motif.

Dodekhan parut ravi :

— À la bonne heure !… je retrouve le raisonnement de M. Kozets !

— Eh bien ! en ce cas, je suis à point. Dites, que voulez-vous de moi ?

— Monsieur Kozets, ne vous émotionnez pas, je vais vous faire gagner beaucoup d'argent.

— Vous ?

— Sans faire de mal à personne, sans emprisonner qui que ce soit… mais auparavant un dernier mot.

Dodekhan sortit de sa poche un étui à cigarettes, y prit une mignonne papelito au tabac d'Orient, l'alluma et envoyant en l'air les volutes odorantes de fumée bleuâtre :

— Il est bien entendu, n'est-ce pas, cher monsieur Kozets, que si vous rentrez en Russie maintenant, votre situation y sera des plus difficiles.

Sans circonlocutions, le policier répondit franchement :

— Cela est de toute évidence, je ne le nierai donc pas.

— Parfait ! Si, au contraire, vous y revenez dans six mois, sans m'avoir quitté un instant, vous pouvez affirmer une « filature »… — c'est le mot, je crois, — acharnée… ; une « filature » qui vous fera le plus grand honneur.

— Vous y reviendrez donc ?

— Ne l'ai-je pas parié ?

— Si, en effet ; mais je ne puis m'accoutumer à votre façon d'être.

Le jeune homme se prit à rire bonnement :

— Cela changera… Vous plaît-il, durant ce laps de temps, d'avoir un traitement de deux cent cinquante roubles argent par jour ?

— Argent ?

— Oui… le rouble argent vaut en effet quatre francs alors que le rouble papier ne vaut guère que deux francs quarante. Est-ce convenu ?

— Que faudra-t-il faire ?

— Me suivre et recevoir mes ordres.

M. Kozets se gratta violemment le crâne. On devinait qu'il en coûterait au policier d'obéir à l'ex-forçat, et, d'un autre côté, mille francs par jour sont bons à prendre.

— Et à quoi m'emploierez-vous ? fit-il enfin.

— À réparer une injustice du gouvernement russe.

— Je saisis… Le secret de la « Française » ?

Dodekhan inclina la tête, et pointant son regard dans celui de son interlocuteur :

— Oui.

— Diable ! Diable !

Et plus bas, l'agent acheva :

— Vous voulez la venger ?

Àsa grande surprise, le jeune homme répliqua nettement :

— Non !

— Que voulez-vous donc alors ?

je vais vous l'apprendre, mon brave monsieur Kozets. Aussi bien faut-il que je vous convainque que vous pouvez, en toute sécurité, vous associer à moi.

Puis lentement, comme pour donner à son auditeur le temps de bien peser ses arguments :

— Lorsque la « Française » fut arrêtée à Moscou, le proscrit Dilevnor laissa un testament en sa faveur.

— Vous savez cela.

— Ne vous étonnez plus, je vous en prie, vous finiriez par me rendre fat.

Mais changeant de ton :

— Cette fortune léguée à elle, qui, après elle, devait revenir à son fils, à son mari, M. Prince…

— Je tombe des nues ; j'ignorais ces détails.

— Alors, je vous les révèle, cette fortune fut confisquée par le gouvernement comme appartenant à un sujet révolté, et fut remise, à titre d'indemnité, à un Anglais du nom de Topee, qu'une bombe nihiliste avait blessé par hasard.

Kozets eut un sourire, son visage s'épanouit.

— J'y suis, vous allez rendre cette fortune aux Prince, et pour cela l'enlever à Topee.

— La rendre aux Prince, oui… ; mais sans l'enlever à Topee.

Devant cette affirmation, l'agent demeura muet. Ses yeux exprimèrent clairement qu'il ne voyait pas le moyen de donner à l'un sans prendre à l'autre.

— Or, continua Dodekhan, je suis assez riche pour faire présent aux Prince de ce dont ils ont été lésés… ; seulement je suis tenu par un vœu sacré, peut-être je l'interprète d'étroite façon ; mais quand on obéit à un mort, être strict me paraît à peine suffisant. Je ne dois causer de dommage à personne, et cependant il me faut rendre aux véritables héritiers ce qui leur appartient.

— Comment ferez-vous ?

— Je n'en sais rien encore… Pour l'instant, je désire surtout connaître votre réponse à ma proposition.
Voici votre première journée de traitement, monsieur Kozets.

M. Kozets s'inclina profondément :

— Dans six mois, vous me ramènerez bien à Sakhaline ?

— Oui.

— En ce cas j'accepte… Certes, les appointements sont superbes, mais l'affaire posée comme vous venez de le faire m'intéresse…

— J'en étais certain d'avance.

— Et entre nous, fût-elle beaucoup moins rémunératrice, que je serais encore disposé à vous servir.

Le jeune homme tira de son veston un élégant portefeuille. Il l'ouvrit et en tira un billet de la Banque de France.

— Voici votre première journée de traitement, monsieur Kozets.

— Un billet français ?

— Oui, car nous allons en France.

— À vos ordres.

— Nous partirons demain, monsieur Kozets. En attendant, si vous y consentez…

— Désormais je n'ai d'autre volonté que la vôtre.

— En ce cas, descendons déjeuner, car je meurs de faim.

p1 · ch08

Tous les Parisiens connaissent l'Hôtel Monumental, ce gigantesque et luxueux caravansérail, qui se dresse le long de la rue de Rivoli et dont les innombrables fenêtres s'ouvrent sur le jardin

des Tuileries, où les terrasses, les arbres, ont la grandeur et aussi la mélancolie des choses qui ont vu passer de l'Histoire.

Or, la veille au soir, était descendu à l'hôtel un voyageur, qui avait intrigué tout le monde.

Jeune, d'une distinction suprême, accompagné d'un bagage respectable, il n'avait ni suivants, ni domestiques.

Bien qu'il fût seul, il avait demandé un appartement donnant sur la rue de Rivoli, au second. Flairant le client qui ne marchande pas, les employés du bureau avaient essayé de lui faire accepter un appartement au premier (cinq francs de plus par jour et par pièce), mais le jeune homme avait refusé. Ce qu'il voulait, c'était la partie du deuxième étage désignée par lui.

Il appuya l'expression de sa volonté d'un large pourboire, encouragement au service, dit-il ; si bien que, pour contenter un personnage si convenable avec la domesticité, on fit déguerpir les personnes occupant les chambres désirées, sous le fallacieux prétexte que les « ouvriers allaient venir procéder à des réparations urgentes ».

Le voyageur, mis au courant du « dévouement » du personnel, daigna sourire et se retira dans son appartement, après avoir recommandé que l'on ne fît pas attendre toute correspondance ou personne arrivant pour Monsieur Douze.

Le nom surprit bien un peu ces « messieurs du bureau », mais l'Hôtel Monumental a l'habitude de recevoir de hauts personnages ; on y sait ce qu'est la fantaisie de l'incognito, et d'un accord unanime, on jugea que Douze était un pseudonyme, voilant un nom illustre, constituant même des armes parlantes ; car

l'homme qui se représente comme douze, doit agir et surtout dépenser comme une douzaine.

L'idée du pourboire duo décuplé versa, dans les âmes du personnel, un respect soudain, irrésistible, adorant, démontrant de péremptoire façon, qu'en dépit des philosophes, encyclopédistes, politiciens et autres plaisantins des choses graves, les Droits de l'Homme s'inclineront toujours devant les Droits de l'Or.

Douze, lui, s'était enfermé dans son appartement.

Il n'accorda qu'un regard distrait à l'ameublement. Avec sa nature, le luxe banal d'un grand hôtel ne pouvait ni le choquer, ni lui plaire.

Les croisées, par contre, eurent l'heur de fixer son attention. Il les ouvrit l'une après l'autre, se pencha au dehors, examina la rue, la façade.

Au-dessous de lui, courait le balcon du premier étage, et devant les portes-fenêtres y accédant, celles-ci dominées par les ouvertures du logis de Dodekhan, s'alignaient des vases, des corbeilles, d'où jaillissaient des fleurs rares, adorables de formes, de tons, de groupement.

— Eh ! eh ! murmura le jeune homme, comme on fleurit une milliardaire !

Il revint au milieu de son « salon », s'assit auprès d'un guéridon, genre empire, et étala sur la tablette de marbre vert divers papiers.

D'abord une coupure de journal, qu'il lut à mi-voix :

« Remarqué dans l'assistance, M. Ézéchiel Topee, le roi du Cuivre canadien, le milliardaire universellement connu, et sa charmante fille, miss Laura, éblouissante de jeunesse, de grâce, d'aisance, prouvant victorieusement que la colonie américaine de Paris est plus parisienne que les enfants même de la Ville Lumière. »

Douze hocha la tête :

— Cette note m'a appris la présence à Paris de Topee. Mais était-ce bien l'homme qui, il y a vingt-cinq ans, reçut, à titre d'indemnité du gouvernement russe, les sommes léguées par mon père Dilevnor ?

Il prit un second papier :

— Cette fiche du consulat général de Grande-Bretagne, et pays anglais ne laisse aucun doute.

Et comme pour la première, il lut :

« Ézéchiel Topee, de Ladesbury (Sussex), débuta dans la carrière des consulats. Attaché à celui de Moscou, il obtint, à la suite d'une blessure grave, une forte indemnité de la Russie. Alors il donna sa démission, partit au Canada, où il se maria et se lança dans le business. Veuf, il augmente sans cesse son immense fortune pour sa fille Laura, son unique affection. Celle-ci est fiancée, en Amérique, au sieur Orsato Cavaragio, multi-milliardaire du sud des États-Unis ; c'est la pluie d'or. »

— C'est bien mon personnage, murmura le lecteur..., venu à Paris, pour assister au mariage de la richissime Ellen Paddock, amie de pension de miss Laura, avec le duc... décavé..., — ici Dodekhan marqua un sourire dédaigneux, — le duc de Bezons.

Après un silence, il reprit :

— Hier, à cette soirée du New-York Herald, j'ai pu approcher ce digne Topee. Adroitement je l'ai interrogé, pour savoir si, vu son énorme fortune, il serait homme à donner bénévolement deux ou trois millions aux héritiers de M d'Armaris, à ces héritiers qu'il a spoliés… sans le savoir et sans le vouloir… Je lui contai l'histoire avec d'autres noms et lui demandai quel devoir incombait au possesseur de la fortune. Sa réponse fut nette : Aucun, me dit-il, aucun ; les affaires sont les affaires. Une indemnité reçue, justement et régulièrement, ne saurait constituer un délit, et le fait de rembourser tendrait à faire croire que son acceptation fut délictueuse.

Le front du jeune homme se pencha.

— Au fond, il a raison. Il serait généreux peut-être de donner. — Que sont trois millions pour un milliardaire ?… Trois francs sur mille !… Mais la générosité est libre, absolument libre… — on ne saurait la contraindre.

D'un ton absorbé, il reprit :

— Kozets est à Tours ; il va rechercher la situation de la famille Prince, de cet Albert, pour qui j'ai promis d'être un frère. Il faut, c'est le vœu de la mourante, que mon… frère hérite d'elle… Il faut donc reprendre à Topee ce qui lui appartient bien légitimement, et cependant je ne dois pas lui faire tort…

Il leva ses yeux pensifs vers le ciel :

— Dire que je puis remuer des milliards !… Et je n'ai pas le droit d'en distraire trois pauvres petits millions pour une bonne œuvre personnelle.

Il se leva brusquement.

— C'est en connaissant l'homme, disait mon père, que l'on apprend à le gouverner. Kozets à Tours, moi dans cet hôtel, je dois connaître Topee, sa charmante fille, selon l'expression du journal.
Il appliqua au mur des plaques métalliques. Il faut que je surprenne le côté de caractère qui me permettra d'agir sur eux.

Puis rasséréné :

— Comme tous, ils ont certainement un défaut de la cuirasse. Mes microphones me le dévoileront.

De l'une de ses malles, il tira des appareils, des fils, des tubes déliés, puis des tarières, vilebrequins, pinces.

En un instant le salon parut bien réellement au pouvoir des ouvriers, ainsi que l'avaient déclaré les serviteurs de l'hôtel.

Puis paisiblement, évitant de produire un bruit susceptible d'attirer l'attention, il se prit à faire un conduit dans le plancher.

Àl'heure du dîner, les planchers des trois salles composant l'appartement étaient percés, et des fils métalliques rejoignaient de petits appareils, dissimulés dans les angles, lesquels semblaient contenir un mouvement d'horlogerie compliqué.

Dodekhan interrompit sa besogne.

— Allons dîner. Il ne faut pas que l'on ait occasion d'entrer ici.

Il sortit, ferma soigneusement la porte, enfouit la clef dans sa poche et se rendit à la magnifique salle à manger-restaurant,

dont les girandoles électriques flamboient sous les arcades de la rue de Rivoli.

Il dîna simplement au champagne frappé, puis la cigarette aux lèvres, il fit une promenade jusqu'au rond-point des Champs-Élysées.

Vers huit heures, il réintégrait son domicile, temporaire, annonçant que, fatigué du voyage, il s'allait coucher et désirait n'être pas dérangé jusqu'au lendemain.

Derechef il s'enferma.

Une fois seul, il reprit son travail. En arrière des appareils mystérieux, il appliqua au mur des plaques métalliques, sorte de miroirs brunis, les relia par des fils aux microphones.

— C'est fini, dit-il enfin.

La pendule marquait neuf heures.

— Oh ! poursuivit-il, Topee et sa fille sont sûrement dehors… des milliardaires à Paris ne passent aucune soirée chez eux… Donc nous observerons demain. Pour ce soir, assurons-nous seulement que tout fonctionne bien.

Il passa dans sa chambre et actionna le mouvement.

Le microphone ne lui apporta aucun bruit, mais sur la plaque brunie se dessina soudain la pièce située au-dessous.

Sans peine, Dodekhan discerna à qui elle devait servir d'habitation. Des vêtements jetés sur un fauteuil, une boîte de rasoirs, le démontraient surabondamment.

— La chambre de M. Topee, murmura l'observateur… Allons, mon microphone téléphotique fonctionne normalement.

Sur ce, il gagna son « salon » et procéda de même.

Sur la plaque apparut le salon du premier étage. Seulement sur le panneau se montra aussi la silhouette d'une femme.

— Tiens ! reprit Dodekhan. Qui est celle-ci ? Grande, brune, une beauté sévère… ; ce n'est point la blonde et rieuse Laura…, mais qui donc alors ?

Comme pour répondre à la question, un second personnage parut sur l'écran.

C'était un des garçons de l'hôtel portant des lettres, des journaux, et le microphone apporta aux oreilles du Turkmène les phrases suivantes :

— Mademoiselle Nelly.

— Que voulez-vous ? répondit sèchement celle qui intriguait Dodekhan.

— Vous remettre le courrier de vos maîtres.

— C'est bien, merci.

Avec une dignité un peu hautaine, Nelly reçut les papiers et tourna le dos au garçon.

Celui-ci la considéra un moment, puis sortit en grommelant :

— Pimbêche, va. Si les femmes de chambre prennent maintenant des airs de princesse… — Ça va être gai !

Il disparut, mais le jeune homme était renseigné.

— La femme de chambre, j'y suis.

Il revint au guéridon.

— J'ai une petite note la concernant… Voyons.

Il examina plusieurs papiers, puis enfin s'arrêtant au dernier :

— Nelly, lut-il, Nelly Bonestone, agrégée es lettres, sans fortune, mais pratique, très « américaine » avec cela, elle a choisi la carrière « domestique » comme étant celle qui offre le plus de chances de réussite avec le minimum d'aléas. Elle est la tenue et la dignité de la maison Topee. Elle morigène sans cesse la gentille Laura, qu'elle déclare mal élevée et de manières peu sélect, trop libres. La jeune fille a crainte de ses remontrances et la camériste exerce une grande influence sur miss Laura. Caractère : calculateur. Se croit née pour les plus hautes destinées.

Dodekhan replaça le papier dans son portefeuille.

— Très exact pour le physique… sans doute aussi pour le moral… Ces caractères calculateurs sont intéressants ; car on peut agir sur eux… mathématiquement.

Ses yeux se reportèrent sur la plaque du téléphote.

— Que fait-elle donc ?

Il apercevait Nelly, debout près d'une table sur laquelle le courrier était divisé en deux paquets.

Mais la fille de chambre ne s'occupait que d'une lettre qu'elle tenait à la main et qu'elle regardait, fixement.

— Voilà une missive qui l'intéresse, grommela le jeune homme.

Il se tut soudain. Le microphone lui apportait ces paroles murmurées par Nelly.

— Orsato Cavaragio, certes, c'est un beau cavalier !

— Orsato Cavaragio ? répéta Dodekhan en ayant l'air de chercher.

Il se frappa le front :

— J'y suis ! le fiancé de miss Laura. Il en est fait mention sur la « fiche de renseignements ».

— Pourquoi veut-il épouser miss Topee ? reprit la femme de chambre… Petite, bourgeoise d'allures… gentille certes, il faut bien le reconnaître, mais mal élevée, sans souveraineté ; destinée toute sa vie à rester une mignonne petite femme… incapable d'être jamais une grande dame faisant honneur à l'époux colossalement riche.

Dodekhan écoutait avec une lueur railleuse dans les yeux.

Nelly poursuivit :

— Quand on a la fortune inépuisable comme lui… C'est là ce que l'on devrait rechercher, une femme qui paraisse la souveraine de ses millions, et non une petite folle, qui sera seulement, pour tous, l'enfant gâtée de la richesse.

Elle se regardait complaisamment dans la glace.

— Quelle différence entre moi et elle ! Laquelle des deux a le port d'une reine ? Laquelle des deux n'est qu'une fillette étourdie ?

Et avec un soupir :

— Ah ! la fortune est aveugle, disent les poètes du vieux monde… Je crois qu'ils ont raison. Ses libéralités se trompent souvent d'adresse.

Second soupir plus profond que le premier.

— Orsato Cavaragio a de superbes yeux noirs ; il devrait voir cela.

Elle eut un mouvement impatient, joignit la lettre à l'un des deux paquets posés sur la table, et sortit en secouant la tête.

Dodekhan, lui, eut un rire silencieux :

— Rivalité entre Laura et sa femme de chambre… Je ne vois pas à quoi cela peut servir… ; mais c'est bon à noter.

Et ayant tracé quelques lignes en caractères mongols sur un carnet, il ajouta :

— À présent, je vais me coucher. Les Topee sont dehors, ils ne rentreront sans doute qu'au milieu de la nuit. Il ne se passera rien ce soir.

Une demi-heure plus tard, le jeune homme dormait profondément, de ce sommeil paisible et réparateur des êtres nés pour l'action.

De grand matin, il se leva, s'habilla, se fit monter le petit déjeuner, les journaux.

Le domestique renvoyé, il remonta à bloc le mécanisme du microphone de sa chambre.

— Là, fit-il. La pièce occupée par Topee est au-dessous ; je serai averti du lever de mon milliardaire voisin.

Et il se plongea dans la lecture des « quotidiens ».

— Ah ! fit-il tout à coup… Voici une chose intéressante.

Il parcourut du regard l'entrefilet suivant :

« Son Excellence Ti-Hao-Tien, ministre plénipotentiaire de Chine, donnera à l'hôtel de l'Ambassade une grande soirée, parée, masquée et travestie, dans le courant de la semaine prochaine. On dit que la fête est préparée en l'honneur du ministre des États-Unis. Elle promet donc d'être particulièrement brillante. Tout le monde comprendra l'importance diplomatique de cette consécration officielle des bonnes relations du Grand Empire Jaune avec la vaillante République américaine. »

De nouveau, le sourire ironique, qui errait parfois sur les lèvres de Dodekhan, les crispa à ce moment.

D'une voix sourde, il murmura :

— Il a obéi… enfin… Pourquoi se démasquer avant l'heure ?

Mais il se tut brusquement.

Le microphone lui apportait des voix, et sur le miroir téléphotique des silhouettes s'agitaient.

Il y courut.

Le téléphote lui montra la chambre de Topee.

Assis sur son séant, dans son lit, le milliardaire américain, vêtu d'une chemise de soie jaune, sur laquelle couraient en farandole des diablotins noirs, la face large et colorée, auréolée de cheveux roux, discutait avec sa fille Laura.

Celle-ci se tenait à son chevet, ses cheveux blonds s'ébattant en mèches folles autour de son front, de ses oreilles, de sa nuque. Une robe de chambre de mousseline jetée négligemment sur elle, ses pieds nus dans ses mignonnes babouches claires, elle était charmante, mutine, espiègle.

Pour l'instant elle paraissait très préoccupée.

— Oui, père, disait-elle, je suis dans un état de fureur tout à fait extraordinaire.

Ce à quoi le roi du cuivre répondit :

— Il ne le faut pas ; c'est le calme seulement qui donne la victoire.

— Le calme, vous en parlez à votre aise.

— Je fais plus, je pratique.

— Vous pouvez, père, mais moi je ne puis ainsi.

— Tant pis, Laura, car je ne saurais vous contraindre au calme.

Dodekhan ne perdait pas un mot de ces répliques, dont le sens lui échappait.

— Enfin, reprit Topee d'un ton quelque peu nerveux, j'ai pris tous les engagements que vous avez voulu, Laura… eh bien, je les tiendrai, s'il y a lieu ; n'exigez pas davantage.

Elle agita ses jolis pieds dans ses mules…

— Je n'exige rien, mon père… Que pourrais-je exiger d'ailleurs ?… Je vous ai demandé la promesse de me laisser libre de mon choix ; … j'ai votre parole.

— Je vous ai donné plus que cela, ma Laura, beaucoup plus. La terre est peuplée de courants d'air, et une promesse verbale peut s'envoler. J'ai rédigé un acte en double expédition, dont vous avez un des originaux, c'est-à-dire un papier que vous pourriez utiliser en justice contre moi. Je suis donc engagé d'honneur.

— Oh ! cher papa, oui, vous êtes bon ; mais…

— Attendez… je ne suis pas bon, je suis correct. Les affaires sont les affaires. Du moment où ma fille chérie est en mesure de me faire un procès et de le gagner, il serait indigne d'un homme sensé de se souvenir qu'Orsato Cavaragio ne serait pas content, si…

Laura eut une moue mécontente.

— Je dois en parler, reprit tranquillement le milliardaire, car il est un des plus riches propriétaires de l'Ouest. Sa fortune équivaut à l'a nôtre, et le jour où il est venu me dire : « Master Topee, voulez-vous que nous fassions une soudure à nos deux situations : donnez-moi votre fille en mariage, cela nous donnera un capital disponible de deux milliards trois cent soixante-dix-sept mille francs trois cents… ». J'ai répondu : Affaire faite, si la soudure consent, car je ne la contraindrai en rien ; elle est une citoyenne libre de la libre Amérique. Consultée, tu as ajourné ta réponse à notre retour de Paris…

— Où Ellen Paddock, mon amie de pension, nous mandait pour assister aux fêtes de son union avec un gentilhomme français, le duc de Bezons.

Ézéchiel secoua gravement la tête :

— C'est cela même. Nous sommes venus. Huit jours après notre arrivée, tu me dis : « Avez-vous remarqué, mon père, que toutes les Américaines riches ont épousé des descendants de la noblesse française ou anglaise ?

— Vous répondîtes : « Certainement, j'ai remarqué ; mes yeux ne sont pas cachés par des coquilles de noix ».

— C'est cela même. Tu ajoutas : « Constatez-vous qu'un titre fait partie de la toilette ainsi que les bijoux ? » Moi, je dis : « Si tu penses, je pense aussi ».

— Alors, m'écriai-je, mon père, achetez-moi un mari noble.

Topee frétilla sous ses couvertures, puis avec un sourire narquois :

— Je criai également : Je veux bien… Où est l'office où l'on débite cette marchandise ?
Topee frétilla sous ses couvertures.

— Dans les salons de la colonie américaine, petit papa. Seulement, vous vous souvenez qu'à la pension j'étais meilleure élève qu'Ellen Paddock ; dans les compositions, je me classais toujours avant elle…, de sorte que j'ai l'habitude de la dominer, et je ne saurais la perdre. Elle s'est mariée à un duc, il me faut au moins un prince.

— Plus cher, je te fis remarquer…

— Oui, mais plus chic, comme on dit dans Paris.

— Bon, et que fais-tu de ton fiancé de là-bas, Orsato Cavaragio ?

— Si je trouve un prince, un grand prince, je refuse l'affaire Orsato… Dans le cas contraire, j'accepte. En foi de quoi, mon doux sucré père, nous avons rédigé l'acte que vous rappeliez tout à l'heure, lequel est valable jusqu'à notre arrivée en Amérique. Malheureusement dans la France, je n'ai pas rencontré, et j'ai peur de ne pas rencontrer, parce que les princes vraiment grands sont exilés, avec le titre de prétendants… et nous allons quitter dans deux ou trois semaines.

Le milliardaire embrassa tendrement sa fille.

— Tu raisonnes comme feue ta mère. Un prince est un prince et un dollar est un dollar… Seulement si je sais fabriquer des dollars, j'ignore la fabrication des princes… Cherche et trouve… je paierai sans marchander.

Laura trépigna, se frotta les yeux, en essuyant, rageusement des larmes absentes :

— Et si je ne trouve pas de prince disponible.

— Tu en seras quitte pour te marier contre Orsato.

— Et Ellen sera duchesse, et je ne serai que riche.

— Bah ! c'est encore le meilleur.

— Mais pas le plus joli, et c'est cela qui me désole.

Dodekhan haussa les épaules :

— Tiens… férue de noblesse à ce point… Si mon frère était Prince de titre, au lieu de l'être seulement de nom… le mariage eût été une solution qui l'eût fait riche sans causer de dommage à ce bon gros M. Topee…

Mais avec une sorte de lassitude :

— Enfin mon Prince n'est pas prince… il n'est peut-être plus de ce monde… et s'il en est… à vingt-sept ans, car il y a vingt-sept ans aujourd'hui, il a peut-être engagé sa liberté à une autre.

Un coup d'œil encore au miroir téléphotique.

Le milliardaire était seul à présent. Sa fille s'était retirée.

— Une enfant gâtée et vaniteuse… non, rien à faire de ce côté.

Il abaissa le levier d'arrêt de l'appareil. Le microphone devint muet ; toute image s'effaça sur la plaque téléphotique.

— Allons, aujourd'hui encore, je puis travailler à l'Œuvre de Dilevnor, puisque l'héritage de la « Française » me laisse des loisirs. Jusqu'à ce que Kozets me rapporte des documents sur la famille Prince, oublions cela.

Il sortit.

Quelqu'un qui l'eût suivi eût été surpris de voir ce jeune homme pénétrer dans diverses ambassades, y être reçu avec un respect évident.

Successivement il se rendit aux ambassades ou légations de Turquie, rue de Presbourg ; de Chine, rue de Babylone ; de Corée et du Siam, avenue d'Eylau ; du Japon, avenue Marceau ; de Perse, place d'Iéna.

Partout il se présentait, prononçait un mot à voix basse, et aussitôt il était introduit avec une déférence presque épouvantée.

Le soir, il revint dîner à l'Hôtel ; une indiscrétion de domestique lui apprit que M. Topee et miss Laura passaient la soirée à

l'Opéra-Comique, dans la loge de Nicols Craumell, le roi du pétrole.

Lui aussi se rendit à ce théâtre.

Mais sans doute la musique lui était indifférente, car il employa son temps à observer Laura. La jeune fille, ignorant ces yeux inquisiteurs fixés sur elle, bavardait, applaudissait, riait le plus naturellement du monde.

Ce qui provoqua cet aparté du Turkmène.

— Et pourtant elle est simple, naturelle..., et dans ses yeux bleus, il y a du cœur, mieux que cela, de l'intelligence du cœur.

Dix minutes avant la fin du spectacle, Dodekhan quitta la salle Favart. Une voiture le ramena à l'Hôtel Monumental, où il put gagner son appartement, sensiblement plus tôt que ceux dont l'état d'esprit l'inquiétait si fort.

Le microphone ne lui apporta que cet adieu rapide du père et de la fille.

— Bonsoir, père.

— Bonsoir, Laura. Toujours pas le plus petit prince ?

— Ne me parlez pas de cela, père ; ce sera le tourment de toute ma vie. Enfin, je n'ai pas de chance !

Pas de chance, cette jolie fille qui n'avait eu que la peine de naître pour posséder une fortune invraisemblable.

Dodekhan eut un ricanement amer. Ce pas de chance si mal appliqué lui avait rappelé le souvenir de son père, des Armaris,

de la « Française », de tous ceux que la fatalité avait frappés autour de lui.

. . . . . .

Vers huit heures du matin, on heurta à sa porte.

— Qu'est-ce ?

Àl'interrogation lancée à voix haute un organe aigrelet répondit :

— Voyageur de Tours !

De Tours !... D'un bond, le jeune homme fut debout, se vêtit en un tour de main et courut ouvrir.

M. Kozets entra.

— Succès complet. Tous les renseignements... J'ai même vu le jeune homme, sans qu'il s'en doute.

— Et son père ?

— Décédé... Au surplus, j'ai rédigé un rapport chronologique, physique et moral qui vous éclairera. Désirez-vous que je vous le lise ?

— Je vous en prie.

L'organe du mystérieux jeune homme trahissait une émotion intérieure. On eût pu deviner qu'une anxiété le prenait à la pensée de ce qu'il allait apprendre sur ce jeune homme, orphelin maintenant, puisque son père était défunt et que, là-bas, à l'extrémité de l'Asie, dans ce morne bagne d'Aousa, sa mère avait fermé les yeux, ignorée de tous.

Méthodiquement, M. Kozets déploya plusieurs feuillets couverts d'une écriture anguleuse.

Il toussa, se moucha, puis lentement :

— Avant de commencer ma lecture, je dois vous dire qu'à Tours, où les Prince sont très honorablement connus, personne n'a pu me donner de renseignements sur la disparition de M Prince.

— Personne ?

— Non. M. Prince, père, a dû garder un silence peut-être commandé par les autorités russes… On raconte vaguement que la mère du jeune homme a péri, en Russie, dans un accident…

Dodekhan secoua la tête avec colère.

— On a dû persuader au malheureux père que sa femme était affiliée réellement à la secte nihiliste.

— C'est l'idée qui m'est venue, je l'avoue.

Un instant le Turkmène ferma les yeux. Si bas que son interlocuteur ne pût l'entendre, il murmura :

— Tout se paiera, tout !… mais chaque chose en son temps.

Et plus haut :

— Lisez votre rapport, monsieur Kozets. Je vous écoute avec la plus grande attention.

Le policier s'inclina d'un air flatté et commença :

— Prince, Albert de son prénom, a fait d'excellentes études classiques. Il se préparait à Polytechnique, quand la mort de son

père arrêta net son essor. Pour continuer ses études, il fallait de l'argent : le défunt ne laissait que des dettes.

Devant cette fortune négative, Prince se montra courageux. Il renonça à l'avenir brillant qu'il visait, pour assurer un présent simplement honorable, et il entra comme commis dans la maison Bonnard et C, de Tours.

— Bonnard et C ? répéta Dodekhan.

— Oui, des fabricants de vinaigre, moutardes et autres produits alimentaires.

— Il est bien mon frère, fit le jeune homme entre ses dents. Orphelin, la vie triste… mais lui au moins connaîtra le bonheur, je le veux.

Et s'adressant à Kozets qui le regardait, attendant son bon plaisir :

— Je vous demande pardon, continuez.

Le policier ne se le fit pas répéter deux fois :

— L'instruction d'Albert, reprit-il, ses excellentes manières, le signalèrent à l'attention et, il y a deux mois, le vieux Bonnard, directeur délégué, lui a proposé d'accomplir une tournée dans l'Amérique du Nord, Canada et États-Unis, afin d'y créer des relations commerciales à la Maison.

— Si vous réussissez, a déclaré le délégué, le conseil d'administration, auprès duquel j'ai fait valoir vos connaissances, vos aptitudes, est décidé à vous élever au rang d'intéressé. Piochez donc ferme, le chemin de la fortune s'ouvre devant vous.

Prince a accepté, à telle enseigne qu'après demain il arrivera à Paris, où il passera quelques jours pour le règlement d'affaires courantes. Après quoi, il se dirigera vers le Nord américain.

Mais laissons cela… j'y reviendrai tout à l'heure.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des détails… pour l'instant, je tiens à vous présenter l'être moral de ce voyageur.

— Faites ainsi que vous l'entendrez.

— Je vous remercie de la permission. Donc, portrait moral, intellectuel et affectueux d'Albert Prince. L'ex-candidat à l'École Polytechnique, actuellement voyageur de commerce, a reçu de la nature, plus forts que toutes les distinctions sociales, un cœur, une âme de poète. Oui, de poète, parfaitement.

Non qu'il commette des vers, le digne garçon. Il laisse à d'autres le souci cruel de remplir des pages blanches de lignes noires d'inégale longueur, parmi lesquelles le collège puise les pensums et fait naître ainsi, chez les jeunes générations, une aversion profonde, mais justifiée, pour ce genre de littérature.

Poète réel, par cela même discret, il se borne à penser en poète.

De là une souffrance.

Dans les contrées réputées sauvages par les niais prétentieux, la poésie jaillit des forêts, des déserts, roule en tourbillons dans les fleuves rapides, couronne les montagnes, tombe en perles bleues des étoiles. Elle meurt de langueur en pays civilisé, où la vie s'écoule entre les tortionnaires, depuis le concierge jusqu'au

facteur, en passant par belle-maman, créatrice haïssable de l'ange vaniteux à qui l'on consacre son nom et sa vie.

— Peste ! monsieur Kozets, plaisanta Dodekhan, il me semble que vous-même vous entendez à aligner les lettres noires sur le papier blanc. Quel style !

L'agent s'inclina modestement :

— Vu l'intérêt que vous portez à l'objet du rapport, j'ai cru bien faire en psychologuant un peu.

— Et vous avez eu raison, monsieur Kozets. Poursuivez ; votre littérature m'est tout à fait agréable.

Kozets reprit :

— Or, Albert Prince, tendre, affectueux, souffrit d'un mal plus fréquent qu'on ne l'imagine. Il ne fut point endolori par les angoisses d'une affection non partagée, mais par l'impossibilité de rencontrer l'âme à qui pût aller son affection.

Joli garçon, en passe d'une belle position, il se vit entouré de filles à marier, et malgré son vif désir du mariage, aucune ne lui apparut l'épouse souhaitée. Il sentait qu'auprès d'elles l'hymen ne serait qu'une continuation de son célibat moral, avec, en plus, un froufroutement de jupes, un bruit de voix s'énervant à dire des riens, dans l'impuissance de rien dire, un carillon de sonnailles troublant sa pensée sans la comprendre.

Ceux qui ont réellement une âme sont malheureux, parmi la foule qui croit prétentieusement en avoir une.

Homme d'action néanmoins, Albert a lutté. De la meilleure foi du monde, il a essayé de se contraindre à la tendresse banale,

puisque celle-là seule paraît accessible à l'humanité.

Vains efforts. Maintes fois, il a cru atteindre le but. Toujours une manifestation niaise, vaniteuse, égoïste ou étriquée, a refermé son cœur, que la concentration de toutes ses forces arrivait à peine à entr'ouvrir. Après les demoiselles (caste noble de la bourgeoisie provinciale), il a interrogé le cœur des ouvrières, et il a constaté que la différence entre ces deux pôles féminins de la hiérarchie sociale peut s'exprimer ainsi : « Les demoiselles le sont sans savoir pourquoi, alors que les ouvrières savent pourquoi elles désirent devenir demoiselles. »

En dernier lieu, le destin a semblé un moment vouloir récompenser sa patiente recherche.

Lors d'un voyage pour Bonnard et C, il parcourait Paris dans l'automobile de la maison, sur laquelle il était venu de Tours.

Or un après-midi que son teuf-teuf filait le long du quai de la Mégisserie une jeune fille se gare précipitamment, bute contre le trottoir et mesure la terre de son corps gracieux.

Manœuvrer le frein, stopper, courir à la jolie victime, c'est pour Albert
Elle se laissa reconduire chez son père. l'affaire d'un moment. Déjà la fillette se relevait, riant aux larmes de l'aventure.

Cependant Prince insista tant et si bien qu'elle finit par prendre place dans l'automobile et à se laisser reconduire chez son père.

Cette aimable personne avait nom Étiennette Mariole, Tiennette, pour sa famille.

La rencontre romanesque, la cordialité du papa de la modiste, car la jeune fille exerçait cette profession, impressionnèrent favorablement le poète commerçant.

Après la première entrevue, il se flatta d'avoir enfin découvert celle que… celle qui… Mais dès la seconde, il dut reconnaître qu'elle n'était pas plus celle-là que ses devancières.

Tiennette avait une cervelle de moineau parisien. Comme ce passereau, elle était effrontée, railleuse, piaillarde. Oh ! un camarade amusant, plein d'imprévu, mais pas du tout l'épouse exquise dont la présence transforme le foyer en autel, la maison en temple, la vie en marche à deux à l'étoile.

Si bien qu'entré chez Mariole avec une attirance matrimoniale, Albert n'y vint bientôt plus qu'en ami, ne voyant dans le père qu'un être un peu lourd, dont la ruse l'amusait, et dans la fille qu'une sorte de garçon déluré, plus gentil que ne le sont les garçons à l'ordinaire, mais dont la caractéristique était d'être résolument comique.

Àtout le moins, il a gagné là une paire d'amis.

Les Mariole ont une haute considération pour le savoir de Prince, et comme ils sont flattés de ce qu'il ne soit pas « fier » avec eux, ils se mettraient au feu pour lui.

Détails pratiques :

Tiennette est modiste, comme je l'ai déjà dit. Son père est un ancien sergent de ville, un « fricoteur », selon l'expression militaire, qui a réussi à se faire mettre à la retraite de bonne heure.

Ils habitent rue Veron, n 15, à Montmartre..., et, je finis sur ce mot, Albert Prince descendra chez eux pendant son séjour à Paris.

Kozets se tut, semblant savourer modestement son triomphe.

Àsa grande surprise, Dodekhan ne prononça pas les paroles louangeuses auxquelles il s'attendait.

Il le regarda, un vague reproche dans les yeux.

Le jeune homme s'était accoudé sur la table, et le front caché dans les mains, il semblait plongé dans de profondes réflexions.

Cela dura quelques minutes, puis brusquement il releva la tête.

— Tiennette Mariole habite à Montmartre ?

— Oui, 15, rue Veron.

— Son père et elle-même sont tout dévoués à Albert Prince ?

— J'ai lieu de le croire.

— Et lui n'arrive que demain ?

— Oui.

— Bien, je les verrai aujourd'hui ; il faut qu'ils le retiennent à Paris, jusqu'au jour que je fixerai.

Et comme Kozets le considérait avec ébahissement.

— Passez-moi donc l'encrier et le buvard qui sont près de vous.

Le policier obéit.

Dodekhan traça quelques lignes sur une feuille de papier, la plia soigneusement et l'introduisit dans une enveloppe qu'il cacheta.

Par un reste d'habitude policière, l'agent suivait tous ses mouvements du coin de l'œil.

Il put déchiffrer ainsi la suscription suivante que Dodekhan y opposa d'une main ferme :

Son Excellence Ti-Hao-Tien,
Ministre plénipotentiaire de Chine.
Hôtel de l'Ambassade, rue de Babylone.

En ville.

Ah ! çà, son nouveau maître, l'ex-forçat d'Aousa, correspondait avec les plénipotentiaires !

Certes sa surprise eût été plus grande encore, s'il avait pu lire l'ordre contenu dans la missive et ainsi conçu :

« Ézéchiel Topee et miss Laura, sa fille, actuellement à l'Hôtel Monumental, doivent assister à la fête annoncée… Je le veux. »

Signé : D. D. D.

Mais le jeune homme ne jugea pas utile de le lui communiquer.

Il se borna à sonner, et au garçon qui se présenta, il remit la lettre avec un copieux pourboire :

— À porter de suite… attendre la réponse.

Le serviteur sorti, il se tourna vers Kozets.

— Très content de vous. Votre rapport est parfait… ; si parfait qu'il m'a suggéré tout un plan de campagne.

— Je n'ose pas vous interroger…

— Conservez cette réserve que j'approuve, monsieur Kozets, et reposez-vous des fatigues du voyage. Aujourd'hui je n'aurai pas besoin de vous.

p1 · ch09

La rue de Babylone, si paisible à l'ordinaire, contenait à grand'-peine, ce soir-là, un pêle-mêle de voitures, d'automobiles, et un service d'ordre renforcé en suffisait pas à éviter des encombrements regrettables.

Àl'intérieur de l'Ambassade chinoise, le tout-Paris élégant se pressait, s'étouffait, reçu par le Ministre du Fils du Ciel, ayant arboré la casaque jaune, la plume de paon, le globule, indices de ses hautes dignités, et auprès duquel contrastaient, en leurs robes d'un bon faiseur parisien, l'Ambassadrice et ses filles, délicieuses avec leur teint ambré et leurs yeux noirs très doux, empruntant à leur légère obliquité un charme de plus.

Des toilettes de rêve, des uniformes, des travestis sans nombre, voilant, sous le déguisement et le masque des noms illustres, des personnalités célèbres.

Dès l'entrée, parmi les fleurs, les tentures soyeuses, une originalité avait frappé les invités accourus en foule à la soirée du re-

présentant du vaste empire asiatique ; au seuil des vestiaires, dans l'antichambre, des pancartes se succédaient, portant en français, en anglais et en langue mandarine, l'avis :

PRENEZ GARDE AUX PICK-POCKETS.

Cet avis, d'ordinaire réservé aux lieux publics, avait prodigieusement surpris en cette réunion de toutes les illustrations, de toutes les élégances ; puis on avait ri, lorsque le personnel, interrogé, avait déclaré qu'il y avait là « une attraction » inédite.

Un amateur, qui avait remporté le prix d'adresse au concours des pick-pockets de Londres, s'était fait fort de ravir pendants d'oreilles, gorgerins, bagues, diadèmes, agrafes de corsage, bracelets, pierres précieuses, sans que quiconque le prît en flagrant délit.

Tout serait d'ailleurs restitué avant le départ.

Et vraiment, l'Excellence avait été bien avisée, car la réunion prit de suite un aspect tout à fait inaccoutumé.

Chacun se tint sur la défensive, surveillant ses voisins. Les femmes ne quittaient pas des yeux les mains de leurs danseurs ; car là était la galanterie de l'invention : quiconque prendrait le « voleur » gagnerait de ce fait une rivière de brillants, exposée dans l'un des salons, sous la garde de deux secrétaires d'ambassade.

Un membre du cercle des Mirlitons, qui avait marchandé le bijou chez Boucheron, déclara qu'il lui avait été « fait » 118.000 francs, dernier prix.

Un pick-pocket, qui peut rapporter pareille aubaine, était sûr de passer d'emblée héros de roman… ; on le compara à tous les Fra Diavolos connus, on se perdit en conjectures sur sa taille, son aspect, sa façon d'opérer.

Les attachés, le chancelier, furent assiégés par des questionneurs avides d'apprendre quelque chose.

Mais les Célestes, avec leurs faces impénétrables et souriantes, déclaraient ne pas connaître l' « amateur ». Son Excellence seule était au courant de l'affaire, et l'on savait assez la prudence, la discrétion de l'illustre mandarin Ti-Hao-Tien, pour ne pas même tenter de percer le secret qu'il prétendait garder.

Dans une foule quelconque, la situation eût peut-être causé quelque gêne ; dans la réunion parisienne, elle donna naissance à un jeu.

Les dames, les jeunes filles, exigèrent que les danseurs soucieux de les entraîner dans les vieilles danses françaises ou les modernes sauteries américaines, eussent les mains unies, serrées, tenues par des bagues de caoutchouc, fournies gracieusement par les bureaux.

Cela était du dernier comique. Jamais pick-pocket n'avait eu influence aussi hilarante.

Comme on le voit, Son Excellence Ti-Hao-Tien avait fort bien apprécié Paris.

Or, au milieu de l'animation générale, deux masques tranchaient, par leur attitude sur le reste de l'assemblée.

C'étaient : un homme au costume invraisemblablement riche, figurant un roi atzec ; une femme vêtue en indienne du Far-West américain. Sous le masque, on la devinait jeune et jolie, et derrière l'oreille, un frison blond doré, passant sous la perruque noire, trahissait la couleur des cheveux de la pseudo-squaw (femme peau-rouge).

Tous deux marchaient lentement.

— Vous prenez du plaisir ici, Laura ? demanda l'Atzec.

— À vous dire vrai, père, je n'en prends pas.

— C'est ce que je prévoyais ; mais vous avez été si entêtée à venir…

— Que vous avez renoncé à toute résistance. Ne dépensez pas de regrets, cher papa, je ne suis pas venue pour l'amusement.

— Et pourquoi donc alors ?

— Pour le mariage.

Topee, — on a compris que l'Atzec n'était autre que le roi du cuivre, — Topee s'arrêta net.

— Le mariage… Seriez-vous engagée à quelqu'un ?

— Hélas non !

— Alors je ne conçois pas ce que vous signifiez.

Elle eut un petit sourire mélancolique.

— Je vais dire. J'ai pensé qu'en cette soirée si courue, vous avez vu comme moi tous nos amis de la colonie américaine, et le

duc de Bezons lui-même, prendre une forte peine pour y assister…

— Tandis que nous, compléta Ézéchiel d'un air satisfait, nous avons reçu des invitations sans même les demander.

— Hommage au roi du cuivre.

— J'ai supposé ainsi.

— Nous devions donc, par politesse, nous montrer à l'ambassade.

— Ah ! nous montrer, très bien… ; mais y accumuler de l'ennui, cela est moins évident.

— Aussi, mon père, ce n'est point par politesse que votre chère Laura vous prie de conserver encore un peu cet ennui.

— Ah ! Et pourquoi alors ?

— Par affection pour elle.

Et vivement, coupant l'exclamation prête à jaillir des lèvres du milliardaire !

— Tout personnage notable de Paris doit se rencontrer ici.

— Cela ne fait pas doute.
Elle eut un petit cri. — Eh bien, mon père, si mon prince existe, il se trouve ici.

— Votre prince ? quel prince ?

— Celui que je dois épouser, et que, pour mon désespoir, je ne connais pas encore.

Elle s'interrompit brusquement, jeta un petit cri.

Une voix venait de murmurer à son oreille.

— On vous dira où il est.

Elle tourna la tête. Autour d'elle, les couples rieurs ne faisaient pas la moindre attention à la gentille Indienne.

Àtrois pas seulement, elle distingua une sorte de magicien qui s'éloignait, le chef couvert d'un chapeau chinois, une longue tunique indigo, parsemée de dragons verts et jaunes, flottant autour de lui.

Et Topee lui demandant avec inquiétude.

— Qu'avez-vous donc, Laura ?

Elle répondit d'un ton distrait :

— Rien, père.

— Pourtant, ce cri…

— J'ai glissé.

— Le pick-pocket annoncé ne nous aurait pas dérobé, ma chère petite ?

— Non, commença Laura…

Mais elle s'arrêta net. En parcourant des yeux sa personne, elle venait de constater que sa « fleur de corsage » avait disparu.

Et quelle fleur ! Une délicieuse branche de pin figurée par des émeraudes, et terminée par des cônes de rubis.

— Bah ! fit flegmatiquement le roi du cuivre… Puisque l'on nous rendra notre bien… Ne le rendît-on pas, d'ailleurs, c'est chose de minime importance.

— Je ne trouve pas, murmura-t-elle nerveusement.

— Peuh ! une bagatelle de cinq cents louis !

— À laquelle j'attachais une idée… Ah ! papa, je suis malheureuse.

— Pourquoi, petite Laura ?

— Vous savez bien le dicton des Peaux-Rouges du Saskatchewan : Branche de pin sur ton cœur, et tes yeux verront le fiancé de ton choix.

— Cela est de la douce folie.

— Peut-être ! Mais j'avais espéré rencontrer ainsi le… prince inconnu qui m'est peut-être destiné.

Pour un peu, la gentille Laura aurait pleuré.

Très empêtré de sa fille, dont l'émotion menaçait d'attirer l'attention, Ézéchiel Topee l'entraîna dans un petit salon écarté, la fit asseoir, et par des paroles, marquées au coin du bon sens, chercha à apaiser son chagrin.

Car la perte de ses émeraudes et rubis causait à l'ambitieuse jeune fille une véritable peine.

Il s'escrimait donc, luttant de toute sa raison contre la superstition, quand une voix murmura tout près de lui :

— Si master Topee veut me suivre, on lui remettra le bijou ; cela sera préférable à tous les raisonnements.

Les Atzecs sursautèrent.

Levant les yeux, ils aperçurent devant eux un personnage portant le chapeau chinois, drapé dans une sorte de domino indigo parsemé de dragons jaunes et verts.

— Oh ! murmura la jeune fille, le masque de tout à l'heure.

Quant au roi du cuivre, il riait béatement :

— Ah ! Ah ! C'est donc vous le pick-pocket amateur ?...

L'inconnu secoua la tête :

— Non... Je suis simplement un magicien du Fils du Ciel.

— Magicien de bal masqué !

— Non, réel... En voulez-vous la preuve ?

Le ton net, précis, de l'étrange domino, impressionna le milliardaire. Cependant il fit bonne contenance.

— Voyons la preuve.

Son interlocuteur l'entraîna à quelques pas et la voix baissée :

— Vous avez écrit au señor Orsato Cavaragio, il y a neuf jours.

Topee eut un brusque mouvement, mais souriant aussitôt :

— Oh ! cela ne prouve rien... J'ai remis ma lettre au courrier de l'Hôtel.

— Avez-vous également confié son contenu au personnel ?

— Vous voulez rire ?

— Eh bien ! je le connais, ce contenu…

— Vous ?

— Voici ce que vous avez écrit : « Mon cher Orsato, nous prendrons, à La Rochelle-La Pallice, le paquebot Canadian pour rentrer dans notre pays. Laura a des idées de noblesse, contre lesquelles je ne lutterai jamais. Seulement la loyauté en affaires est ma règle invariable : aussi je vous avertis qu'au point de vue de la conclusion, vous seriez droitement habile en venant nous attendre dans le port français. Les young ladies (jeunes filles) sont toujours flattées par une attention de ce genre. J'ai prévenu ; faites maintenant comme il plaira, et voyez en moi :

« Votre vraiment, Ézéchiel. »

Topee écoutait, les yeux écarquillés.

— Est-ce bien cela ? fit ironiquement son mystérieux interlocuteur.

— Ma surprise vous a répondu déjà.

— Bien. Je suis donc magicien. Comme tel, j'ai découvert sans peine l'adroit voleur annoncé par l'ambassade. Suivez-moi, je vous conduis à lui : il vous restitue le bijou de votre gracieuse enfant, et tout est dit.

Ces dernières paroles avaient été prononcées à haute voix, de façon qu'elles parvinssent aux oreilles de Laura.

Celle-ci appuya :

— Oh ! père, allez, allez.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ?

L'homme au chapeau chinois répliqua :

— Impossible. L'escamoteur, — car le pick-pocket n'est pas autre chose, — ne voudrait pas se confier à une demoiselle… Il a des idées… saugrenues sur la discrétion. Si vous êtes seul, je puis vous guider vers lui. Sinon, mettons que je n'aie rien dit et permettez-moi de vous saluer.

Laura joignit les mains avec un :

— Petit papa ! si doux, si implorant, si touchant, qu'Ézéchiel n'hésita plus.

— Allons, monsieur le magicien, je vous suis auprès de ce gentleman dérobeur.

Puis s'adressant à sa fille.

— Vous attendrez à cette place, Laura.

— Oui, oui, je fais ainsi.

— Alors soyez quiète, je reviens dans un petit nombre de minutes.

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte du salon. Laura les suivait des yeux. Elle les vit franchir l'entrée, disparaître dans la foule.

Et, tout à coup, elle frissonna des pieds à la tête.

Un organe doux, vibrant et net, venait de susurrer tout près de son oreille :

— Maintenant, mademoiselle, causons du prince.

Elle se retourna et demeura stupéfaite.

Appuyé au dossier de son fauteuil, légèrement penché vers elle, se tenait l'homme qui venait de sortir avec son père.

Même chapeau chinois, même « loup » de satin, même tunique constellée de dragons symboliques.

La réapparition de cet homme avait quelque chose de fantastique.

— Mademoiselle, reprit-il le plus tranquillement du monde, votre fiancé Orsato Cavaragio ne vous plaît pas.

— Oh non ! avoua-t-elle ingénument.

— Je le conçois… Vous préféreriez sans doute un prince ?…

— Oui, fit-elle encore les yeux brillants.

— Un grand nom, un nom auprès duquel tous les autres pâlissent.

Laura se souleva à demi :

— Si grand que cela ?

— Jugez-en : c'est un Bourbon-Valois-Orléans !

— Oh ! bégaya la gentille milliardaire, c'est trop ! c'est trop !

Àtravers les trous du masque, les yeux de l'inconnu eurent une scintillation étrange ; on eût cru positivement qu'ils raillaient ; mais sa voix demeura calme pour dire :

— Rien n'est trop parfait pour une charmante créature comme vous. Au commun des hommes vous sembleriez simplement une

ambitieuse…

— Je suis assez riche pour me permettre,… commença-t-elle.

Il lui coupa la parole :

— Bien certainement votre fortune vous permet toutes les ambitions, ce qui ne vous empêche pas d'être avant tout une bonne et affectueuse enfant.

— Qu'en savez-vous ? demanda-t-elle d'un ton de défi, intérieurement blessée de l'accent protecteur de l'inconnu.

Celui-ci hocha la tête :

— Je suis magicien, mademoiselle. Je lis en vous comme en un livre,… un joli livre, et je découvre, ce que vous ignorez peut-être encore, que vous avez plus de cœur que de vanité, plus d'affectuosité que d'ambition.

Et comme elle secouait négativement la tête :

— J'en suis pour ce que j'ai dit. Au surplus, il ne me plaît pas de discuter, revenons à nos moutons, ou plutôt à notre blason. Le prince, venu incognito en France, est poursuivi par la police…

— Ah ! vraiment, s'exclama la jeune fille en frappant ses mains l'une contre l'autre ! Un vrai prétendant alors ?

— Un vrai.

— Mais si on l'arrête ?

— On ne l'arrêtera pas, je le protège.

Elle eut un geste de doute.

— On ne l'arrêtera pas, répéta le magicien avec plus de force, et, dans une semaine, il s'embarquera sur le steamer Canadian, à La Pallice.

Elle se prit à rire :

— Comme nous en ce cas ?

— Comme vous, mademoiselle. Je savais votre départ et j'ai agi en conséquence.

Cette fois, Laura demeura bouche bée, un peu troublée devant cet inconnu si bien renseigné.

Il profita de son émoi pour continuer :

— Il voyage incognito, comme un prince en exil, dont la fortune est mince.

— Oh ! fit-elle, je suis si riche…

— Oui, mais il dédaigne l'or.

Lui… il dédaigne… il me semble pourtant que l'or, beaucoup d'or, est très désirable…

Le magicien haussa les épaules avec insouciance :

— Je ne discute pas cela, mademoiselle, je vous dépeins le caractère du prince.

— Je demande votre pardon, je vous écoute.

— Le prince, prince de Tours.

— De Tours ?

— Oui, Bourbon-Valois-Orléans.

— C'est autre chose qu'un duc de Bezons, murmura orgueilleusement Laura.

Le prince, reprit le magicien, qui appartient à l'une des plus nobles, des plus anciennes maisons du monde, n'apprécie en somme que la noblesse.

— Sans argent, la noblesse…

— L'argent s'acquiert, mademoiselle, la vraie noblesse ne s'acquiert pas.

Elle baissa la tête :

— C'est vrai !

— Aussi, moi qui vous veux heureuse,… à cause de ce cœur que j'ai découvert en vous, je vous demande la permission de vous conseiller.

— Je vous en prie.

— Eh bien donc ! si vous alliez au prince de Tours ; si vous lui disiez : J'ai grande envie d'être princesse, faisons une affaire ; épousez mes millions… Il refuserait net.

— Alors, gémit-elle d'un ton désespéré, que voulez-vous que je fasse ?

— Ne pas montrer vos projets… d'association.

— Mais si je les cache…

— Attendez. Être ce que vous savez être, quand vous vous laissez aller à votre nature, bonne, discrète, désintéressée, char-

mante enfin ; vous efforcer, en un mot, de lui paraître aimable. Il est jeune, il est excellent, il est seul. Le besoin de tendresse est en lui… Qu'il se prenne au charme de vos yeux bleus, mademoiselle Laura, à la grâce de votre pensée, à la joliesse de la petite âme, que vos dollars masquent trop souvent, et alors, vous pourrez devenir princesse, non pas parce que riche, mais, ce qui vaut beaucoup mieux, parce que… aimée.

Immobile, une émotion soudaine l'envahissant tout entière, Laura écoutait, et soudain d'une voix tremblante :

— Oh ! je ne saurai jamais.

— Bah ! essayez… Vous avez déjà pour ami un magicien,… qui veillera sur vous.

— Vous ?

— Moi.

Brusquement l'inconnu qui, durant cet entretien, était demeuré accoudé sur le dossier du fauteuil de son interlocutrice, se redressa :

— Il faut que je vous quitte… Ne manquez pas le départ du Canadian.

— Je vous le promets.

— Suivez mes conseils.

— Je les suivrai.

— En attendant, et comme gage de succès, voici le bijou que vous aviez perdu.

Entre le pouce et l'index, il présentait la branche de pin, dont les émeraudes et les rubis scintillaient sous les clartés des lampes électriques.

Elle la prit et d'un ton de timide reproche :

— Vous avez dérangé mon père…

— Pour qu'il ne troublât pas notre conversation…, et puis pour autre chose… Il vous attend à présent dans le salon Bleu.

— Il m'attend,… mais je ne puis, toute seule…

— Qu'à cela ne tienne.

Le magicien s'approcha de l'entrée, et arrêtant un jeune attaché de l'ambassade qui passait, il prononça un mot que Laura crut être le nom du jeune Chinois.

L'interpellé s'approcha.

— Offrez le bras à mademoiselle, ordonna l'inconnu, et conduisez-la auprès de son père, dans le salon Bleu.

Sans observation, l'attaché s'inclina devant la jeune fille quelque peu interloquée.

— Mademoiselle !

Sur un signe du magicien, elle appuya sa main sur le bras du Chinois ; conduite par lui, elle quitta le salon.

L'inconnu était demeuré à la même place.

— Allons, murmura-t-il… Voilà deux êtres jeunes, beaux et confiants, mis en présence ; espérons que la tendresse viendra, faire disparaître les obstacles qui les séparent.

Et d'un ton grave :

— Ainsi, mon père, j'aurai rempli ta dernière volonté… Ne rien enlever par force aux Topee, innocents de l'injustice, et faire riche celui que j'ai promis à la martyre de Sakhaline de considérer comme mon frère.

Il défit un instant son « loup », découvrant les traits de Dodekhan, puis se masquant de nouveau :

— Allons… Oublions les vastes projets. Avant de bouleverser les empires, il me faut, marier deux enfants.

Il eut un petit rire :

— Étrange destinée !

Mais haussant les épaules :

— Le fatalisme de nos pays d'Orient est la vérité. Il n'advient que ce qui est écrit, et ce qui est écrit concourt à l'évolution inconnue dont l'Infini détient le secret…

Et presque gaiement :

— Moi aussi je vais au salon Bleu.

On s'étouffait dans le salon Bleu.

Des pancartes, accrochées par d'invisibles mains auprès de l'avis : « Prenez garde aux pick-pockets », avaient annoncé aux invités que, dans le salon Bleu, il allait être procédé à la restitution des objets, de toute nature, dérobés durant la soirée par l'amateur-escamoteur.

Et les victimes étaient nombreuses.

Colliers, diadèmes, agrafes, broches, bagues, bracelets, s'étaient envolés, sans qu'une seule fois, on eût soupçonné l'adroit prestidigitateur.

Les dames, à chaque instant, avec des petits cris d'émoi, des mines stupéfaites, s'apercevaient de la « fuite » de l'un de leurs bijoux.

C'étaient des exclamations, des rires, des plaisanteries. L'idée de l'ambassadeur était déclarée l'une des plus amusantes de la saison.

Et l'on se portait vers le salon Bleu, d'abord pour rentrer en possession de son bien, mais surtout pour satisfaire une curiosité aiguë. On souhaitait ardemment connaître « l'opérateur », dont la renommée, ce soir-là, faisait pâlir toutes les autres.

Guidée par le jeune attaché d'ambassade, Laura passa par les appartements particuliers et put ainsi pénétrer dans le salon Bleu, sans avoir à lutter contre la foule compacte qui se pressait à toutes les issues.

Mais là, elle demeura ahurie devant le spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Sur une table, recouverte d'un long tapis du Népaul, adossé à une tenture de vieille broderie chinoise, figurant des oiseaux, des papillons aux couleurs éclatantes, voletant parmi des fleurs plus brillantes encore, Ézéchiel Topee était debout auprès d'un homme, sur qui la jeune fille reconnaissait le chapeau chinois, le « loup », le domino semé de dragons, de l'inconnu qu'elle venait de quitter à l'autre extrémité de l'Hôtel.

Ah çà ! cet homme mystérieux avait le don d'ubiquité !

Au surplus, elle n'eut pas le loisir de s'exprimer à elle-même son étonnement.

Le magicien, ayant obtenu le silence d'un geste, parlait :

— Mesdames, Messieurs..., un magicien doit savoir ce qu'ignorent de simples humains. J'ai ici la liste des objets qui furent dérobés ce soir et le nom de leurs propriétaires. Je vais les appeler par ordre et désigner l'endroit où se trouve le bijou disparu.

Puis du ton d'un crieur public, il commença :

— M la générale de Bolréjou, gorgerin, camées verts et saphirs... ; dans la chevelure du grand chef atzec, que vous voyez auprès de moi.

D'une main experte, le nécromancien frôla la tête de Topee, stupéfait sous son déguisement atzec, et présenta à l'assemblée le gorgerin annoncé, qu'il fit passer à sa propriétaire.

— Miss Arabella Luiton, la reine des conserves de Chicago ; deux bagues et un mouchoir de dentelle, dans la poche droite de mon Atzec.

— By devil ! grogna Topee, que l'on avait fait monter sur la table comme à un poste d'honneur, by devil ! il n'était pas convenu que je jouerais un rôle de pantin.

— Restez calme, master Ézéchiel, lui glissa tout bas son compagnon. Ce n'est rien de faire le pantin quand on ignore votre nom... Si vous vous fâchiez, tout le monde l'apprendrait, et ce serait ennuyeux ; pour le roi du cuivre.

La réflexion était juste. Le milliardaire le reconnut. Aussi renfonça-t-il sa mauvaise humeur ; mais ses gestes inconscients, l'expression hétéroclite de sa physionomie peinte en guerre, soulevaient de temps à autre une véritable tempête de rires.

La « restitution » s'acheva enfin.

Alors, de toutes parts, éclatèrent des applaudissements, puis le comte de Latour-Laroche, le sportsman bien connu, prit la parole au nom de tous :

— Nous désirons féliciter l'adroit amateur dont l'habileté nous a stupéfiés. Nous le supplions de se faire connaître.

Un tonnerre de bravos appuya la motion.

Le magicien s'inclina.

— Il se rendrait avec joie à vos désirs, mesdames et messieurs, mais il n'existe pas.

Des rires soulignèrent l'affirmation :

— Charmant !

— Il n'existe pas, mais il enlève ce qui existe.

De la main l'inconnu réclama le silence.

— Vous avez tort de rire. Son vêtement, ne recouvre qu'une apparence, et la preuve est qu'il disparaît sous vos yeux.

D'un mouvement si rapide que nul ne put s'y opposer, l'étrange personnage souleva la tenture à laquelle il s'appuyait… Un bruit de porte se refermant et la tenture retomba.

Le magicien avait disparu.

Il y eut un murmure de déception, puis des clameurs.

— On ne s'échappe pas ainsi. Cela est inconvenant, inacceptable.

Des jeunes gens se précipitèrent, enlevèrent la tenture, démasquant ainsi une petite porte découpée à même la cloison.

Topee avait vivement sauté à bas de la table et, prenant sa fille par la main, il l'entraînait vers le vestiaire ; pressé maintenant de quitter l'ambassade,

la « restitution » s'acheva enfin. où, après le rôle un peu ridicule qu'il venait de jouer, il ne se souciait pas d'être reconnu.

Cependant les curieux du salon Bleu ouvraient la petite porte.

— Le voilà ! clamèrent-ils.

Tous les assistants se précipitèrent à leur suite, mais leur espoir curieux fut déçu.

Dans la salle où ils venaient de faire irruption, deux fauteuils se faisaient vis-à-vis devant la cheminée de marbre. Sur chacun, dans une attitude sérieuse, se montraient le chapeau chinois, la longue robe de l'escamoteur.

— Comment, ils sont deux !

— Il est double à présent !

Ces exclamations s'éteignirent soudain ; des audacieux ayant touché les personnages assis, tout s'écroula, les vêtements magiques ne contenaient plus personne.

On cherchait un homme, on trouvait deux costumes !

. . . . . .

Àce moment même, dans la rue de Babylone, deux hommes marchaient côte à côte d'un pas accéléré.

— Monsieur Kozets, disait l'un, je veux vous féliciter, d'abord de votre adresse… les pick-pockets n'auraient rien à vous apprendre…

— Ma foi, Seigneur 12, pour faire de bonne police…

— N'achevez pas, c'est très juste. Ensuite vous m'avez doublé à merveille dans mon rôle de magicien.

— Alors vous êtes satisfait de mes services ?

— Très !

— Vous m'en voyez tout aise.

— Vraiment !

— Car, cela vous semblera peut-être incroyable ; mais je me sens pousser pour vous un sentiment que…

— Achevez donc. On peut tout me dire à moi.

— Eh bien… un sentiment que jamais, à mon sens, un ex-forçat n'eût dû m'inspirer… C'est du dévouement.

— Ah bah !

— Dame ! c'est si amusant de travailler avec vous. Vous vous employez à la solution d'un problème que je jugeais insoluble : Donner à l'un sans prendre à l'autre… Cela me passionne…, d'autant plus que vous avez une façon de procéder si originale…

— Voici une voiture, monsieur Kozets, prenons-la… Vous savez que ce matin, à huit heures, je dois rencontrer M. Mariole et sa fille Tiennette, pour leur donner mes derniers ordres.

— Parfaitement.

— Alors, montez.

Un instant plus tard, le fiacre, arrêté par les causeurs, les emportait vers l'Hôtel Monumental.

. . . . . .

L'horloge, perchée au fronton de la façade du Palais-Royal, en face du Louvre, marquait huit heures, lorsque Dodekhan pénétra dans le jardin rectangulaire encadré par ses arcades.

Quelques rares promeneurs erraient sous les arbres à cette heure matinale.

Aussi, près du bassin central, le jeune homme reconnut-il sans peine ceux qu'il était venu chercher.

Les amis d'Albert Prince, son… frère d'adoption, contemplaient béatement l'eau du bassin, sur laquelle un vent léger creusait de petites rides, qu'en bons bourgeois de Paris, ils appelaient sans doute des vagues.

Athanase Mariole, ex-agent de la paix, et M Tiennette, sa fille, offraient d'ailleurs des « types » assez drôles pour fixer l'attention.

Le sergent de ville retraité était de taille moyenne, avec un commencement d'embonpoint.

Sa face colorée, ses cheveux roux plantés drus, — il tenait son chapeau à la main, — sa moustache plus foncée retroussée à la Kaiser, il portait gaillardement la cinquantaine.

On le sentait robuste sous sa longue redingote ouverte, sous son gilet que l'estomac faisait bomber, et où brimballaient deux chaînes énormes, alourdies par tout un assortiment de breloques hétéroclites.

Sa cravate bleue, son chapeau « haut de forme » complétaient une élégance douteuse d'homme endimanché.

Auprès de lui, la modiste Tiennette, teint délicat, nez retroussé, yeux moqueurs, des frisons châtains festonnant capricieusement sur son front ; une toilette foncée avec des garnitures éclatantes, un chapeau tapageur, et avec tout cela, fort agréable, ayant ce charme particulier de l'ouvrière parisienne, une allure de diablotin que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, une Ève de la ville géante, à la fois gavroche et nymphe.

Ce fut elle qui signala à son père l'approche de Dodekhan.

Tous deux s'empressèrent au-devant de lui.

Le jeune homme leur sourit amicalement, serra les mains tendues vers lui, puis après s'être assuré, d'un coup d'œil circulaire, qu'aucun indiscret n'était, à portée de l'entendre.

— Il faut que la semaine prochaine, il prenne le Canadian à La Pallice.

— Il le prendra, fit Tiennette gaiement, mais vous nous assurez que c'est pour son bonheur.

— Vous le verrez par vous-même, puisque vous vous retrouverez sur le même bateau.

— C'est juste.

— En somme, vous travaillez à la félicité d'un ami…

— Si intelligent !

— Si instruit !

— Si bien éduqué !

— Si aimable avec les jeunes filles !

— Là là, calmez cette verve louangeuse et soyez exacts.

— Nous le serons.

— Exécutez de point en point les instructions que je vous ferai tenir.

— N'ayez aucune inquiétude.

— Et prenez ce portefeuille… C'est un acompte. Après le succès, comme je l'ai promis à M Tiennette, je lui fournirai les fonds nécessaires pour ouvrir, à Montréal, un magasin de modes à l'instar de Paris, et augmenter la maigre retraite que la Préfecture de Police alloue à ses anciens agents.

— Nous serons riches, fit la jolie fille… Ah bien ! le jour où j'ai rencontré l'auto de M. Prince, je ne me doutais pas que c'était présage d'or.

Les mains des causeurs se serrèrent de nouveau, et tandis que M. Mariole s'éloignait gravement avec sa fille, riant, caquetant à son bras, Dodekhan reprenait pensif le chemin de son Hôtel.

p1 · ch10

Les horloges de la gare Montparnasse marquaient à peu près huit heures. Les rues, embuées par la nuit, se piquaient des feux des réverbères et des devantures des magasins.

Àquelques minutes d'intervalle, trois voitures pénétrèrent successivement dans la cour couverte du départ.

La première était une modeste voiture de place. Mariole et Tiennette, gais, bruyants, hilares, en descendirent. Leurs valises à la main, ils gagnèrent les salles d'attente, passèrent devant le guichet des billets sans s'y arrêter et parvinrent sur les quais.

L'ex-gardien de la paix et la gentille modiste choisirent un compartiment de première, s'y installèrent comme des gens d'importance ayant un long voyage à effectuer.

— En route pour la Rochelle-La Pallice, fit joyeusement Tiennette en sautant dans le compartiment.

— Chut ! chut ! maugréa son père..., pas tant de bruit. Si Prince nous découvrait ici, tu sais ce qu'a dit le Milord jeté sur notre chemin par une bonne étoile : Adieu les pièces d'or... Adieu le magasin à l'instar de Paris.

Bien gentiment, la modiste se blottit dans un coin, en personne qui s'incline devant un raisonnement sans réplique.

— Ah ! voilà les Américains !

Cette exclamation, de Mariole amena dans toute la personne de sa fille un frétillement curieux.

Sur le quai, au milieu d'un groupe d'employés chargés d'ombrelles, cannes, sacs à main, cartons minuscules, s'avançaient trois personnes.

Celles-ci venaient de descendre de la seconde voiture signalée dans la cour du départ, un superbe landau attelé de deux chevaux de prix.

— Les voyageurs : un homme, deux femmes, approchaient ; lui, grave, flegmatique, important ; elles, causant avec animation.

Il pouvait avoir cinquante ans, trapu, haut en couleur, sa robuste personne emprisonnée dans un complet de couleur indécise. Dans la salle d'attente, il avait avisé un surveillant et lui avait dit ces seuls mots :

— Ézéchiel Topee, Manitoba… ; wagon spécial.

Mots magiques qui avaient communiqué au fonctionnaire un empressement… épileptique.

Et comme ce dernier rassemblait des facteurs, des porteurs, le gentleman canadien, dont le nom, prononcé souvent par les feuilles quotidiennes, signifiait « milliardaire, roi du cuivre », etc., etc., le gentleman avisa la femme de chambre Nelly, de mise très simple et très élégante, qui semblait attendre à quelques pas.

— Ah ! vous voilà, Nelly.

— Tout est préparé droitement.

— Je m'en rapporte à vous. Veuillez donc aider miss Laura ; elle a tant et tant de petits paquets qu'elle n'en sortira pas toute seule.

La camériste s'inclina et rejoignit la jeune milliardaire, qui l'accueillit par des cris de joie.

— Ah ! Nelly, arrive donc, ma bonne… ; je te réclamais avec impatience… ; distribue mes colis, car vraiment c'est un travail au-dessus de mes forces.

Mignonne, potelée, souriante, agitée, se montrait miss Laura Topee. Blonde, charmante, pas aristocratique du tout, mais délicieuse quand même, elle était la vivante antithèse de sa fille de chambre, et les mauvaises langues, — Il s'en rencontre partout, — ne manquaient point de remarquer que si Laura possédait la fortune, Nelly, elle, en avait l'allure.

Celle-ci s'empressa de déférer au désir de sa jeune maîtresse, tout en lui disant en anglais, sans doute pour que les facteurs ne comprissent pas l'admonestation :

— Je vous ai déjà priée, miss, de ne pas me tutoyer. Cela est du plus mauvais genre.

Mais Laura éclata de rire.

— Oh ! tes leçons de maintien, c'était bon au Canada ; à présent que je suis venue à Paris, ça ne prend plus… Les Parisiennes sont au moins aussi mal élevées que moi, et comme Paris donné le ton au monde… désormais, c'est moi qui vais te dresser en liberté.

La jeune Américaine s'interrompit. Nelly secouait dédaigneusement la tête.

— Tu refuses ?

— Et avec raison, miss. Vous êtes fabuleusement riche ; chacun de vos mouvements fait flamber des rayons d'or ; on ne vous voit que dans un éblouissement. Moi, je suis dépourvue de cette auréole, on peut me regarder sans cligner des yeux, et me juger par suite plus sévèrement.

— Eh bien, est-ce fait ? demanda le roi du cuivre en se rapprochant.

— Oui.

— Alors, en route !

C'est ainsi que Mariole et Tiennette, du fond de leur compartiment, virent passer les milliardaires et leur escorte d'employés.

Tiennette murmura :

— Est-ce beau d'être riche comme ça !

Ce à quoi Athanase répondit philosophiquement :

— Ne te plains pas, fifille. Ce serait de l'ingratitude, au moment où un homme de bien nous paie un petit voyage en Amérique.

Penchée à la portière, la modiste regardait avec envie le groupe dont les Américains occupaient le centre. Soudain, elle se rejeta en arrière :

— Lui !

Sans doute, ce monosyllabe avait une signification pour Mariole, car il se pencha et coula un coup d'œil prudent sur le quai.

Un jeune homme brun, l'œil bleu très doux, la moustache fine, vêtu simplement, mais faisant valoir sa mise par une élégance native, passa à son tour devant le compartiment. À la main, il portait une légère valise de cuir jaune, et près de lui marchait un facteur chargé d'une caisse vert foncé, sur laquelle se détachaient, en lettres blanches, ces mots :

PRINCE DE TOURS
QUÉBEC, VIA LA PALLICE.

Ce voyageur, descendu de la troisième voiture dans la cour du départ, ne soupçonnait pas que sa vue pût motiver une émotion quelconque des passagers du train.

Il se hâtait en homme qui arrive juste à l'heure et craint de rester en arrière.

Cependant Tiennette disait en sourdine :

— Tu as vu l'inscription sur sa caisse… Si le Milord n'est pas content…

Ce qui provoqua chez Athanase un accès de fou rire, au milieu duquel il parvint à répondre :

— Il le sera, ma chère, il le sera…, et il le mérite, car c'est la Providence des touristes.

Mais cela n'était rien auprès de l'émoi provoqué par le personnage à la valise jaune dans le wagon spécial des riches Canadiens.

Laura Topee, qui s'installait à grand bruit, interrompit brusquement ses dispositions pour désigner l'inconnu, en disant d'un ton impossible à rendre :

— Oh ! père, posez vos yeux sur la caisse de ce gentleman.

— Je fais ainsi, chère Laura.

— Voyez… un prince…

— Je vois… et de Tours encore… un prince de la Loire, la région des châteaux historiques.

— Et qui se rend à Québec.

— Comme nous-mêmes.

— Sur le même paquebot probablement…

Elle n'ajouta pas un seul mot, mais se laissant choir sur la banquette, elle se prit à réfléchir profondément.

Celui qui eût pu surprendre les paroles qu'elle murmurait en elle-même, eût perçu ceci :

— Il a dit vrai, le masque de l'ambassade chinoise… Le Prince de Tours. Ah ! j'ai eu du mal à décider papa… il voulait encore rester à Paris… et alors, adieu la rencontre avec ce prince, ce joli prince je puis bien m'avouer que je le trouve joli, et très distingué… Oh ! il faut qu'il m'ait en affection pour oublier que je ne suis pas de sang royal… : il m'affectionnera, je ferai tout le possible pour cela. Certainement je le ferai.

Elle tressaillit, arrachée à ses réflexions.

La machine venait de lancer dans l'air un sifflement aigu, prolongé, dont vibrait le hall vitré de la gare.

Une légère secousse indiqua que le train se mettait en marche, et, à une vitesse uniformément accélérée, le convoi laissa bientôt

loin derrière lui les bâtiments de la Terminus-Ouest, rive gauche, dénomination technique de la station monumentale établie au boulevard Montparnasse, dans l'axe de la rue de Rennes.

Celui qui venait de motiver ces singulières conversations s'était modestement installé dans un compartiment de deuxième classe.

Sa valise soigneusement couchée dans le filet, il s'était accoté en face, dans un coin. Ses yeux grands ouverts regardaient sans voir, et une teinte de mélancolie obscurcissait son visage aimable. Il était seul, circonstance favorable pour le rêve, et il rêvait.

Soudain, sa vue fut sollicitée par deux lignes d'écriture noire, que la lanterne du wagon éclairait. Elles s'étalaient sur le fond jaune de sa valise et figuraient l'inscription relevée naguère sur la caisse actuellement aux bagages :

PRINCE DE TOURS
QUÉBEC, VIA LA PALLICE.

Le voyageur eut un sourire.

— Satané Athanase ! murmura-t-il. Il a la rage de m'anoblir ! Voilà qu'ici encore il a oublié la virgule. Écrit ainsi, on croirait que je suis un prince prétendant, prince de Tours, descendant direct des Bourbons-Valois-Orléans. Pauvre prince que M. Prince, représentant de la maison Bonnard et C, de Tours : vinaigres, pruneaux, condiments, vins et liqueurs. Voilà la première fois que je comprends bien l'importance de ce petit signe que l'on dénomme « virgule ». Qu'on le mette entre Prince et de Tours, ou qu'on ne le mette pas, quelle différence dans le sens ! Quelle différence dans la position !

Ces réflexions paraîtront singulières de la part d'un voyageur de commerce ordinaire. En général, les membres de cette honorable corporation sont des gens pratiques, tout à l'action, pour lesquels la philosophie manque de charme.

Mais ainsi que M. Kozets l'avait fort nettement indiqué dans son rapport, Albert Prince était un poète, un philosophe, et l'occupation commerciale n'était point suffisante pour le distraire de la préoccupation idéale.

Il monologua tant et si bien qu'il s'endormit.

Un arrêt brusque le réveilla.

Il se souleva, considéra d'un œil ensommeillé le hall d'une gare, l'horloge qui marquait quatre heures trente-trois. Il sursauta au passage du conducteur du train, courant le long du convoi, en lançant d'une voix blanche, comme automatique :

— Niort… dix-sept minutes d'arrêt… buffet !

— Allons, murmura-t-il, un café va me remettre d'aplomb !

Sur ce, il saisit sa valise, marmonna :

— Il ne faut pas tenter les voleurs.

Et sauta sur le quai.

Deux minutes plus tard, sous la clarté blafarde du jour à son début, il était attablé au buffet, un bol de « noir » devant lui, avec croissants et beurre.

Mais, là, il eut l'impression étrange d'être le point de mire de la curiosité de plusieurs voyageurs. À sa droite, s'étaient installés deux hommes qui lui étaient totalement inconnus : l'un jeune,

vingt ans à peine, d'une beauté hindoue ou orientale ; l'autre, pâle de teint, de cheveux, de prunelles. Ceux-ci dégustaient des tasses de chocolat.

Àgauche, Ézéchiel Topee et Laura prenaient du thé, avec œufs sur le plat et sandwiches ; tandis qu'à une table voisine, Nelly Bonestone absorbait rêveusement un café au lait, dans lequel elle trempait du bout des doigts des rôties beurrées. Mais qu'ils fussent voués au chocolat, thé ou café crème, les convives avaient les yeux fixés sur Prince.

— Il paraît que je les intéresse, se confia celui-ci en aparté.

Puis, avec un vague sourire :

— Après cela, la bêtise humaine est d'un usage facile, même en voyage.

Qu'eût-il dit s'il avait pu deviner qu'à ce moment, dans le train on s'occupait aussi de lui ? Son ami Mariole, dont il ne soupçonnait pas la présence, l'avait guetté, et, après l'avoir vu disparaître dans le buffet, avait sauté sur le quai, en disant à Tiennette :

— Reste là, il ne faut pas qu'il nous voie avant l'arrivée à La Pallice.

— Je reste, papa. Mais j'accepterais bien un café en attendant.

— Entendu… je ne descends pas pour autre chose.

Et plus légèrement que l'on ne l'eût attendu de son âge apparent, Athanase courut à un gamin du buffet, poussant devant lui une voiturette, et lui commanda café, pains beurrés.

Un instant plus tard, tous deux buvaient le liquide noir, que les buffets décorent du nom de café, et la portière refermée, les rideaux tirés, comme si le wagon était un temple consacré au sommeil, tout en grignotant des tartines, ils coulèrent un regard par des interstices perfidement ménagés. Ils surveillaient l'entrée du buffet.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées que Prince se montrait, regagnant placidement son compartiment.

Àdix pas en arrière, Topee, Laura et Nelly apparurent, le dévorant littéralement des yeux.

— Eh ! eh ! grommela l'ex-agent, je crois que les Américains ont mordu à l'hameçon. Foi de pêcheur, nous aurons de la malchance, si nous ne les ferrons pas.

Mais il s'interrompit.

Les buveurs de chocolat se montraient à leur tour. Pour ceux-ci, Mariole esquissa un sourire :

— Tiennette ! le patron !

Et faisant signe à sa fille de regarder :

— Tu vois bien celui qui l'accompagne ?

Il désignait Kozets, marchant auprès de Dodekhan.

— Oui, papa.

— Eh bien, c'est un policier, sûr. J'ai appartenu trop longtemps à la Préfecture pour m'y tromper.

— Oh ! oh ! le « Milord » se défierait de nous ?

— C'est son droit, ma chère… Il paie, donc il peut contrôler.

— Alors ?…

— Il s'agit de marcher droit, d'exécuter à la lettre les instructions de celui qui nous couvre d'or. Jusqu'à présent, j'ai obéi méticuleusement. Il consulta son carnet et lut à mi-voix.

— « Inscrire sur les bagages la mention ordinaire adoptée par notre voyageur : Prince, de Tours ; mais supprimer la virgule, — je l'ai supprimée. — Prendre sans qu'il s'en doute le même train que lui, — nous y sommes.

Il s'interrompit :

— Avant d'aller plus loin, je voulais te faire une recommandation, ma Tiennette. Obéir est bien, se taire est parfait. Oublie que tu es jeune fille, c'est-à-dire bavarde.

Noblement, Tiennette étendit la main dans l'attitude classique du serment :

— Je serai muette comme une carpe.

— Oh ! le mutisme n'est pas nécessaire. Il suffit seulement de dire des choses utiles.

Courant le long du train, les employés fermaient les portières avec bruit, glapissant d'une voix monotone :

— Messieurs les voyageurs, en voiture !

Les différents acteurs du drame s'empressèrent de reprendre leurs places, et, la locomotive sifflant, le convoi se remit en marche.

il se hâtait en homme qui arrive juste à l'heure.

Àsix heures du matin, on entrait en gare de La Rochelle, puis par la petite voie de raccordement de La Pallice, on atteignait cette dernière station à six heures vingt-quatre.

Alors, à la grande joie de Mariole, trois filatures successives se dessinèrent sur le quai.

Ézéchiel Topee et sa fille filaient Prince.

Athanase, doublé de Tiennette, suivait les Américains. Enfin, Dodekhan, avec Kozets à son côté, marchait dans les traces de ces derniers.

La course des voyageurs vers la tente des paquebots se marque. Les agiles prennent la tête, les éclopés restent en queue. C'est une théorie de gens affairés le long des quais.

Parmi les premiers, Prince atteint le Canadian. Il se présente à la coupée.

— Prince, de Tours, deuxième classe, cabine 22.

— En deuxième classe, le prince ! murmure derrière lui une petite voix mutine.

Si vite qu'il ait marché, les Américains n'ont pas été distancés. Laissant Nelly s'occuper des bagages, Laura a entraîné son père. En vain celui-ci, soufflant, époumonné, n'a cessé de gémir :

— Laura, cette allure me coupe la respiration, par l'orteil de Satan ! (By Satans toe !)

La gentille enfant gâtée s'est bornée à répliquer :

— C'est exprès, papa ; les affaires vous éloignent trop des sports ; je rectifie cela.

Et, de fait, elle a si bien rectifié, qu'Ézéchiel est cramoisi, et que sa respiration haletante soulève sa poitrine et son abdomen ainsi que des montagnes en proie à une convulsion volcanique.

— Le prince, en deuxième classe ! répète Laura d'un ton mélancolique.

— Bon, riposte Topee s'épongeant le front. Un prince, pas riche… ce sera moins cher d'achat.

— Oh ! n'oubliez pas que c'est votre fille qui achète, et qu'elle doit à votre honneur de roi du cuivre de se montrer généreuse.

Ézéchiel a un large rire. Il enfonce ses mains chargées de bagues dans ses poches, bombe l'estomac en une rotondité satisfaite.

— Vous avez raison, ma gazelle aux pruneaux, tout à fait raison. La fille du roi du cuivre doit acheter un prince tout en or. Dorez-le donc à votre guise, cela n'est rien pour moi.

Cependant, Prince a disparu. Rien ne l'a averti qu'une jolie voix parlait de sa personne. Il a gagné sa cabine, choisi sa couchette, disposé ses colis. Puis, ces divers soins pris, il remonte sur le pont.
Prince a disposé ses colis dans sa cabine.

— Un tour au télégraphe, murmure-t-il, pour annoncer à Bonnard et C mon arrivée ici.

Sur ce, il regagna le quai, frôla au passage Laura, sans voir les doux yeux de l'Américaine, et d'un pas accéléré reprit le chemin

de la gare. Il était absorbé, ce brave Prince, car il ne reconnut pas Mariole, lequel, Tiennette pendue à son bras, arrivait sans se presser et eut tout juste le temps de se dissimuler derrière un amoncellement de colis.

Mariole se frotta les mains.

Parfait !... Il nous laisse le champ libre ; nous pourrons nous installer sans craindre d'être surpris par lui.

Il n'acheva pas.

Une main venait de se poser sur son épaule. Se retournant, l'ex-gardien de la paix se trouva face à face avec Dodekhan et son inséparable compagnon Kozets.

Il salua militairement, rectifia la position, attendant les ordres.

— Montez à bord et venez me rejoindre dans ma cabine.

— Bien.

— L'affaire est engagée ; mais le plus difficile nous reste à faire.

— Le plus difficile ? répétèrent d'une même voix Tiennette et son père.

— Sans doute !... Nous avons à décider Albert Prince à jouer son rôle dans l'aventure.

Tiennette devint grave.

— Aïe ! Aïe ! murmura-t-elle.

— Cela vous paraît difficile, mademoiselle ? demanda le Turkmène.

— Difficile, ah ! monsieur, dites : impossible… En dehors de lui, tout ce que vous voudrez… Mais s'il doit agir, jamais il ne consentira.

— Vous croyez ?

Elle affirma énergiquement du geste.

— Albert, voyez-vous, est un honnête homme, un vrai. Si on lui dit que nous avons rêvé de lui faire faire un beau mariage avec des millions, et que pour cela nous… mentons comme des… dentistes, il refusera net… Nous, c'est autre chose, nous l'aimons beaucoup. Vous nous avez affirmé que vous vous intéressiez à son bonheur… Vous nous comblez de cadeaux, etc… Bref, nous marchons dans le sens que vous indiquez… ; mais lui, lui, il voudra savoir le pourquoi, le parce que de votre intérêt… Il sera bien, plus curieux que nous…

— Eh ! interrompit le jeune homme sans rien perdre de son calme, ainsi que je vous l'ai déclaré, je ne pourrai m'expliquer que le jour où le mariage sera décidé. Avant cela, je veux porter seul le poids d'un secret, dont la divulgation rendrait impossible le bonheur que j'ai rêvé pour ces deux jeunes gens : Albert, Laura.

— Alors, j'ai bien peur.

— Oh fi ! Une Parisienne qui tremble !…

— Ah ! je ne demanderais qu'à avoir confiance.

— En ce cas, accompagnez monsieur votre père dans ma cabine, et je vous dirai ce qu'il faut faire, pour que ce brave garçon s'embarque en un imbroglio, d'où il ne sortira plus qu'avec notre permission.

Dodekhan s'inclina et se dirigea avec Kozets vers la passerelle.

Tout en marchant, il monologuait :

— Il paraît que mon… frère adoptif est un tout à fait brave garçon… Tant mieux ! Je n'aurai que plus de plaisir à exécuter la suprême volonté de la « Française » !

p1 · ch11

Une demi-heure après, Mariole et sa fille sortaient mystérieusement de la cabine de première classe, retenue à bord du Canadian par le riche inconnu, auquel ils obéissaient sans rien savoir de lui… pour deux intérêts :

L'un noble…, celui de leur ami Albert Prince ;

L'autre moins admirable…, le leur propre, composé du plaisir d'accomplir aux frais du « Milord », comme ils appelaient Dodekhan, un superbe voyage, et aussi de l'espoir ambitieux d'obtenir une commandite suffisante pour ouvrir, dans une cité canadienne, un magasin de modes à l'instar de Paris.

Amitié et rêves d'avenir doré se mêlaient dans leurs cervelles fantasques.

Tous deux se rendirent dans les couloirs de seconde classe, s'assurèrent que le représentant de la maison Bonnard n'était pas encore de retour, et remontèrent sur le pont pour le guetter.

Ils vinrent s'adosser à la façade du salon des premières. De là, ils surveillaient la passerelle, et jouissaient du spectacle du port, des quais, où s'agitaient des porteurs, des négociants, des camionneurs.

Le père et la fille s'abandonnaient au charme de cet instant de repos, après la nuit passée en chemin de fer, quand brusquement tous deux tressaillirent, échangèrent un regard et tendirent l'oreille vers la porte du salon ouverte à côté d'eux.

Un bruit de voix s'en échappait.

D'un même mouvement, ils coulèrent des yeux curieux par l'ouverture.

Miss Laura Topee s'y trouvait, discutant avec un homme de taille moyenne, trapu, le visage très brun encadré d'un collier de barbe noire. Et ces phrases parvinrent aux voyageurs :

— Vous oubliez, miss Laura, qu'encouragé par vous, j'ai pu croire que j'étais agréé comme fiancé.

— Je n'oublie rien, señor Orsato Cavaragio.

— Quand je sus votre retour décidé, je voulus vous donner une marque d'estime particulière, et je résolus de venir à votre rencontre jusqu'en France. C'est là, veuillez le remarquer, un déplacement notable…

— Pour lequel mon père vous indemnisera.

Tiennette et Mariole échangèrent un regard.

Ce dialogue de fiancés leur semblait réellement original.

La réplique de Laura cingla sans doute son interlocuteur qui, on s'en souvient, avait traversé l'Atlantique au reçu d'une lettre du roi du cuivre, — car il grommela d'un ton rogue :

— Ce n'est point avec des dollars que l'on paie une amabilité.

— Ah ! et avec quoi donc, je vous prie ?

— Avec de l'affection, Laura.

L'Américaine fit entendre un petit rire sec :

— Alors, vous pensez que l'affection s'achète… Vous vous trompez, señor. Ce sont là des idées du Sud. On achète un mari, une femme, si l'on est assez riche ; mais l'affection, c'est autre chose.

— Vous êtes cruelle, miss Laura.

— Juste assez pour être sincère.

— Voyons, parlons affaires et de façon raisonnable. J'ai d'immenses propriétés dans l'Arizona et la Californie…

— Tout comme mon père dans le Nord.

— Ne puis-je au moins acheter l'épouse : je m'efforcerai ensuite de conquérir sa tendresse ?

— Ah bien ! murmura Tiennette, ils ne sont pas ordinaires, les futurs d'Amérique.

Mais Mariole lui fit signe de se taire. La conversation continuait :

— Vous ne m'avez pas comprise, disait Laura.

— En quoi, chère miss ?

— En ceci. Ainsi que toute Américaine, je considère le mariage comme un but pour la jeune fille. Quand vous avez demandé ma main, vous ne m'avez point paru un parti méprisable. De votre personne, vous n'êtes pas mal ; votre fortune égale à peu près celle de mon père, donc j'étais sûre de ne point déchoir. Bref, si je n'étais pas entraînée vers vous par une attraction particulière, du moins vous ne m'inspiriez aucune aversion.

— Je vous remercierais de l'aveu, si, moi, je ne ressentais pour vous une tendresse profonde…

Laura l'interrompit vivement :

— Nous parlons affaires, señor… Le mariage est une affaire, songez-y…

— Oh ! relativement.

— Point, une affaire absolue, du fait que chacun prend charge du bien d'autrui. La femme devient gérante de la fortune de l'époux ; le mari est caissier de la liberté de l'épouse. Seulement notre convention de fiançailles ne pouvait être que provisoire et essentiellement révocable.

— Hélas !

— Ne dites pas de ces mots de regret. Il vaut mieux une bonne rupture qu'une mauvaise union.

— Je ne trouve pas.

La gentille miss haussa les épaules.

— Cela démontre que vous n'êtes point pratique et donne raison à mon père, qui affirme l'infériorité morale des gens du Sud.

Il y eut un silence, après lequel Laura poursuivit :

— En venant en France avec mon père, je me croyais bien résolue à contracter hymen contre vous, avec bail perpétuel. Mon séjour à Paris m'a démontré que je me trompais sur ma détermination, et qu'il existait des clauses de résiliation, qu'un informé insuffisant ne m'avait pas permis de dégager jusqu'à ce moment.

— Je n'ai pas de titre de noblesse ?

— Justement.

— Cela est inférieur à la fortune, puisque avec de l'argent on achète un titre.

— Erreur de raisonnement ; car avec un titre on achète une fortune. Ce sont donc des valeurs équivalentes, dont la supériorité devient une simple question de préférence.

— God bless you ! Je préfère la richesse, moi, Orsato Cavaragio.

— Je possède l'or, trouvez bon que je préfère le titre.

— Je ne saurais m'y opposer. Seulement, miss Laura, vous m'avez fait votre profession de foi. Souffrez qu'à mon tour je vous dise mon inébranlable résolution.

— Je vous écoute avec intérêt.

Le fiancé éconduit prononça lentement :

— Nous autres, dans l'Arizona, nous avons du sang espagnol dans les veines. Est-ce pour cela que notre civilisation saxonne demeure superficielle ? que notre âme reste irrémédiablement latine ? Je dois le croire. Toujours est-il que, comme nos ancêtres ataviques, notre affection est exigeante, violente, égoïste peut-être, mais follement dévouée. C'est ce sentiment que j'éprouve à votre égard.

Elle s'inclina coquettement.

— Quand nous avons donné notre cœur, il nous est impossible de le reprendre…

— Cela doit être bien gênant.

Orsato eut un geste violent ; mais, se dominant, il reprit avec un flegme menaçant :

— Très gênant, en effet, pour celle qui l'a reçue en don.

Elle persifla :

— Je vous certifie que non.

— Très gênant, continua le señor Orsato, car si je m'incline devant votre arrêt, en ce qui me concerne…, je ne saurais permettre à personne de convoiter l'inestimable trésor qui m'échappe.

Cette fois, Laura eut un léger sursaut.

— Pardon ! Vous dites ?…

— Je dis que quiconque aspirera à votre main aura à compter avec moi. Le couteau, le revolver, le poison même, doivent ame-

ner le trépas d'un adversaire qui me ravirait la consolation de penser : Miss Laura t'a refusé le bonheur, du moins elle ne l'accorde à personne.

Une rougeur rageuse avait monté au front de la jeune fille.

Les lèvres pincées, elle demanda :

— De quel droit prétendez-vous peser sur ma vie ?

Lui ricana, faisant un calembour que la situation rendait tragique :

— Je ne sais si cela est droit ou courbe. Le certain est que cela sera ainsi, et que rien n'empêchera que cela soit.

— Mais je vais vous haïr !

— La haine vaut mieux que l'indifférence.

— Je défendrai au mari de mon choix de se battre avec vous.

— À votre aise. Je l'insulterai tant…

— Il vous traduira devant les tribunaux.

— S'il y tient. Mon avocat, payé pour cela, le traînera dans la boue.

Pas un mot de cette conversation peu banale n'était perdue, pour les auditeurs postés à l'extérieur du salon.

Tiennette, incapable de se tenir, pouffait littéralement de rire : Il salua et continua son chemin.

— Non, dit-elle à l'oreille de son père ; cette façon de faire sa cour ! Ah bien ! si c'est là ce qu'on appelle le flirt américain !…

Dans le salon, miss Laura, qui avait semblé prête à bondir sur le señor Orsato, s'était brusquement tournée vers la porte, et elle disait d'un ton impossible à rendre :

— Le prince… le prince ! Son Altesse paraît à la coupée.

Mariole et sa fille regardèrent du côté indiqué et un cri faillit leur échapper.

Celui qui, à cet instant, mettait le pied sur le pont, était tout simplement Albert Prince, lequel, son télégramme expédié, venait prosaïquement réintégrer sa cabine de seconde classe.

Et soudain l'Américaine, d'un pas précipité, sortit du salon, s'arrêta de manière à se trouver sur le passage du jeune homme, et lui adressa une profonde inclination.

Prince eut ce geste de surprise de l'homme qui ne reconnaît pas une personne rencontrée, puis il salua à son tour et continua son chemin.

— Voilà qu'elle le salue, l'English Américaine, murmura Tiennette… Allons vite lui conter l'histoire que nous a soufflée le « Milord »… Voyez-vous que la « Miss » lui parle avant… Il n'y comprendrait rien.

Mais son père la retint.

— Un instant encore.

Au même moment, Orsato Cavaragio rejoignait Laura, questionnant :

— Qui est cet homme ?

Et la jeune fille, plantant son regard dans les yeux du gentleman, répondit :

— Quelqu'un que vous êtes trop maigre sire pour provoquer, que vous n'êtes pas assez fort pour salir…

— Vraiment ! Il est donc bien riche ?

— Il est plus riche que cela. Il est prince de Tours, descendant des rois de France.

Là-dessus elle s'enfuit, laissant Orsato abasourdi. Quant à Mariole et à Tiennette, ils se regardèrent avec une sourde inquiétude.

— Diable ! grommela le premier, diable !…

— L'écheveau s'embrouille, appuya la modiste.

— Cet imbécile d'Orsato, elle n'avait pas besoin de lui raconter…

Mariole t'interrompit :

— Nous signalerons cela à « Milord ». En attendant, il faut convaincre Albert…

— Ah ! le convaincre…

— Ou, du moins, lui conter la chose de façon qu'il se croie convaincu,… ce qui, pour nous, est tout à fait la même chose.

Sans dire plus, il se précipita vers le panneau des secondes.

Tiennette s'y engouffra à sa suite, et bientôt tous deux s'arrêtèrent devant la porte de la cabine de Prince.

D'un doigt impatient Mariole heurta le bois :

— Toc ! toc !

— Entrez ! répondit la voix du jeune homme.

Mariole, Tiennette firent aussitôt irruption dans la cabine, où Prince disposait méthodiquement valise et malle, qu'un facteur de la gare avait apportées à bord.

— Vous, monsieur Mariole… et mademoiselle Tiennette ! Vous que j'ai laissés à Paris… je vous retrouve ici…

L'ex-agent mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut !

— Quoi ? Il ne faut pas vous interroger ?

— Pas comme cela.

Le jeune homme ouvrit des yeux énormes, exprimant un sentiment voisin de l'ahurissement.

— Ne faites pas des yeux aussi surpris, conseilla Athanase, c'est de vos oreilles que j'ai besoin.

— De mes oreilles ?

— Et de votre intelligence. À cette heure, moi qui vous ai sauvé la vie en venant ici, je viens vous donner de vos nouvelles, vous enseigner à faire votre connaissance, à entamer avec vous-même les relations inattendues, auxquelles la politique et la magistrature vous ont conviées sans vous consulter.

— Ah ! fit seulement Prince, complètement effaré par cet incompréhensible exorde.

— Pourquoi cette accumulation de faits étranges, contraires à la marche ordinaire des choses ? reprit Mariole. Pourquoi, me demanderez-vous ?

— Ma foi, si vous le permettez, j'avoue qu'en effet…

— Je le permets. Je ne suis là que pour vous éclairer.

— Ah ! tant mieux.

— Un grand danger vous a menacé, vous menace encore.

— Un grand danger… Moi ?

— Vous, directement ; Tiennette et moi, par ricochet, car nous sommes décidés à défendre notre ami, et nous nous sommes portés garants pour lui.

— Je ne veux pas que vous vous mettiez en péril pour moi.

— Trop tard, prononça dignement Mariole ; je suis engagé dans votre jeu.

Une secousse légère, qui fit chanceler les trois interlocuteurs, annonça que le Canadian quittait l'amarrage.

— Mais, au fait, reprit le représentant de commerce… de quoi vous êtes-vous portés garants… Je n'ai aucune dette, aucun engagement…

— Ah !… naïf que vous êtes ! Une créance, un traité ne vous mettraient pas en péril.

— C'est juste, mais quel est ce péril ?

D'un geste théâtral, Athanase désigna la couchette.

— Asseyez-vous. Moi, je parlerai debout.

Tandis que Prince et Tiennette obtempéraient à son invitation, il rouvrit la porte de la cabine, scruta le couloir d'un regard soupçonneux. Puis il referma et revint à son hôte tout interloqué de ces prudentes façons.

— Tout d'abord, commença le père de la modiste, je dois vous expliquer comment vous nous retrouvez, nous, bons bourgeois de Paris, sur ce navire à destination du Canada.

— Oh ! inutile.

— Pardon ! très utile au contraire. Vous nous dites adieu hier, à midi ; vos courses étant longues, vous pensiez plus pratique de vous rendre ce soir à la gare sans repasser par chez nous. Parfait, à midi, nous ne songions pas plus à aller au Canada que la Tour Eiffel.

Àune heure et demie, il n'en était plus de même.

— À une heure et demie ?

— Du moins, notre pendule marquait cette heure… Elle va bien et à cinq minutes près, on peut tenir ces indications comme exactes.

— Mais le péril ?…

— Attendez, hier soir, nous prenions, à Montparnasse, le train de neuf heures pour La Rochelle-La Pallice.

— Mais, moi aussi.

— Je le sais, je vous ai vu du reste à Niort.

— Et vous ne m'avez pas appelé…

Mariole leva les bras au ciel comme pour le prendre à témoin, mais la cabine étant basse, il se heurta les mains au plafond, ce qui l'engagea à prendre un ton pathétique :

— Ô jeunesse impatiente, toujours prompte en paroles oiseuses… À Niort, je ne pouvais pas… l'épée de Damoclès était suspendue sur votre tête.

— Une épée maintenant ?

— Sous la forme d'agents secrets qui vous observaient et qui — l'ex-sergent de ville prit un ton mélodramatique, — vous auraient étendu à terre d'un coup de couteau, si un mot maladroit était sorti de votre bouche.

Àcette affirmation Albert ne trouve rien à répondre.

Seulement toute sa personne exprima une telle stupéfaction, que Tiennette dut tourner la tête pour cacher les contractions hilares de sa mutine physionomie.

Mariole, lui, demeurait imperturbable.

Il narrait avec aisance la fable soufflée tout à l'heure par Dodekhan.

— Mais pourquoi tout cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? put enfin bégayer Prince.

Athanase prit un temps, toussa pour s'éclaircir la voix et, avec une emphase persuasive :

— La police française veut cacher la fugue d'un prétendant, qui est venu conspirer en France et lui a échappé. La position de

plusieurs hauts fonctionnaires est en jeu, il y a des députés compromis…

— Des députés à présent… Oh ! ma tête ! ma tête !

— Je m'explique. Le prétendant, muni d'appuis et de capitaux, est parti, sans avoir été arrêté, vers les pays jaunes, où il veut se tailler un royaume avec l'aide des Japonais victorieux.

— Bon !

— C'est là un motif de complications avec la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne, avec tous les pays européens qui ont des intérêts là-bas.

— En quoi cela me touche-t-il ?

— Vous ne saisissez pas… c'est pourtant simple.

— Simple, gémit le jeune homme… ; jamais simplicité ne m'apparut plus complexe.

Mariole lui appuya la main sur l'épaule.

— Eh bien, l'on est venu chez moi de la Préfecture.

— Chez vous ?

— Parfaitement, on voulait savoir où vous rencontrer parce que, pour disqualifier le prince, et calmer toutes les susceptibilités diplomatiques, il était question de…

— De… ? achevez, vous me mettez sur des charbons.

— De vous faire assassiner.

— Hein ?

— Comme je vous le dis.

Du coup, Albert se prit la tête à deux mains et d'un ton où pointait un commencement de colère :

— En quoi ma mort eût-elle disqualifié le prince ?

— C'est le prince de Tours.

— Le… ? Et alors, moi Prince…

— De Tours, avec une virgule après Prince…

— Que vous n'avez marquée ni sur ma valise ni sur mes bagages.

Avec un aplomb renversant, Mariole répliqua :

— Pardon, je l'avais marquée… On a des lettres, mon cher ami, et l'on ne néglige pas un signe aussi important qu'une virgule.

— Mais alors ?…

— Alors, on l'a effacée, preuve de l'acharnement de la police. On vous subtilisait vos papiers. Vos bagages, portant, la mention Prince de Tours, étaient confisqués. La police affirmait que le personnage gênant était défunt, et déclarait l'autre un imposteur. Cela le brûlait dans le monde diplomatique blanc et jaune, et la parade se trouvait jouée, sur votre dos. Est-ce clair ?

— Enfin, soit ; mais à présent ?

— À l'énoncé du sort qui vous était réservé, je me suis récrié.

— Je vous en remercie.

— Ma fille aussi.

— Je vous remercie, mademoiselle Tiennette.

— J'ai sauté dans un fiacre, volé à la Préfecture, et en les menaçant d'un ami inconnu qui aurait publié l'affaire dans les journaux s'il vous était arrivé malheur, j'ai obtenu, en me portant garant de vous, que l'affaire fût conduite autrement.

— Comment, mais comment ?

Mariole prit un temps, comme s'il eût voulu aiguiser encore la curiosité de son interlocuteur, puis doucement :

— Vous jouerez le rôle de Prince de Tours, sans virgule.

— Moi ?

— Vos faits et gestes, surveillés par la police, mentionnés par les journaux au besoin, serviront à déconsidérer le véritable prétendant, à le rendre suspect à la cour japonaise, et à rendre le calme aux chancelleries d'Europe.

Le représentant de la maison Bonnard eut un rugissement :

— Et vous comptez que je vais être Prince malgré moi ?

— J'ai promis, mon ami.

— Mais je refuse.

— Alors, prononça. Mariole d'un ton douloureux, c'est la mort sans phrases… La Préfecture, qui n'est que l'agent du gouvernement en tout cela, reprend son premier plan… et l'assassin, qui est sans doute à bord, vous égorge.

— C'est insensé.

— Et ma Tiennette, et moi-même, déjà suspects pour vous avoir défendu… le ciel seul sait le sort qui nous est réservé !

L'astucieux sergent, de ville leva les yeux au plafond, comme pour prendre le ciel à témoin.

Tiennette se voila le visage de ses mains.

Cette mimique bouleversa le jeune homme.

— Voyons, voyons, fit-il, je ne voudrais pas attirer le malheur sur vous… Vous avez cru bien faire.

— Et je le crois encore, cher ami.

— C'est possible.

— Alors acceptez… Qu'est-ce que cela vous fait ?… L'autre prince est au diable, en Mongolie, que sais-je ?… Vous, vous ferez plaisir au gouvernement… vous agirez en bon Français… ce sera la décoration peut-être… sans compter que cela vous facilitera singulièrement le placement des produits de Bonnard et C.

Cette fois, Albert daigna sourire.

Il était représentant de commerce après tout. Son voyage en Amérique devait être le tremplin de son avenir. Les derniers arguments de son interlocuteur le décidèrent.

En somme, le bien à recueillir lui apparaissait clairement, tandis que le mal résultant de l'aventure restait problématique.

Il eut pourtant une suprême hésitation.

— Je reste libre de dépouiller mon rôle…

— Et de nous perdre avec vous… quand il vous plaira !

— Bon, alors, va pour le prince… Seulement, un prince en deuxième classe…

— Précaution pour garder l'incognito.

— Sans suite…

— Ma fille et moi composerons votre maison militaire et civile.

— Eh bien, soit ! J'accepte… jusqu'à nouvel ordre.

Comme si l'on eût attendu ce moment, on frappa discrètement à la porte de la cabine.

Les trois amis se regardèrent.

— Une visite, murmura Prince.

On frappa de nouveau.

Tiennette se leva, courut à la porte en disant :

— Après tout, nous n'avons aucune raison pour refuser d'ouvrir.

Et sur cette affirmation, parfaitement contestable d'ailleurs, elle fit tourner le panneau sur ses gonds. Aussitôt elle eut un cri de surprise :

— M. le second du bord !

L'officier désigné apparaissait en effet dans l'encadrement de la porte.

— Pardon, je vous dérange, fit-il en saluant profondément le représentant de la maison Bonnard et C.

— Monsieur Gaylin, je crois, prononça le jeune homme encore mal revenu de sa surprise ?

— Lui-même, mais je reviendrai, je vois que vous avez du monde…

— Des amis pour lesquels je n'ai point de secret.

M. Gaylin salua Mariole et Tiennette avec cette courtoisie particulière aux officiers de marine, puis gracieusement :

— Alors, je remplis ma mission.

— Une mission ? répéta Prince.

— Délicate, j'ose le dire. Mais si l'expression me trahit, je vous supplierai de songer seulement à l'intention respectueuse et dévouée.

Prince jeta un coup d'œil vers Mariole.

Évidemment il implorait le secours de l'agent, car le ton, l'attitude du second du Canadian le troublaient. Il n'était point accoutumé à se voir, lui représentant de commerce, bombardé de respect, de dévouement. Et cela le troublait prodigieusement de sentir ces sentiments se déverser en pluie sur sa personne. Toutefois il réussit à répondre assez dignement :

— Je vous écoute, monsieur.

— Voici la chose. Respectueux d'un incognito…

— Ah ! l'incognito… fit légèrement Albert aussitôt rappelé à l'ordre par un coup de coude de Tiennette.

— Incognito dont les motifs doivent échapper à notre curiosité ; nous éprouvons, le capitaine et moi, une tristesse à la pensée que l'héritier d'une couronne est contraint de descendre du trône à une cabine de deuxième classe.

Albert ouvrit la bouche. Mariole posa sans façon son pied sur celui du jeune homme…

Et comme l'agent pesait exactement 184 livres, les orteils d'Albert furent comprimés à ce point que la parole, peut-être imprudente, qui allait jaillir de ses lèvres se transforma en un cri de souffrance.

L'officier sursauta :

— Qu'arrive-t-il à Votre Altesse ?

Il se reprit bien vite :

— Non, c'est ma langue qui a fourché ; je voulais dire : Que vous arrive-t-il, monsieur ?

— Oh ! rien, du tout.

— Pourtant ce cri ?

Mariole jugea prudent d'intervenir.

— Un cri n'est rien, cher monsieur. Comme les paroles, les cris volent…

— Et l'orteil reste, acheva tout bas Albert, secouant son pied endolori.

Il y eut de la surprise sur les traits de l'officier ; toutefois il n'insista pas et reprit :

— Bref, le commandant et moi avons espéré que vous voudriez bien prendre place aux repas de premières et vous promener sur le pont, au salon, partout, comme si vous occupiez une cabine de cet ordre.

— Moi ? fit Albert à cette conclusion inattendue… mais…

— C'est bien et c'est juste, s'écria vivement Tiennette d'un ton pénétré.

— Ah ! vous trouvez, bégaya le représentant de commerce, ayant l'impression qu'au milieu de cette imbroglio, se corsant à chaque minute, il allait perdre la raison.

Le second insista.

— Acceptez l'hommage de marins. Si notre langage n'a pas la souplesse de celui des gens de cour, notre désir d'honorer un passager tel que vous est profond, sincère, et ce nous serait une déception de vous voir repousser notre proposition.

Pensif, Prince ne répondit pas.

L'offre de l'officier tenait à l'erreur de personne dont Mariole l'avait prévenu à l'instant. Et son esprit loyal lui faisait trouver indélicat d'accepter. Faire plaisir au gouvernement français, c'était bien ; mais de là à exploiter la crédulité publique, il y avait un abîme.

Heureusement Athanase veillait.

Sur le front du représentant il lut l'hésitation. Si Albert répondait par un refus, c'en était fini de toutes combinaisons. Échouer quand le plus fort semblait fait ! Jamais de la vie ! Il y allait du magasin de modes de sa fille !

Dignement, il fit un pas en avant, masqua en partie Albert et, saluant le second :

— Monsieur, dit-il en baissant la voix, pour mon maître, j'accepte !

— Pour votre maître ?

— Pour votre maître ? redit Albert absolument ahuri.

Mariole se redressa de toute sa hauteur.

— Athanase, général comte Mariole, chef de la maison militaire de Son Altesse.

Ce ne fut pas un salut, mais un plongeon qu'exécuta l'officier à cette annonce.

— Or, continua l'ex-agent de la paix, je vous exprime la royale gratitude d'un prince, qui ne pourrait l'exprimer lui-même, sans trahir son incognito.

— Monsieur le comte, s'écria le second, conquis par le grand air de l'ancien sergent de ville, il est bien entendu que vous-même jouirez des mêmes avantages.

— Je vous remercie ; ma fille et moi occupons des cabines de premières… cela faisait partie du déguisement que vous avez percé à jour…

— Mais que nous ne trahirons pas, général, soyez-en persuadé.

Sur quoi, l'officier s'inclina et se retira, allant porter à son supérieur le compte rendu de sa mission si heureusement terminée.

Prince restait seul en face de Mariole et de Tiennette.

Il crut le moment venu de se rattraper de sa contrainte passée, en accablant de reproches les artisans de sa situation actuelle.

— Ah çà ! commença-t-il…

Mais la modiste trancha la phrase commencée.

— Pas de discours !

— Hein ? Vous me défendez de parler à présent ?

— Dans votre intérêt, monsieur Albert… Quand on déraisonne, il est inutile d'en faire part à tout le monde.

— Allons… je déraisonne, moi…

— Sans aucun doute. Voyons !

— Mon père vous a-t-il, oui ou non, arraché aux mains des assassins.

— Oui, évidemment… Comme il me l'a dit.

— Alors, vous ne devez pas vouloir qu'il soit victime de son affectueux dévouement.

— Je ne dis pas le contraire.

— En ce cas, conclut la jeune fille, subissez ce qui ne saurait être empêché sans danger pour lui, pour vous et pour moi.

On ne résiste pas à certains arguments. Albert se tut. Soit ! il accepterait les avantages de la première classe, mais il noterait sur son calepin les dépenses supplémentaires afférentes à ce déclassement, et, plus tard, sur ses appointements, il économiserait

la somme qu'il trouverait bien moyen de faire parvenir à la Compagnie transatlantique sans se compromettre.

— Un tour sur le pont, proposa Mariole, ravi de la résignation de son compagnon.

— Volontiers. La promenade avant le déjeuner est éminemment apéritive.

— Allons donc, cher ami… Vous êtes Prince de Tours, et nous sommes votre escorte !

Tous trois quittèrent la cabine, Albert en tête, Mariole et la gentille modiste le suivant avec le décorum convenable à la maison militaire et civile d'une Altesse.
Accoudé au bastingage, il songeait.

Ils parcoururent les coursives, gagnèrent l'escalier des cabines et débouchèrent enfin sur le pont.

Tout au loin, vers l'Est, un brouillard gris indiquait encore la côte de France, mais d'instant en instant il devenait moins précis, il se fondait.

Avant une demi-heure il aurait disparu, et le steamer filerait à travers l'Atlantique, emportant avec lui l'horizon circulaire et uniforme de la pleine mer.

Quelques goélands, aux ailes souples et cotonneuses, escortaient encore le navire.

Tiennette, peu habituée à ce spectacle inconnu à Paris, se prit à suivre le vol de ses oiseaux, tandis que Mariole, ravi de voir sa fille s'amuser, lui donnait toutes les explications qu'un agent de

la Préfecture peut avoir à sa disposition en ce qui concerne les goélands.

Ne sachant trop s'il était satisfait ou non, Albert s'était mis à l'écart.

Accoudé au bastingage, il songeait…

Certes, le côté comique de sa situation lui apparaissait. Homme vulgaire, il se fût abandonné en riant.

Mais la « race » qu'il ignorait être, en lui, l'éducation, pensait-il, avait fait éclore en son être des délicatesses de raffiné ; il lui fallait se répéter qu'il mettrait en danger le brave Mariole et sa fille s'il se révoltait, pour se prêter à la comédie.

Tout à ses réflexions, il n'aperçut pas Dodekhan et Kozets descendant de la passerelle.

Ceux-ci abordèrent Mariole, échangèrent avec lui quelques paroles, qui arrachèrent au Turkmène un geste de satisfaction.

Après quoi il s'approcha lentement de Prince… Kozets le suivait.

Les yeux noirs du jeune homme se fixèrent sur le voyageur absorbé, avec une douceur infinie.

— Pauvre duc d'Armaris, murmura-t-il, pauvre enfant dépouillé de son titre, de sa fortune… tu ne connaîtras jamais plus la mère qui, par moi, veille sur toi.

Sa jeune physionomie avait revêtu une gravité singulière, mais le sourire reparut sur ses lèvres :

— Allons, plus de pensées tristes ; c'est une partie gaie qui est engagée, soyons gai.

Et il vint s'accouder auprès d'Albert.

Surpris, celui-ci leva la tête et resta un peu déconcerté devant cet inconnu qui les saluait du geste.

— Ne cherchez pas, monsieur, fit obligeamment Dodekhan, vous ne m'avez jamais vu.

— Ah ! bien !... Je me disais aussi.

Mais je tiens à compléter les explications que vous tenez de M. Mariole.

Albert sursauta :

— Vous êtes au courant ?

— À telle enseigne que je vous présente M. Kozets, attaché à la Direction centrale de la police russe.

Il désignait l'agent.

La police russe ! balbutia le représentant de la maison Bonnard, replongé dans l'effarement par l'apparition inattendue d'un policier de l'Empire des Tzars.

Ne vous troublez point de cela, monsieur, reprit le Turkmène ; pour notre part, nous sommes heureux que vous ayez accepté la situation, et désarmé les mains qui se levaient déjà pour vous frapper.

— Vraiment ! des mains se levaient...

— Menaçantes, monsieur, menaçantes… Elles sont toujours autour de vous, prêtes au mal, et si je me fais connaître à vous, c'est uniquement pour vous donner le moyen de n'avoir plus rien à craindre, ni pour vous, ni pour les bons amis, qui ont détourné les fureurs d'un gouvernement apeuré.

Tout à l'heure, Albert se demandait si Mariole, si Tiennette n'avaient pas été victimes d'une mystification ; à présent, il ne doutait plus. L'entrée en scène du policier russe, au type si particulier, l'allure aristocratique de Dodekhan le conduisaient à la certitude.

L'ex-forçat de Sakhaline lui tendait un écrin.

— Qu'est cela ?

— Une fleur de boutonnière que je vous prie de porter.

Machinalement, Albert ouvrit la boîte et demeura saisi.

Àl'intérieur était une branche de pin aux feuilles d'émeraudes, aux cônes de rubis.

— Fixez-la, je vous prie. C'est un signal qui signifie, pour les espions lancés à votre suite, que vous acceptez d'être ce que l'on exige de vous.

— Ah !

— Si, avec cela, vous ne dévoilez à personne, à personne au monde, la substitution, tout s'arrangera bientôt, et ni vous, ni vos amis, n'aurez plus rien à craindre… Gardez surtout le secret pour ceux qui vous interrogeront au sujet du port de cette branche de pin à la boutonnière.

— Ce seront des ennemis ?…

— Ou des amis, des adversaires ou des défenseurs. Dans le doute, le mutisme est le salut. À la question, bornez-vous à répondre par ce mot de ralliement : « Branche de sapin conduit à la fiancée que l'on rêve… Superstition indienne ». C'est compris ?

— Oui, oui, grommela Prince, que l'imbroglio toujours croissant amenait à un état voisin de la rage… Seulement, vous, monsieur, qui me sembler connaître admirablement les dessous de cette sotte affaire, pourriez-vous m'apprendre pourquoi l'on m'a choisi plutôt qu'un autre.

Ah ! certes ! Dodekhan aurait pu renseigner son interlocuteur ; mais le moment n'était pas vertu ; aussi répliqua-t-il avec un imperturbable sang-froid :

— Hélas ! je n'en sais rien.

— Quoi ? Vous ignorez ?

— Oui. C'est le secret de la police française… peut-être même n'y a-t-il pas de secret, et êtes-vous tout simplement la victime du hasard…, le monsieur qui passe dans la rue juste à point pour recevoir une cheminée qui tombe.

Puis d'un ton cordial :

— Suivez toujours mes conseils, ce sont ceux d'un ami, qui tient à vous serrer la main…

Et la main d'Albert étreinte par la sienne… :

— Un ami qui se sent pour vous une sympathie de frère.

Là-dessus, Dodekhan s'inclina avec une grâce parfaite, et s'éloigna, toujours flanqué de Kozets.

Prince ne les retint pas.

L'extraordinaire aventure, prenant sans cesse plus d'ampleur, lui causait une sorte de vertige.

Vraiment ces premières heures de voyage lui apportaient une fatigue, une contention d'esprit, qu'il n'avait pas prévues.

De nouveau, il se pencha sur le bastingage, cherchant à distraire sa pensée de l'intrigue embrouillée où le hasard le jetait.

Maintenant la côte de France s'était noyée dans le lointain. Le steamer semblait occuper le centre d'un immense plateau glauque, sur lequel le ciel s'appuyait, tel une cloche de lapis-lazzuli.

Et malgré tout, dans le cerveau du voyageur, se heurtaient les choses hétéroclites qui, depuis le matin, s'entassaient autour de lui. Ainsi qu'un promeneur perdu dans les ténèbres, il cherchait un fil conducteur. Pourquoi la police l'avait-elle justement désigné pour jouer les princes ? Question insoluble.

Soudain il tressauta, brusquement tiré de son rêve éveillé.

Une jolie voix claire, argentine, puisant un charme de plus dans un léger accent anglais, venait de résonner à son oreille.

— Je demande votre pardon, disait-elle, mais on m'a fort encouragée à vous adresser la parole.

Il se retourna.

Miss Laura était à côté de lui.

La gentille Canadienne semblait troublée, gênée, émue, et cet état, anormal chez l'audacieuse jeune fille, la rendait adorable.

Il ressentit comme un choc, et d'un ton mal assuré :

— On a bien fait, mademoiselle. Que puis-je pour vous être agréable ?

Malgré l'amabilité de la réponse, elle semblait prête à défaillir.

Ses grands yeux bleus se rivaient sur la branche de pin, aux gemmes vertes et rouges, que Prince avait fixée à sa boutonnière un instant plus tôt.

— Oh ! c'est étrange ! fit-elle.

L'exclamation, on le conçoit, lui était arrachée par la vue de ce bijou, identique à celui qu'elle-même portait quelques jours auparavant à la soirée de l'ambassade de Chine. Mais Albert, ne pouvant se donner cette explication toute simple, questionna :

— Que trouvez-vous étrange, mademoiselle ?

— Oh ! rien, rien du tout, fit-elle en rougissant.

— Va pour l'étrange rien du tout ; seulement j'ai cru comprendre que vous désiriez me dire quelque chose…

La plaisanterie rappela Laura à elle-même.

— Ah oui ! précisément… Je venais vous dire : Je suis miss Laura Topee, fille du roi du cuivre.

Et comme il s'inclinait :

— Oh ! fit-elle, nos royautés transatlantiques sont peu de chose auprès des royautés d'Europe. Mais, à cause du titre et de

la fortune de mon père, le capitaine a décidé de me placer à table le long de vous.

— Ah ! mademoiselle, rien ne pouvait m'être plus sensible.

Laura secoua la tête.

— Non, non, ne parlez pas de la sorte… Je sais les traditions de galanterie de l'ancienne société française ; mais moi, j'en serais troublée… Je ne suis qu'une petite Américaine, assez mal élevée, prétend ma fille de chambre, un peu sauvage, excentrique, accoutumée à dire les choses comme elles me viennent…

— Vous les dites fort bien.

— Encore… Je sais que je ne parle pas droit ; je ne possède pas les tournures de votre belle langue… Alors je cherche à m'en tirer en laissant mon esprit exprimer tout ce qu'il pense… Si bien que, devant avoir mon siège à côté du vôtre devant la table, et me sentant trop bavarde pour ne pas vous parler durant le repas, je viens vous demander, tout uniment, comment je devrai vous appeler pour ne point choquer les convenances, non plus que votre incognito ?

Est-ce que le Français comprenait bien le sens de ses paroles ?

Il est permis d'en douter.

Les grands yeux de Laura, fixés sur lui, avec une expression mutine et soumise, lui procuraient des perturbations cardiaques inexplicables.

Elle était tout simplement exquise, et ses regards causaient à son interlocuteur comme un chatouillement, un fourmillement dans la région du cœur.

— Comment vous appellerai-je ? répéta la jeune fille.

Sans réfléchir, il répondit :

— Albert.

— C'est bien familier.

— Monsieur Albert, rectifia-t-il, quoique le mot monsieur…

— Soit peu en usage dans les maisons… royales…

Elle eut un petit cri et, rougissante :

— Pardon, je me suis trompée… c'est, comme disent les Parisiens, une gaffe… mais si involontaire… Enfin, monsieur… Albert… merci de votre condescendance.

Elle fit mine de s'éloigner, mais comme se contraignant au courage, elle désigna du doigt la branche de pin :

— Si j'osais… je vous demanderais pourquoi ce bijou à votre boutonnière ?

Àcette question, Prince se sentit frémir. Ceux qui la formuleraient, avait dit Dodekhan, seraient des amis ou des ennemis, avec lesquels il conviendrait d'être très circonspect…, et la pensée que cette gentille personne pourrait lui être ennemie, lui était désagréable.

— Je suis indiscrète peut-être ? murmura-t-elle.

— Mais non, mademoiselle… une superstition indienne. Branche de pin conduit à la fiancée que l'on rêve.

Elle devint pâle, ses mains se crispèrent nerveusement, puis d'une voix assourdie, elle balbutia :

— Merci et pardon, monsieur… Albert.

Là-dessus, elle s'enfuit dans un frou-frou de jupons, laissant le jeune homme bien plus interloqué de cette rapide conversation que de toutes les aventures précédentes.

Il la regardait glisser légèrement sur le pont, regagner l'entrée du salon, quand une main s'appuya sur son bras.
En quoi cela vous déplaît-il ?

— Quoi encore ? murmura-t-il en pivotant sur les talons.

Cette fois, l'indiscret était moins agréable à voir que la séduisante Laura.

C'était Orsato Cavaragio en personne.

Prince ne l'avait jamais vu ; aussi crut-il d'abord à une méprise.

— Vous devez faire erreur, monsieur ?

Mais le señor secoua le front d'un air tragique, et d'un ton lugubre :

— Vous venez de causer avec une jeune personne ?

— Miss Laura Topee. Tout le monde a pu le constater sur le pont.

— Précisément.

— Eh bien ! En quoi cela vous déplaît-il ? questionna Albert, agacé par l'attitude provocante de son interlocuteur.

— En ceci : j'ai juré que, ne m'épousant pas, elle n'épouserait personne autre.

Prince fut sur le point de s'écrier qu'il ne songeait pas du tout à épouser Laura ; mais ce bon mouvement resta à l'état d'intention.

Orsato lui déplaisait décidément, et il lui eût répugné de prononcer une phrase susceptible d'être interprétée comme une concession.

Et puis..., cela, il ne se l'avoua pas..., mais il lui apparut soudain d'une outrecuidance insupportable, que ce personnage eût décidé d'empêcher l'élégante Canadienne d'épouser un autre homme que lui.

Si bien qu'au lieu de la vérité pacifique, Albert lança cette déclaration grosse de conséquences :

— Vous avez juré, monsieur, c'est fort bien ; mais votre serment n'engage que vous.

— Vous vous trompez. Il engage les autres à la prudence.

— La prudence est un mot vide de sens chez les Français.

— Chez les descendants des Espagnols, ce mot signifie que des yeux veillent, et qu'une main tient un poignard, une épée, un revolver, une arme quelconque.

— Oh ! fit ironiquement le pseudo-prince, dans la police française, cela signifie la même chose.

Les paroles de son interlocuteur lui avaient paru ne pouvoir sortir que de la bouche de l'un des ennemis signalés par ses alliés.

— Comprenez-le en espagnol, c'est là ce que je vous souhaite.

— Oh ! l'espagnol n'est pas nécessaire à la Préfecture.

Orsato, incapable de deviner le quiproquo, haussa les épaules.

— Riez, je veux bien… Seulement croyez-moi ; si vous avez étudié l'histoire, vous n'ignorez pas, qu'à défaut de l'épée, le poignard sait trouver le cœur des princes. Le passé est la leçon du présent. J'ai dit.

Et raide, faisant sonner les planches du pont sous ses talons, il laissa le représentant de commerce partagé entre le désir de ne pas compliquer encore une situation incroyable et celui de corriger l'insolent personnage.

Sa jambe s'agita furieusement, il allait pencher pour la correction.

Mais Mariole, Tiennette s'élancèrent vers lui, inquiets des conciliabules, curieux d'en connaître la cause.

Prince les accueillit par ces mots :

— Ah bien ! ça se corse. L'une veut m'appeler Monsieur Albert, l'autre veut me poignarder. Ma parole, si vous ne m'aviez mis au courant, je croirais que tous ces gens-là ont un coup de soleil carabiné !

Il se figurait être au courant, le malheureux !

L'air ahuri de ses amis eût dû chasser cette illusion. Hélas ! la cloche du déjeuner, sonnant à ce moment, l'empêcha d'exercer ses facultés observatrices.

Àson tour, il prit le chemin de la salle à manger où, à cette minute précise, Laura rougissante disait à son respectable père :

— Je lui ai parlé. Il est très aimable. Je le nommerai Monsieur Albert.

Topee gonfla ses joues.

— Vous allez vite en besogne, Laura.

— En vous voyant opérer, mon père, j'ai appris que la rapidité est la principale condition du succès.

Prince paraissait à la porte du dining-room. Cela seul empêcha le milliardaire de presser sur son cœur sa fille, sa digne fille, qui s'inspirait de ses aphorismes commerciaux pour entrer dans le mariage.

p1 · ch12

Ce que furent les jours suivants, on s'en doute aisément.

Ah ! la traversée, si monotone à l'ordinaire, avait pour Albert des « imprévus » sans cesse renaissants.

C'était Orsato dont il rencontrait à chaque instant le regard dur fixé sur lui.

C'était Tiennette, c'était Mariole, que tous à présent désignaient sous le titre de général comte Mariole, qui s'évertuaient, en une interminable partie de chat-coupé, à écarter Orsato de leur ami Prince.

C'était surtout Laura.

La jeune fille, si audacieuse jusque-là, venait d'apprendre la timidité.

En dépit de la familiarité autorisée par le voisinage à table, la gentille enfant évitait, en dehors des repas, de s'imposer à l'attention du prince de Tours, ainsi que tout bas son cœur virginal le nommait.

Étendue sur un rocking-chair, elle passait de longues heures, le suivant des yeux, lui souriant, lorsqu'il ne la regardait pas ; prenant un air absorbé s'il se tournait de son côté.

Elle rêvait à ce prince… à la boutonnière ornée de la branche de pin emblématique.

Vingt fois elle fut sur le point d'arborer le même bijou, se disant :

— Cela créerait un rapprochement… de lui montrer que je partage la même superstition !

Mais elle chassait bien vite cette idée :

— Non, cela serait une avance trop marquée. Il ne faut pas qu'il discerne mes projets sur lui… le magicien de l'ambassade, m'a prévenu… Il est fier de sa noblesse, et il a bien raison du reste ; s'il se doutait que je songe à le marier avec moi-même, il s'éloignerait de ma personne… Il ne faut pas.

Albert, de son côté, se livrait au même manège, aux mêmes réflexions.

Chez lui aussi, la branche de pin jouait un rôle ; mais un rôle troublant, inquiétant.

Certes plusieurs personnes à bord avaient remarqué l'original bijou et s'étaient informées du pourquoi de sa présence.

Prince avait classé sans hésitation les curieux parmi les ennemis dont il se croyait entouré.

Mais Laura, non, cela lui eût semblé trop dur de la compter parmi ses adversaires.

C'était une amie… Il n'en pouvait être autrement.

Quand on a des yeux aussi bleus, des cheveux aussi dorés, des joues aussi roses, une taille aussi souple, on ne peut avoir que d'amicales et jolies pensées.

Mais le plaisir que cette conclusion causa au jeune homme, fut le signal du bouleversement de tout son être.

Il sentait que la tendresse était éclose en lui. La tendresse pour une milliardaire, lui, simple représentant de la maison Bonnard… et il souffrit.

Au surplus, le cinquième jour de traversée, cette tristesse se fit jour.

Albert devisait sur le pont avec Mariole, Tiennette, Dodekhan et Kozets.

— Demain, nous serons en vue de la côte canadienne, remarqua Mariole en se frottant les mains.

— Demain ? répéta Prince avec un tressaillement.

— Oui. On a signalé tout à l'heure les petites îles Saint-Pierre et Miquelon, qui appartiennent à la France. Nous parcourons en ce moment le grand banc de Terre-Neuve, et nous allons embou-

quer le canal situé entre les îles de Terre-Neuve et du Cap-Breton. Il ne nous, restera plus alors qu'à remonter l'estuaire et le cours du Saint-Laurent. Donc, demain…

Dans les yeux d'Albert se produisit comme un brouillard humide.

Tiennette, avec cette subtile intuition de la Parisienne, comprit ce que signifiait cet indice d'émotion. Elle échangea un rapide regard avec Dodekhan et d'un ton détaché :

— Cela vous attriste, monsieur Albert ?

— Moi ? fit-il en se raidissant contre son trouble.

— Je le vois bien. Elle est gentille, la petite Américaine, et dame ! ce serait un beau rêve, une milliardaire.

Un geste violent de son interlocuteur l'interrompit.

— Taisez-vous !

— Mais je n'ai rien dit…

— Si, si… Puisque vous, mon amie, vous verriez là, la belle affaire, le milliard… est-ce que les autres ne penseraient pas de même ? Ce serait un beau rêve si elle était moins riche, mais riche comme cela !… Un pauvre diable qui a de l'honneur ne doit pas songer à si riche héritière.

Pour couper court à toute explication, le jeune homme quitta brusquement ses amis, et s'en fut s'enfermer dans sa cabine, où, le visage collé au hublot, il s'absorba dans la contemplation de la mer terre-neuvienne, brumeuse, grise, terne et triste comme sa pensée elle-même.

— Brave cœur, murmura doucement le Turkmène.

— Oui, un brave garçon, appuya M. Kozets.

Puis se penchant vers Tiennette, Dodekhan reprit en baissant la voix :

— Ce qu'il ne peut pas faire, mademoiselle Tiennette ; nous, ses amis, nous le ferons pour lui.

— Oh ! bien volontiers, s'exclama la pétulante modiste.

Le jeune homme lui sourit :

— Vous aussi êtes une bonne personne… On songera aussi à votre bonheur.

— Mon magasin de modes ?

— Oui… Mais écoutez-moi. Il faut d'abord que notre ami continue à vivre auprès de miss Laura…

— Aïe !… une fois au port, ce sera difficile.

— Attendez donc. Il faut, de plus, qu'il s'attache à elle par les services qu'il lui rendra. Il faut enfin que Topee, lui-même, se rende compte de l'inanité de la fortune.

Elle le considéra d'un air absolument déconfit.

— Tout cela est facile, continua-t-il avec un sourire, si, avec votre adresse habituelle, vous faites ce que je vais vous dire.

— Je ferai tout ce que je pourrai, je ne puis pas promettre mieux.

— Et cela suffira.

Dodekhan se tourna vers Kozets.

— Monsieur Kozets, emmenez donc M. Mariole. Il fait un brouillard désagréable… Vous préparerez un punch… Je vous rejoins dans l'instant.

La face du père de Tiennette s'épanouit.

— Excellente idée !

— Allez donc, je vous rejoins…

Les deux ex-agents de police s'éloignèrent, non sans que Kozets se retournât à plusieurs reprises. Était-ce Dodekhan ? Était-ce Tiennette qu'il regardait ?

Il ne jugea pas à propos de l'apprendre à son compagnon, et tous deux disparurent.

Alors, le Turkmène parla d'une voix si faible que la modiste avait peine à l'entendre.

Toutefois, quand il eut fini, elle se frotta les mains avec une satisfaction évidente, et les lèvres distendues par un sourire radieux :

— Ah ! comme cela… ma foi, c'est tout à fait amusant… Je commence de suite ?

— Si vous voulez.

— Bien… Laura… Nelly, Orsato… ça va… mais le chef indien ?

— Ce sera moi.

— Vous ?

— Pourquoi pas.

— M. Kozets vous suivra, tandis que moi… ce sera plus sûr ainsi. N'avez-vous plus aucune objection ?

— Aucune.

— Alors, je vous laisse…

Il salua gracieusement la modiste et s'en fut retrouver, comme il l'avait promis, Mariole et Kozets, déjà attablés devant un bol de punch préparé selon les règles de l'art.

Libre de ses mouvements, Tiennette murmura :

— Il est drôle… et c'est aussi un brave garçon, bien certainement.

Puis elle promena autour d'elle un regard inquisiteur.

— Où est Laura ? Ah ! la voici.

En effet, emmitouflée dans un ample manteau, la gentille Canadienne se pelotonnait dans un fauteuil à bascule. Le bout du nez rosé par la brise fraîche, ses frisons dorés voletant au vent, elle tenait ses paupières baissées et son visage mutin indiquait le souci.

Elle rêvait.

Si l'on eût pu ouvrir son front, ce qui eût été dommage, on eût lu ainsi qu'en un livre, sur les circonvolutions de son cerveau fantasque, les mots :

— Prince de Tours !

Parfaitement ! Prince, Albert, occupait sa pensée.

— Princesse, murmurait-elle, princesse. Si la traversée était un peu plus longue, je crois bien que je gagnerais le titre d'altesse… Car le prince… je ne sais si je m'abuse… mais je crois que…

Et une rougeur qui, cette fois, n'était pas causée par la bise, donnait à ses joues le ton de pommes d'api.

— Et moi aussi, je crois… Oui, certes, un mariage d'ambition… mais avec un prince qui ne m'est aucunement désagréable… Aucunement… Cela est très doux à constater ; car enfin, s'il est indispensable d'être princesse, il est bon également de rencontrer le bonheur en même temps que la notoriété.

Elle poussa un long soupir.

— Ah ! le bonheur !… C'est Josie Simpson qui disait cela quand elle épousa un simple employé de son oncle : « Le bonheur, c'est comme le cheval ; une fois couronné, il est hors de service… ». Eh bien, je lui prouverais, à cette impertinente Josie…

Nouveau soupir.

— Je lui prouverais, si je vivais encore quelque temps le long de ce charmant prince… Oui, seulement, demain la traversée prend fin et je ne puis lui dire :

— Cher prince, je ne sais pas où vous allez, mais mes affaires m'appellent du même côté, je vous accompagne.

— Bonjour, pretty Laura, comment êtes-vous ce jourd'hui ?

Miss Topee sursauta, brusquement arrachée à son rêve. Elle leva les yeux et reconnut Tiennette. Dès le premier jour, la liberté d'allures de la jeune Américaine avait mis la modiste parfaitement à l'aise.

De plus, Laura, convaincue par son passage rapide à travers la société
la gentille canadienne se pelotonnait dans un fauteuil.cosmopolite de Paris, de la mauvaise éducation des jeunes filles françaises, ne s'était aucunement étonnée des locutions bizarres, des gestes gamins, que M Mariole ne réussissait pas toujours à arrêter au passage.

Ces fantaisies de tenue même avaient servi d'arguments à miss Topee, dans ses discussions avec la correcte Nelly, sa fille de chambre.

— Eh bien, ma chère, vous êtes rêveuse comme une fleur de crépuscule.

— C'est ce temps gris, sans doute, qui influe sur moi.

— Étrange !

— Quoi vous place ce mot sur les lèvres ?

— C'est que vous venez de répéter identiquement ce que m'a déclaré Son Altesse, en se retirant dans sa cabine.

— Ah ! lui aussi.

Et de nouveau les paupières de l'Américaine s'abaissèrent ; ce qui l'empêcha de remarquer le fin sourire voltigeant sur les lèvres roses de la modiste.

— Ah ! si je ne craignais de vous mécontenter, ma chère gracieuse Laura…

— Que feriez-vous ?

— Je vous dirais ce qu'il m'a semblé distinguer…

— À quel sujet ?

— N'insistez pas. Le sujet est trop délicat.

Refuser de parler a, de tout temps, été le meilleur moyen d'exaspérer la curiosité d'un interlocuteur, et surtout d'une interlocutrice.

L'effet se produisit aussitôt.

Laura devint très attentive, et, avec une pointe d'impatience :

— Il me semble que la fille du général comte Mariole peut tout dire à Laura Topee…

— Il vous semble… superficiellement, très chère, fit malicieusement Tiennette.

— Ou bien votre amitié ne serait pas droite et vraie.

— Pardon, elle est cela.

— Alors ?

— Alors, je ne veux pas que vous doutiez de moi ; mais… je tiens à être sûre de votre discrétion.

— Oh ! soyez certaine…

— C'est que, continua l'ouvrière avec un merveilleux aplomb, vous n'êtes pas accoutumée aux embûches des cours… Un mot redit légèrement pourrait avoir les plus funestes conséquences ; pour moi, ce ne serait rien, mais pour mon père, ce valeureux guerrier, qui a consacré une vie de dévouement à son prince légitime.

Dans les yeux de l'Américaine, il y eut de l'admiration…

Embûches des cours, vaillant guerrier, ces expressions ridicules, rendues populaires par des romanciers de pauvre littérature, lui apparaissaient nobles, majestueuses, et, naïve autant que milliardaire, elle se sentait un peu gênée devant des formules aussi pompeuses.

Une fois par hasard, la noblesse enseignait la timidité à la finance, le titre dominait l'argent. Aussi la jeune fille étendit gravement la main, dans la pose attribuée à Guillaume Tell au moment du serment connu.

Et d'une voix qui, vu les circonstances, tremblait quelque peu :

— Je vous jure, chère douce amie de moi, que je clouerais plutôt ma langue sur une plaque de marbre, que de lui permettre de prononcer une parole dangereuse pour vous, petit cœur, ou pour le brave général Mariole.

Ôforce incommensurable de la volonté ! Tiennette écouta cela sans rire. Bien plus, ce fut d'un ton pénétré qu'elle reprit :

— J'ai foi en vous, Laura.

— Vous devez avoir.

— Et je vais vous confier…

Elle marqua une dernière et savante hésitation avant d'achever :

— Une idée qui a germé dans mon esprit.

Puis, se penchant à l'oreille de miss Topee :

— Soyez droite, tout à fait droite, pour me répondre sans détour.

Sans prendre garde au calembour, Laura murmura :

— Vous m'impressionnez ; mais je promets d'être droite.

— Eh bien ! ne pensez-vous pas que M. Albert, — je laisse de côté le prince pour ne considérer que l'homme, — ne trouvez-vous pas qu'il serait un mari agréable ?

— Oh ! clama la jeune fille, un mari tout à fait entièrement délectable.

Cet aveu lâché, elle devint écarlate et s'appliqua les mains sur le visage, geste instinctif et ridicule dont usent les âmes pudiques pour cacher leur rougeur, bien que son premier résultat soit de l'augmenter par l'apposition chaude des paumes sur la figure.

Tiennette passa son bras autour du cou de sa charmante compagne.

— La pourpre est une couleur royale, exquise chère ; mais ce n'est pas une raison pour en étendre ainsi sur vos joues.

Puis, câline :

— Donc, vous le trouvez convenable. Eh bien, petit cœur sucré, je crois bien que lui, de son côté…

Les mains de Laura s'écartèrent pour laisser passer un regard anxieux :

— De son côté ? redit-elle, haletante.

— Il me semble qu'il vous considère comme de bonne compagnie, et que, s'il vivait encore quelque temps auprès de vous, il oublierait volontiers ses traditions princières en faveur du cher mignon cœur que vous êtes.

— Il m'épouserait ?

Les mains avaient complètement abandonné la figure de Laura. Toute rose d'émotion, elle regardait avidement son amie.

— Oui, il ferait cela, répondit celle-ci.

Mais miss Topee secoua tristement la tête :

— Demain, le steamer atteindra Québec… Séparation… et alors…

— Séparation, si vous le voulez.

— Comment ! Si je le veux ?

Le corsage de Laura se soulevait avec force sous la poussée de sa respiration haletante.

— Expliquez-vous, chère bonne aimée, car vous me faites entrer dans la mort.

— Je ne suis venue à vous que pour m'expliquer.

Les jeunes filles échangèrent un vigoureux shake-hand, après quoi la modiste reprit :

— Ma chère, le prince va en Amérique surtout pour échapper à de terribles dangers.

— À de terribles dangers, répéta Laura devenue pâle.

— Oui. Le gouvernement le craint et a décidé de le faire assassiner.

Les mains de l'Américaine se joignirent ; ses traits exprimèrent l'épouvante.

— Cela, continua imperturbablement Tiennette, n'aura qu'un temps. Mais je tremble à l'idée de le savoir, par les chemins, exposé à toutes les embûches, à tous les guet-apens.

— Moi aussi, je tremble, fit sincèrement la blonde milliardaire.

— Et votre tremblement ne vous donne pas une idée ?

— Pas la moindre.

— Eh bien, moi, j'en ai une… c'est que dans une maison bien gardée, on se défend mieux contre les surprises que sur la grande route.

Les yeux de Laura dirent l'admiration.

— Ah ! ma chère !… comme cela est vrai !… On voit bien que votre père est un homme expert aux choses de la guerre.

Tiennette se mordit les lèvres pour comprimer une hilarité intempestive.

— Et alors, reprit-elle, j'ai songé que votre père, à vous.

— Mon père ?

— Pourrait prier Son Altesse d'accepter l'hospitalité dans ses immenses propriétés, sous couleur de chasses, de fêtes, que sais-je ?… Il en tirerait profit et honneur…

Laura eut un cri du cœur.

— Ah ! ma chère âme, vous me sauvez la vie.

— Et vous la sauverez peut-être à Son Altesse. Sans lui rien dire, nous veillerons à sa sûreté…

— Veiller sur lui… Ah ! vous êtes l'oiseau Bleu du bonheur !

Dans un élan, Laura noua ses bras autour du cou de Tiennette, l'étouffa à demi en lui appliquant sur les joues des baisers violents ; puis, bondissant sur ses pieds :

— Je cours décider mon père. Cela est tout à fait bien ainsi. Voyez-vous, chère belle, si je me marie, vous serez ma première demoiselle d'honneur, comme si vous étiez ma sœur…

Et, à un véritable pas de course, l'Américaine gagna l'escalier des cabines, dans lequel elle s'engouffra.

Seule, Tiennette se frotta les mains.

— Et d'une, murmura-t-elle ; maintenant il faut décider Orsato à entrer dans notre jeu… à son insu !

Sur ce, elle se mit en quête de Nelly, la camériste.

Elle la découvrit bientôt parmi les passagers de seconde classe.

La femme de chambre se tenait droite et correcte sur une chaise. Elle se livrait à un travail de tapisserie, sans lever les yeux.

Évidemment, pour la pudique camériste, il était tout à fait impropre de donner à son regard la familiarité du contact avec d'autres bipèdes.

— Bonjour, miss Nelly, fit gracieusement Tiennette.

L'interpellée se leva tout d'une pièce.

— Je salue vous-même, miss générale comtesse.

Ce titre baroque était une habitude de la femme de chambre. Pour elle, les enfants devaient bénéficier des titres de leur père, et il avait été impossible de la décider à ne pas nommer M Mariole, générale comtesse.

L'heure n'étant pas aux critiques, Tiennette laissa passer les mots.

— Le besoin de moi se fait-il sentir ? reprit aimablement Nelly.

— Non, non, je voulais seulement parler avec vous.

— Parler… Cela ne doit pas être, miss générale comtesse, ma condition ne permet pas…

— Oh ! elle permettra, Nelly, car il s'agit de malheurs à éviter, et votre bon cœur fera passer sur l'incorrection.
La camériste se tenait droit sur sa chaise.

La malice de la phrase échappa à la suivante, qui, flattée dans sa manie de correction, s'empressa de répliquer :

— La charité est la première vertu, en Amérique. Si donc la charité est en jeu, je consentirai à oublier que vous êtes bien au-dessus de moi, et je converserai avec vous en égalité.

— Je vous en remercie.

Sur ce, Tiennette prit une chaise abandonnée par son propriétaire et vint s'asseoir tout près de Nelly.

— Ma chère Nelly, commença-t-elle, vous n'avez pas été sans remarquer que Laura, un peu cavalièrement, a rompu ses fiançailles avec le señor Orsato Cavaragio ?

La soubrette opina modestement de la tête.

— Le señor Orsato en a éprouvé grand'peine…

— Et grande colère aussi, miss générale comtesse.

— Je ne l'ignore pas… Il a même menacé de mort celui en qui il croit, voir un rival.

— De mort, cela est exact.

— Mais, fit la modiste d'une voix insinuante, cela serait tout à fait malpropre, inconvenant et scandaleux de tuer pour cette petite Laura.

— J'ai dit mon avis sur ce point au señor, qui m'a fait l'honneur de me le demander.

— Ah ! je suis bien heureuse d'entendre que vous pensez comme moi, Nelly. Je vous tiens pour une personne de grand sens. Votre opinion m'encourage tout à fait.

— Miss générale comtesse éprouvait le désir d'être encouragée ?

— Vivement, Nelly, croyez-le.

— Et en quelle matière, je vous prie ?

— C'est ce que je vais vous confier.

Derechef, le sourire mutin qui, de temps à autre, éclairait le visage railleur de l'ouvrière, passa comme un éclair sur ses lèvres.

— Je crois être certaine, reprit-elle d'un ton sérieux, que master Topee va inviter le prince de Tours à des chasses qu'il compte donner dans ses propriétés de l'Assiniboïa.

Nelly avait tressailli.

— Mauvaise nouvelle, murmura-t-elle.

— C'est ce que je me suis dit.

— Tout à fait mauvaise.

— N'est-ce pas ?

— Orsato…

La fille de chambre se reprit vivement :

— Dans mon trouble, j'oublie les convenances…

— Ne vous excusez pas, Nelly. Je pense que votre beauté, votre éducation vous donneraient le droit de tutoyer les rois.

La femme de chambre s'inclina avec un plaisir évident.

— Vous êtes trop indulgente en vérité… mais je reprends… le señor Orsato frappera sans pitié.

— Et il sera arrêté, emprisonné, jugé, électrocuté comme meurtrier.

— C'est vrai.

Nelly avait pâli. Toute sa personne trahissait un terrible émoi. Avec une imperceptible nuance de raillerie, Tiennette poursuivit :

— Voilà pourquoi je suis venue à vous, ma bonne Nelly. J'estime que pareils bouleversements doivent être évités… et si vous voulez m'aider ?…

— Oh ! avec le plus profond de mon cœur.

— Je vous remercie… d'autant plus que les conseils d'une personne, aussi ferrée sur les convenances, doivent être écoutés avec une faveur, que ne rencontreraient pas les appréciations d'une écervelée comme moi.

— Oh ! miss générale comtesse, protesta la camériste, vous calomniez votre personnage.

Mais l'éclat de ses yeux, la satisfaction répandue sur tout son être disaient le contentement extrême qu'elle éprouvait à se voir si justement appréciée par l'amie de sa jeune maîtresse.

— Enfin, disposez de moi. Je serai trop heureuse de contribuer, selon mes faibles moyens, à éviter un malheur.

Était-ce bien la charité qui transformait ainsi la soubrette si gourmée, si raide à l'ordinaire ? Tiennette avait été sans doute fixée sur ce point, par Dodekhan, car elle poursuivit tranquillement :

— Donc, meurtre ; conséquence : électrocution.

De nouveau, Nelly frissonna comme feuille à la brise.

— N'est-il pas possible de trouver quelque chose de moins dramatique pour sortir de l'impasse ?

— Oh ! j'espère que vous répondrez par l'affirmative, miss générale comtesse ?

— La question posée ainsi, continua Tiennette d'un ton pénétré, j'ai cherché longtemps…

— Sans trouver ?…

— Ne vous bouleversez pas, charitable Nelly, je crois avoir trouvé…

— Et ce moyen est ?…

— Écoutez-moi. Je dois d'abord vous dire que mon père et moi sommes tout à fait opposés à un mariage comme celui de Son Altesse avec une personne telle que miss Topee.

— Yes… Elle est trop mal élevée, fit Nelly avec une conviction profonde.

Sans sourciller, la modiste reprit :

— Oui, il y a cela d'abord, et puis ensuite autre chose. Son Altesse a des devoirs qu'elle tient de sa race et auxquels elle manquerait en se mésalliant.

Du coup, la fille de chambre ouvrit de grands yeux.

— Nous autres Américaines, avoua-t-elle, nous ne comprenons rien aux susceptibilités de caste des vieux peuples d'Europe. Je ne vois donc pas mésalliance.

— Il importe peu. Le principal est que vous sachiez mon père et moi disposés à tout pour empêcher semblable union.

— En effet, cela suffit.

— Or, il y a trois façons d'empêcher un fiancé d'épouser.

— Trois ?… lesquelles ?

— Lui enlever ou la vie, ou la fortune qu'il convoite, ou la fiancée qu'il a choisie.

Le visage de la camériste s'illumina.

— Que je suis contente de parler avec vous, miss générale comtesse. Vous enseignez des choses très intéressantes. C'est vrai : la vie, la fortune, ou le petit cœur sucré. All right ! Mais le señor Orsato…

— Est trop intelligent pour préférer l'électrocution.

— Oh ! oui, cela est présumable.

— Dès lors, qu'il fasse bonne figure à mauvaise fortune…

— Je ne trouve pas mauvaise fortune de ne pas épouser miss Laura, fit vivement Nelly, qui rougit et demeura toute troublée.

Sans paraître s'apercevoir de cette émotion, la Parisienne continua :

— Mais lui trouve.

— Sans doute, sans doute, bégaya la camériste.

— Alors, rien de plus simple. Il semble prendre son parti de l'aventure. Il disparaît à Québec.

— Oui, il disparaît.

— D'une part, master Topee, étant très occupé par ses réceptions, ne surveille ses affaires que d'un œil… On peut facilement l'attaquer dans son crédit.

— Très bien.

— Nous, dans la place, nous tiendrons le señor au courant de tout ce qui se passera.

— Well !

— Et, en cas d'urgence, nous le mettrons à même d'enlever la jeune miss, pour l'enfermer dans une retraite sûre, jusqu'au jour où elle consentirait à lui accorder sa main, ou bien jusqu'au jour où Son Altesse renoncerait à l'obtenir.

Nelly secoua la tête :

— Oh ! cette dernière chose n'est pas bien correcte.

— Non, mais c'est le bonheur du señor.

— Je ne pense pas, miss générale comtesse, que son bonheur soit là.

Cette fois, Tiennette regarda son interlocutrice bien en face, avec une telle insistance que la camériste rougit. Alors lui prenant la main par un geste caressant, la Parisienne murmura :

— Ne vous troublez pas ainsi, Nelly, je pense aussi que si Laura vous ressemblait, cela serait mieux pour le bonheur dont il s'agit.

Et la fille de chambre devenant écarlate :

— Qui vous dit d'ailleurs qu'au cours d'une lutte que nous dirigerions, le senior — il a des yeux magnifiques, donc il doit y voir clair, — ne reconnaîtrait pas une erreur, que des relations… trop peu suivies, expliquent seules ?

Nelly baissait, les yeux, ne protestant pas.

Certes le rêve ambitieux, que le microphone téléphotique avait permis à Dodekhan de surprendre à l'Hôtel Monumental, devait avoir acquis en la jeune servante une force bien grande, pour qu'elle se résignât au silence.

Se taire, c'était avouer.

Tiennette n'abusa pas de la situation. Elle continua d'un ton très naturel :

— Maintenant, ma bonne Nelly, je vous ai dit toute ma pensée. Puis-je compter sur votre concours

— Que puis-je dans ma situation ?

— Rapporter notre entretien au senior Cavaragio.

— Cela avec grande joie et grand empressement.

— Allez donc, Nelly ; je n'oublierai jamais que vous vous êtes généreusement associée à moi pour éviter de terribles malheurs.

Les deux femmes se séparèrent.

Nelly considéra Tiennette qui s'éloignait, et assurée que nul n'entendrait sa pensée, elle murmura :

— Voilà une tout à fait grande dame… elle sait apprécier les gens comme il faut.

Cependant Tiennette regagnait l'arrière du steamer. Près de l'entrée du dining-room, elle aperçut Laura qui semblait attendre.

Elle courut à la milliardaire qui, de son côté, s'était élancée à sa rencontre

Celle-ci lui prit les mains, et la voix tremblante d'émotion joyeuse :

— J'ai décidé papa, murmura-t-elle.

— Parfait !

— Après le déjeuner, il parlera au prince.

— Avec prudence… M. Albert… l'incognito.

— Soyez tranquille.

Et légère, l'Américaine disparut dans la salle à manger.

Comme s'il n'eût attendu que ce mouvement, Dodekhan se montra aussitôt.

Tiennette lui sourit gentiment.

— C'est fait ! M. Topee invitera Albert après le repas, et Nelly catéchisera le sieur Orsato.

— Bien. Trouvez seulement le moyen de glisser à l'oreille de notre ami qu'il redouble de prudence, qu'un poignard est levé sur votre père…

— Enfin, le grand jeu.

— Comme vous le dites, charmante espiègle…

Et lui tendant une mignonne gaine de cuir.

— Prenez ceci, mademoiselle Tiennette ; c'est en dehors des conventions ; mais un bijou ne peut jamais faire mal sur une personne attachée à la maison civile d'un prince.

Elle ouvrit curieuse, et demeura éblouie devant une broche formée d'un diamant merveilleux.

Quand elle revint de cette surprise béate et qu'elle voulut remercier le « milord », celui-ci avait disparu.

. . . . . .

Prince n'était sorti de sa cabine que pour assister au déjeuner.

Sa tristesse s'accroissait à mesure que le steamer se rapprochait du but du voyage.

Àtable, il fut distrait, taciturne, sombre.

Àpart lui, il ressassait sans cesse :

— Dans vingt-quatre heures, je lui dirai adieu… et je ne la verrai plus.

Si bien qu'au moment du « café », Tiennette, suivant les ordres de Dodekhan, étant venue l'inviter à redoubler de prudence à cause d'un poignard menaçant, il haussa les épaules et répondit :

— Ah ! s'il ne menaçait que moi… je ne ferais rien pour le détourner.

Sur quoi, il gagna le pont, et alla s'affaler sur un rocking.

Mais il y était à peine que Topee le rejoignait, le saluait cérémonieusement, et Albert s'étant levé pour répondre à ces politesses, le milliardaire commença :

— Monsieur… Albert… Moi, je suis un gentleman tout rond.

En même temps, à quatre pas du roi du cuivre, Laura, qui faisait escorte à son père, s'affaissa sur un siège et demeura là, les yeux perdus dans le brouillard, cachant son émotion sous un air absorbé.

Prince promena autour de lui un regard égaré.

Un peu en arrière, Mariole appuyait un doigt sur ses lèvres, Tiennette esquissait le geste de se poignarder.

Àdemi sortis de l'escalier des cabines, la ligne du pont les coupant aux reins, Dodekhan et Kozets se dépensaient en signes compliqués.

Enfin, en regardant bien, masqué à demi par la passerelle, en arrière des cheminées, on eût aperçu Orsato contemplant la scène d'un œil fulgurant, tandis que Nelly, plus digne que jamais, semblait l'exhorter avec animation.

— Monsieur, répéta Topee, je suis un homme tout rond.

— La forme circulaire étant la plus parfaite, je vous en félicite, monsieur, repartit Prince absolument médusé par les signaux de Mariole, de sa fille, de Dodekhan et de Kozets.

Le milliardaire fit entendre un rire sonore :

— Très drôle votre « circulaire »… Le New-York Herald paierait le mot cinq dollars ; mais il ne s'agit ni de circonférences ni d'ovoïdes… J'ai voulu exprimer que, citoyen libre d'un pays libre, je n'étais point versé dans les subtilités de l'étiquette…

— Le ciel me garde de vous le reprocher !

Tiennette approuva la réponse du geste, et Mariole, sans doute rassuré par la prudence dont le jeune homme faisait preuve, alla rejoindre Dodekhan, Kozets, avec lesquels il disparut dans les entrailles du navire.

Topee s'épanouit de plus en plus.

— Je vous remercie de me parler ainsi, monsieur… Albert, reprit-il d'un ton pénétré, mais avec un visible effort, comme si les mots « monsieur Albert » lui eussent écorché la gorge ; je vous suis on ne peut dire combien reconnaissant de me parler avec cette simplicité…

— Oh ! tout à votre service, monsieur, cela ne mérite vraiment pas d'être remarqué.

Mais le milliardaire tenait à son idée.

— Pardonnez-moi de différer d'opinion là-dessus. Cela vaut… cela vaut même beaucoup. Certes, de la part d'un cowboy de l'Arizona ou d'un Indien Kri du Saskatchewan, la chose serait toute naturelle ; mais de la vôtre, c'est différent. Je suis trop franc pour me taire. Il n'y a pas d'incognito qui puisse m'empêcher de dire mon étonnement, je vais plus loin, mon admiration pour tant de condescendance.

Depuis quelques jours, certes, Prince s'était habitué à des marques de respect inaccoutumées… Seulement, à cette heure, une chose le bouleversait, c'était de voir Tiennette, toujours en arrière de l'Américain, se poignarder du geste, avec l'insistance la plus cruelle.

— Il paraît que je côtoie un danger terrible, se confia-t-il… Voyons à être prudent.
On nous juge mal en Europe, nous autres Américains.

Et fort de cette constatation, il ponctua la phrase de son interlocuteur par une inclination courtoise.

Saluer lui semblait moins dangereux que parler, en vertu de cet axiome médical : Si cela ne fait pas de bien, on peut toujours

le prescrire, car cela ne fera pas de mal.

Pour Topee, un peu embarrassé au début de l'entretien, il était maintenant pleinement rassuré.

Et son éloquence s'en ressentit, en ce sens qu'elle zigzagua au milieu des plus invraisemblables circonlocutions.

— On nous juge mal en Europe, nous autres Américains. On nous croit hostiles à tout gouvernement de forme autre que la forme républicaine.

Geste dubitatif de Prince, persistant à ne pas se compromettre.

— Je ne parle pas de vous… Votre remarquable intelligence, votre haute conception des événements…

Prince salua deux fois coup sur coup : une pour intelligence, une pour haute conception.

— Je parle en général.

— C'est un beau grade, marmotta le représentant entre ses dents.

— Vous dites ?

— Rien.

— Ah !

L'exclamation du milliardaire, exprimait l'étonnement. Il est bizarre, en effet, qu'une personne parle et ne dise rien. Mais sans doute Ézéchiel se donna à entendre que cette façon de procéder

devait constituer une des originalités des maisons princières, car il acheva obséquieusement :

— C'est une large pensée sur laquelle nous sommes tout à fait d'accord.

Et, gracieux :

— Malgré tout, je préfère me présenter tel que je suis. Comme cela, il n'y a pas de surprises… Je sais bien que les gens de guerre préconisent la surprise, comme un excellent moyen d'abattre l'ennemi dans sa résistance matérielle et morale… Mais moi, je n'apprécie pas les surprises… Il y a à cela deux raisons : la première est que je ne suis pas militaire, la seconde est que je suis civil…

Il allait, il allait, avec cette inconscience de ceux qui ne savent point diriger la parole, et qui enchaînent au hasard des phrases les unes aux autres, oubliant, dès le début, ce à quoi ils veulent arriver.

Prince, lui, se sentait devenir fou.

Sous l'averse des propos du milliardaire, il cherchait vainement un sens, une proposition, un mot qui le mît sur la trace du danger signalé par Tiennette.

Un coup de poignard, avait dit la jeune fille ; un coup de poignard, répétaient les gestes.

Or, rien n'est agaçant comme le coup de poignard anonyme. Ignorer la main qui doit frapper, la cause qui arme cette main, est un supplice auquel les anciens n'avaient point songé.

— Certes, continuait Ézéchiel qui, en dépit de son nom, se montrait aussi disert que Jérémie, l'illustre et saint inventeur des jérémiades ; certes mon attachement à la république est connu.

— Ah ! ah !

— Mais si j'ai pour elle une tendresse, que je ne craindrai pas de qualifier de passionnée… ; c'est le seul être du genre féminin pour lequel un homme sérieux, considérable, puisse honorablement avouer une passion… Si donc la république est pour moi une amie chère entre toutes, mon cœur républicain est assez spacieux pour que la royauté y trouve aussi la place d'une amie chère entre toutes.

— Je saisis, interrompit Prince. Vous pratiquez la politique de conciliation.

— Vous avez dit le mot, prince — il se reprit vivement : — monsieur Albert, le mot juste que ma langue ne rencontrait pas, toute émue des sentiments nouveaux que votre présence fait éclore en moi.

— Ma présence ? questionna le jeune homme, comprenant de moins en moins.

— Je l'ai dit et ne m'en dédis pas. J'ajouterai cependant un mot oublié dans l'élan de ma parole… Votre présence… votre très honorable présence.

— En quoi ma présence, s'écria le représentant exaspéré, vous a-t-elle conduit à la politique conciliante ?

— En quoi ?

— Oui, je vous serais reconnaissant, de me l'apprendre.

— Vous voulez plaisanter ?

— Je ne plaisante jamais sur des sujets aussi graves, fit Prince d'un ton lugubre qui impressionna l'Américain.

— Oh ! je n'ai pas l'intention de vous forcer, reprit-il humblement. Et même je solliciterai de vous l'autorisation de laisser de côté toutes les préparations oratoires.

— Mais je ne désire que cela ! clama le Français avec un véritable désespoir.

— Vraiment ! Et moi qui craignais d'aller droit au but.

— Vous aviez bien tort !

De fait, malgré la bise, malgré la brume, Albert bouillait littéralement.

— Eh bien ! donc, reprit gaillardement Ézéchiel… dans votre pays, vous êtes une force ; dans le mien, j'en suis une autre.

— Convenu, consentit Prince.

Toute son attention se concentrait en un désir… : comprendre, comprendre enfin.

— Aux États-Unis, on m'appelle le roi du cuivre.

— On a parfaitement raison.

— Je le pense, car je tiens le marché, je fixe le cours, je suis un trust à moi tout seul.

— Mes compliments.

— Inutile, je n'en tire pas vanité. Ce que j'en dis est uniquement pour donner à ma démarche son sens véritable.

— Ah ! gémit le jeune homme qui se tenait à quatre pour ne pas piétiner… Cela lui donne un sens… véritable ou non.

— Véritable, je vous assure…

— Si vous le voulez. Et vous le connaissez ce sens ?

Le milliardaire eut un léger sursaut… Le prince, remarqué par sa fille, lui apparaissait d'une intelligence médiocre… Jamais il n'était venu à l'idée d'un négociant de lui poser question aussi incongrue :

— Savez-vous ce que vous dites ?

Mais, après tout, il s'en souciait moins que d'un bouton de culotte de Washington, lequel figurait en place d'honneur dans sa collection d'objets d'art… Le personnage, c'était zéro… Le titre, voilà ce qui l'occupait, ce qui occupait sa fille. Donc il reprit :

— Vous riez contre moi, je devine ; le Français est rieur toujours… Pour en revenir au sens de mes paroles… Je suis Topee, de Swift-Current (Assiniboïa), par droit de royauté du cuivre, comme vous êtes, laissez-moi le dire entre nous, prince de Tours.

Ouf ! le jeune homme respira.

On l'appelait prince de Tours ; donc c'était toujours la même affaire dont l'avaient entretenu ses amis.

Il fallait jouer son rôle d'altesse, sous peine d'un poignard. Pourquoi au juste ? Albert n'eût pu bien le dire. Tout cela restait

nuageux dans son esprit. La seule chose claire était qu'il semblait indispensable de demeurer prince.

Aussi releva-t-il la tête, en introduisant sa dextre dans son gilet, tandis que sa main gauche se portait derrière ses reins, en cette attitude majestueuse et familière de Napoléon.

En fait de tenue monarchique, emprunter à l'Empereur, aux rois, cela n'a aucune importance.

— Vous me pardonnerez cette incursion dans votre incognito ? questionna l'Américain.

— Mais oui, mais oui… Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui proteste ?

Enchanté de la tournure de l'entretien, le milliardaire saisit la main de son interlocuteur, la secoua à désarticuler l'épaule du patient, et d'un ton confidentiel :

— Vous savez que dans la province d'Assiniboïa (Dominion du Canada), je possède, autour de Swift-Current, une résidence admirable…

— Je l'ignorais, fit courtoisement Albert, mais je ne vous en félicite que davantage.

— On ! je m'y ennuie à mourir.

— Alors je retire mes félicitations.

— Gardez-vous en bien, car je viens de trouver le moyen de m'y distraire, et d'utiliser avec plaisir ses inépuisables ressources en chasse, pêche, excursions, etc.

— Trop heureux de rééditer mes compliments.

— Trop pressé, cher monsieur, trop pressé… car le moyen trouvé par moi a besoin de l'approbation d'une autre personne, approbation que je n'ai pas encore.

— Diable ! gronda le Français.

Cet Américain, acceptant, et renvoyant ses politesses, l'agaçait.

Il fit cependant effort pour ajouter amicalement :

— Je fais alors des vœux pour qu'il vous l'accorde.

Topee se frotta les mains avec une telle force qu'un épiderme moins coriace en eût été déchiré.

— Si vos vœux sont sincères, j'ai partie gagnée.

— Ils le sont, mais je ne vois pas…

— Mais si, puisque ce personnage, c'est vous-même.

— Moi ?

Du coup, le représentant de la maison Bonnard et C, de Tours, se prit la tête à deux mains. Il lui semblait que son crâne allait éclater. Cette conversation qui lui échappait à chaque instant devenait affolante.

— Enfin, expliquez-vous, fit-il presque rudement.

— Ainsi fais-je. Ma propriété de Swift-Current me plairait, si vous étiez mon hôte.

— Votre hôte ?

— Et celui de ma fille Laura ; avec le général comte Mariole et sa très distinguée fille.

Le monsieur, auquel un charlatan maladroit extirpe une molaire, ne présente pas à la foule une face plus convulsée que celle d'Albert en ce moment.

Non, cela dépassait les bornes.

Se laisser appeler prince sur un bateau, — endroit public en somme, — accepter les politesses des officiers, de l'équipage, le traitement de faveur de la table de première classe… à la rigueur, cela se pouvait excuser : car la Compagnie, indemnisée sur les premières économies du voyageur, il ne resterait de l'aventure qu'une plaisanterie d'un goût plus ou moins douteux.

Continuer sur la terre ferme, dans les hôtels, rues, places et carrefours. Passe encore.

La nécessité de défendre Mariole, Tiennette et lui-même, contre les « meurtriers à gages » lancés à sa poursuite, excusaient ce port fantaisiste d'un titre ronflant.

Mais s'introduire dans le private home d'un monsieur, alors surtout que l'on se sent irrésistiblement entraîné vers sa fille, cela devenait de l'indélicatesse, de l'abus de confiance.

Même pour sauver ses jours, on n'a point le droit d'employer ces moyens vils.

Aussi, détournant les yeux de la silhouette de Tiennette qui, bouleversée par l'hésitation qu'elle devinait chez le jeune homme, ne se bornait plus à se poignarder par signes menus, mais sem-

blait, tant elle accentuait les gestes, se passer la flèche d'une cathédrale à travers le corps, Albert s'écria :

— Monsieur Topee, il faut que je vous le dise.

— Dites.

— Celui que vous invitez n'est pas prince de Tours, mais Prince, virgule, de Tours !

Un cri étouffé appela l'attention du voyageur en arrière. Il vit Tiennette, les bras au ciel, dans une altitude tragique.

Mais il vit surtout Laura, que la modiste venait de tirer de ses réflexions, en lui déclarant qu'Albert allait refuser l'invitation, il vit Laura tendre vers lui des mains suppliantes.

Et, au même instant, Ézéchiel Topee, peu familiarisé avec les finesses de la ponctuation française, s'écria :

— Prince Virgule… pristi ! Voilà un joli prénom… je conçois que cela vous ennuie que l'on vous appelle Albert… Mais désormais, pour ma fille, pour moi, pour tous, vous serez Virgule, notre cher hôte Virgule.

La supplication muette des jeunes filles, l'erreur de Topee, qui décidément trouvait Virgule de son goût et continuait à se gargariser des trois syllabes, dont une muette, de ce mot… tout cela bouleversa ses idées… Et puis, les yeux de Laura étaient si jolis, si doux… L'honneur commandait au Français de refuser l'abri du toit des Canadiens, mais ses lèvres prononcèrent :

Il secoua les mains de Prince, ahuri…

— J'accepte avec grand plaisir.

Et le roi du cuivre, extasié, psalmodia :

— Je n'oublierai jamais ce verbe… c'est le plus beau diamant de ma vie… Disposez de moi, j'ai un zèle à vous servir qui a hâte d'être éprouvé.

Un vent de folie passa dans le cerveau du jeune homme.

L'angoisse de ne plus voir Laura, la crainte de perdre Mariole et Tiennette, tout cela farandolait en lui.

Non, il ne pouvait plus s'expliquer… il ne le pouvait pas… l'humanité même le lui défendait.

Mais il pouvait du moins s'avilir, se rapetisser dans l'esprit des Américains… Ceux-ci s'étaient trompés à ses manières distinguées… Il lui suffirait de se montrer voyageur de commerce, représentant de la maison Bonnard et C.

Oui, c'était cela… Un ridicule tue, une faiblesse renverse une idole !

Et détournant ses regards de Laura, il demanda au milliardaire :

— De quel vinaigre usez-vous habituellement ?

— Pardon, vous avez dit ?

— De quel vinaigre assaisonnez-vous habituellement, votre salade ?

Àcette question saugrenue, Topee riposta par un coup d'œil qui exprimait clairement, l'inquiétude eu égard à sa raison. Il répliqua cependant de sa voix la plus insinuante :

— Oh ! le meilleur.

— Mais encore ?

— Du vinaigre français, dit vinaigre d'Orléans.

Il souriait, le digne roi du cuivre, mais le sourire se figea sur ses lèvres. Rapide comme l'éclair, la main droite de Prince se plongeait dans les profondeurs d'une de ses poches, d'où elle ressortait presque aussitôt, pressant entre le pouce et l'index le col effilé d'une petite bouteille emplie d'un liquide ambré.

— Voici le seul bon vinaigre du monde.

— Celui-ci ? balbutia Ézéchiel.

— Oui, monsieur, oui, le vinaigre Bonnard et C, le vinaigre de Tours !

Un cri racla la gorge de l'Américain.

— De Tours ! Ah ! je comprends, le culte du souvenir, la patrie absente, les glorieux ancêtres, vous retrouvez tout cela dans le vinaigre… et moi qui ne saisissais pas…

Il secoua les mains de Prince, ahuri du résultat inattendu de sa manœuvre…

— Dès l'arrivée à Québec, je câble à Canard et C.

— Bonnard et C, rectifia le jeune homme.

— Parfaitement, c'est ce que je voulais dire… de m'envoyer… voyons… dix… quinze… non, tenez, mettons cent barriques de vinaigre…

— Pour vous seul, ce sera beaucoup, déclara charitablement l'ami de Mariole.

Mais Topee était lancé.

— Je consommerai tout en votre honneur, et je le recommanderai à mes amis et connaissances.

Puis, empoignant Prince par le bras.

— Mon cher Virgule, maintenant que nous sommes amis, permettez-moi de vous offrir un gin-pippermint-gingember-julep ; le coq du bord le prépare merveilleusement, et le long de la table, nous causerons des jours heureux que nous allons passer ensemble.

Affolé, emporté dans une brume de rêve, Prince se laissa entraîner, mais en passant devant Laura, il rougit jusqu'aux oreilles.

Une jolie petite voix lui avait lancé d'un accent étouffé :

— Merci ! Oh ! merci !

Le soir, il se coucha nanti d'une violente migraine, inconscient d'avoir consommé trente-sept gin-pippermint-gingember-juleps avec Topee, et d'avoir vendu à l'excellent milliardaire trois mille fûts de vinaigre de Tours.

p2 · ch01

L'Assiniboïa est une province canadienne, qui occupe une superficie sensiblement égale à celle de la France.

Elle est enclavée, à l'est, au nord et à l'ouest, entre les districts du Manitoba, de Saskatchewan et d'Alberta. Au sud, ses limites forment la frontière canadienne et sont mitoyennes avec les provinces du Nord-États-Unis, de Dakota et de Montana.

C'est un pays admirable.

Boisé, largement arrosé, il est l'échelon intermédiaire entre les plaines à céréales du Manitoba et les hautes dénivellations des Montagnes Rocheuses.

Des hauteurs moyennes, des cours d'eau capricieux, des lacs, des forêts, lui constituent une physionomie à la fois sauvage, riante et pittoresque. Et pour brocher sur le tout, en cette contrée où l'invasion des colons n'a pas encore fait disparaître l'aspect primitif du sol, de nombreux Indiens parcourent les territoires de chasse ou le sentier de la guerre.

Ce sont les Kris de la prairie, qui errent plus spécialement dans la région septentrionale, et dont les hardis chasseurs, se lançant à travers les plaines marécageuses où s'égrènent les lacs Caribos, aux Oies, des Bouleaux, de la Plonge, Montrevil, Chandelle, Doré, du Bœuf, Athabasca, Nosi, etc., mènent leur course aventureuse jusqu'aux montagnes lointaines des Ours-Gris et des Caribous, se détachant comme des ailes de la puissante ossature des Montagnes Rocheuses.

Ce sont les Sioux, ces guerriers indomptables, dont les dernières tribus ont trouvé asile sur la terre canadienne, plus hospitalière aux vaincus que les territoires yankees. Les pourtours des lacs Winnipeg et Manitoba constituent leur habitat de prédilection.

Au sud enfin, on rencontre des races abâtardies, ayant renoncé à jamais à la lutte contre la civilisation, envahissante : Corbeaux, Piégans, Pieds-Noirs, Gros-Ventres, mènent là une existence misérable.

Domestiques, valets de ferme, ouvriers agricoles, ils travaillent, taciturnes, sombres, résignés, semblant tout le jour attendre l'heure du soir où ils pourront s'abandonner à une hideuse et unique passion : l'eau-de-feu !

L'eau-de-feu, que par euphémisme nous avons appelée l'eau-de-vie, a en effet amené la ruine morale des vaillants hommes rouges dont le cri de guerre éveillait autrefois les échos de la prairie. Aujourd'hui, elle achève son œuvre destructive en conduisant à la phtisie les derniers survivants d'une race qui fut grande.

Or, un mois environ après l'arrivée du Canadian en vue de la côte du Dominion, une animation inaccoutumée se produisait à la scierie de Snoll-Gate, sise dans l'isthme resserré entre la rive orientale du lac Sullivan et le gouffre d'où jaillit, impétueuse, la rivière Saskatchewan du Sud, laquelle se fond, à 600 mètres de là, avec sa sœur du Nord, pour aller se perdre de compagnie dans le lac Winnipeg.

L'horizon, à quelques centaines de mètres de la scierie, était borné par la masse sombre de la forêt canadienne, qui s'étend sur une longueur d'environ six cents lieues, avec une profondeur moyenne de quatre à cinq cents kilomètres, et constituerait pour le Canada une réserve inépuisable, si nous n'étions pas à une époque où l'homme a réussi à transmuer le bois en papier, à métamorphoser les forêts en journaux quotidiens.

Des piles de bois grossièrement équarri en solives, des troncs hâtivement écorcés, des baraquements rustiques, sans portes ni fenêtres, un hall central où haletait une machine à vapeur, où gémissait une scie circulaire, telle était l'installation rudimentaire de rétablissement industriel de Snoll-Gate.

Àquoi bon, d'ailleurs, faire plus de frais ? La Scierie canadienne, avant toute chose, doit être facilement transportable. On la dresse près d'une rivière d'un débit assez abondant pour permettre le flottage des bois préparés.

On abat la forêt sur une profondeur de cent à cent cinquante mètres seulement, afin d'éviter les frais de charroi. Puis on se reporte un peu plus loin vers l'Orient ou l'Occident. En quarante-huit heures, baraquements, moteur, sont remis en place et l'on recommence.

Évidemment, ce mode d'exploitation aboutirait, dans un avenir prochain, à la ruine forestière d'un des pays les plus heureusement dotés du monde sous ce rapport. Mais le gouvernement du Canada est prévoyant, et il se préoccupe à cette heure de réglementer les coupes, de façon à sauvegarder l'une des principales richesses du territoire.

Ce jour-là, le propriétaire de la scierie était présent. On juge de l'entrain, encore que ce personnage parût s'intéresser médiocrement aux résultats de l'opération.

Possesseur d'immenses domaines dans l'Extrême-Sud des États-Unis, vers les frontières mexicaines, il avait acheté la concession de trois ou quatre cents lieues carrées de forêts l'année précédente, avait expédié l'outillage, les baraquements démontables, un directeur, des contremaîtres, le tout sans daigner

venir lui-même. L'état-major, enrôlé par lui, avait embauché des travailleurs et, depuis, l'usine fonctionnait régulièrement au profit du maître invisible, — c'est ainsi que les ouvriers désignaient le patron.

Ç'avait donc été une véritable révolution lorsqu'on avait appris que l'invisible se décidait à se montrer. Jusqu'à la dernière minute avant son arrivée, les sceptiques avaient parié que c'était un bruit dénué de toute garantie.

Mais ils avaient dû se rendre à la réalité.

Le propriétaire était arrivé à cheval, escorté d'une vingtaine d'Indiens Kris.

Il avait parcouru les chantiers, s'était enquis des trains de bois prêts à être mis en flottage. Puis il avait annoncé qu'il allait tenter une expérience.

Jusque-là, de même que chez tous les autres industriels du pays, les directeurs de l'usine faisaient amener les bois sur la rive de la Saskatchewan.

Là, on les assemblait en radeau aussi solidement que possible ; puis, les hautes eaux venues, on les abandonnait au courant, la propriété en étant assurée simplement par un signe de reconnaissance gravé au fer rouge sur les troncs.

Bien que des services de réception et de tri fussent installés à frais communs par les scieurs en divers points du parcours, on comprendra qu'il se produisait des pertes inévitables. Tantôt un train de bois, se disloquant, éparpillait au hasard les solives qui le composaient. Tantôt, un train tout entier disparaissait. Il était allé s'échouer dans une anse, à un coude brusque de la rivière, et

il pourrissait là, introuvable, à moins que les chasseurs, rouges, blancs, ou bois-brûlés, ou même quelque fermier des environs, ne le dépeçassent peu à peu pour l'utiliser comme bois de chauffage.

Le patron invisible allait tenter, à l'image de ce qui se fait en Europe, de faire accompagner la « flottée » par un équipage, et, afin de ne pas distraire des travailleurs de l'exploitation, il avait engagé un parti d'Indiens Kris, particulièrement aptes à ce labeur.

En ajoutant que le maître avait nom Orsato Cavaragio, qu'il devait tenir à être propriétaire au Canada, uniquement pour avoir une occasion de passer fréquemment à Swift-Current, où son ami, Ézéchiel Topee, et la toute charmante Laura avaient une luxueuse propriété, on connaîtra à fond le personnage, devenu scieur par désir de fiançailles avec l'une des plus riches héritières du globe.

Son inspection terminée, ses plans exposés à son directeur, Orsato avait manifesté la volonté de se reposer.

Une tente lui avait été dressée à quelque distance sur la rive du lac Sullivan, dans l'eau bleue duquel se miraient les falaises verdoyantes qui l'emprisonnent. Les hêtres, trembles, bouleaux, ces inséparables compagnons de la forêt canadienne, bruissaient doucement sous l'effort d'un vent léger.

Àla surface du lac, des échassiers, des bandes d'oies sauvages, apparaissaient. Parfois, sur la rive, craintif, défiant, l'œil et l'oreille au guet, un caribou (cerf-élan) se montrait, venant boire tout en surveillant les alentours.

Le cri strident d'un aigle semblait, par instants, déchirer le ciel, et tout au loin, à peine perceptible, on discernait le battement régulier des castors tassant leur digue.

Sans doute quelques-uns de ces animaux, bâtisseurs hydrauliques, étaient-ils réfugiés dans l'un des innombrables ruisseaux qui, du fond de chaque anse, de chaque fente de rocher, venaient se perdre dans le lac, lui donnant un collier de ruisselets, de cascatelles, frangés d'argent.

Les yeux mi-clos, seul suivant son désir, Orsato rêvait. Mais ce n'était point l'admirable paysage étalé devant lui, ce n'était point la mystérieuse tranquillité de la forêt américaine qui absorbait sa pensée.

— Nelly a raison, murmurait-il… Cette servante est d'aussi bon conseil qu'une señora… ; plus qu'une señora, car les señoras, généralement, n'ont pas plus de cervelle qu'une Xucana des Terras-calientes. (La xucana est un oiseau de la famille des perruches, que l'on rencontre dans les terres chaudes du Mexique.)

Comme on le voit, Orsato n'était rien moins qu'aimable.

— Oui, reprit-il, tuer l'homme, cela ne conduit qu'au mariage avec l'appareil électrocuteur de Dinay, de Boston. Un pauvre diable se venge comme cela, mais un homme de ma valeur ne saurait employer pareil procédé… C'est trop grossier et trop naïf, comme dit Nelly.

C'est étonnant comme cette fille a du jugement… Et avec cela, une instruction, une tenue comme aucune de nos milliardaires n'en possède. Dans un salon, si je n'étais prévenu, je croirais qu'elle est miss Topee et que miss Topee est la fille de chambre.

Il haussa les épaules.

— Il ne s'agit pas de cela… Il s'agit seulement d'empêcher le mariage de ce godelureau de prince Virgule avec les millions de Laura. Pour vaincre, il faut ruiner le père ; cela se fera, car cette chère Nelly m'en donne les moyens… Mais cela ne suffit pas… ; je ne suis pas une bête et j'ai bien vu dans les yeux de ce stupide prince que Laura lui plaisait beaucoup… Donc, il faut aussi lui enlever la jeune fille… Oh ! Nelly n'était pas de cet avis,… je le sais bien… ; elle disait que pareille action est tout à fait incorrecte ; je n'en disconviens pas… Seulement, seulement, si j'ai dit comme elle, pour ne pas être querellé, j'agirai toutefois comme si elle n'avait pas parlé.

D'abord je trouve cela drôle, beaucoup plus drôle que tuer, ce ridicule prince… Pas correct, soit, mais on ne tue personne et l'on n'est pas passible de l'électrocution. J'ai été véritablement touché de l'émotion de cette digne Nelly quand elle me parlait de cette mort électrique. Vous, mourir comme un meurtrier, señor ; vous un si aimable cavalier, vous le plus parfait hidalgo… Hidalgo, elle l'a dit, hidalgo !… Je ne suis pas de la haute noblesse… ni de la petite non plus… car, lorsque je suis seul, je puis bien m'avouer que je suis un sang-mêlé, un simple métis… Mais c'est égal, qu'une personne aussi sérieuse, aussi observatrice, ait pu me prendre pour un hidalgo… ; cela m'a flatté, il n'y a pas à dire.
Orsato rêvait.

C'est égal… j'ai eu une chance de rencontrer Nelly. Sans ses conseils, j'aurais écouté l'ardeur de mon caractère et… — je suis toujours seul, rien ne m'empêche d'être franc, — j'aurais fait de grosses sottises.

C'est à elle que je devrai d'arriver à mon but… presque honorablement.

Il hocha gravement la tête :

— Maintenant, il est juste de le mentionner, Nelly est une fille de chambre unique. Port de tête, allure, esprit, elle a tout d'une reine. Sa situation est évidemment une erreur de la nature… Cela donne raison à la légende des Séminoles catholiques de l'Arizona.

Pour expliquer la naissance des hommes, ils prétendent que le Tout-Puissant met les âmes en tas dans une sorte d'arrosoir, qu'il déverse ensuite sur la terre.

Les âmes filent par les trous de la pomme, tombent en pluie, et sont gobées par les corps qui se trouvent aux environs.

Assurément, quand tomba l'âme de Nelly, une reine et une pauvresse devaient se trouver côte à côte, de sorte qu'elles se trompèrent : la pauvresse respira l'âme destinée à la reine, et celle-ci avala celle de la miséreuse. Je ne vois pas d'autre moyen d'expliquer la supériorité indiscutable de cette jeune fille.

Il se mit sur son séant.

— Voyons… les trains de bois partiront demain… Il faut que je parle encore à ce diable d'Indien.

Il saisit un sifflet d'or, accroché en breloque à une lourde chaîne brimbalant sur sa poitrine, et en tira un son aigu, prolongé.

— Flèche de Fer est un gaillard renommé par son audace et sa ruse… je ne pouvais pas trouver d'auxiliaire meilleur… C'est encore cette bonne Nelly qui me l'a indiqué.

Il se tut.

L'Indien était devant lui.

Sans qu'Orsato eût perçu le moindre bruit, le Peau-Rouge l'avait rejoint, obéissant à son appel. Et maintenant, dans une attitude modeste et fière, sanglé dans la blouse de chasse aux franges multicolores, le pantalon de peau serré dans des molletières de drap, une simple plume d'aigle, fichée dans ses cheveux longs et noirs, rappelant qu'il était Indien et chef, le Kri se tenait immobile, attendant que celui qui l'avait engagé voulût bien lui adresser la parole.

— J'ai appelé Flèche de Fer, commença Orsato.

— Flèche de Fer a entendu et il est accouru, car s'il est un grand chef, il a promis d'être, durant trois lunes, un simple guerrier par rapport à toi.

— J'ai foi en la parole du Kri que tous ses congénères admirent.

Une lueur orgueilleuse passa dans l'œil de l'Indien.

— Si tu as foi maintenant, que diras-tu plus tard ?

— Plus tard, je demanderai à Flèche de Fer d'être mon ami.

Le Kri s'inclina sans répondre.

Était-ce modestie ?… Le seigneur blanc lui paraissait-il mettre ses services à un trop haut prix ?

Était-ce dédain ? Le représentant d'une race, qui s'est fondue avec les colons français du Canada, mais est restée hostile aux

éléments venus des États-Unis, le Peau-Rouge, estimait-il l'amitié impossible entre lui et son interlocuteur ?

Mystère !

Orsato, naturellement, interpréta ce silence dans le sens le plus favorable, et reprit :

— Flèche de Fer quittera Snoll-Gate demain.

— À l'heure où l'oiseau moqueur fait entendre ses premiers gazouillements.

— Il sait ce qu'il a à faire.

— Un chef n'a besoin que d'entendre une parole et il a compris.

— J'en suis sûr, aussi n'est-ce pas par défiance, mais pour me donner la tranquillité, que je prie le chef de me répéter ses instructions.

Un sourire détendit les lèvres de l'Indien, rapide et silencieux comme l'éclair entr'ouvrant la nuée d'orage.

— Flèche de Fer est ton engagé. Il n'a qu'à obéir.

— Chef, dis-moi ce que tu comptes faire ?

— Je prendrai place avec mes guerriers sur les radeaux de la flottee.

— Bien.

— Nous les dirigerons à travers les méandres, passes, rapides de la Saskatchewan, jusqu'à son confluent avec la rivière du Chapeau du médecin. Là nous aborderons, détruirons les radeaux,

dont les débris seront semés dans les bois épais qui bordent les cours d'eau en ce point.

— C'est cela même, chef.

— Après quoi, à travers les futaies, nous gagnerons l'endroit appelé Désastre-Rocks.

— À huit milles de Swift-Current.

— À huit milles, et nous attendrons la jeune fille désignée par le chef que nous avons accepté pour trois lunes.

Orsato secoua la main de l'homme rouge :

— Et ce chef, mon garçon, donnera à ses amis indiens plus de métal jaune et d'eau-de-feu qu'il ne leur en a promis.

Flèche de Fer accepta politesses et promesses sans se départir de son calme.

— Un conseil cependant, fit-il de sa voix gutturale.

— Le conseil d'un chef avisé est toujours le bienvenu,

— Que mon frère blanc se hâte, car le Grand Esprit soufflera la mousse blanche de bonne heure.

— Que veux-tu dire ?

— Ceci… les oies sauvages sont déjà formées en troupes, ce qui indique que l'hiver sera précoce. Quand les migrateurs font leurs premiers préparatifs de départ, c'est que la neige et les âpres vents d'hiver arriveront bientôt.

Orsato inclina la tête d'un air convaincu.

— Prompt au combat, sage au conseil, tel est mon frère rouge. Qu'il parte demain, ainsi qu'il est convenu.

Un silence suivit.

Enfin, l'Indien murmura :

— Mon frère blanc n'a-t-il plus rien à me dire ?

— Plus rien, chef, plus rien.

— Alors, je retourne auprès de mes guerriers. Les hommes sont comme les caribous, descendant du Nord pendant l'hiver. Ils choisissent un guide, le suivent fidèlement partout, mais il faut qu'ils le voient sans cesse à leur tête… Le chasseur qui abat le guide peut s'emparer de tout le troupeau.

— Allez, allez, chef… je m'en rapporte entièrement à vous.

Et tandis que Flèche de Fer s'éloignait d'un pas élastique et allongé, Orsato reprenait son monologue intérieur :

— Étranges serviteurs que ces Kris… mais bah ! qui veut la fin veut les moyens… Laura en mon pouvoir, je verse à ces hommes la rémunération convenue ; ils retournent dans leurs territoires marécageux et il ne reste plus de traces de mes agissements… Oui, oui, cela est pour le mieux… Là encore, les bons conseils de Nelly ne m'auront pas été inutiles… Oh ! je ferai sa fortune à cette digne Nelly !

Cependant l'Indien rejoignait le campement des Kris, établi au fond d'une petite anse sablonneuse sur la rive de la Saskatchewan sud.

Rivière bizarre que celle-là.

Elle a la teinte verte d'une dissolution de sels de cuivre, et pourtant l'analyse la plus sérieuse n'y révèle aucune trace cuprifère.

Cette eau est savoureuse, elle a un goût exquis et est toujours fraîche, quelle que soit la température ambiante.

Enfin, chose appréciable en ces pays très arrosés, où les chaleurs estivales font éclore des myriades de maringouins, de moustiques affamés, les rives de la Saskatchewan sud sont absolument dépourvues d'insectes.

La science n'a encore pu déterminer à quelles circonstances ce curieux cours d'eau doit ces propriétés remarquables, qu'il conserve sur tout son parcours, soit plus de huit cents kilomètres.

Les Indiens, avec la paresse qui les caractérise en dehors des heures d'action, dormaient pour la plupart, à l'ombre de black-trees (sorte d'épine noire au bois résistant).

Enveloppés dans leurs couvertures de feutre grisâtre, leurs traits énergiques striés de trois touches d'ocre jaune indiquant les tendances pacifiques des travailleurs, comme l'ocre rouge alternant avec filets bleus décèle le chasseur ou le guerrier sur la piste d'un ennemi, ils offraient l'image de statues de bronze.

Près d'un feu sur lequel était suspendue une marmite, deux veillaient.

Ceux-là avaient établi leur foyer à l'écart, sur une légère extumescence du sol entièrement dénudée. À l'approche de leur chef Flèche de Fer tous deux dressèrent la tête et sur un geste impératif de celui-ci, le plus jeune se leva et le suivit à l'écart.

On eût dit que le Peau-Rouge voulait se mettre à l'abri des écouteurs indiscrets. Aussi, dès qu'il eut été rejoint par l'Indien, fut-ce d'une voix à peine perceptible qu'il prononça :

— Nous partons demain, monsieur Kozets.

L'autre tressaillit :

— Tant mieux, seigneur Dodekhan, car je ne vous cacherai pas que ce jeu de l'Indien…

— Vous ennuie, monsieur Kozets ?

— Non… mon service est trop largement payé pour m'ennuyer jamais ; cependant…

— Vous ne serez pas fâché de retourner chez master Topee, à Swift-Current…

— Je l'avoue.

— Et d'y retrouver une certaine générale comtesse, modiste de son état…

L'agent russe eut un geste de protestation.

— Seigneur Dodekhan, croyez bien…

Le pseudo-chef indien se prit à sourire :

— Je crois ce que je dis, monsieur Kozets… ; après tout, je ne vois aucun mal, à ce que vous recherchiez la compagnie d'une charmante et brave petite Parisienne… Mais, laissons cela… Le chariot que nous avons acheté à Montréal ?…
flèche désire-tu un signe.

— Est garé près du lagon Ochirna, à mi-chemin de Swift-Current…

— Et de Désastre-Rocks.

— Oui.

— Bien. Il faut qu'il soit prêt à rouler au premier signal.

— Il le sera.

— Et qu'il soit muni…

— Tout est au complet, seigneur Dodekhan. Vous m'aviez donné la liste, et j'ai tout emmagasiné dans le véhicule.

— Nelly ne s'est doutée de rien.

— De rien… J'avais mis M Tiennette dans la confidence… Ah ! voyez-vous… elle a une confiance en vous…

— Justifiée, monsieur Kozets.

— Oh ! je suis absolument de cet avis.

Cette fois, l'ancien détenu d'Aousa se laissa aller à rire franchement.

— Quand nous retournerons à Sakhaline, monsieur Kozets, si vous persévérez dans ces sentiments, vous n'aurez plus qu'à enfermer le général Labianov dans un silo, et à me donner sa place au palais du gouvernement.

Kozets rit également.

— Ma foi, seigneur ; … je ne sais si j'irais jusque-là, mais à coup sûr, si l'on m'ordonnait de vous arrêter, je crois que je vous

fournirais les moyens de vous échapper. Bien que, — ajouta-t-il après un silence, — je pense que vous vous échapperiez sans mon concours.

— Oh ! vous me flattez…

— Non, non, je réfléchis… La façon dont vous avez agi à Sakhaline… Tout cela démontre que vous êtes autre que vous ne le paraissez.

— Pardon, vous me présentez une charade.

Le Russe secoua la tête :

— Dame ! ce n'est pas facile à exprimer… Enfin, voilà. Vous êtes bien venu à Aousa pour voir la Française ; vous vous employez à présent à enrichir son fils par un beau mariage, tout cela est parfait… Seulement cela n'explique pas votre influence sur une foule de gens et de choses… Non, les moyens seraient disproportionnés avec le but à atteindre… Or, quand une association se crée, quand elle délègue à l'un de ses membres un pouvoir tel que celui que vous avez montré, c'est que le résultat à obtenir est de même valeur. La conclusion doit justifier l'effort… Vous saisissez… Par suite, à mon avis, vous poursuivez à cette heure la réalisation d'une chose, peu importante par rapport à celle que vous visez… c'est un à-côté sentimental… Mais l'œuvre réelle, vous la cachez.

Dodekhan frappa amicalement sur l'épaule de son interlocuteur.

— Pas mal, monsieur Kozets, pas mal… En vous entendant raisonner, je me félicite de vous avoir attaché à mon entreprise.

Et comme le policier russe s'inclinait :

— La vérité se fait jour à un moment donné. En attendant, reposons-nous pour être dispos demain, afin d'accompagner le train de bois du señor Orsato ; ce train de bois qui n'arrivera jamais à destination.

p2 · ch02

— Mon cher Virgule, venez donc voir la serre, je vous prie.

— M. le prince Virgule a dit que ce serait mieux ainsi.

— Consultez le prince ; Virgule sait tout.

La propriété de Swift-Current retentissait ainsi tout le jour de ce nom de Virgule, fréquent en ponctuation ; mais que l'on chercherait vainement parmi les saints du calendrier.

Prince était devenu l'arbitre des élégances de Swift-Current.

Ézéchiel, Laura, Nelly, majordome, laquais, jardiniers, personne ne se fût permis la moindre modification sans consulter le prince.

Lui seul avait du goût.

Lui seul savait ce qui se faisait dans le meilleur monde.

Dire que cela l'amusait serait exagéré.

Àvingt reprises il avait confié à Mariole, à Tiennette, son ennui de jouer un rôle pareil, sa répugnance à continuer.

Mais à présent il était faible, car sa tendresse pour Laura avait grandi, en raison directe du temps consacré à la contempler.

Oh ! cette tendresse !

Àbord du Canadian, ce n'était qu'une étincelle brillant sous la cendre ; à présent, c'était un incendie, que toutes les pompes du monde eussent été impuissantes à éteindre.

Et Tiennette qui s'en rendait bien compte, répondait invariablement aux récriminations du jeune homme :

— La question n'est pas là.

— Où est-elle donc ?

— Ici. Miss Laura vous plaît-elle, oui ou non ?

— Oui, mille fois oui, seulement sa fortune…

— Seriez-vous heureux de l'avoir pour femme ?

— Cent mille fois oui, mais c'est impossible ; le jour où je lui dirai que je ne suis pas prince…

— Béniriez-vous celui qui rendrait votre bonheur impossible ?

— Un million de fois non… je l'étranglerais.

— Alors, gardez le silence, pour ne pas être astreint à vous étrangler vous-même.

Le moyen de répondre à cela.

Évidemment… s'il avouait la supercherie où l'avaient jeté les circonstances, bien indépendantes de sa volonté, il ne se faisait aucune illusion. Ses hôtes, seraient blessés et cesseraient de le

considérer comme un monsieur d'une essence particulièrement vénérable.

Oui, mais enfin, cette situation douteuse ne pouvait se prolonger indéfiniment.

Voilà ce qu'il exprimait, un matin, devant ses amis, Kozets, Mariole et Tiennette, qu'il avait rejoint sur une terrasse, bordée d'un balcon de marbre, du haut de laquelle on apercevait, à perte de vue, les champs, prés, bois de la propriété.

L'agent russe, revenu à Swift-Current, après un voyage de peu de durée durant lequel il avait suivi Dodekhan au lac Sullivan, écoutait avec un vague sourire.

— Écoutez, expliqua Tiennette, je suis très amie de Laura.

— Oui, persifla Prince, comme générale comtesse !...

— Je vous l'accorde ; mais sous ce titre baroque, j'obtiens toute sa confiance. Or, elle ne parle que de vous.

— De moi, ma chère Tiennette, vous plaisantez...

— Je ne plaisante jamais aux dépens des autres... Mais je continue. Vous occupez toute sa pensée ; peu à peu, le prince passe au second plan. Le moment n'est pas éloigné où M. Albert sera si bien ancré dans son affection, que le prince pourra disparaître tout à fait. Et tenez, pas plus tard qu'hier, ne me disait-elle pas :

— Ah ! je regrette le temps où je l'appelais M. Albert..., c'était plus gentil... Ça me gênera toujours de prononcer : Prince Virgule... Et puis, quand nous avons du monde, je ne puis plus l'approcher. On l'assiège, on se l'arrache.

J'ai mis à profit l'occasion pour répondre :

— Ah ! dame ! les princes, c'est toujours comme cela. Une princesse est bien moins heureuse en ménage qu'une bourgeoise aisée. Celle-ci a son mari à elle, pour elle… Une princesse a un mari comme elle a des diamants… Cela fait partie de sa parure quand elle va en soirée, et c'est tout.

— Oh ! fit-elle, vous semblez bien désillusionnée sur les cours.

— Je les juge après les avoir vues.

— Vous avez une audace ! murmura le jeune homme pensif, tandis que Mariole considérait sa fille avec orgueil.

— Et, reprit cette dernière, Laura est restée rêveuse, puis elle a balbutié tout bas :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! que je suis ennuyée.

— Alors, reprit Albert, vous me conseillez d'attendre.

— Certes.

— Mais c'est terrible d'attendre comme cela… Ce satané Topee, qui recommande mon vinaigre à tous ses amis…, et Dieu sait s'il en a… le vinaigre de Tours, vinaigre de famille, le vinaigre princier. J'ai fait six cent mille hectolitres de vinaigre… Bonnard et C ne peuvent plus fournir.

— Eh bien ! tant mieux.

— Non, non, le bien mal acquis ne réjouit pas. J'ai tout ce vinaigre sur la conscience.

Tiennette eut un éclat de rire moqueur

— Ah bien ! je n'ai pas les chapeaux sur la conscience, moi.

— Oh ! les chapeaux…

— Mais c'est comme vous, on se les arrache. J'ai raconté qu'en France, maintenant, dans les familles les plus aristocratiques, les jeunes filles apprenaient un métier.

— Qu'est-ce que vous avez appris ? m'a-t-on dit.

— L'état de modiste.

— De modiste, vous, une générale comtesse ?

— Moi-même, je fais tous mes chapeaux moi-même.

Ç'a été un concert d'admiration, avec beaucoup de doutes dessous. Les femmes de tous les pays connaissent cela, la jeune fille à marier qui fait ses robes, ses chapeaux, et qui, sitôt qu'elle a trouvé époux, ne sait plus rien faire du tout.

Bref, j'ai offert de prouver.

— Je ferai des chapeaux pour qui en désirera ; seulement on les paiera, et cher, mes pauvres en profiteront.

Résultat : en six semaines, je me suis bien fait trente mille francs, sur lesquels il y a vingt mille de bénéfices nets… Eh bien ! je vous assure, monsieur Prince, que je n'ai pas le moindre remords.

— Oh ! vous, repartit le jeune homme souriant malgré lui, je parierais même que tout cela vous amuse énormément.

— Pariez, vous gagnerez.

— Cela ne me surprendrait pas. Ah ! vous leur en enseignez des manières de cour… L'autre jour, dans le feu d'une conversation, vous vous asseyez sur l'un des guéridons du salon. Topee vous voit et s'empresse de vous avancer un siège.

— Oui, il vernissait ma sottise.

— Aussi vous repoussez le siège, en disant : Je préfère le guéridon… Louis XIV affectionnait cette façon de s'asseoir, seulement son guéridon était percé.

Mariole riait comme un bienheureux de ce qu'il appelait la présence d'esprit de sa Tiennette et Kozets faisait chorus.

— Oui, reprit Albert, cela vous amuse, mais vous ne connaissez pas la fin.

— La fin de quoi ?

— De l'aventure donc. Le commodore Chinney, de la marine fédérale des États-Unis, se trouvait là, vous vous souvenez ?

— Oui, allez toujours.

— Il s'est rendu le soir même au bourg de Swift-Current et a commandé au menuisier de l'endroit un guéridon percé, pour s'asseoir à la Louis XIV.

Le père et la fille se renversèrent dans leurs fauteuils pour rire plus à l'aise.

— Si bien, acheva Prince, que ce malheureux menuisier est venu me demander à moi, prince Virgule, de lui donner quelques renseignements sur les guéridons du Grand Roi.

La gaieté de Kozets, de Mariole et de sa fille devint du délire.

Ils riaient, trépignaient, et leur ami commençait à craindre qu'ils n'étouffassent dans une crise de
Ce malheureux est venu me demander des renseignements. fou rire, quand une fanfare de cors de chasse retentit à peu de distance.

— L'appel !

— Où allons-nous aujourd'hui ? bégaya Tiennette, toujours secouée par l'hilarité.

— En un endroit nommé Désastre-Rocks.

— Vilain nom.

— Il paraît que les premiers colons du pays y périrent sous la neige. C'est un cirque rocheux, m'a raconté Topee, assez imposant en cette saison, mais qui l'hiver, on ne sait trop pourquoi, se remplit entièrement de neige. La catastrophe s'est produite ainsi : établissement du campement à la surface supérieure. La couche glacée a cédé, et les malheureux se sont enfoncés dans quinze mètres de neige d'où ils n'ont pu sortir.

— Brr ! elle me glace, votre histoire.

— Il paraît que des gens nous précèdent avec un lunch des plus réchauffants… Du reste, on chassera en route, et notre hôte m'a promis, non pas du sanglier, cette espèce n'existe pas ici, mais du cochon sauvage.

— Oh ! fi… triste gibier, cela ne peut courir, des gros porcs roses…

— Qui vous parle de cela ? Le cochon sauvage est de la taille d'un renard, ses soies rudes sont d'un ton noir fauve. Il n'a pas de

boutoirs, mais des canines très développées avec lesquelles il se défend fort bien. La chasse ne laisse pas que de présenter certains dangers, parce que ces quadrupèdes vivent souvent en troupes nombreuses qui foncent sur l'ennemi.

On a vu, au Mexique et dans le Sud-Amérique, des jaguars mis à mort par les pécaris, qui sont à peu de chose près les mêmes animaux que les cochons sauvages des terres septentrionales.

— Enfin, railla l'incorrigible Tiennette, ce qui me rassure, c'est que vous serez à cheval, et que les cochons sauvages auraient beau vous prier de descendre, vous n'en feriez rien !

— Ne dites pas cela, vous me porteriez malheur… J'en descendrais sans le vouloir.

Il fallait voir de quel air piteux Albert prononçait cela.

Mariole leva tes bras, les abaissa et enfin :

— Tout le monde vous trouve excellent cavalier.

— Parce que je suis le prince Virgule… Un prince fait tout mieux que les autres… Au Canada, par bonheur, où l'on rencontre de bons chevaux de trait et surtout des mulets et des ânes, le cheval de selle est parfaitement inférieur… Cela me va, moi qui n'ai jamais monté, et pas souvent, que de bonnes haridelles de manège… Ainsi, Topee a mis à ma disposition une bête charmante, régulière, une vraie mécanique… seulement elle a la bouche d'un dur… le caractère aussi, probablement… Quand je l'invite, par une pression timide des rênes, à aller d'un côté, mon damné coursier s'en va régulièrement de l'autre…

Tiennette se tordait littéralement.

— Voilà qui est fâcheux pour votre réputation d'écuyer.

— Oh ! je l'ai sauvegardée.

— Comment ?

— En me déclarant le prince le plus distrait de l'univers et autres lieux.

— La distraction n'explique pas…

— Mais si… on m'appelle à droite, mon palefroi va à gauche… je n'ai pas entendu, j'étais distrait.

Les rires de la modiste résonnaient en fusées cristallines, quand un nouvel appel de trompes sonna dans l'air.

— Vite à la cour d'honneur… on doit nous attendre.

Prince et ses interlocuteurs s'empressèrent de gagner la cour.

C'était un vaste quadrilatère, bordé au fond et sur une partie des ailes, par les bâtiments, édifiés dans un vague style Louis XV-Louis XVI, retouché suivant le goût américain.

Des balustrades ajourées, portant de distance en distance des sphinx à têtes de marquis ou de demoiselles coiffées à la Lamballe, complétaient la clôture de la place d'honneur.

Mais le plus curieux était sans contredit la nombreuse société qui s'étouffait dans l'étroit espace.

Chevaux aux harnais multicolores, ornés de pompons, de rosettes, de rubans ; voitures vénérables aux attelages surannés, piqueurs que l'on eût dit enlevés à la Cour de France à la veille de la Révolution et valets de chiens du même cru, rien ne manquait

aux élégances provinciales de ce coin reculé de l'immense territoire canadien.

Et contrastant avec le tout, des chasseurs, gentlemen corrects de mise et de manières ; des femmes charmantes, autant par la régularité de leurs traits, l'harmonie sculpturale de leurs lignes, que par la simplicité harmonieuse et discrète de leur ajustement.

Toute l'âme canadienne apparaissait là.

Le château, les équipages, les chiens, disant le souvenir attendri à la France du dix-huitième siècle, à la mère Patrie, comme l'appellent toujours les Canadiens fidèles.

L'aspect des chasseurs montrait les mœurs graves, saines et familiales des habitants.

Le Canada est, en effet, l'un des pays du monde où la famille est le plus respectée, et cela tient à la femme qui se montre gardienne du foyer, mère tendre et inlassable, et qui met son orgueil, noble orgueil, à être ainsi.

Àcertaines poupées parisiennes, propres seulement au rôle de mannequins de couturiers, à ces écervelées qui dénigrent systématiquement tout ce qui est élevé, nous rappellerons seulement que pour être la bonne épouse, la bonne mère, il faut trois petites qualités qui ne courent pas les rues : l'honneur, le dévouement, le courage.

Déjà, l'assemblée était en selle.

Les retardataires s'empressèrent de monter à cheval.

Laura vint se placer auprès d'Albert.

— Vous n'avez pas le même animal que les autres jours. J'ai fait venir de Québec deux bêtes d'origine anglaise.

— Ah ! balbutia le jeune homme très troublé.

— Pour un cavalier comme vous, un cheval ayant de l'allant ne présente aucun inconvénient.

— Aucun, aucun, bredouilla-t-il tout en pensant in petto : Cette adorable enfant va me faire faire une culbute formidable.

Et elle, baissant la voix :

— Nos deux montures sont de vitesse.

— Ah ! ah ! tant mieux.

— De la sorte, nous pourrons distancer le gros des chasseurs.

— Nous les distancerons, répéta Prince en écho lamentable, car il se voyait déjà étendu dans un fossé.

— Et, acheva coquettement Laura, nous pourrons causer… en amis… ; car tout ce monde m'obsède : les fêtes, les réunions se suivent, s'enchaînent, ne laissant plus place pour la causerie intime, pour la conversation affectueuse.

Il lui souriait, et elle ne comprit pas que ce sourire signifiait surtout :

— Pour causer, nous marcherons au pas… c'est l'allure que je préfère en équitation.

Àce moment même, Nelly qui, en sa qualité de suivante favorite, assistait du haut du perron au départ de la chasse, descendit vivement les degrés et se glissa auprès de Tiennette, laquelle, ju-

chée sur un grand twanka pommelé, tapotait son amazone avec des mines coquettes.

— Mademoiselle.

— Qu'y a-t-il, Nelly ?

— Vous dînerez (le repas de midi s'appelle, comme dans l'ancienne France, le dîner) à Désastre-Rocks. Je vous conseille de faire la sieste après le repas.

— Pourquoi cela ?

— Pour réserver vos yeux, car la nuit prochaine, je voudrais vous montrer des gens à la solde du señor Orsato.

— À sa solde ?

— Oui, le señor Orsato s'étant rendu aux raisons que je lui ai données sur votre avis.

— Il fallait votre sagesse pour le persuader.

— Je lui ai dit que vous étiez dans son jeu. Aussi on va commencer à enlever à master Topee les stocks de cuivre sur lesquels il compte pour pousser sa fille au mariage.

— Ah ! Vous me ravissez. Alors on ne pourra plus la donner à notre cher prince.

— Non.

— Oh ! Nelly, vous aurez sauvé l'honneur d'une couronne.

La fille de chambre s'inclina cérémonieusement :

— Que le plaisir soit grand pour la générale comtesse.

Une fanfare éclatante emplit la cour de sonorités cuivrées.

Les piqueurs sonnaient le départ.

Il y eut des cris, des rires, les chevaux piaffèrent, les calèches roulèrent avec des grincements, et le cortège quitta majestueusement Swift-Current, remontant la route blanche qui, deux kilomètres plus loin, franchissait la Saskatchewan sur le pont de bois de la Mignardise.

Nelly avait vivement remonté le perron.

Ses yeux brillants se fixaient sur ces hommes, ces femmes, qui allaient se donner le noble plaisir de la chasse.

Peut-être la fille de chambre sentait-elle courir en ses veines du sang de Diane, ancêtre gracieuse de saint Hubert, car elle murmura :

— Et moi aussi, je serai comme cela !

Puis elle rentra dans la demeure du milliardaire.

Cependant la troupe de Nemrods défilait en bon ordre. Dès l'aube, les fourgons de provisions, les domestiques chargés du service, avaient pris la route de Désastre-Rocks. Tout étant paré de ce côté, on n'avait plus qu'à s'amuser.

Jusqu'à la rivière, les cavaliers demeurèrent groupés autour des voitures, qui transportaient les personnes âgées, les jeunes enfants ou les personnes peu férues d'équitation ; mais une fois le pont franchi, les chasseurs s'éparpillèrent.

Dans la vaste plaine cultivée, parsemée de petits bois, avec de loin en loin un lagon aux eaux couleur d'émeraude, il n'y avait

point de danger de s'égarer. On se rassemblerait de nouveau à l'approche de Désastre-Rocks, à la limite des plantations, car on entrerait alors en pleine nature sauvage, accidentée, boisée de fourrés impénétrables entre lesquels serpentait la route.

— En avant !

Sur ces mots, Laura frappa de sa houssine la croupe du coursier de Prince.

L'animal fit un bond violent, dont son infortuné cavalier pensa être désarçonné, puis il partit à fond de train, entraînant à sa suite la monture de la jeune fille.

Ballotté, secoué comme laitage en baratte, le vent sifflant à ses oreilles, Albert avait l'impression d'être emporté par un express à quatre pattes.

Àsa selle il se cramponnait désespérément, et c'en eût été fait de sa réputation équestre, s'il n'avait pas été à dix mètres en avant de miss Topee.

En tempête, ils traversèrent ainsi la ligne des chasseurs, la laissèrent en arrière et, galopant toujours, les perdirent bientôt de vue.

Alors Albert entendit nettement sa compagne crier :

— Halte ! arrêtez... nous sommes assez loin !

Allez donc arrêter un cheval au galop, quand vous ne savez pas vous servir des rênes.

Une fois de plus, le brave garçon fut distrait et continua de galoper jusqu'au moment où le coursier, à court d'haleine, consen-

tit à prendre une allure plus paisible.

Laura put enfin le rejoindre.

— Encore vos distractions, prince.

— Quelles distractions ? demanda-t-il d'un ton innocent.

— Mais voici un grand quart d'heure que je vous invite à ralentir.

— Pas possible ! Il est vrai que je songeais…

— À qui, s'il vous plaît ?…

Le Français, né malin, sait que l'on se tire des plus mauvais pas par une galanterie.

Prince répondit donc sans hésiter :

— À vous !

Ce qui émut Laura, à ce point que ses joues ressemblèrent aussitôt à des pétales de roses.

— Et que pensiez-vous de moi ? fit-elle en souriant, mais d'une voix un peu tremblante.

Puis, sans doute pour avoir le temps de savourer l'émotion très douce épanouie en elle, miss Topee s'exclama :

— Mais vous conservez votre fusil à l'arçon.

— Ah ! il ne faut pas…

— Mais non, nous sommes entrés dans le pays neuf.
Il se cramponnait désespérément.

— Eh bien ?

Eh bien, on peut rencontrer des fauves. Il est prudent de porter l'arme à la main.

Et tendrement :

— Avec une carabine comme celle-là, je suis rassurée. Mon père s'est privé en votre faveur de son Hanlicroft… à répétition, cinq coups, dont un à balle explosible pour les grosses pièces.

— Ah ! s'écria béatement Albert, je ne me lasserais pas de vous entendre parler d'armes. Quel gentil petit armurier vous êtes.

— Oh ! fit-elle avec une jolie moue, je suis en vérité flattée de vous sembler un armurier gentil, mais une curiosité me tient et je vous prierai de dépenser une minute pour la satisfaire.

— Une minute ou une heure, à votre choix.

— Remerciements… ; cela est aimable, mais je désire une minute seulement.

Et arrêtant net son cheval, fixant ses yeux bleus sur ceux de son compagnon avec une candide effronterie :

— Quelle est votre pensée sur moi en ce qui concerne la jeune fille ?

Fût-ce l'émotion qui amena Prince à tirer sur les rênes ? Fût-ce désir de repos chez le quadrupède ? mais la monture du voyageur s'arrêta également. Et Albert, aussi surpris de la question de son interlocutrice que du mouvement plein d'à-propos de l'animal, bégaya :

— Comme jeune fille ?

— Oui, comprenez bien mon interrogation… C'est en toute franchise que je désire votre opinion… Si elle est favorable, je vois de la joie tout alentour de moi ; si elle ne l'est pas, — Laura poussa un soupir, — il vaut mieux broyer la pierre tout de suite que la rouler toujours.

L'énergique proverbe canadien qui signifie : Mieux vaut le désespoir immédiat que le long espoir sans issue, fit frissonner le Français.

Ah ! il comprenait bien où voulait en venir sa chère petite compagne.

S'il avait osé, d'un mot il aurait fait refleurir les couleurs sur ses joues soudainement pâlies.

Il lui eût suffi de laisser parler son cœur :

— Il est à vous tout entier, il est plein de vous. Quand il bat, c'est votre nom qu'il murmure ; quand il souffre, c'est que vous êtes absente. Voilà des semaines que je meurs de ne pas vous avouer combien vous êtes ma vie !

Oui, mais, pour un garçon loyal, le moyen de parler ainsi sans ajouter immédiatement :

— Seulement, celui qui vous raconte sa tendresse n'est pas celui que vous croyez. Si, dans votre entourage, je place des quantités invraisemblables de vinaigre de Tours, ce n'est pas comme pieux héritier de la brillante lignée des Bourbons-Valois-Orléans, c'est uniquement comme Albert Prince ; Prince, un point c'est tout, représentant de la maison Bonnard et C.

Est-il possible d'avouer cela quand on vous a mis à califourchon sur un cheval anglais, quand on vous a armé d'un Hanlicroft, à répétition, à cinq coups, dont un à balle explosible, quand surtout l'on se figure, de la meilleure foi du monde, qu'un aveu de ce genre met en danger de mort, et soi-même, et des amis dévoués !

Et le pauvre Albert, désolé, éperdu, voyait le moment où il allait tourner son Hanlicroft contre lui-même, se faire sauter la tête pour éviter de la perdre, quand la Providence vint à son secours sous la forme d'une biche caribou.

Àvingt pas d'eux, bondissant hors des buissons, la bête gracieuse retomba au milieu du chemin.

— Vite, feu ! feu ! souffla Laura à qui ses instincts de chasseresse firent oublier un instant ses soucis affectueux.

Elle épaulait déjà.

Prince l'imita sans tarder.

Pan ! pan ! deux coups de feu retentissent en salve. La biche caribou mord la poussière.

Laura se laisse glisser à terre et court vers la magnifique pièce qu'elle sera fière d'inscrire au tableau.

Mais soudain son cri de triomphe se change en cri de terreur ; elle recule, essaie vainement de se frayer un passage à travers l'enchevêtrement du fourré qui encaisse la route, et, arrêtée par cette muraille verdoyante, elle s'y adosse, les yeux hagards, la face livide.

Un acteur terrible et monstrueux vient d'entrer en scène.

Brownie, comme disent les Bois-Brûlés (chasseurs, en général métis de Français et d'Indiens), qui dormait sans doute à la fourche de grosses branches, et que la balle maladroite de Prince a été réveiller, vient de se laisser tomber à terre, l'épaule sanglante, mais les yeux rouges de fureur, la gueule menaçante.

Brownie, c'est l'ours roux géant.

Autant le grizly ou ours gris est inoffensif dans cette région, autant l'ours roux est terrible.

Ses dents aiguës semblent toujours altérées de sang.

Blessé, il ne pardonne pas.

On en a vu qui, à l'allure moyenne de dix kilomètres à l'heure, pourchassaient durant dix, quinze heures les chasseurs mis dans l'impossibilité, soit par une rupture d'arme, soit par toute autre cause, d'achever le carnassier.

La bête monstrueuse était à trois pas de Laura, arrêtée par la barrière impénétrable du fourré.

Elle fit un mouvement pour se ruer sur la jeune fille.
Albert tira à bout portant sur le féroce plantigrade.

Un instant encore et les grilles s'enfonceraient dans les chairs roses, les mâchoires puissantes broieraient les os. De la ravissante enfant il ne resterait que des lambeaux déchiquetés, hideux.

Oh ! l'horrible vision !

Elle galvanisa Prince.

Il oublia sa prudence instinctive à l'égard du cheval. Ses éperons s'enfoncèrent désespérément dans les flancs de sa monture, tandis que les rênes, tendues avec une énergie surhumaine, enlevaient l'animal, et, tel un bélier, cavalier et coursier vinrent heurter l'ours si rudement que les divers adversaires roulèrent pêle-mêle sur le sol.

Laura jeta un appel éperdu, rauque, étranglé.

Rien ne répondit.

Mais déjà Albert se relevait, le fusil au poing.

L'ours, surpris, s'était redressé de son côté. Il secouait la tête de droite à gauche en grognant avec rage.

Un instant il hésita.

Sur qui fondrait-il ? Sur l'Américaine, sur le Français ?

Cet instant d'indécision permit à ce dernier de s'affermir sur ses jambes, d'appuyer la crosse à l'épaule.

Et quand le carnassier se mit en mouvement, Albert lâcha nerveusement, presque à bout portant, les quatre coups qui lui restaient dans le corps du féroce plantigrade.

Àla dernière balle, explosive on s'en souvient, des jets de sang fusèrent des narines, de la gueule du carnassier.

Il chancela sur ses pattes velues… déchira le sol, usant ses dernières forces à retarder sa chute, puis enfin, vaincu, il roula en travers du sentier, sa tête puissante venant presque battre les pieds de Laura anéantie.

Mais déjà Prince était auprès d'elle, il l'entraînait à distance du monstre.

Il l'avait prise dans ses bras, comme pour la protéger contre le monde entier.

Frissonnante d'une émotion inconnue, la voix fêlée pour ainsi dire par les pulsations précipitées de son cœur, Laura balbutia :

— Vous auriez donné votre existence pour moi ?...

En l'entendant il fut près de sangloter, mais il se contint et put bégayer :

— C'est ce que je souhaite depuis que je vous connais.

Elle eut un cri, sa tête se renversa sur l'épaule de son sauveur, et dans une détente de tout son être, des larmes de bonheur coulèrent de ses yeux doucement.

. . . . . .

— Ohé ! ohé !

Ces appels retentissent à peu de distance.

Sur un signe de Laura, Albert répond seulement :

— Ohé ! par ici.

Il y a des piétinements de sabots sur la sente rocheuse, des froissements de branchages, puis des chasseurs, Topee et Mariole en tête, apparaissent.

Ils s'arrêtent étonnés devant le tableau qui s'offre à leurs yeux.

Prince et Laura à pied ; leurs chevaux ont fui dans un accès de folle terreur ; les jeunes gens s'en aperçoivent seulement en ce moment.

— Un caribou !

— Un Brownie !

Àces exclamations, Albert riposte gaiement :

— Deux belles pièces au tableau.

— Trop belles, grommelle Topee !... Laura, mon enfant, pas blessée ?...

Elle lui adresse un sourire qui l'entoure de rayonnements.

— Blessée ! Ah ! avec mon chevalier, cela est impossible... C'est lui qui s'est jeté entre moi et Brownie ; j'avais trop peur, moi ; et il l'a abattu à bout portant.

Nos rudes et braves compatriotes du Canada ont une tendance toute naturelle à nous railler de nos mœurs efféminées... Ils nous aiment, nous, vieux Français, et nous critiquent paternellement, comme des amis.

Mais la défaite d'un ours brun leur apparaît comme un exploit dont un chasseur peut se montrer fier, et quand le carnassier abattu est un adulte, ainsi que l'adversaire de Prince, il fournit matière à un souvenir que l'on rappelle complaisamment à l'occasion.

Aussi tous les regards se portèrent sur le prince avec admiration.

Fallait-il qu'il fût de bonne maison, ce Français ignorant des fauves de l'Ouest, pour que, sans crier gare, il se mesurât avec le plus redoutable de tous.

Oui, il était bien le descendant de ces princes qui naguère expédiaient leur féale noblesse à la défense du Canada.

Ce raisonnement, tous le firent, ou quelque chose d'approchant, car les fronts se découvrirent, et le plus ancien des chasseurs, un riche fermier du Manitoba à la longue barbe blanche, prononça solennellement :

— Honneur au prince Virgule !

Huit jours avant, Laura aurait pris une attitude majestueuse. Maintenant elle ne bougea pas.

Il lui était agréable que l'on complimentât Albert, mais une voix chantait en elle, plus charmante à entendre que celles qui acclamaient le voyageur, car cette voix disait :

— C'est pour toi, pour toi seule qu'il a tué Brownie !

— Et maintenant qu'allons-nous faire ? demanda Topee.

— Mais, continuer la chasse, répondit vivement l'Américaine.

— Le prince et toi êtes démontés…

— On nous offrira bien place dans une voiture.

— Tu y tiens ?

— Absolument.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un fourgon arrivait pour ramasser le gibier exterminé.

Puis, une calèche vide, — deux ou trois suivaient la partie par précaution, — une calèche vide se montra.

Albert et Laura y prirent place. Et bientôt, laissés en arrière, isolés dans leur rêve, ils se laissèrent emporter sans éprouver le besoin de converser, mais saluant au passage les arbres, les buissons, qu'ils se figuraient se pencher sur eux pour leur murmurer, dans le bruissement de leurs feuillages, des paroles de bienvenue…

p2 · ch03

Tandis que ces événements s'accomplissaient, Tiennette approchait de Désastre-Rocks.

Une fois le pont de la Mignardise traversé, la modiste, laissant son père galoper avec les autres chasseurs, avait lancé son cheval à fond de train sur la route, plus longue, mais incomparablement plus facile, adoptée par les fourgons de vivres !

Tout en galopant, elle songeait.

Les semaines écoulées se retraçaient à son esprit comme les images d'un cinématographe.

C'était l'arrivée du steamer Canadian dans le golfe du grand fleuve, le Saint-Laurent, l'apparition des îlots de la Madeleine, du cap Gaspé, point extrême de l'estuaire du puissant cours d'eau.

Puis la montée du bras droit du Saint-Laurent, entre les rives de la Gaspésie et la côte basse de l'île d'Anticosti, terre jadis désolée, dont des millions français habilement dépensés ont fait un

séjour habitable où déjà onze cents colons sont établis et vivent largement.

Plus loin, les berges se rapprochaient. Le fleuve coulait dans une large faille, que l'on eût cru coupée à la hache au milieu de la province si française de Québec.

Les bourgades, les villes se succédaient avec leurs dénominations pittoresques : Trois-Pistoles, Tadoussan, Saint-Aude, Bain-Saint-Paul. On longeait la petite île d'Orléans, laissant à gauche la pointe Lévis, avec ses habitations que dominent, ainsi que des tiares élancées, les flèches de nombreuses églises.

Le steamer filait toujours au milieu d'une armée de voiliers, de vapeurs, de canots du pays.

Il dépassait la chute écumante de Montmorency, atteignait le magnifique amphithéâtre, dont le fond est occupé par la ville maritime, dont le bassin est formé par la rivière Saint-Charles, et dont les hauteurs sont dominées par les constructions trapues ou gracieuses du Château-Frontenac, de la Citadelle et de l'Université Laval.

En ce point, on quittait le Canadian, bien qu'il remontât jusqu'à Montréal ; puis, sous la conduite de Topee, de Laura, tout fiers de présenter leur Canada à un prince, les voyageurs, par chemins de fer, chalands, ferry-boats, etc., suivaient le Saint-Laurent, dans les méandres des Mille Îles, traversaient le lac Ontario, admiraient les cataractes sans rivales que forme le Niagara amenant dans l'Ontario le trop-plein du lac Érié.

Ils parcouraient ce dernier dans une de ces longues chaloupes, dont les aubes, non recouvertes de tambours clos, projettent en

tournant une pluie de gouttelettes et donnent au passager, lorsque brille le soleil, l'illusion de naviguer au milieu d'un éclaboussement de diamants.

Ils remontaient la rivière Saint-Clair pour passer dans le lac Huron, prolongeaient les îles Manitoulines, qui séparent ce lac de la baie Géorgienne, apercevaient par le détroit resserré de Machinue l'immense dépression du lac Michigan, lequel s'enfonce au loin vers le Sud.

Puis, s'engageant dans le couloir encaissé du Sault-Sainte-Marie, la petite troupe atteignait enfin le lac Supérieur, ayant suivi le Saint-Laurent dans sa traversée des grands lacs, en comparaison desquels notre lac de Genève apparaît comme une simple mare de village (1.200 kilomètres carrés auprès de 340.000 kilomètres carrés).

Là, on rejoignait la grande artère ferrée canadienne de Québec-Vancouver, tendue ainsi qu'un trait d'union entre l'Atlantique et le Pacifique. Et un sleeping-salon des plus confortables emportait à travers les provinces de l'Ontario, du Manitoba et de l'Assiniboïa, la petite troupe formée par les Topee, Albert, Mariole, Tiennette, Dodekhan, Kozets.

Avec stupéfaction, les Européens admiraient les exploitations agricoles géantes, prolongeant la voie durant des lieues. Charrues, faucheuses, herses, batteuses, tous les instruments d'agriculture se surmontaient ici d'un panache de fumée. La vapeur défonçait le sol, l'ensemençait, faisait la récolte.

Et puis, la voie entrait dans la région des lacs de l'Ouest… On les entrevoyait en filant à cinquante milles à l'heure. À Saint-Bo-

niface, c'était le lac des Bois ; à Selkirk, le Winnipeg ; au portage Marquette, le Manitoba.

Tiennette souriait en se rappelant ces nappes d'eau. Pourquoi ? Oh ! pour une raison qui fera sourire toutes les jeunes filles : c'était là qu'elle avait découvert le secret du dévouement de Nelly au señor Orsato Cavaragio.

Certes, elle l'avait, soupçonné bien avant, mais la certitude lui était refusée, car jamais elle n'avait pu avoir, avec la suivante, une conversation catégorique à ce sujet. Ce qu'elle croyait lui avait été conté par Dodekhan, dont elle servait les projets avec un plaisir chaque jour croissant, un plaisir qu'elle confiait à M. Kozets, ce qui nécessitait d'interminables conversations avec le policier russe.

Après un déjeuner substantiel, Topee et Mariole s'étaient assoupis. Laura et Prince devisaient à mi-voix de choses qui semblaient les mettre en joie. Dodekhan et Kozets paraissaient se plonger dans l'étude de la région. Tiennette, quelque peu délaissée, avait prétexté le besoin d'un peu d'exercice, et, quittant le wagon, elle avait parcouru par les couloirs de communication le train dans toute sa longueur.

Toute, non pas ; dans l'avant-dernière voiture, on lui apprit que le wagon de queue avait été loué momentanément par deux gentlemen, qui élucidaient une question commerciale au couteau, et que, par suite, l'accès en était provisoirement interdit à toute personne étrangère à l'affaire.

Atroce, une interdiction semblable.

Une modiste parisienne, qui ne serait pas curieuse, n'aurait droit ni au titre de modiste ni à celui de citoyenne de Paris. Être arrêtée devant un wagon derrière les parois duquel on s'égorge, mais cela était inadmissible.

Heureusement pour Tiennette, son ingéniosité se montra digne de sa curiosité.

Elle appela le chef de train, lui déclara gravement qu'elle avait provoqué une jeune et insolente miss, qu'elle lui avait donné rendez-vous pour une rencontre au revolver de poche, et moyennant le paiement de dix dollars, elle devint propriétaire de l'avant-dernière voiture pour cinquante-cinq minutes.

Elle ne comptait plus la dépense depuis qu'elle coudoyait chaque jour ce Pactole ambulant du nom de Topee. Tous les soirs elle faisait sa partie, et empochait un nombre respectable de dollars, ou de livres sterling. Le nom lui importait peu pourvu qu'elle eût la chose.

Une fois maîtresse de la placée, car tous les voyageurs, s'étaient retirés par discrétion, la jeune fille s'empressa d'ouvrir la porte de la plate-forme d'intercommunication traversa à pas de loup la passerelle, et entr'ouvrit avec toutes sortes de précautions l'entrée de la voiture de queue.

Aucun de ces cris, de ces appels du pied, qui caractérisent le duel au couteau ne parvint à son oreille.

Elle écouta encore.

Toujours rien.

— Ah ça ! murmura-t-elle, mi-railleuse, mi-émue, est-ce qu'ils se seraient réduits en charpie tous les deux ?

Cette idée lui causa un petit frisson des plus agréables, tel celui qui saisit le spectateur lorsqu'un dompteur de fauves est en danger, ou lorsque l'on voit une personne tomber du quatrième étage dans la rue.

Seulement le désir de se renseigner se greffa sur celui de voir. Tiennette entre-bâilla la porte et avança la tête.

Les premiers fauteuils-lits étaient dressés comme une cloison, isolant le reste de la voiture d'un espace de quatre mètres carrés situé devant le seuil. Elle comprit. Les duellistes avaient élevé cet obstacle pour se dérober à tout regard indiscret.

Mais que faisaient-ils donc ?

Et soudain elle distingua, au milieu du bourdonnement produit par le roulement du train, un léger chuchotement.

Plus de doute, les combattants, à bout de forces et de sang, expiraient à ce moment.

Sans plus réfléchir, elle entra. Mais elle s'arrêta, les pieds rivés au plancher. Avec l'accent de la belle humeur, une voix disait :

— Vous concevez, mon vieux garçon… ; le bras en écharpe, une petite tache de sang pour satisfaire ceux qui en veulent voir…, cela vous mènera à la première station où vous descendrez. Une fois le train reparti, vous enlevez l'écharpe et vous reprenez l'usage de vos deux mains

— Pour la besogne dont vous m'honorez, master Troll.

— Précisément. La besogne vous ira, j'en suis sûr… car vous êtes un solide voleur, mon cher Bring.

— Comme vous êtes un bon policier… Chacun sa partie, n'est-ce pas, master Troll ?
tout en galopant elle songeait.

Voilà ce que Tiennette médusée entendit.

Un instant, elle craignit d'être devenue subitement folle. On lui annonçait un duel et elle trouvait quoi ? Un voleur et un policier en amicale conversation. Pourtant le témoignage de ses sens chassa son anxiété ! L'entretien continuait derrière les fauteuils-lits dressés.

— C'est égal, mon bon master Troll, vous m'avez fait une rude peur quand vous avez mis votre digne main sur mon épaule.

— Oh ! habile Bring, quand on travaille si bien des siennes, on ne doit redouter la main de personne.

— Il vous plaît à dire… mais la vôtre indique si nettement le chemin de la prison…

— Aux coupables, cher Bring ; or, vous avez purgé votre dernière condamnation.

— À Sacklesand, master Troll.

— Par conséquent vous n'êtes plus dans la catégorie des coupables.

Un court silence, puis l'organe du voleur reprit :

— Qui oserait l'affirmer ? Il y a un mois que l'on m'a renvoyé…

— Un mois ? Diable ! On a commis quelque peccadille ?

— Ah ! master Troll, voilà une question à laquelle je ne répondrais pas, même si elle m'était adressée par mon directeur spirituel.

— Il ne peut être plus spirituel que vous, Bring. Mais laissons les vains compliments, les hommes comme nous se connaissent trop pour se montrer sensibles à des paroles creuses, que les lèvres sont aptes à prononcer à l'insu du cœur. Non, mon estime pour vous désire se prouver autrement.

— Et comment, master Troll ? L'estime d'un personnage comme vous est inquiétante.

— Mais non, timide Bring. Voyons, depuis notre rencontre, qu'ai-je fait ? j'ai loué ce wagon jusqu'à Broadwiew… Y a-t-il de quoi frémir ?

— Non, seulement ce dont j'ai peur, c'est après…

— Après, vous descendrez librement, tandis que je poursuivrai mon voyage.

— Librement, master Troll ?

— Plus que cela encore, vous aurez en poche un papier signé par moi, déclarant que, d'ici un délai de deux mois, toutes vos actions vous sont commandées par le service de la police et doivent en conséquence n'être point entravées…

— Deux mois, mais c'est la fortune que vous m'offrez là, master Troll.

— Quelque chose d'approchant. Je vais vous expliquer l'affaire, très bien payée en elle-même. Je sais bien qu'un… artiste tel que vous ne peut rien voir de précieux à sa portée sans le faire disparaître… Je fermerai les yeux, en vous priant cependant d'y mettre quelque discrétion.

— Mon rêve est d'être honnête, master Troll.

— Cela ne me surprend pas, Bring, on m'a toujours dit que les songes sont mensonges. Mais arrivons au fait, vous connaissez certainement le milliardaire Topee ?

— Hélas !

— Pourquoi ce soupir ?

— Trois mois de hard-labour, master Troll, pour avoir fait une visite chez Topee et l'avoir, par bienveillance pure, débarrassé d'un peu de l'excédent de son superflu.

— Cela suffit.

— Vraiment ?

Maintenant Tiennette s'appuyait aux fauteuils-lits, tout empourprée d'émotion. Que signifiait ce complot d'un policier et d'un voleur contre cet excellent M. Topee ?

Elle avança tout doucement la tête, cherchant une solution de continuité, une fissure, qui lui permît d'apercevoir les causeurs. Ce qui ne l'empêchait pas d'écouter de toutes ses forces.

— Topee, mon cher garçon, continuait le policier, Topee a fait le trust du cuivre américain. Tout le stock disponible est entre ses

mains, soigneusement garé dans les grottes qui occupent le Sud de son territoire de Swift-Current.

— Il doit y en avoir !...

— Pour un milliard au prix courant, pour trois ou quatre, quand il aura affamé l'industrie.

— Mâtin !

— Tout son jeu est là. Les stocks sont près d'être épuisés, et alors il établira les cours qu'il lui plaira.

— C'est trop d'argent pour un homme, gémit le voleur.

Àce moment, Tiennette retint un cri de joie prêt à s'échapper de ses lèvres... Un espace libre existait entre le fauteuil-lit et la cloison, et par cette étroite rainure elle pouvait couler son regard avide. Elle voyait les causeurs.

Troll, carré, trapu, dans sa blouse de chasse beige, la culotte large serrée par les bottes de cuir fauve, la tête ronde, ornée de cheveux rudes et droits, la face colorée, la bouche énorme.

Bring, petit, mince, souple, brun, ayant quelque chose de l'allure cauteleuse et féline du chat.

— C'est trop d'argent, venait de prononcer celui-ci.

— Voilà ce que pense le gouvernement, affirma Troll.
Troll et Bring.

— Le gouvernement ?...

— L'ai-je dit, Bring ?...

Ma foi, tant pis, vous me garderez le secret… La loi ne permet pas d'atteindre tes trusts ; nous sommes forcés de lutter par des moyens… détournés.

— Je comprends… il s'agit de détourner, vous avez pensé à moi.

— Exactement raisonné, Bring…

— Que faut-il faire ?

— Tirer, avec des gaillards vigoureux, le cuivre des cavernes de Swift-Current et le porter dans les carrières de la Biche.

— C'est plus difficile à faire qu'une montre.

— On vous aidera. Miss Nelly, une suivante de miss Topee, a compris le grand intérêt qu'il y avait à réduire le roi du cuivre.

— Intelligente, cette Nelly.

— Très. Elle vous donnera tous les renseignements désirables, éloignera les surveillants.

— Oh ! alors… Que paie le gouvernement ?

— Quarante pour cent du prix de vente des cuivres enlevés. Nous avons le vendeur.

— Hein ! mais c'est quatre cents millions.

— À partager avec miss Nelly.

— Mettons deux cents.

— Vous pouvez les mettre.

— La fortune… honnêtement… en sauvant l'industrie de mon pays… Ah ! master Troll, excusez mon émotion, jamais je n'aurais cru que ma carrière se terminerait comme cela.

Et vraiment très troublé, sans doute par l'énoncé du chiffre fantastique mis à ses services, le voleur se laissa tomber sur un fauteuil.

Soudain, il se redressa avec un cri :

— Mais où rencontrerai-je votre Nelly ?

— À Broadwiew.

— Hein ?

— Elle descendra à cette station, afin de faire diverses emplettes pour ses maîtres, qu'elle rejoindra ensuite à Swift-Current. Notre train en route, vous causerez tout à l'aise.

— All right !

— Un mot encore : si vous découvriez que, tout en ruinant Topee, cette Nelly, une femme charmante, songe à se faire épouser par notre vendeur, n'ayez pas le mauvais goût de songer qu'elle fait la meilleure affaire.

Bring eut un geste indigné.

— Oh ! master Troll, pour qui me prenez-vous ? Quand on est, raisonnable avec moi, je suis le garçon le plus coulant du monde. Qu'aurais-je besoin d'ailleurs de ces fortunes démesurées auxquelles se complaisent certaines gens… Je paierai environ cent millions à mes aides… J'en aurai autant pour moi… cela me suffira, j'ai des goûts simples.

Puis, d'un ton insinuant :

— Et le vendeur, que miss Nelly compte acheter en mariage… quel est-il ?

— Le señor Orsato Cavaragio.

— By devil !

— Vous le connaissez aussi, Bring ?

— Oh ! master Troll, une bague en diamants trop large, qui ne tenait pas à son doigt… Je la ramasse… vingt-huit semaines d'ateliers de fer-blanc.

— Satané Bring… il a été en relations avec toute la société huppée du Canada…

— Et même des United States, master Troll.

— Soyez tranquille, le señor Orsato devient votre associé… Il vous marquera, j'en suis certain, une considération particulière, pour vous faire oublier un malentendu qu'il doit déplorer.

Tiennette comprit que l'entretien allait prendre fin.

Au surplus, elle en savait assez.

Ouvrant délicatement la porte, elle se glissa sur la passerelle, traversa en courant la voiture louée par elle-même, jeta aux curieux rassemblés dans le véhicule suivant :

— Mon adversaire est lâche, elle n'a pas osé venir. Messieurs, vous pouvez disposer de mon wagon.

Et continua sa course sans s'attarder davantage. À Broadwiew, Nelly descendit. À travers la glace, Tiennette la vit, sur le quai, se

rapprocher de Bring, qui portait piteusement le bras en écharpe.

Puis le convoi repartit.

Alors la modiste entraîna sans affectation Dodekhan et Kozets sur une passerelle de communication et leur apprit ce qu'elle venait d'entendre.

Àsa grande surprise, Dodekhan lui prit les mains, et avec une joie profonde, murmura :

— Maintenant le bonheur d'Albert est assuré.

— Vous croyez ?

— Oui, qu'il se taise quelque temps encore, — et il se taira, car vous et votre père l'avez admirablement fait entrer dans l'imbroglio… — nous serons maîtres de la situation en tous points.

Et la curieuse Tiennette l'interrogeant encore, il refusa de s'expliquer.

Seulement, en arrivant à Swift-Current, il allégua des intérêts au Klondike pour quitter les milliardaires. Il promit seulement que, sous peu, il laisserait son compagnon Kozets libre de rejoindre les Canadiens.

Et il avait tenu parole. Le prince Virgule et sa suite étaient à peine installés depuis quinze jours chez le roi du cuivre, quand Kozets reparut. Sans retard il annonça mystérieusement à la modiste que les menées de Nelly n'étaient plus à craindre, les contre-mines nécessaires ayant été disposées, et qu'il dépendrait uniquement d'elle de les faire réussir.

. . . . . .

Réveillant le souvenir de ces divers événements, Tiennette avait abandonné les rênes, et son cheval ne sentant plus peser sur lui l'impatience et l'ennui de l'amazone, en avait profité pour passer du galop au trot, puis du trot au pas. Brusquement il s'arrêta.

Tiennette tressaillit, comme une personne réveillée en sursaut et promena autour d'elle un regard interrogateur.

Àdix pas, un Indien, debout sur un quartier de roche, s'appuyait sur le canon de sa carabine. Il regardait au loin, sans paraître avoir remarqué la présence de la modiste.

Tiennette n'était point poltronne ; de plus, elle se figurait n'avoir pas plus à craindre dans les plaines de l'Ouest que dans celle de Saint-Denis. Aussi considéra-t-elle le Peau-Rouge avec un intérêt exempt de tout malaise.

— Pas mal, murmura-t-elle, après un moment… Le dernier feuilleton qui prétendait que les Indiens sont abrutis, déprimés par l'alcool… Il n'a pas l'air déprimé, celui-là.

En effet, Flèche de Fer, — car c'était le chef que le hasard jetait sur la route de Tiennette, — ne ressemblait en rien au portrait peu flatté que la jeune fille venait de résumer.

— Mais au fait, reprit-elle, à l'estime, je ne dois plus être loin de leur Désastre-Rocks, celui-ci pourra peut-être me renseigner. Et poussant légèrement son cheval, elle recueillit ses souvenirs de feuilleton pour lancer cette phrase, à son avis du plus pur tour indien :

— Mon frère rouge est un grand chef.

L'interpellé la regarda… On eût cru qu'une étincelle railleuse s'allumait dans ses yeux noirs, et il répliqua sur un ton ironique :

— Quand on est sur une pierre, cela avantage la taille.

Tiennette en demeura saisie.

Ah çà ! elle parlait en fille accoutumée aux mœurs des peuplades rouges, et il répliquait, lui, en se moquant, absolument comme si les romanciers avaient créé de toutes pièces une langue de convention.

Mais elle songea que le guerrier de la prairie avait pu perdre, au contact de la civilisation, ses qualités et son éloquence natives. Puisant dans cette idée une consolation pour son amour-propre de lectrice assidue des feuilletons, elle reprit :

— Suis-je bien loin encore de Désastre-Rocks ?

Le chef étendit la main en arrière vers un rideau d'arbres sous lequel s'enfonçait la route.

— Ces érables cachent les rochers. En trois minutes, le cheval de la jolie squaw l'y portera.

Cette fois la modiste respira. L'homme rouge l'avait appelée : jolie squaw. C'était galant, mais c'était indien.

— Et, continua-t-elle avec cette insouciance de l'ouvrière parisienne, qui bavarde en route avec n'importe qui, est-ce que je ne pourrai pas dire à mes amis le nom du grand chef qui m'a renseignée ?

Le guerrier se redressa de toute sa hauteur, et majestueusement :

— Flèche de Fer est mon nom… et la plume d'aigle piquée dans mon
Elle eut un mouvement de surprise scalp (mèche de cheveux longs que conservent les Indiens au sommet de la tête) dit ma qualité.

Et comme elle le regardait avec une sincère admiration, il éclata de rire :

— Je me nomme aussi Dodekhan, surnommé par vous « le Milord », mademoiselle Tiennette, et je suis enchanté de vous rencontrer.

Elle eut un mouvement de surprise, puis se ressaisissant :

— Moi aussi, j'ai à vous dire…

— Que l'on va déménager les masses de cuivre entassées par M. Topee dans les cavernes sud de Swift-Current.

Elle le considéra avec stupeur.

— Vous savez cela ?

— Kozets n'est là-bas que pour me renseigner.

Elle serra les poings d'un air de menace :

— Oh ! le cachottier qui ne m'a rien dit.

Le pseudo-Indien secoua la tête :

— Il dit ce que je le charge de dire, il tait ce que je juge devoir être tu.

Et doucement :

— Il vous a cependant recommandé de venir à Désastre-Rocks par la grande route.

— Oui, et j'ai obéi.

— Je n'en doutais pas, je vous attendais.

Elle eut un sourire mutin, ce sourire de la Parisienne frondeuse qui se résout, non sans peine, à l'obéissance.

— Alors vous vouliez me voir ?

— Oui, et vous charger d'une mission capitale.

Il s'était approché tout en parlant. Il prit la bride du cheval, l'amena tout au bord de la route.

Puis saisissant la main de la modiste, il fit glisser à son doigt une bague d'or retenant un magnifique saphir.

Tiennette n'eût pas été femme si pareil présent ne l'avait fait sourire.

— Oh ! que c'est beau ! fit-elle.

— Un instant… Je n'accomplis ici qu'une mission dont M. Kozets m'avait chargé.

— M. Kozets ?

— Oui, il est timide, très timide, et comme il me le disait encore récemment, il se trouve bien laid, pour offrir une pierre précieuse à la charmante Parisienne que vous êtes.

Comme malgré elle, Tiennette murmura :

— Est-il vraiment si laid que cela ?

Il y eut une flamme gaie dans les yeux du faux Indien ; puis sans paraître avoir entendu la réflexion :

— Ma commission est faite. Passons aux choses graves. Demain, à minuit, soyez au nord du massif rocheux qui recouvre les cavernes de Swift-Current.

— À minuit ?

— Vous en étudierez les parages durant la journée. Je vous présenterai à mes Indiens, car à dater de ce moment vous les commanderez…

— Moi, une modiste… Vous avez des idées…

— Nécessaires au bonheur de Prince.

— Oh ! alors…

— Écoutez-moi bien. Nelly, avec l'aide de Bring, de Troll et de coquins de leur espèce, fera enlever le stock de cuivre que Master Topee a enfoui dans les cavernes du Sud. Le stock sera transporté près de la Saskatchewan, dans les carrières de la Biche.

— Oui, je sais.

Vous, vous le reprendrez là, avec mes Indiens, et vous le ramènerez à Swift-Current. Seulement vous le cacherez dans les grottes creusées au nord du massif.

Et appuyant l'index sur ses lèvres :

— Tout le monde, surtout Nelly, doit ignorer cela. De la sorte, Orsato et sa complice se croiront maîtres de la fortune de ce bon M. Topee, et c'est nous seuls qui en seront les maîtres.

Du coup, Tiennette applaudit bruyamment :

— Bravo !… je comprends… M. Kozets m'aidera, n'est-ce pas ?

— Non. — Non ?… Pourquoi ?

— Parce qu'il veillera avec moi sur miss Laura.

— Sur Laura ?… Un danger la menace-t-il donc ?

— Un grand danger. Orsato Cavaragio la fera enlever aujourd'hui, avec la pensée de la contraindre à l'épouser.

— Nelly n'en est pas prévenue.

— Naturellement, elle s'y serait opposée… Mais le señor pense que deux sûretés valent mieux qu'une. Et tandis que sa complice dérobe la fortune de M. Topee, il lui paraît adroit de dérober la jeune fille.

— Il faut la prévenir…

Déjà elle allait rendre la main, mais Dodekhan arrêta le cheval par la bride.

— Vous garderez sur ceci le silence le plus absolu.

— Comment ?

— Vous laisserez faire.

— Ce pauvre Albert souffrira le martyr…

— Et il se lancera à la poursuite du ravisseur, il délivrera Laura… Ainsi elle oubliera de plus en plus son titre, pour ne voir que sa vaillance, son dévouement.

Tiennette demeurait pensive, les paupières baissées.

— Oui, oui, dit-elle enfin, je conçois le plan… Une chose me déplaît seulement… Quand Laura sera au pouvoir de cet énergumène de Cavaragio…

— C'est Kozets et moi, Indiens tous deux, qui escorterons miss Laura.

— Vous ?… Et vous dirigerez Albert, sans en avoir l'air…

— Justement.

La modiste ne fit plus d'observation ; elle se redressa sur sa selle et d'un ton gouailleur :

— Alors, je salue le grand chef Kri et je poursuis ma route.

Et poussant son cheval :

— Ne gardez pas trop longtemps M. Kozets… Il faut penser qu'il est très complaisant ; que je suis habituée à l'avoir sous la main… et qu'il me manquerait.

Un coup de cravache et le quadrupède partit au trot.

Dodekhan considéra la jeune fille qui s'éloignait :

— Étrange fillette !… Et Kozets… Que diraient-ils, là-bas, à Samarcande, s'ils savaient que je m'occupe à faire le bonheur… de tous ces pauvres gens.

Il haussa les épaules :

— Bah ! il n'est pas de petites besognes… Et ; puis c'est pour mon père,… c'est pour la « Française » !

Àce moment le sifflement du merle rouge se vissa dans l'air.

Le jeune homme tressaillit.

— Ah ! ceci est le signal pour le chef Kri. Il paraît que je me suis attardé trop longtemps.

Et il s'élança à travers champs.

. . . . . .

Cependant, la modiste, tout en maintenant son cheval à un trot allongé, réfléchissait.

De temps à autre, ses regards se fixaient avec complaisance sur le saphir que le soleil faisait étinceler.

Évidemment, la bague lui causait un très réel plaisir, et, sans aucun doute elle ressentait une reconnaissance pour le policier russe qui avait songé à lui causer cette satisfaction.

Bientôt la route s'enfonça sous les verdures d'un petit bois, et cinquante mètres plus loin, Tiennette déboucha dans un vaste cirque, entouré de murailles rocheuses du milieu desquelles jaillissait une source claire, s'écoulant vers la plaine en joli ruisseau murmurant.

Déjà toute la chasse était réunie sur l'une des rives du minuscule cours d'eau, qu'un baby eût franchi d'une enjambée.

Sur l'autre rive, une vingtaine d'Indiens Kris étaient campés, considérant d'un œil tranquille la troupe joyeuse et bruyante des chasseurs.

Laura très entourée, racontait à ses amis le péril auquel elle avait échappé grâce à l'intrépidité du prince.

Topee se démenait auprès d'elle, clamant avec l'intention de donner plus de poids à ses paroles :

— Ce valeureux Virgule ! Cet héroïque Virgule ! Je l'aime comme mon fils, Virgule !

Celui autour de qui on menait tout ce bruit se tenait à l'écart, parlant bas à Mariole, qui se répandait en gestes désespérés.

En voyant sa fille, ce dernier l'appela, et vite, la voix baissée :

— Tu ne sais pas ce que m'apprend Prince ?

— La vérité, intervint celui-ci. Tout à l'heure… cet ours, l'émotion, Laura et moi nous sommes presque avoués notre affection… Je trouve indigne de lui voler son cœur et je vais tout lui dire.

— Vous avez raison, déclara la modiste.

— Raison !… rugit en sourdine Mariole. Tu n'y songes pas ?…

Albert gronda :

— J'y vais !

Mais Tiennette retint le jeune homme qui, déjà, s'élançait vers l'Américaine.

— Vous avez raison, ai-je dit, monsieur Prince ; mais encore devez-vous choisir le moment convenable.

— Attendre ?

— Pas longtemps. Jusqu'à ce soir seulement. Croyez-vous que l'heure soit propice à votre confidence, ici, en plein air, au moment du déjeuner, en présence de tous les propriétaires et fermiers du pays ?

— C'est vrai, reconnut Albert.

— Remettez donc votre confession à ce soir, et, d'ici là, craignez les malins propos des médisants. Cachez à tous votre préoccupation.

— Je vous obéirai, Tiennette, car vous me comprenez, vous.

— Si je vous comprends !

Topee appelait Virgule d'une voix aussi tonitruante que s'il l'eût lancée à travers une conque marine.

Le prince, puisque prince il y aurait encore durant quelques heures, le prince se précipita vers le milliardaire, qui lui fit prendre place entre lui et Laura.

Àce moment. Mariole, en proie à une exaspération en dehors de ses habitudes, saisit le bras de sa fille.

— Tu es folle. S'il parle, nous n'avons plus qu'à nous sauver.

— S'il parlait, je serais de ton avis, papa.

— Eh bien ! il parlera ce soir.

— Non… il ne parlera pas.

— Pourquoi ?

— Ça, mon cher petit papa, c'est mon secret… Tiens, la grosse M Mourion fait signe au général comte Mariole qu'elle est ravie d'avoir pour voisin de table… Empresse-toi, papa… Souviens-toi que tu représentes la galanterie de la noblesse française.

Et laissant son père ahuri, ne sachant plus si la colère ou la gaieté était de mise, elle s'en fut elle-même s'asseoir entre un

adolescent et sa sœur, uniques enfants d'un riche agriculteur de la région, qu'elle formait (oh combien !) aux belles manières de la société parisienne.

Force fut à Mariole de se rendre aux appels mimés de M Mourion (exploitation de tourbières) qui, pour le faire venir plus vite, agitait sa ronde personne de façon inquiétante pour la stabilité de sa chaise-pliante.

Les domestiques, arrivés bons premiers, avaient fraternisé avec les Indiens Kris.

Ceux-ci s'étaient mis à leur disposition, sur promesse de quelques flacons d'eau-de-feu.

Suivant en cela leur instinct, les hommes rouges s'étaient plus particulièrement improvisés sommeliers.

Les bouteilles, les carafes, maniées avec une adresse étonnante, avaient été mollement couchées dans l'onde glacée du ruisseau, si bien que les convives, altérés par la longue course, pouvaient prendre le plaisir de boire frais.

Silencieux et graves comme toujours, les Kris circulaient autour des tables dressées.

Pleins de sollicitude pour les serviteurs, ils leur offraient en cachette les fonds des bouteilles desservies, avec un empressement quelque peu surprenant, et les domestiques, flattés de ces soins, acceptaient, protecteurs, attendris, absorbant le liquide les yeux mi-clos, en personnages auxquels la nature a assuré une soif inextinguible.

Autour des tables jaillissaient en fusées les éclats d'une gaieté robuste, un peu triviale peut-être pour nos petits-maîtres européens, mais saine, puissante, enthousiaste, comme tous les sentiments exprimés par l'élite d'un peuple jeune et bien portant.

Assis à l'écart, le chef Flèche de Fer semblait songer. Il avait rejoint ses guerriers sans être remarqué par personne.
Les hommes rouges s'étaient établis sommeliers.

Sous sa main, son visage se cachait. On eût dit que, par elle, le pseudo-Indien voulait voiler plus complètement sa pensée, créer un obstacle de plus entre les curiosités et son esprit.

Pourtant, de loin en loin, ses doigts s'écartaient légèrement, laissant filtrer vers les tables un regard noir, aigu, où il y avait de la tendresse, de l'inquiétude, de l'impatience, selon que le rayon visuel se fixait sur Prince ; sur Tiennette, riant à bouche que veux-tu ; sur Laura, un peu pâle, taciturne, oublieuse du lieu et des êtres ; ou bien sur le soleil qui, lentement, laissant traîner par tout le ciel sa chevelure d'or, descendait du zénith vers l'horizon occidental, où se profilait, telle une vapeur dentelée, la silhouette à peine perceptible des Montagnes Rocheuses.

Constatation étrange ! À l'inverse de ce qui se remarque ordinairement dans les banquets, le ton des convives baissait à mesure qu'avançait le repas.

Était-ce la chaleur de cet après-midi ?

Était-ce la digestion somnolente de robustes appétits pleinement satisfaits ?

On n'eût pu le dire.

Le fait certain, indéniable, est que l'on se renversait sur sa chaise avec un laisser-aller plus sincère, que les coudes s'appuyaient sur la table pour assurer un point d'appui aux mains arrondies en coupe afin de soutenir les fronts alourdis.

Les femmes, les jeunes filles devisaient avec une impétuosité ralentie, jetant au vent des questions dont la réponse ne semblait pas les préoccuper.

Et le soleil poudroyait de plus belle sur la plaine environnante, glaçant de plaques brillantes les feuillages verts, semant des coulées de fusion sur les nappes liquides, découpées çà et là, telles des miroirs modern-style dans l'écrin ocreux des terres.

Et les insectes voletaient, paraissant enfler leurs bourdonnements naguère couverts par les voix humaines, à présent perceptibles malgré les conversations hésitantes, les toasts assourdis, les rires voilés.

La fée des torpeurs présidait sans doute au repas, car les voix s'embrumèrent encore, les regards brillants tombèrent au vague ; les paupières, ainsi que des valves dont le ressort se brise, s'abaissèrent lentement sur les prunelles endormies.

Puis le silence se fit complet. Maîtres et valets, vaincus par un sommeil irrésistible, demeuraient immobiles, en des attitudes figées, parmi la fanfare des insectes, le craquètement des herbes, le clapotis du ruisseau.

Comme obéissant à un signal, les Indiens avaient cessé de circuler autour des tables.

Chacun s'était arrêté là où il se trouvait, mais ils ne dormaient pas, les hommes rouges.

Leurs yeux vifs brillaient de ruse satisfaite. Leurs regards convergeaient vers le chef à la plume d'aigle.

Celui-ci fit un signe interrogateur.

Les têtes rouges s'inclinèrent affirmativement avec un tremblement des scalps.

— Mon cheval ? se décida à prononcer Flèche de Fer.

— De l'autre côté des érables, répliqua un des guerriers.

— Bon ! Que l'on porte là cette jeune squaw.

De l'index, le chef désignait Laura.

Deux hommes s'approchèrent de la milliardaire, l'enlevèrent sans effort apparent, et chargés de ce gracieux fardeau, gagnèrent le petit bois d'érables.

Personne n'avait bougé.

— Ils dorment bien, dit encore Flèche de Fer.

— Oh ! repartit l'Indien, lequel n'était autre que M. Kozets, la Mousse Ranitobean est une fidèle semeuse de sommeil… Ils se réveilleront à l'heure où le soleil touchera les crêtes des Montagnes Rocheuses.

— Bien. Je serai de retour. Le chariot est bien là où il est convenu ?

— Oui.

— Parfait ! occupez-vous du reste.

Sur ce, il s'enfonça à son tour sous les érables.

Le bois traversé, il aperçut son cheval tenu en mains par les Kris qui avaient servi de porteurs à Laura.

La jeune fille était déjà attachée en travers de la selle.

D'un bond, l'ex-forçat de Sakhaline fut à cheval.

— Retournez près de vos frères, ordonna-t-il.

Les guerriers s'inclinèrent.

— Et surtout, que l'on ne boive pas. Que l'on réserve les libations, les chants et les danses pour le moment où, sur les rives boisées de la rivière de la Biche, nous n'aurons plus rien à redouter.

Puis il éperonna sa monture.

Bientôt, les fers du quadrupède sonnèrent sur un sol rocheux, dénudé.

— Ici, la trace sera perdue, fit le cavalier avec un sourire.

Et narquois :

— C'est drôle comme on est apte aux ruses de la prairie, lorsque l'on a lu le Coureur des bois de ce pauvre Gabriel Ferry.

Mais bientôt, sans quitter le plateau rocheux qui trouait la croûte de terre de la prairie, il fit volter son coursier et se lança à toute bride dans une direction opposée à celle qu'il avait prise au départ.

Deux heures plus tard, il revenait, mais seul : Laura avait disparu.

Son cheval, couvert de sueur, soigneusement bouchonné, fut mené auprès de ceux des guerriers de la troupe.

Après quoi, le jeune homme rentra dans le cirque de Désastre-Rocks.

L'aspect en était curieux.

Les invités de Topee n'avaient point bougé. Quelques-uns avaient bien glissé de leurs chaises sous la table, mais tous dormaient.

Quant aux Peaux-Rouges, groupés dans la bande d'ombre violacée du rocher, ils regardaient, une diabolique malice dans les yeux.

Flèche de Fer alla s'étendre près de ses compagnons.

Puis le silence régna dans le cirque.

. . . . . .

Les sommets lointains des Montagnes Rocheuses commençaient à mordre la circonférence du soleil, quand des bâillements, des exclamations retentirent.

Chancelants, les dormeurs se levèrent, s'étirant, frappant le sol des pieds pour vaincre l'engourdissement de la sieste involontaire.

La voix de Prince s'éleva anxieuse :

— Où donc est miss Laura ?

Ces mots frappèrent Topee, le tirèrent de sa somnolence.

— Ma fille ? C'est vrai, où est ma fille ?

De bouche en bouche, la phrase vola, galvanisant les dormeurs :

— Laura ! Miss Laura !

On se leva, on secoua les domestiques, les Indiens… Bientôt tout le monde fut debout.

— Laura !

Ce nom, lancé par des voix de stentor, mit en branle les échos d'alentour. Mais la jeune fille ne parut pas.

Alors, une inquiétude sourde envahit l'assistance.

Des phrases soupçonneuses se firent jour.

— Moi, j'ai dormi, je ne comprends pas… Cela ne m'arrive jamais.

— C'est comme moi.

— Quoi ! vous aussi ?… Tout le monde alors !

— C'est bizarre, ce sommeil général.

— Et surtout pas naturel.

— Voulez-vous exprimer qu'un narcotique…

— Ma foi, si vous voyez une autre explication…

En cinq minutes, on arriva à la vérité approximative : un soporifique annihilant l'assemblée pour permettre l'enlèvement de Laura.

Mais qui avait pu manigancer cela ?… Qui ?

Tous s'arrêtèrent net devant ce point d'interrogation. Prince lui-même, qui, en sa qualité de Virgule, eut dû déchiffrer les finesses des signes de ponctuation, resta longtemps coi.

Soudain, il s'écria :

— Le señor Orsato !

Topee eut un rugissement :

— Orsato… ! ce doit être lui.

— Cherchons la piste.

Déjà Flèche de Fer, avec le calme silencieux des Indiens bon teint, s'était approché de la place naguère occupée par la jeune fille. Près de l'empreinte légère laissée par les pieds de la chaise pliante, celle de lourds souliers ferrés s'imprimaient profondément dans le sol.

— Bon murmura-t-il tout bas, mes braves Kris ont effacé les traces réelles et leur ont substitué celles que j'avais indiquées.
Tous s'étaient élancés, entourant le chef à plume d'aigle.

Puis, allant à Topee :

— Vieillard, dit-il, la Perle de l'Ouest a été ravie par un homme de haute taille qui marche la tête courbée en avant.

Tous s'étaient élancés, entourant le chef à la plume d'aigle.

Au premier rang se montraient le milliardaire et Albert.

— À quoi reconnais-tu cela ? demanda le Français, dont la face bouleversée trahissait la souffrance ?

— À ceci : la trace est profonde, donc l'homme est pesant. La dimension herculéenne du pied indique une taille élevée. Le bout du soulier, plus appuyé, prouve que l'individu porte le haut du corps en avant.

— Mais alors tu peux suivre sa piste ?

— La terre dit ses secrets à l'homme rouge.

— Eh bien ?

— Suis-moi.

Et gravement Flèche de Fer se mit en marche, désignant de distance en distance les empreintes des souliers ferrés.

Ainsi il atteignit le bois d'érables, le traversa.

Auprès de l'un des derniers arbres il s'arrêta encore.

— Ces mousses, fit-il avec emphase, m'apprennent qu'un cheval attendait là… Le ravisseur s'est mis en selle, tenant la Perle de l'Ouest dans ses bras. Il s'est dirigé vers l'Orient…

Mais à cent pas de là, la piste s'interrompait brusquement.

Le plateau rocheux sur lequel l'Indien s'était engagé, dans l'après-midi, commençait.

Plus de traces sur le roc, plus rien.

Et cependant Mariole, demeuré en arrière avec Tiennette, la pressait de questions.

— Tu restes bien calme, fifille.

— Les autres sont assez affolés sans que je m'en mêle.

— Possible !... Seulement ta tranquillité me fait pousser une idée.

— Voyons l'idée, papa.

— Tu savais ce qui arriverait, parbleu ! C'est même pour cela que tu as conseillé à Albert de ne faire ses aveux que ce soir.

— Non, mon petit papa, répliqua-t-elle avec un aplomb imperturbable.

— Alors, pourquoi ce soir ?

— Tout simplement parce qu'il suffit de réfléchir avant de faire une bêtise, pour éviter de la pousser à fond.

— Pourtant, tu as de l'affection pour cette petite Laura ?

— Beaucoup.

— Eh bien ! permets-moi de te dire que tu restes bien calme devant le malheur qui la frappe.

— Je reste calme en apparence. J'aurais beau agiter la langue et les bras, cela n'avancerait en rien la pauvre Laura.

Àce moment Albert, désespéré de l'insuccès des recherches de l'Indien, vint tomber presque dans les bras de Mariole. Les yeux pleins de larmes, il balbutia :

— Je veux tout dire à Topee, et lui demander de mourir s'il le faut pour sauver Laura.

— Gardez-vous-en bien.

Àces paroles de Tiennette, Prince et aussi Mariole la considérèrent avec stupéfaction.

Elle continua le plus tranquillement du monde :

— Topee est désolé et furieux, n'est-ce pas ? En apprenant qu'il a été berné, son premier mouvement sera de vous faire une algarade, après laquelle vous n'aurez plus qu'à quitter sa maison.

— Je chercherai seul.

— Dans un pays dont vous ignorez la configuration, les mœurs, les habitudes, vous ne trouverez rien, qu'un échec ridicule.

— C'est vrai ! c'est vrai ! reconnut-il avec désespoir.

— Et savez-vous comment le monde expliquerait vos aveux ?

— Mais par le remords, le repentir, le désir de racheter.

— Vous n'y êtes pas. Le monde dira : Il a joué les princes, tant qu'il s'est agi de bombances. Le danger venu, il a trouvé un biais adroit pour se faire jeter à la porte.

— Oh !

— Restez prince, pour la sauver. Réussissez… et qui sait si, à ses yeux, votre dévouement ne vous tiendra pas lieu plus tard de couronne et de parchemins.

Et, hélant brusquement Flèche de Fer qui revenait pensif :

— Le guerrier kri est un grand chef.

— La Rose du Nord est la plus jolie des fleurs, riposta le pseudo Peau-Rouge.

— Je sais que les blancs, inexpérimentés de la guerre de la prairie, feraient obstacle à la clairvoyance de mon frère. Mais voi-

ci un jeune guerrier, fiancé de celle qui a disparu. Ne consentirais-tu pas à être son guide, son frère de guerre ?

Mariole regardait hébété.

Décidément sa fille prenait à ses yeux des proportions inusitées. Au milieu d'un imbroglio, où lui-même ne discernait goutte, elle se mouvait avec une aisance incompréhensible.

Le faux Indien s'était arrêté sur place.

Ses yeux sombres se fixaient alternativement sur chacun des blancs.

Enfin, un rapide mouvement des sourcils indiqua qu'il venait de deviner ce que Tiennette attendait de lui, et aussitôt :

— Je ferai ce que la Rose du Nord attend du chef à la plume d'aigle. Que demain, vers la deuxième heure après le milieu de la nuit, mon frère le Visage Pâle soit avec son cheval et ses armes à l'entrée de la gare de Swift-Current !...

— Pourquoi demain seulement ? interrogea Prince d'une voix frémissante.

— Parce que le guerrier pense que vingt-quatre heures au moins sont nécessaires à relever les traces.

— Tant que cela ?

— Le Grand Esprit n'a donné des ailes qu'aux oiseaux. Et puis interroger la terre, questionner le brin d'herbe, la branche gourmande qui s'avance sur le chemin, la mousse froissée par le fer d'un cheval, la fleurette dont la sève saigne de la tige brisée, cela exige des heures, même pour l'Indien.

Tiennette s'empressa d'intervenir.

— Le chef a raison… Demain, à deux heures du matin, son frère au visage pâle sera au rendez-vous.

— Ochs !

Et Flèche de Fer s'éloigna sans prêter la moindre attention à l'exclamation gémissante d'Albert :

— Et Laura ?

Ce fut encore Tiennette qui répliqua :

— Elle n'a rien à craindre ?

— Rien à craindre, quand elle est aux mains d'un homme qui a juré de l'épouser même malgré elle… ?

La modiste s'était oubliée un instant, mais cette fois elle garda le silence, se bornant à couvrir le jeune homme d'un regard apitoyé.

Àcet instant, les Kris, droits en selle comme des statues de bronze, quittaient au galop Désastre-Rocks, et Topee, allongeant ses courtes et fortes jambes autant qu'il le pouvait, leur criait :

— Des guinées, de l'eau-de-feu… tout ce que vous voudrez, mais rendez-moi ma Laura.

Les hommes rouges envoyèrent au milliardaire un geste de protection et s'éparpillèrent en fourrageurs dans la plaine.

Bientôt ils ne furent que des points mouvants sur l'immense étendue, que le soleil couchant plaquait, de tons pourpres, et l'un

après l'autre ils disparurent, masqués par les accidents de terrain.

Déjà Tiennette avait conté que le prince avait pris rendez-vous avec le chef kri, et que, le lendemain, il s'engagerait avec celui-ci sur le sentier de la guerre.

Ce furent des compliments, des félicitations.

Topee tint à presser son cher Virgule dans ses bras.

Enfin on reprit la route de Swift-Current. Retour mélancolique, dépouillé des joies du départ matinal ; le ciel assombri, la nuit proche ajoutaient à la tristesse générale.

Àla résidence du roi du cuivre, chacun prit congé, les invités rentrant chez eux, les hôtes regagnant leurs chambres.

La modiste, comme tout le monde, s'enferma dans la sienne.

p2 · ch04

— Où suis-je ?

Il paraît qu'au sortir d'un profond sommeil ou d'un évanouissement, on n'a jamais pu trouver d'autres paroles que celles-là. Tous les romanciers, tous les auteurs dramatiques en font foi.

Il est vrai que la façon de prononcer cette interrogation trisyllabique varie, selon que l'on a vu le jour sur les bords de la Seine, de la Tamise, du Mançanarès, du Tibre, de la Neva, du Danube ou de la Sprée, ce qui a conduit le savant Hermann-Claudius, Wohl Geborne, de l'Université de Bonn, à écrire un ouvrage à

consulter, dont le titre suggestif est : De l'influence des eaux de rivière sur les microbes parasites de la glotte et des déformations de prononciation qui en résultent. (Alpharazius Famidiozorf, éditeur, 87, Tocktrasse, Leoblilz ; six forts volumes de 615 pages chacun, avec index analytique et figures schématiques, démontrant l'identification des courbes du son et des courbes des rivières.)

Donc ces trois mots :

— Où suis-je ?

Furent prononcés d'une voix douce, incertaine, comme si la bouche dont ils jaillissaient se fût ouverte avant les yeux encore clos.

Ils ne trahissaient ni émoi ni impatience… C'était l'interrogation dont la réponse importe peu. Et, de fait, Laura Topee, qui parlait, n'adressait ses paroles à personne.

Elle se frottait désespérément les yeux, cherchant à les débarrasser du caveçon d'un sommeil opiniâtre, et, les esprits engourdis, elle disait des mots ainsi qu'on les dit en rêve.

Il était neuf heures du soir. Les étoiles s'étaient allumées au ciel, jetant leur lueur douce sur la route blanche, poudreuse, qui courait au milieu d'une région boisée, mamelonnée d'innombrables collines, les unes couvertes d'un manteau de verdure, les autres rocheuses, dénudées, découpant dans la nuit des arêtes anguleuses et rigides.

Où allait cette route ?

Une plaque de bois, plantée sur une perche à un croisement, portait ces mots :

Fort-Benton road.
Fort-Benton, 3 miles.

— Près de six kilomètres encore, grommela un cavalier qui escortait un lourd chariot, sorte d'entresort hermétiquement fermé et tiré par trois chevaux… Cela en fait bien une dizaine pour atteindre Benton-City… Et demain, retour là-bas… On prétend qu'il faut saisir la fortune aux cheveux quand elle passe. Je le veux bien, moi… seulement on devrait bien rendre cette déesse moins vagabonde.

Il eut un haussement d'épaules.

— Elle doit être éveillée, cette pauvre Laura. Que peut-elle penser en se trouvant enfermée là dedans ?

Il étendit la main vers le chariot.

— Perdre le sentiment à Désastre-Rocks, au Canada, et le reprendre, la frontière franchie, en plein territoire des États-Unis, à quelque distance de l'une des nombreuses rivières qui forment le Missouri, et de Benton, une ville jeune et déjà populeuse de l'État de Montana.

Il se prit à rire :

— Il est vrai que je la fais parler à ma guise. Elle ne dit sûrement pas un mot de cela, pour la raison excellente qu'elle ne voit, n'entend rien, et ne comprend évidemment pas davantage l'aventure qui l'a conduite dans une caisse aussi close… Ma foi, je vais la rassurer…

Et se dressant sur les étriers, il appela :

— Kozets !

— Seigneur, répondit la voix de fausset du policier russe.

En même temps une forme sembla jaillir comme une gargouille du sommet de la roulotte et, glissant le long de la paroi, vint tomber à deux pas du cavalier en répétant :

— Seigneur !

— Surveille mon cheval en même temps que les autres, je vais rassurer la prisonnière.

Et jetant les rênes à son compagnon, Dodekhan se laissa dépasser par le chariot qui roulait lourdement.

Àl'arrière, il ouvrit une porte, se glissa par l'ouverture et disparut.

La roulotte était partagée en plusieurs alvéoles par des cloisons transversales. À peine enfermé dans le premier compartiment, le pseudo-Flèche de Fer perçut des gémissements, des cris confus.

— Oh ! oh ! la pauvre se désespère !

C'était vrai.

Peu à peu, l'engourdissement qui paralysait Laura s'était dissipé… Elle avait regardé autour d'elle ; vainement, car une obscurité profonde l'environnait.

— Ah çà ! que veut dire ceci ?

En Américaine que rien ne saurait étonner, la jeune fille étendit les bras, marcha avec précaution.

Au bout de trois pas, ses mains rencontrèrent un obstacle, qu'au toucher elle reconnut être une cloison de bois.

— Je ne suis pas dans ma chambre !

Il y avait un commencement de surprise dans cette affirmation.

— Et puis ce plancher qui cahote… ; on dirait que cela se déplace sur des roues.

Elle se retourna, répéta sa manœuvre. Au moment où elle comptait le septième pas, elle fut derechef arrêtée par une paroi de bois.

— Oui… c'est un chariot… Sans doute une précaution de mon père… Mais je préfère le grand air, moi ; j'aime mieux rentrer à Swift-Current autrement que cela.

Alors elle chercha une issue.

Ses mains découvrirent bien des solutions de continuité dessinant le contour de portes, mais elle ne découvrit ni serrure, ni bouton d'aucune sorte.

— Quel sot wagon est-ce là ? fit-elle d'une voix grondeuse… Je vais appeler… Comment le prince, papa, m'ont-ils laissé enfermer ainsi ?

Un geste inquiet acheva sa pensée.

— À moi ! cria-t-elle. À moi !

Elle attendit un instant.

Rien ne répondit. Le fourgon continua de rouler pesamment.

— À moi ! reprit-elle plus haut, prise d'une sourde inquiétude.

Même silence.

Alors la peur l'envahit.

Peur d'un inconnu redoutable, caché par les ténèbres qui l'enveloppaient de leur suaire, caché par les planches de ce wagon qui, irrésistiblement, implacablement, l'emportait, impuissante à lutter, vers une destination ignorée.

Cris, promesses, menaces, prières, elle mêla tout, jeta tout aux échos muets de sa prison.

Sa voix elle-même, comme garrottée par l'étroitesse de l'espace où il lui était permis de se développer, sa voix l'effraya.

Les larmes jaillirent de ses yeux, et comme une enfant, ayant usé dans cette aventure tout son courage, toutes ses forces, elle pleura, gémissant doucement.

Parfois elle avait un brusque retour de fureur ; mais cela tombait aussitôt et de nouveau les sanglots reprenaient.

Tout à coup Laura se tut. Son cœur se prit à battre follement. À demi pâmée d'épouvante, elle se rejeta en arrière.

Un claquement sec s'était fait entendre, puis un glissement léger, et un rectangle lumineux se découpa dans l'une des parois.

La porte, devinée par la prisonnière, s'ouvrait enfin, et sur le seuil, bizarrement éclairé par la lueur vacillante d'une tresse de

cire, analogue aux rats de cave de France, un Indien se tenait immobile.

Elle le reconnut.

— Le chef kri !

Il affirma de la tête.

— Vous allez enfin, me délivrer.

— Non, Perle du Dominion.

— Non, alors que faites-vous ici ?

— Je viens vous parler, miss, et essayer de vous rassurer.

— Laissez-moi sortir, cela me rassurera plus que de longs discours.

— Je le voudrais, miss, mais cela m'est impossible.

— Alors, je suis prisonnière ?

— Oui.

Elle eut un rugissement, se rua sur son interlocuteur, mais celui-ci l'arrêta net d'un mot.

— Au delà de cette porte est la mort pour vous.

— La mort !

Certains mots font courir le frisson sur l'épiderme des plus vaillants. Laura n'était qu'une jeune fille, qui, depuis de longues minutes, se lamentait dans l'ombre.

Elle recula, affolée, se tordant les mains.

— Mais que se passe-t-il donc ?… Où est mon père ?… Où est… ?

Elle suspendit sa phrase, un sentiment de réserve l'empêchant de nommer celui qui, le matin même, l'avait sauvée du brownie.

— Master Topee est à Swift-Current. Il a auprès de lui le jeune guerrier des Vieux-Pays… Celui-ci fourbit ses armes : il attend que Flèche de Fer ait relevé la piste des ravisseurs de celle qui pleure, pour se lancer à leur poursuite et leur arracher leur victime.

Ces mots, comme une rosée bienfaisante, passèrent sur l'esprit troublé de la captive.

— Flèche de Fer a réussi, reprit l'Indien. Il s'est glissé parmi les gardiens de la Perle de Swift-Current, il a pu arriver près d'elle. Il retourne là-bas où on l'attend.

— Oh ! vous m'abandonnez !

— Non. Vous n'avez rien à craindre tant que vous ne quitterez pas ce chariot. Le chef est sorcier pour les hommes rouges ; à vous il dira la vérité ; il a établi un circuit électrique autour de ce chariot et nul ne le pourra franchir. Votre ravisseur vous parlera peut-être par une ouverture étroite, qui existe au-dessus de votre tête. Ne manifestez ni colère ni haine ; mais restez à l'abri du fourgon, jusqu'à l'heure où la voix du chef se fera entendre de nouveau.

— Votre absence sera longue ?

— Après-demain je serai de retour.

— Deux jours.

— Ayez patience. On vous passera des aliments par la lucarne dont je vous
le pseudo-chef rouge s'était remis en selle.ai appris l'existence… Mais je vous laisse de la lumière, des allumettes… Votre ravisseur ne veut pas votre trépas.

— Mais qui est-il, enfin ? Quel est le misérable… ?

— L'homme qui a juré d'être votre époux, même malgré vous.

— Orsato Cavaragio ?

— Oui, miss…, le temps presse, les ennemis qui vous gardent doivent s'étonner déjà de la longueur de notre entretien… Tenez, une dernière indication… Appuyez votre main ici sur cette planche… Bien… Vous sentez qu'elle joue légèrement… Eh bien, quand vous voudrez renouveler l'air de votre prison, appuyez… Cela établit un contact, grâce auquel un ventilateur encastré dans la cloison se met en mouvement… Une planche du parquet s'abaisse aussi, démasquant une ouverture par laquelle s'échappe l'air vicié. Au revoir, miss. Ayez confiance dans le chef kri… et dans le prince.

Avant que la jeune fille eût pu faire un mouvement, elle se trouva de nouveau seule.

L'Indien avait disparu, la porte s'était refermée, et Laura aurait pu croire avoir rêvé, si la tresse de cire, posée sur une tablette à charnière, n'eût continué de brûler, si elle n'avait senti sur son visage le courant d'air frais projeté par le ventilateur.

Flèche de Fer, une fois dehors, s'était porté à hauteur de Kozets, qui dirigeait la marche des chevaux de trait, tout en tenant en main le coursier de l'ex-forçat de Sakhaline.

— Eh bien ?

— Cette jeune fille est très raisonnable ; moi absent, veille à ce qu'elle ne sorte pas…

Le pseudo-chef rouge s'était remis en selle.

Devant lui, la route descendait en lacets une pente rapide, au bas de laquelle le Missouri, encore torrentueux en ce lieu, bondissait en écumant.

De l'autre côté du pont de fer jeté sur le cours d'eau, la route s'enfonçait dans une étroite faille coupant une haute falaise, au sommet de laquelle s'apercevaient les glacis du fort Benton, édifiés par les États-Unis pour répondre à la construction sur le territoire canadien du fort Moonea Leod.

Telle une caravane d'ombres, les gardiens du fourgon, la voiture massive, descendirent au fleuve, le franchirent et s'engagèrent dans la « coupée », que dominent les fortifications destinées à défendre la Montana contre toute surprise d'invasion. C'est ainsi que les rapports officiels ont, motivé l'édification de l'ouvrage.

Ici la nuit se faisait plus épaisse.

Les regards des étoiles ne pouvaient plus se glisser entre les hauteurs perpendiculaires.

Kozets avait allumé une lanterne et marchait auprès du cheval de tête afin d'éclairer la route.

Durant près, d'une heure, on avança dans ce couloir de ténèbres, puis les parois rocheuses s'abaissèrent peu à peu, et l'on

déboucha dans une vallée assez large, au fond de laquelle brillaient de nombreuses lumières électriques.

— Benton-City, murmura Dodekhan.

Il achevait à peine que le galop de plusieurs chevaux résonna en avant sur la route.

— Attention ! Agite ta lanterne afin que les cavaliers ne viennent pas donner, dans notre véhicule.

— Vous pensez donc que ce n'est pas le señor Orsato.

— Il doit venir seul à notre rencontre, et tu entends bien qu'il y a plusieurs chevaux.

— C'est vrai.

Le policier obéit, mais il eut beau agiter son falot, il ne parut pas que les arrivants eussent ralenti leur allure.

Le galop se rapprochait rapidement. Bientôt, au son, il devint évident que les cavaliers allaient apparaître dans le cercle lumineux d'une seconde à l'autre.

Et soudain les silhouettes de plusieurs hommes à cheval se découpèrent dans la pénombre.

L'Indien eut un cri d'avertissement inutile, car les nouveaux venus arrêtèrent leurs montures d'un coup, sur place, à la façon des vaqueros du Sud, et une voix essoufflée par la rapidité de la course jeta ces mots :

— Est-ce vous, Flèche de Fer ?

— Orsato, murmura l'interpellé, qui ajouta d'un ton plus élevé : Oui, señor, mais vous deviez venir seul à notre rencontre.

Cavaragio eut un éclat de rire, puis poussant son cheval auprès de celui du faux Indien, il murmura :

— Vous savez la rivalité qui existe entre les États-Unis et le Canada ?

— Oui.

— Eh bien, j'en ai profité pour me faire protéger par la police.

— Vous ?

Le señor rit de plus belle :

— Moi ! propriétaire de la grande république, patriote qui veut faire entrer aux United States une fortune canadienne qu'une petite intrigante prétendait conserver.

Dodekhan eut un geste de rage que cacha la nuit. L'immixtion de la police dans l'affaire était une catastrophe imprévue.

. . . . . .

Àvingt kilomètres de la résidence de Swift-Current, sur les bords de la rivière Terre-Blanche, l'un des nombreux cours d'eau descendant vers le Sud pour aller gonfler le Missouri, s'élèvent brusquement une série de collines aux pentes abruptes, aux silhouettes déchiquetées.

Tout autour, c'est une plaine basse, terrain d'alluvion puissamment fertile ; La protubérance rocheuse se dresse isolée, tel le mont Saint-Michel au milieu des sables de sa baie.

Mais comme en Amérique tout est grandiose, on taillerait six cents monts Saint-Michel dans la masse de granit.

Àl'intérieur, ce bloc rocheux est plus curieux encore.

La nature a pris soin de l'évider en cavernes, analogues aux causses du Tarn, mais d'un accès incomparablement plus facile.

Mica, sel gemme et cristal de roche confondent là leurs cristallisations ; des sels de fer, de cuivre, d'alumine, apportés sans doute, à une époque lointaine, par des eaux torrentueuses parcourant ces souterrains, teignent ces cristaux des teintes les plus diverses.

Le voyageur, qui s'engage dans le dédale, voit, lorsqu'il enflamme sa torche, les murailles se consteller de gemmes précieuses. Il croit errer au milieu de topazes, de rubis, d'améthystes, de grenats, d'émeraudes, de saphirs, parmi lesquels certains polyèdres non teintés scintillent comme de purs diamants.

C'est une lumière aveuglante. Les colonnettes des stalactites, les jeux d'orgue des stalagmites, tout brille, étincelle, flamboie ; c'est le décor de la féerie qui berça nos jeunes années ; c'est Aladin dans les caves des trésors, c'est le palais de pierreries, où les princes Charmants vont délivrer les Belles aux Cheveux d'Or.

Sur le sable pâle, fin, compact, qui tapisse le sol, les pieds glissent sans bruit. Les visiteurs semblent des ombres errant dans un foyer de clartés.

Or, les principales entrées des cavernes se trouvent en bordure de la rivière Terre-Blanche.

Jadis, prétend la tradition, les Bois-Brûlés, chasseurs de l'Ouest, toujours en guerre avec les Indiens, en avaient fait un lieu de refuge. Ils avaient étudié les galeries, les grottes, les nefs ; le plan avait été dressé et, quand leurs ennemis rouges serraient les trappeurs de trop près, ceux-ci gagnaient Swift, trouvaient là un des leurs, un vétéran dont les jambes se refusaient aux longues marches et qui, invalide nourri par ses frères de trappe, gardait l'asile, y guidait les fugitifs.

Aujourd'hui tout le massif faisait partie du domaine du milliardaire Topee, et les souterrains, au moins ceux avoisinant la rivière, servaient uniquement à emmagasiner le cuivre que le richissime spéculateur avait trusté.

Topee lui-même ne se fût pas ému le lendemain, vers minuit, s'il avait vu une jeune femme arriver à cheval et faire halte au pied des rochers, du côté le plus éloigné du cours d'eau.

L'amazone sauta légèrement à terre en grommelant :

— En voilà une profession pour une modiste.

Et levant son visage mutin vers la lune qui commençait à décroître, mais dont le croissant encore large projetait une vive lumière, Tiennette, — car c'était elle — continua :

— Minuit moins le quart, je suis en avance.

Ceci dit, elle attacha sa monture à un buisson et s'assit sur le sol.

Chez toute ouvrière parisienne, il y a une amante d'imprévu, d'aventures, qui sommeille.

La fille de Mariole en était la preuve.

Àqui lui eût dit, quelques mois plus tôt, alors qu'elle chiffonnait des garnitures de chapeaux, qu'un jour, ou même une nuit, elle s'aventurerait à cheval, à vingt kilomètres de tout lieu habité, pour se rencontrer avec des Kris bizarrement tatoués, elle eût répondu à la faubourienne :

— Eh bien ! vous n'avez pas peur, vous !

Et maintenant, elle accomplissait ce qu'elle eût jugé impossible, avec la plus parfaite sérénité.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées quand le hululement aigu de la chouette de rocher passa dans l'air, répété presque aussitôt à peu de distance.

— Le signal, fit la jeune fille.

Elle porta un petit sifflet à ses lèvres et en tira un son prolongé.

Elle eut un léger cri de frayeur.

Le sifflement durait encore, qu'une vingtaine d'ombres semblèrent jaillir du sol, entourant la modiste.

C'étaient les Indiens Kris, que commandait Flèche de Fer. Avec leur prodigieuse habileté de batteurs d'estrade, ils étaient arrivés tout près de la jeune fille sans que le moindre bruit eût décelé leur présence.

Mais elle se rassura de suite.

Flèche de Fer, pour elle Dodekhan, était parmi les nouveaux venus.

Un conciliabule se tint à voix basse, rapide, puis les Indiens étendirent solennellement leurs couteaux à scalper et prononcèrent :

— Bchou ! Ijdnam Gochs ! (Nous le jurons par notre sang !)

— Alors, frères, psalmodia le chef à la plume d'aigle, votre demeure
Dodekhan et Tiennette se trouvèrent seuls. sera désormais dans les cavernes dont les ouvertures regardent le Nord, et cette jeune squaw, déléguée par moi, vous commandera.

— Les fils de la prairie obéiront.

— Allez.

Le temps d'abattre et de relever les paupières, Dodekhan et Tiennette se trouvèrent seuls. Les Kris avaient disparu. Ils rampaient à cette heure vers l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux, qu'ils allaient dissimuler, ainsi qu'eux-mêmes, dans les grottes nord de Swift-Current.

— Êtes-vous contente, mademoiselle ?

— Oui, monsieur Dodekhan.

— Je vais repartir, car je dois conduire à Benton-City le guerrier blanc dont le cœur a été ravi par la Perle de l'Ouest, alias Albert Prince.

— Et Laura ?

— Elle est gardée par la police des États-Unis.

— Elle ?

— Mais ne craignez rien, nous triompherons.

— Quand même.

— De votre côté, ne vous laissez pas surprendre.

— Pas de danger.

— Alors, au revoir, mademoiselle ; ne rapporterai-je pas un mot de vous à mon dévoué Kozets ?

Elle eut un petit frisson et sa voix trembla légèrement en murmurant :

— J'attendrai votre retour avec impatience.

Le jeune homme inclinant la tête, lança :

— Au revoir, mademoiselle.

Puis il s'éloigna, pour disparaître bientôt dans la plaine que la lune gouachait de taches éclatantes et de bandes obscures.

Quand le bruit de sa marche se fut éteint, la fille de Mariole se leva.

— Je commande à vingt Indiens, fit-elle d'un petit air décidé. Il s'agit à présent d'apprendre des autres ce que j'aurai à leur commander.

Sur ce, elle se mit en route.

Longeant la base de la gibbosité rocheuse, qui s'arrondit sur la plaine de Swift, elle se dirigea vers le Sud.

Un quart d'heure lui suffit pour atteindre une hutte de guetteur isolée au milieu de broussailles.

En y arrivant, elle siffla, comme elle l'avait fait naguère pour appeler les Indiens.

Un signal semblable lui répondit.

Puis un froufrou de jupes, des exclamations étouffées, et la fille de chambre Nelly émergea des buissons qui formaient un rond-point feuillu en avant de la « Guette ».

Les jeunes filles ne se perdirent point en vains compliments.

— Miss générale comtesse voudra-t-elle se glisser dans cette cahute ?

— Oui, si cela me permet d'entendre ce qui se dira aux environs.

La camériste montra le rond-point.

— Ceux que j'attends viendront ici.

— Alors, ma bonne Nelly, je n'hésite pas.

L'abri, fait de branchages et de terre battue, n'avait point de porte. Il formait une sorte de guérite basse, ouverte dans la direction de la rivière, percée de meurtrières des autres côtés.

— Il y a une souche au fond, en face de l'entrée, jeta l'organe de Nelly. La générale comtesse peut s'asseoir.

— Merci !

Ce fut tout.

Le ricanement du chien sauvage venait de hoqueter à peu de distance.

— Eux, prononça la fille de chambre d'une voix légère comme un souffle, tandis que Tiennette, un tantinet émue, traînait contre la paroi, à côté de l'entrée, le billot de bois sur lequel elle prit place.

La suivante de Laura s'était postée à quelques pas.

Un moment de lourd silence suivit ; après quoi, des hommes pénétrèrent dans le rond-point et le dialogue s'engagea aussitôt entre eux.

— Monsieur Troll, je suis heureux de vous rendre mes devoirs.

— Ravi, honorable monsieur Bring, de vous rencontrer dans des circonstances, où je n'ai pas à arrêter… votre courtoise éloquence.

Tiennette reconnut les deux hommes dont elle avait surpris la conversation dans le train.

— Permettez-moi de vous présenter les associés que je me suis choisis.

— Faites donc. On a tout à gagner à connaître les relations que s'est ménagées un gentleman tel que vous.

La modiste était tout oreilles.

Vraiment, l'entretien de ce policier et de ce voleur lui semblait inénarrable. Habituée aux formes officielles de la police française, la jeune fille tombait d'emblée dans la fantaisie du Nord-Américain.

Toutes les traditions des vieux pays s'écroulaient du coup, et la fantasque façon de procéder d'une police neuve, aux prises

avec une pègre nouvelle, inventive et active, lui apparaissait dans toute sa saveur originale.

Cependant Bring se livrait à une présentation en règle.

— Voici Lormeau, dit Triple-Lame ; Johnsborn, dit la Raclette ; Gérard, dit le Serrurier ; Pralig, dit l'Ébouriffeur des misses…

Troll l'interrompit :

— Passons, passons… Tous ces messieurs sont des amis de longue date. Je leur ai donné à tous des entrées de faveur à Black-house (surnom argotique des prisons). Passons au fait. Mademoiselle Nelly, voulez-vous apprendre à ces gentlemen ce que l'on attend d'eux ?

La femme de chambre s'inclina :

— Messieurs, M. Bring, qui vous a réunis sous sa responsabilité, est chargé d'une mission de confiance par le gouvernement.

Un murmure s'éleva. Il exprimait la surprise timorée qu'éprouvaient ces citoyens, bandits émérites pour la plupart, à l'idée de travailler pour le compte du gouvernement.

— Des raisons, qu'il serait trop long de vous énumérer, font qu'il est d'une
Ceux que l'affaire inquiète peuvent s'en aller ! importance de premier ordre qu'un stock considérable de cuivre, enfermé dans les souterrains sud de Swift, soient transportés dans les carrières de la Biche. Sûr de votre bon vouloir, de votre loyalisme, les autorités s'en remettent à vous du soin de mener à bonne fin cette délicate opération.

Àces paroles, l'étonnement des auditeurs se nuança de satisfaction.

— Je vais vous conduire à l'entrepôt souterrain du cuivre.

— All right !

— Et M. Bring voudra bien ensuite prendre toutes dispositions utiles pour assurer, avec votre concours, le transport dont s'agit.

— Et le prix du transport ? demandèrent des voix rauques.

— Je pense que M. Bring vous a déjà instruits.

Bring intervint :

— Un million, dont cinq cent mille francs pour vous, mes gaillards.

— Cela est exact, fit Troll, dont l'affirmation produisit une impression profonde sur l'auditoire.

— Tout à fait exact, appuya Nelly.

Ce ne fut plus un murmure, mais un grognement de plaisir qui ponctua la phrase de la camériste.

— S'il en est parmi vous que l'affaire inquiète, ils peuvent encore s'en aller.

Mais personne ne bougea.

— Alors, reprit la suivante en s'adressant aux chefs de la bande, allons examiner l'œuvre à entreprendre…

Elle éleva la voix pour achever :

— Que personne ne reste en arrière !

La modiste jugea que la recommandation s'adressait à elle, et à vingt mètres des derniers bandits, protégée par la nuit et par les broussailles, elle se mit bravement en marche.

En un quart d'heure, on eut atteint la rivière Terre-Blanche. Les eaux étaient bases et découvraient une partie des berges que les crues de printemps avaient nivelées. C'est sur cette portion de territoire, amphibie si l'on peut s'exprimer ainsi, que Nelly et ses compagnons s'engagèrent.

Ainsi l'on contourna les rochers de Swift, et l'on parvint en un point où la muraille abrupte de granit se trouait d'un étroit couloir, au sol s'élevant en pente douce.

Au fond du défilé, sous un voile épais de lianes et de plantes grimpantes, les entrées sud des grottes apparurent.

Toute la troupe s'y engouffra, sur les pas de la femme de chambre.

Tiennette, qui n'avait pas cessé de suivre la trace, hésita une seconde. S'engagerait-elle dans le souterrain ?

Elle se répondit non.

Àquoi bon se faire surprendre ?

Mais sa curiosité voulut au moins contempler les masses cuprifères amoncelées en cette cachette par la volonté de Topee.

Elle n'eut pas loin à aller.

Guidée par les voix des hommes de Bring, la jeune fille, se coulant le long des parois, se dissimulant derrière les blocs en re-

lief, parvint à l'entrée d'une salle assez spacieuse.

Là, le cuivre s'élevait en tas jusqu'à la voûte.

Barres, saumons, masses informes, s'amoncelaient pêle-mêle. Les torches, dont ceux que surveillait la modiste s'étaient munis, piquaient ces cuivres de plaques jaunes ou vertes.

— Il y en a quinze ou vingt « chambres » comme celle-ci, indépendamment des galeries qui les relient, murmura la jeune fille. Je crois bien que l'on n'aura jamais remué autant de cuivre pour conquérir une héritière d'or.

Puis, sur cette phrase énigmatique, elle regagna la sortie, la berge découverte, et remonta vers l'endroit où son cheval entravé l'attendait.

Légère comme une écuyère consommée, elle sauta en selle et lança sa monture, au grand trot, sur la route qui accède à la gare du chemin de fer de Swift-Current.

Des hangars s'alignaient le long de la voie, édifiés par le roi du cuivre et destinés à recevoir ses énormes transports.

Elle pénétra dans l'un d'eux.

De là, sans être vue, elle discerna, à deux heures sonnantes au cadran de la station, Flèche de Fer et Albert Prince se rencontrant devant le bâtiment des voyageurs.

Les deux hommes échangèrent quelques mots que la distance l'empêcha d'entendre, puis ils sortirent de la cour de la gare et, à un trot modéré, parcoururent la rue du village conduisant à la partie occidentale du district.

Leurs silhouettes s'effacèrent ; les sabots cessèrent de sonner sur le sol.

Alors Tiennette eut un mélancolique sourire :

— Que le ciel les protège… tous les deux ! fit-elle… et après un silence : et monsieur Kozets aussi.

D'un mouvement mutin des épaules, elle parut secouer l'inquiétude trahie par sa voix, et, le ton assuré maintenant, elle conclut :

— À présent, je vais me coucher et dormir… Je l'ai bien gagné, car je crois avoir bien travaillé pour arriver au mariage de deux êtres que des préjugés ridicules auraient toujours séparés.

p2 · ch05

Depuis huit jours, Orsato Cavaragio et l'escorte policière à sa solde chevauchaient auprès du chariot que conduisait Kozets, toujours sous son déguisement d'Indien Kri.

Celui-ci était pensif.

Dodekhan avait promis d'être de retour au bout de quarante-huit heures avec Albert Prince ; il y avait une semaine de cela, et il n'apparaissait pas.

Lui était-il arrivé malheur ?

Le digne agent russe se sentait défaillir à cette pensée. Il comprenait quel dévouement le liait à présent à ce jeune homme étrange, en qui naguère il n'avait vu qu'un forçat.

Il tâchait à se redonner du courage en murmurant :

— Il ne s'attendait pas à voir la police des États-Unis prendre parti pour cet Orsato Cavaragio. Il y a là une complication qui a dû modifier ses plans… Oui… mais huit jours au lieu de deux !

Il convient de dire à sa louange qu'en dépit de son anxiété sans cesse croissante, il ne songea pas un instant à abandonner le chariot.

Dodekhan lui avait ordonné de ne pas quitter la prison roulante de Laura ; l'absence du jeune homme dût-elle être éternelle, il passerait sa vie auprès du véhicule.

Mais si Kozets demeurait calme, au moins en apparence, Orsato Cavaragio, lui, faisait retentir les échos de ses clameurs de colère.

Il avait voulu pénétrer dans le chariot, railler Laura, lui démontrer qu'elle n'avait d'autre alternative que de lui accorder sa main.

Et un obstacle insoupçonné s'était jeté à la traverse de ses projets.

Le circuit électrique établi par Dodekhan était demeuré infranchissable.

En désespoir de cause, le señor avait, à l'aide d'une échelle, escaladé la toiture du véhicule. Par l'étroite ouverture, signalée à Laura par le faux Indien, il avait fait pleuvoir, sur la captive les torrents d'une éloquence qu'il jugeait irrésistiblement persuasive.

Peine perdue. Miss Topee n'avait même pas répondu.

Et ce soir-là, la petite troupe campant au bord de la route, Orsato, plus furieux, que jamais, tenait conseil avec les hommes de son escorte, tandis que Kozets, debout sur le wagon, faisait passer à la captive sa nourriture enclose en un panier.

— Par Satan ! rugit Orsato, cette voiture est chargée d'électricité ainsi qu'une bouteille de Leyde.

— Il faudrait donc procéder comme pour une de ces bouteilles que vous dites, hasarda l'un des auditeurs.

Le señor regarda le causeur :

— Que voulez-vous dire, mon brave ?

— Ceci… un jour, j'ai dû, avec quelques camarades, procéder à l'arrestation d'un professeur de physique de l'Université de Pensylvanie.

— Quel rapport cela a-t-il ?

— Attendez, señor ; vous l'allez voir. Nous nous présentons chez le professeur ; nous le trouvons debout, au centre d'un de ces appareils à douches circulaires. Vous voyez cela d'ici : une série de tuyaux parallèles, permettant la douche instantanée et complète.

— Oui, oui…, continuez.

— Nous déclinons notre mandat. Il nous répond : Gentlemen, la loi est la loi, je la respecte. Emparez-vous de moi, je ne ferai aucune résistance.

— C'était fort bien parlé.

— Oui, mais le facétieux personnage avait chargé l'appareil à douche d'électricité, et sitôt que nous allongeâmes la main pour le saisir… vlan ! vlan ! vlan ! des secousses à croire que nous étions foudroyés.

— C'est comme cet odieux wagon.

L'interlocuteur d'Orsato inclina la tête.

— Justement, señor… Eh bien ! l'un de nous avait fait des études, il nous dirigea ; chacun toucha l'appareil électrisé… ; les secousses s'atténuèrent après quelques contacts et nous pûmes opérer l'arrestation du professeur.

Un véritable rugissement échappa au señor Cavaragio.

— Il faut procéder de même pour le chariot.

— Justement, votre honneur.

— Quatre dollars par secousse, allez-y, mes amis.

Personne me remarqua que Kozets, toujours penché sur le véhicule, s'était agenouillé et avait jeté quelques paroles à l'intérieur.

Stimulés par la prime de quatre dollars, les agents se précipitèrent vers la voiture.

Àl'arrière, trois degrés, bordés d'une rampe de fer, accédaient à la porte.

Le premier qui y posa le pied poussa un rugissement et fut projeté au loin comme par une catapulte.

Un second lui succéda et eut le même sort. Mais les secousses électriques semblèrent bientôt diminuer d'intensité. On eût cru, selon l'expression de l'agent qui avait parlé, tout à l'heure, que la bouteille de Leyde se déchargeait. Le neuvième policier, tout en étant fortement secoué, demeura sur ses pieds.

Le douzième put s'établir sur la première marche et y séjourner.

Àcette vue, Orsato Cavaragio lança un cri de triomphe :

— À moi, à moi, s'exclama-t-il... Je vais lui parler, à cette petite révoltée, et lui prouver qu'il n'y a électricité qui tienne : il faut m'obéir.

D'un bond de tigre, il fut sur l'escalier.

Mais il n'y resta pas longtemps.

Kozets s'était brusquement penché à l'ouverture supérieure du chariot.

Comme par un effet réflexe, le señor fit entendre un hurlement étranglé.

Son chapeau tomba, ses cheveux se hérissèrent, se couronnant d'une aigrette lumineuse ; puis, subitement, il fut enlevé, projeté, et roulant sur lui-même, il alla mesurer la route poudreuse à dix mètres du vagon servant de prison à miss Laura Topee.

Tout étourdi du choc, il regardait ahuri, les hommes d'escorte accourus auprès de lui, quand les sabots d'un cheval sonnèrent sur la chaussée.

Presque aussitôt un cavalier parut, et la voix sonore de l'Indien Flèche de Fer domina le bourdonnement confus des conversations.
Mademoiselle ? appela-t-il.

— Salut, amis. Que se passe-t-il donc ?

Orsato se releva furieux :

— Ce qui se passe ?... Eh ! Miss Laura se retranche dans ce damné wagon où le chef kri l'a enfermée. Le pseudo Peau-Rouge eut un sourire :

— N'est-ce que cela ?

— Que voudrais-tu davantage ?

— Le chef à la plume d'aigle ne veut rien que la satisfaction de celui auquel il s'est engagé.

— Nous sommes loin de la satisfaction.

— Le señor se trompe. Il oublie que Flèche de Fer est Loëgaran (sorcier) dans sa tribu. Qu'il me laisse faire, et avant une heure, la Rose de l'Ouest Canadien aura consenti à lui accorder sa main.

Un murmure dubitatif s'éleva.

L'Indien toisa les assistants, haussa les épaules, et d'un accent de commandement :

— Où est l'échelle qui accède au sommet du chariot ?

— Elle est dressée, chef, clama Kozets toujours à son poste élevé.

— Bien.

Puis avec une gravité qui impressionna les auditeurs :

— Que personne ne bouge ; je vais transformer l'esprit de la Rose de l'Ouest.

Sautant légèrement à terre, il courut à l'échelle, la gravit rapidement parvenu sur la toiture du wagon, il s'accroupit, encadrant son visage dans le panneau étroit permettant de communiquer avec l'intérieur.

Kozets s'était redressé et surveillait le groupe resté sur la route.

Flèche de Fer apercevait Laura.

— Mademoiselle ? appela-t-il doucement.

Elle leva les yeux.

— Qu'est-ce ?

— C'est moi, votre ami rouge. Voici une lettre, lisez-la. Ensuite vous m'écouterez.

Rapidement il faisait glisser par l'ouverture un papier, dissimulé jusque-là aux regards.

Laura s'en saisit et lut :

« Chère Laura, obéissez aveuglément. Des agents de la police des U. S. A. vous gardent ; il nous est impossible de vous sauver de vive force. Aidez à notre ruse et de nouveau nous serons réunis. Votre dévoué Albert. »

Elle eut un cri, une larme :

— Parlez !

— Consentez à épouser Orsato Cavaragio.

— Jamais !

— Attendez, miss. Consentez. Dites que, dans trois jours, vous sortirez de votre prison pour suivre le señor devant un révérend. Le mariage n'aura pas lieu, je vous le promets.

— Cela est-il convenu avec Lui.

— Il ne vous a pas écrit pour autre chose.

— Alors j'accepte.

— Je vais appeler Orsato Cavaragio ; daignez lui répéter cette assurance.

Un instant plus tard, le señor se hissait à son tour auprès du pseudo-Indien, et par la petite baie rectangulaire recevait de Laura la promesse de l'épouser sous trois jours.

Tandis qu'il se répandait en protestations, compliments, congratulations, Flèche de Fer s'était rapproché de Kozets.

— Aussitôt Laura hors du wagon, lui disait-il, vous emmènerez le véhicule. Il importe de le mettre hors d'atteinte, car, pour le retour, il nous fournira un abri sûr.

— Bien, seigneur.

— Vous nous attendrez à l'endroit convenu.

— Oui.

Orsato se relevait radieux, transfiguré. Le chef à la plume d'aigle se sépara de son complice.

— Ah ! chef, s'écria Cavaragio, il faut que nos verres se choquent, que l'eau de feu coule en votre honneur.

Mais l'Indien secoua la tête :

— Après le mariage, señor. Je pars en avant. Je choisis le révérend qui vous unira à la Rose de l'Ouest ; puis je reviens au-devant de vous.

Pour toute réponse, le « fiancé de Laura » saisit les mains du pseudo-chef et les serra à les briser.

Flèche de Fer laissa passer ces manifestations de joie ; puis il aida aimablement son « cher maître » à redescendre sur la route.

Après quoi, il prit congé du señor, salua les agents stupéfaits de l'aventure et, sautant en selle, il lança son cheval au galop.

Bientôt il se perdit dans l'obscurité. Alors, il quitta le chemin, contourna, à travers champs, le campement de l'escorte du chariot-prison, et après une demi-heure de trot, parvint devant une maison isolée.

Un homme en sortit aussitôt.

— C'est vous ?

— Oui, prince.

— Eh bien ?

— Tout est entendu.

— Tout ?

— Oui, nous ne pouvions attaquer à main armée des agents de la police, mais la ruse nous est permise.

— Et ?…

— Dans trois jours miss Laura sera libre…

— Chère petite Laura !

— Ne nous attendrissons pas ; montez à cheval et suivez-moi. Cette nuit même, nous devons être arrivés à Virginia-City.

Virginia-City est la ville importante de l'État de Nevada.

Elle compte soixante mille habitants, a des rues bien alignées, se coupant à angle droit et numérotées de 1 à 213, ce qui évite aux municipes de se creuser la tête à trouver des noms d'hommes ou de faits célèbres.

Elle a des tramways à trolleys, comme toute agglomération américaine qui se respecte, une gare sur le railway de San-Francisco, Sacramento, Great Salt Lake City, des fabriques de tissus, une caserne de Horse police (police à cheval), des halles vastes et bien aérées ; mais ce qui la distingue, c'est que nulle part la multiplication des sectes religieuses ne sévit comme à Virginia. Le ciel sait pourtant qu'aux États-Unis, les sectes pullulent, et qu'au dernier recensement de 1902, l'administration en catalogua 6.762.

De même qu'ils ont toutes les grandeurs de la liberté bien comprise, les Américains, exagérant comme tous les hommes, arrivent à en posséder également tous les ridicules.

La création de religions nouvelles est un de ces ridicules.

Oh ! chez eux, c'est bien simple. Ils ne se mettent point martel en tête, comme un Çakia Mouni, ou un Mahomet. À quoi bon ? Un brave homme aspire à être le chef d'une nouvelle secte (la seule disant la vérité sur le ciel) ; il construit, achète ou loue, selon ses moyens, un hangar, l'orne de bancs de bois, d'une tribune un peu plus élevée ; se rend ensuite chez l'imprimeur et lui fait tirer mille, deux mille, dix mille, cent mille exemplaires d'un avis que l'on distribue à domicile ou dans la rue.

Tous sont sensiblement pareils à celui que nous reproduisons ici.

AVIS CÉLESTE

ÀTOUTES LES PERSONNES GRAVES ET HONORABLES QUE PRÉOCCUPE LE SOUCI DE LEUR SALUT.

« Le R... Thomas Fluyt, du 16 de la neuvième avenue, informe ses concitoyens qu'il a été visité par l'esprit de lumière. Le dimanche... du mois courant, à trois heures après-midi, il se tiendra au n 183 de Seventeen street (hangar vert et rouge — ne pas confondre avec le temple d'hérésie, noir et rouge) à la disposition des êtres pensants et méditatifs épris de vérité, pour leur expliquer comment il a découvert, dans le livre... chapitre..., de la sainte Bible, les fleurs précieuses du réel enseignement divin ; les fleurs que le souffle de l'erreur ne fane jamais.
xxxx « Chassez l'indifférence, excitez vos cœurs à la recherche de la vraie parole, et songez que le R... Thomas Fluyt se dérangeant pour éclairer ceux que leurs occupations journalières retiennent loin des saintes méditations, il est en droit d'espérer que vous vous dérangerez de la même façon.
xxxx « Allons, courage ! En avant ! Terrassons l'hérésie ! C'est le

meilleur placement que le temps consacre à notre salut.
xxxx « Donc dimanche… du mois courant, à trois heures après-midi, la lumière brillera dans le hangar vert et rouge de la Seventeen street, number 183. »

Or, vers la fin d'octobre, Tiburcius Pandilecson, de Virginia, avait réuni, dans un hangar jadis affecté à remiser des fourrages (ce détail démontre que la fortune n'habitait pas sous le toit du digne homme), Tiburcius donc avait réuni, à l'aide d'un avis céleste et de superbes variations sur le trombone exécutées par un sien cousin, instrumentiste à l'Armée du Salut, d'environ dix personnes graves et honorables préoccupées de leur salut.

Peut-être aussi la température expliquait cette affluence relative.

L'hiver s'annonçait hâtif et froid. Les cimes des Montagnes Rocheuses se montraient, au loin, déjà revêtues de leur manteau de neige, et une bise âpre soufflait à travers les rues, rougissait les nez, engourdissait les doigts ou les picotait d'une vague onglée.

Dans le hangar, le brave Pandilecson expliquait que le pronom, cette partie du discours qui, grammaticalement, remplace le nom, ne le remplace pas du tout divinement, et constitue un manque de respect évident et haïssable à l'égard du ciel et des grands personnages, dont les faits et gestes sont relatés par la sainte Bible.

C'est dans ce sens que la Lumière l'avait visité.

Il tombait à bras raccourcis sur les traducteurs du livré sacré, traducteurs vivant à une époque encore à demi païenne, inca-

pables de soupçonner les précautions oratoires que l'homme, grain de poussière, mousse minuscule, microbe pensant, doit au Maître de toutes choses.

Quand il avait bien étrillé les traducteurs, il bâtonnait d'importance le pronom.

— Monsieur est sorti. Il rentrera ce soir. »

« Voyez cet exemple. Cet il est-il assez cavalier, impertinent, presque moqueur. Oh ! cet il à l'allure de traîne-ruisseau, cet il voulant tenir la place de monsieur, mot respectueux et respectable ; le rôdeur louche essayant de forcer l'entrance for gentlemen du bar de la conversation. »

Il termina sa conférence, en lisant à son auditoire quelques lignes substituées par lui au texte ancien contenant ces infâmes pronoms.

« Alors Jéroboam frappa la porte du bâton.
xxxx « Et une voix à la douceur grave dit :
xxxx « — Entrez !
xxxx « Et Jéroboam entra.
xxxx « Et le vieillard, a l'œil limpide, à la longue barbe, blanche comme la tunique de lin des lévites, salua le voyageur de ces mots :
xxxx « — Quel que soit l'hôte, que cet hôte bienvenu prenne un siège et repose sa personne fatiguée par la route.
xxxx « Et Jéroboam s'assit en disant :
xxxx « — Jéroboam est mon nom ; fatigué est mon état, car longue fut la route.
xxxx « Alors le vieillard appela des serviteurs, leur commandant de servir l'hôte, et cet ancêtre, que l'âge avait auréolé d'argent, di-

sait :
xxxx « — Seigneur, reprends des forces. Pour calmer la soif, bois ; pour calmer la faim, mange.

Par les fenêtres du hangar, les globes électriques de la rue projetaient leur lueur blanche.

L'attention des fidèles se lassait, et, incitée par les premiers tiraillements de l'estomac, s'en allait tout doucettement des préoccupations du ciel vers celles de la terre : la maison bien chaude, le souper avec le thé parfumé, les rôties dorées, les sandwiches minces comme papier, où se marient si agréablement à l'œil, au goût, le blanc du pain, le chrome du beurre, le rose du jambon.

Tiburcius Pandilecson jugea qu'il était temps de clore la séance, fit une petite quête pour encourager et favoriser l'essor de la nouvelle secte, puis rendit la liberté à ses auditeurs engourdis.

Le dernier étant parti, il éteignit les bougies, les enfouit soigneusement dans sa poche et s'en fut à son tour, après avoir fermé à clef.

— Brrou ! fit-il, le temps est froid. Par bonheur, la rue 33, ma chère rue, est à deux pas.

Puis, souriant :

— Douze personnes au hangar aujourd'hui… Cela n'est point mal pour un début. J'ai pris leurs adresses. J'irai les fortifier dans la vérité à domicile… Comme cela, je verrai leurs amis et connaissances ; je les ferai agir sur les fournisseurs… Oui, oui, à la fin de l'hiver, je ne doute pas de voir mon cher troupeau porté à trois cents têtes… L'homme qui en dirige trois cents autres est tiré d'affaire dans cette vallée de larmes, et comme, par profession,

les portes du ciel me sont ouvertes, je puis reconnaître, vis-à-vis de moi-même, que je suis satisfait de mon sort.

Tout en monologuant, le nouveau prophète arrivait à l'angle de la rue 33.

Le roulement bruyant d'une sorte de roulotte appela un moment son attention. Il crut même que ce véhicule, arrêté devant son logis, se mettait en marche à ce moment, mais il chassa aussitôt ces pensées.

Quelle apparence qu'un entresort stationnât en face de sa demeure !

Au surplus, il arrivait à sa porte. Une porte étroite, haute, peinte en rouge
Oh ! la vilaine apparition. foncé, sur laquelle se détachaient les cuivres brillants d'un marteau figurant une tête léonine.

Tiburcius lui sourit. Cette tête encriniérée lui rappelait une de ses douces et enfantines plaisanteries scolastiques.

Par une simple transposition de mots, il transformait la phrase des écritures :

— J'ai frappé le lion de l'épée.

En celle-ci :

— J'ai frappé du lion l'épais vantail de mon seuil.

Ce qui le faisait rire aux larmes, ainsi que quelques anciens condisciples, aujourd'hui révérends comme lui.

Donc, il frappa du lion à deux reprises.

D'ordinaire, cinq bonnes minutes étaient nécessaires à la servante, la vieille Dothie, pour venir ouvrir.

Ce soir-là, on eût cru qu'elle attendait son maître derrière la porte.

Le marteau, en effet, s'était à peine abaissé pour la seconde fois, que le vantail tourna sur ses gonds, démasquant la créature ridée composant tout le « domestique » de Tiburcius.

Oh ! la vilaine apparition !

Dothie, à l'âge même où les autres filles ont cet éclat de jeunesse dénommée beauté du diable, Dothie avait toujours eu la palme de la laideur, et cela sans injustice, passe-droit, ou protection d'aucune sorte.

Les années n'avaient fait qu'ajouter à cette hideur, sculptant les traits de mille rides, recourbant le nez, modelant le menton en galoche, édentant la bouche large, rougissant les paupières et tordant le corps maigre en zigzags.

Si l'on ajoute que Dothie, originaire de la Nébraska, avait conservé la coiffure des fileuses de son pays : la serre-tête noir orné de deux oreilles pointant vers le ciel, ainsi que deux cornes, on comprendra pourquoi les écoliers de Virginia-City avaient surnommé la pauvre vieille le « Miroir du Diable ».

Et pourtant, dans ce corps contrefait, toutes les vertus, toutes les bontés avaient élu domicile ; mais, hélas ! qui s'intéresse à la vertu laide ?

Enfermez les meilleurs bonbons dans un cornet de vilaine apparence, personne n'en voudra. L'humanité raisonne comme

l'oracle de la table.

— Mieux vaut piquette en un verre mousseline que nectar dans un gobelet grossier.

Ce soir-là, Dothie apparut particulièrement laide à son maître. Cependant son visage tentait d'exprimer la joie ; mais il l'exprimait avec tant de rides, des clignements d'yeux si bizarres, des contorsions si inquiétantes de la bouche, qu'il réussissait seulement à donner l'expression de l'épouvante et de la menace.

— Mon révérend, vous avez du monde.

— Du monde ? fit-il. Est-ce que vraiment cette journée devrait être exceptionnelle dans ma vie ?

Il leva béatement les yeux au ciel, sans doute pour ne plus voir Dothie et lentement :

— De quel monde parlez-vous, Dothie ?

— De plusieurs personnes, révérend ; mais surtout de la plus considérable, ainsi que doit faire une créature polie et sensée.

— Je vous entends. Dites-moi seulement qui est celle-ci ?

La vieille leva les bras en l'air et, avec un orgueil que ne connurent peut-être pas les Césars rentrant en triomphe dans Rome :

— Le señor Orsato Cavaragio !

Ce nom eut le privilège de bouleverser Tiburcius.

Il s'appuya au mur comme si ses jambes eussent eu besoin de renfort pour le soutenir, et la voix abaissée, palpitante :

— Le riche propriétaire du Sud ?

— Oui, révérend.

L'organe de Tiburcius se voila encore davantage.

— Et que souhaite-t-il de moi ?

— Son mariage ?

Tiburcius chancela. La muraille elle-même lui parut un instant insuffisante à le maintenir. Mais par un héroïque effort, il demeura debout, et avec un geste que n'eût pas désavoué Louis XIV :

— Allons, dit-il, que les destins s'accomplissent !

Dothie se montrait toujours pleine de déférence pour son maître, mais elle mit un respect inaccoutumé à s'effacer pour le laisser passer.

— Dans le parloir, susurra-t-elle.

Gravement, Tiburcius inclina la tête, se dirigea vers la pièce indiquée, tourna délibérément le bouton et entra.

Un groupe de personnes se trouvaient là.

Orsato, Laura, Flèche de Fer, plusieurs agents de la police.

Àcette heure même, Albert attendait à la gare en lisant les journaux, et Kozets quittait la cité, excitant l'attelage qui entraînait la roulotte vers une destination inconnue.

Certes, Tiburcius avait hâte de saluer le riche Orsato ; pourtant ce ne fut pas à lui qu'il adressa la parole.

Il s'arrêta devant Flèche de Fer d'un air surpris, et prononça entre haut et bas ces mots étranges :

— Le tapissier !

Tout le monde se regarda avec étonnement.

— Pardonnez-moi, reprit le clergyman, mais je n'ai pas été maître d'un mouvement de surprise, en reconnaissant, dans ce chef indien, le tapissier qui vient de disposer mon parloir.

Flèche de Fer hocha la tête.

— Mon frère le visage pâle est joyeux comme l'oiseau moqueur. Il se plaît à dire des choses qui dérident les guerriers.

— Vous vous trompez, chef, fit sévèrement Tiburcius, je suis un homme grave, et la plaisanterie, cette mousse du péché, est soigneusement proscrite de mes discours.

— Ah ! modula le Peau-Rouge, alors je ne comprends pas mon frère.

— Que ne comprenez-vous pas ?

— Pourquoi vous m'appelez tapissier.

Du coup, la physionomie de Tiburcius exprima l'ahurissement.

— Pourquoi ? Vous demandez pourquoi ?

— Sans doute.

— Prétendriez-vous dire que, depuis trois journées, vous n'avez pas vécu dans cette maison ?

— Je le prétends.

— Comment ! Vous ne vous êtes pas présenté comme l'envoyé d'un fidèle désireux de conserver l'anonyme ?

— Non.

— Vous n'avez pas posé ce tapis sur le plancher, ces rideaux aux fenêtres ?

— Mon frère le visage pâle a la vue trouble, car il confond un chasseur du Canada avec un artisan de ce pays.

Dans les yeux noirs du pseudo-chef il y avait bien quelque chose d'ironique pouvant inciter l'observateur à croire qu'il cachait la vérité, mais sa voix sonnait si calme, si nette, que le clergyman sentit sa confiance chanceler.

— Ce serait alors une bien curieuse ressemblance.

— Le visage pâle m'a peut-être aperçu dans la ville, reprit froidement Flèche de Fer, car je me suis présenté plusieurs fois sans le rencontrer, et c'est sur l'affirmation de la vieille squaw, la servante, que j'ai annoncé au señor Orsato que mon frère consentirait à célébrer son mariage.

— Sur ce point, au moins, nous sommes d'accord.

— Sur tous nous le serons, si mon frère veut appeler sa squaw et l'interroger.

— Non, non, inutile ; soit ! j'erre… ; j'aime mieux confesser ma méprise de suite que condamner un gentleman comme le señor à attendre.

L'Indien acquiesça à ces paroles d'un signe de tête. Sur ses traits rigides passa comme un sourire.

Dodekhan s'avouait, tout bas, qu'il avait bien été le tapissier. De temps à autre, il quittait le travail, troquait sa cotte d'ouvrier contre un costume de Kri et, assuré que le clergyman était absent, il venait le demander, causant avec Dothie, apprenant de la peu charmante créature la pauvreté du logis, les expédients de chaque jour.

Mais Tiburcius était déjà tout à Orsato.

— Votre seigneurie désire se marier ?

— Oui, mon révérend.

— Avec cette jeune et jolie lady ?

— Oui.

— Pourquoi renoncez-vous volontairement à la pompe, dont votre fortune vous permettrait d'entourer cet acte si important de l'existence ?

— Parce qu'une famille aux idées troubles nous a obligés à la fuite, à l'union des fugitifs.

— Quelles raisons alléguait-elle ?

Ici Cavaragio tira de son pardessus un portefeuille bourré de papiers.

— Cela serait long à raconter, et ne saurait fixer l'attention d'un homme tel que vous. Acceptez plutôt cette légère offrande.

— Oh ! s'écria Tiburcius… Fi, fi donc ! Ne parlons-pas-de cela.

Ce qui ne l'empêcha pas d'ouvrir le portefeuille et de compter religieusement cinquante billets de deux cents dollars (50.000 francs).

Après quoi, contenant et contenu s'engouffrèrent dans les poches de la longue redingote du révérend, qui conclut :

— Asseyez-vous, mes frères, je vais me recueillir. Profitez de cet instant pour élever vos âmes.

Fût-ce hasard ? Laura se trouva assise auprès du pseudo-Indien, lequel était très proche de la porte.

Et tandis qu'Orsato et Tiburcius échangeaient encore quelques congratulations à voix basse, l'ex-escamoteur se pencha vers sa voisine.

— Vous avez bien compris, mademoiselle ?

— Je le crois.

— Sous le tapis est un tissu souple de fil métallique, où circulera un courant électrique dès que j'aurai établi le contact. Vos chaussures, les miennes, portant des semelles de gutta-percha, nous ne serons pas incommodés ; mais les autres, eux, éprouveront les joies d'un promeneur qui marche sur un plot de tramway en action. Ayez les yeux fixés sur moi et obéissez sans hésitation à mon appel… Silence !

Ce dernier mot était motivé par ce fait qu'Orsato venait se rasseoir, pendant que Tiburcius, les bras tendus vers le plafond, la face extatique, semblait magnétiser les grâces divines pour les contraindre à tomber en pluie sur les assistants.

Les agents, naguère escorte, maintenant témoins, s'étaient assis en arrière des fiancés, sur deux rangs.

Le chef rouge, lui, s'adossa au mur.

Sa figure était impassible ; mais son regard brillait, ses lèvres frémissaient.

— Mes frères, commença Tiburcius, mes amis…

Il s'arrêta net, regarda ses pieds, son tapis, puis ses hôtes.

Orsato et Laura avaient pris une attitude recueillie ; mais sur les traits du señor, sur ceux des hommes de police, se reflétait une part de la surprise peinte sur ceux du révérend.

Tous avaient ressenti un fourmillement sous la plante des pieds, et chacun avait oublié un moment l'acte grave qui allait s'accomplir, pour murmurer :

— J'ai des fourmis sous les pieds… c'est bien agaçant.

Mais le chatouillement avait cessé. Les faces exprimèrent derechef la satisfaction, et Tiburcius, l'air épanoui, reprit :

— Chers amis, vous qui, vous appuyant l'un sur l'autre, désirez parcourir le pèlerinage de la vie…

Il marqua ici un point d'orgue prolongé, tout en agitant la jambe droite de façon bizarre.

Sympathie probablement, la jambe gauche d'Orsato Cavaragio se prit à se trémousser également. Respect probablement, pour leur chef, les agents remuèrent vigoureusement leurs tibias.

Laura et Flèche de Fer, seuls, conservaient la tenue décente de rigueur en pareille circonstance.

— Je vous demande pardon, fit enfin le révérend, je ne sais pas ce que j'ai.

— C'est comme moi, gronda le señor.

— C'est comme nous, appuyèrent les agents.

— Une démangeaison.

— Moi également.

— C'est tout à fait insupportable.

— À qui le dites-vous ?

Rapprochés par cette confidence d'une souffrance commune, tous se sourirent.

Tiburcius murmura :

— Je reprends ; encore une fois, pardon.

— Il n'y a pas de quoi… ; se gratter est une nécessité fâcheuse et non une injure.

— Je le pensais aussi.

Et pour la troisième fois, Tiburcius reprit son discours :

— Chers amis !

Hélas ! il ne put aller plus loin. Flèche de Fer, qui avait à sa portée le bouton de contact déterminant le passage du courant

électrique dans le tapis métallique, le poussa à bloc.
Le révérend sauta en l'air, Orsato l'imita.

Ce ne furent plus des fourmis, mais des pointes de feu qui picotèrent la plante des pieds du senior, du clergyman et des assistants.

Le révérend sauta en l'air.

Orsato l'imita, accentuant son mouvement d'un juron profane.

D'un même élan, les policiers se trouvèrent debout.

Mais à peine leurs semelles se trouvèrent-elles en contact avec la moquette, que l'intolérable chatouillement se reproduisit. Tous exécutèrent un nouveau saut, suivi bientôt d'un troisième, puis d'un quatrième.

Ils avaient l'air de se livrer à un cake-walk échevelé.

Et avec cela des cris, des malédictions ; malgré sa réserve habituelle, Tiburcius faisait à présent chorus avec Orsato et ses gardes.

Ses lunettes d'or sautèrent, son livre pieux roula sur le sol.

Flèche de Fer avait couru à la porte, appelant :

— Dothie ! Dothie !

Tout en invitant du geste à se tenir prête, Laura, qui avait toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

Aux clameurs du faux Indien, la servante se précipita tout essoufflée.

— Qu'y a-t-il ?

— Votre maître est fou.

— Fou, lui, ce saint homme ?

— Il danse au lieu de célébrer le mariage du gentleman, voyez.

S'effaçant, le chef démasqua la porte, montrant à la vieille l'étrange spectacle dont les victimes ignoraient la cause.

Dothie fut suffoquée.

Comme toutes les personnes laides, elle avait la vertu revêche. Il lui plaisait d'être servante du révérend. Cela convenait à son désir intime de morigéner et de gourmander les autres.

Aussi, pour elle, l'aventure constituait un écroulement.

Ce fut bien pis lorsque Tiburcius, affolé, hors d'haleine, clama :

— Dothie ! Dothie ! Vieille folle ! Au lieu de me regarder avec des yeux de hibou, venez donc arrêter mes jambes.

— Oh ! murmura-t-elle avec mépris, c'est le démon du whisky qui lui inspire une idée si peu sage.

Brusquement, elle se sentit poussée en avant. Flèche de Fer avait attendu le moment favorable pour engager la gouvernante sur le tapis.

— Allez, allez donc, votre pauvre maître vous réclame.

Alors la scène devint épique. La laide créature se prit à exécuter un cavalier seul auprès duquel les gambades d'Orsato, de Tiburcius, des agents n'étaient qu'enfantillages.

Elle pirouettait, voltait, bondissait, ses os craquaient.

Laura, riant aux larmes, se fût peut-être oubliée dans la contemplation de ce tableau, qui la vengeait de ses transes passées, mais l'Indien veillait.

— Vite, mademoiselle.

Elle se glissa dehors. La porte fut refermée à clef, et laissant les victimes de la fée Électricité se livrer à une danse échevelée, à un exercice diabolique, les fugitifs se précipitèrent au dehors.

Une voiture passait. Dodekhan y poussa sa compagne, prit place auprès d'elle, et lança au cocher :

— À la gare du railway… ; trente cents (environ 1 fr. 50) de pourboire.

Quand l'automédon peut boire, le cheval galope… En vertu de ce singulier axiome de mécanique usuelle, le véhicule partit à fond de train.

p2 · ch06

La gare, une des curiosités de ce pays lointain, peut-être unique en son genre, est bâtie de pierres bleues de minerai de cobalt, agrémentée de colonnes de porphyre. Le choix des matériaux n'est point le fait d'un luxe peu habituel dans les chemins de fer, mais d'une économie bien entendue.

Les hauteurs voisines sont composées de ces pierres. On les avait à pied d'œuvre, au prix d'extraction, puisqu'on les tirait de terrains appartenant à la Compagnie, et on les a utilisées.

Voilà comment la cité fut dotée d'une gare de cobalt et de porphyre.

Dodekhan expliquait ces choses à sa gracieuse compagne.

Il s'était fait reconnaître d'elle, lui avait conté à sa façon comment il avait été amené à se déguiser, à se mettre au service du señor Orsato, afin de lui arracher sa victime.

Il n'avait pas manqué d'exalter le courage, le dévouement de Prince.

Et comme Laura, tout émue, le remerciait avec effusion, il s'était lancé à corps perdu dans une description physique, politique, etc., de Virginia-City et de ses environs.

Dans la cour, que bordent de gracieuses rampes, aux balustres alternés des deux matières, un homme se précipita à la portière de la voiture.

— Le Prince Virgule !

— Mademoiselle Laura !

Mais le jeune homme semblait bouleversé.

— Chef, dit-il en abrégeant les effusions, un malheur !

— Lequel ?

— Les vêtements qui devaient nous servir de déguisement…

— Eh bien ?

— Nos valises, tout enfin, disparu, enlevé, emporté par les gens chez lesquels nous les avions remisés.

Il est des instants où les plus malins sont tourmentés par les lauriers de feu La Palisse, qui, un quart d'heure avant sa mort, était encore en vie.

Dodekhan le démontra en demandant :

— C'étaient donc des voleurs ?

— Oui. Les voisins me conseillaient de porter plainte, mais dans notre situation, je me suis abstenu. Ici, aux États-Unis, Orsato serait soutenu par la police et la magistrature. S'adresser à ces institutions, serait se livrer à lui. Ma foi, je suis venu à la gare, avec l'espoir que vous trouveriez une idée.

— Votre confiance m'honore, grommela le jeune homme, d'un ton embarrassé qui démontrait combien peu il apercevait l'idée libératrice.

— Bon, intervint Laura, on se passera de déguisements.

— Oui, et notre signalement sera envoyé sur la ligne… ; nous serons arrêtés au premier buffet…

— C'est vrai.

— Avec cela, que ma valise contenait certaines choses qui eussent pu nous tirer d'affaire à l'occasion… Et le train part dans dix minutes.

Laura, Prince s'étaient assombris.

Ils comprenaient que leur position était plus précaire encore que tout à l'heure.

Maintenant Orsato, s'il reprenait la fugitive, serait sur ses gardes. Un coup de main n'aurait plus chance de réussir.

Et navré par cette constatation, Albert murmura :

— On peut toujours se faire tuer.

— Excellente idée, riposta le faux Indien en haussant les épaules, se faire tuer pour vivre libre.

Le représentant de Bonnard et C allait répondre. Il n'en eut pas le temps.

Un vacarme étourdissant retentit à l'entrée de la cour.

Trombones, tambours, grosses caisses, cymbales, meuglaient, sonnaient, roulaient, tonnaient.

Des musiciens, en redingotes, coiffés de képis à larges bandes rouges, précédaient une vingtaine de jeunes filles portant l'uniforme de l'Armée du Salut.

Elles marchaient deux par deux, au pas accéléré, fluettes dans le costume bleu-marine, cocasses et drôlettes sous le grand chapeau.

Dodekhan rêvait :

— Ici, se disait-il, je n'ai plus trace de ma puissance d'Asie ; je suis même séparé de Kozets et de ce chariot, où nous avions groupé quelques moyens de défense. Je suis seul, avec les forces d'un homme. Avec cela, il faut que je sauve ces êtres dont j'ai juré le bonheur.

Il hocha la tête, comme répondant à une remarque intérieure :

— Oui, cela est vrai. Auprès de mon père Dilevnor, j'ai appris la lutte incessante contre la police russe..., et nous n'étions pas toujours les plus forts.

Traqués, proscrits, il nous fallait, par ruse, passer à travers les mailles du filet tendu autour de nous. Ici, nos déguisements sont volés, Kozets et le chariot sont en route pour le rendez-vous que je leur ai fixé… Avant une demi-heure toute la ville sera en rumeur à cause de nous. Et pourtant… mon père, la « Française », veulent que mon frère d'adoption, que sa fiancée soient sauvés.

Les sourcils froncés, le front plissé par l'effort de la réflexion, le jeune homme regardait les salutistes défilant à travers la cour de la gare.

Miss Turncrof, présidente de la Compagnie de Virginia-City, conduisait en personne le troupeau musical. Grande, sèche, osseuse, des poils gris et rudes ombrageant sa lèvre supérieure, — miss Turncrof n'avait pas eu le temps de se raser, — elle était assistée de sa lieutenante Dinah Roll, aussi efflanquée qu'elle-même, mais rouge de cheveux, rouge de teint, à croire que les brides écarlates de son chapeau-cabas faisaient partie de sa rubescente personne.

— Halte ! front ! rompez les rangs !

La musique pénètre dans la salle d'attente, gagne le quai, où elle se forme en cercle, prête à saluer d'une aubade le départ du train.

Turncrof et Dinah Roll se précipitent au guichet de distribution des billets.

Quant aux douces pupilles de l'Armée du Salut, elles se débandent. Les unes suivent leurs « officières » dans la gare ; les autres se dirigent, toujours au pas de charge, vers un édicule qui,

derrière une haie de buissons et d'arbustes, se dresse dans l'angle de la cour.

— Oh ! murmure Dodekhan qui ne les perd pas de vue… ces chapeaux ces longs manteaux… pourquoi pas !

Ses compagnons ont entendu. Ils tressaillent. Quelle est l'idée de leur ami ?

Celui-ci montre les « imperméables » bleus dont sont munies les ouailles de l'Armée du Salut, leurs chapeaux, sous lesquels leurs figures disparaissent.

— Voilà un déguisement.

Parbleu oui, en voilà un. Seulement il est porté par d'autres qui n'ont aucune raison de le quitter.

Cependant le pseudo-chef indien, après avoir enjoint à ses amis de l'attendre, s'est élancé à son tour vers l'édicule en question.

Justement une salutiste en sort.

— Miss, lui dit-il respectueusement, balayant le sol de son chapeau.

Elle s'arrête et rit en découvrant ses dents blanches.

— C'est à moi que vous parlez ?

— Oui, très bien, on ne veut pas que vous quittiez la ville.

Il a appuyé sur ces mots. Son interlocutrice le considère un peu surprise :

— J'y suis forcée. Je n'ai pas le moindre argent et l'Armée du Salut me fait vivre.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Allez au 63 de la Quarante-quatrième avenue. Joë Smith et sa mère vous attendent, si vous souhaitez vous marier contre lui.

Oh ! Dodekhan a touché juste. Parler hyménée à une pauvre petite Américaine ruinée de naissance.

Elle rougit, pâlit, et avec ce sens pratique de sa nation, elle questionne :

— Si je souhaite ! Qu'est-ce qu'il vaut Joë Smith ?

— Huit à dix mille dollars annuellement.

— Et il n'est pas horrible de sa personne ?

— Il est charmant.

— Alors, je cours…

Le Turkmène retint la jeune fille, si prompte à contracter mariage à l'américaine. Le recrutement des salutistes explique, du reste, cet empressement. Ce sont des jeunes filles pauvres appartenant à toutes les classes de la société. Lors de la fondation de la section de Paris, il y eut un instant où l'œuvre faillit péricliter. Toutes les gentilles agentes, servies par l'étrangeté de leur mise, l'originalité de leur association, se mariaient avec
L'interlocutrice de Dodekhan lui remit les objets demandés. une rapidité telle que la société n'avait plus le loisir de combler les vides par le recrutement.

L'Armée du Salut prit, à ce moment, une résolution énergique. On décida que les « soldates » de Paris seraient toutes laides et contrefaites ; mais alors plus personne, les laiderons moins que les autres, ne voulut faire partie de la division parisienne. Il fallut rapporter le malencontreux décret.

Donc l'Indien arrêta la jeune fille.

— Un instant. Si l'on vous voit sortir de la gare avec votre imperméable, votre chapeau, on courra après vous, on vous retiendra.

— C'est vrai.

— Confiez-les-moi… En chemin, vous n'attirerez pas l'attention.

Sans défiance, l'interlocutrice de Dodekhan lui remit les objets demandés, montrant ainsi un minois rose, des cheveux dorés ; puis, légère comme une gazelle, elle s'enfuit au pas gymnastique.

Le faux Indien suspendit manteau et coiffure aux branches d'un buisson, appela du geste Laura, Albert, et rapidement :

— Miss, voici le déguisement pour vous… Hâtez votre toilette et ne vous laissez pas surprendre.

Lui-même revint devant l'édicule.

Par deux fois encore il recommença la même scène. Il avait bien compris les salutistes. Aucune ne résista à l'attraction matrimoniale.

Le mot magique : mariage, était à peine prononcé, qu'elles abandonnaient manteau et chapeau.

Dodekhan revêtit l'un, coiffa l'autre ; puis, rejoignant ses compagnons qui en avaient fait autant :

— Nous voici déguisés. Montons dans le train, et tâchons de nous glisser dans un compartiment, dont les autres places soient déjà occupées. De la sorte, nous n'aurons pas de salutistes avec nous, et nous ne risquerons pas d'être démasqués.

— Mais jusqu'où irons-nous ?

— Jusqu'à la première station d'arrêt. Là, nous louerons des chevaux et nous gagnerons la montagne… Je vous transformerai en Indiens. Nous rejoindrons alors mon chariot et, à petites journées, nous atteindrons la frontière canadienne, puis Swift-Current.

Tous deux lui serrèrent les mains.

Àsa suite, ils traversèrent les salles d'attente. Un employé interrogé déclara que les salutistes s'étaient groupées en tête du train, ce qui décida aussitôt les fugitifs à se porter vers les wagons d'arrière.

Le long du convoi les employés couraient, fermant les portières, houspillant les voyageurs retardataires.

Dodekhan, Albert et Laura aperçurent au loin des grands chapeaux, des mouchoirs qui s'agitaient. Ils répondirent à ces signaux et firent irruption dans un compartiment où toute une famille, composée du père, de la mère et de quatre moutards barbouillés, s'empilait déjà.

Poussant l'un, pressant l'autre, ils réussirent à s'asseoir, au moment même où une secousse, une trépidation métallique, an-

nonçaient que le train quittait Victoria-City.

. . . . . .

— Moi je suis Jonathan Batby, et voici mon épouse Maggie et mes quatre garçons : Tod, Ned, Dick et Bell.

— Mes compliments !

— Vous pouvez me complimenter. Je suis le fils de mes œuvres ; j'étais garçon et pas père du tout. J'ai épousé Maggie et nous avons eu quatre enfants, et je les nourris tous, et nous mettons des dollars à l'abri… avec cinq peaux d'ours.

C'est ainsi que les trois voyageurs, dissimulés sous les vêtements salutistes, subirent la présentation de leurs compagnons de wagon.

— Oh ! oh ! fit Laura, des peaux d'ours pour les nourrir… ; les couvrir, voulez-vous dire ?

— Non pas, nourrir.

Et avec un rire sonore, le yankee poursuivit :

— Vous n'êtes pas du pays, je l'ai reconnu tout de suite, sans cela, d'abord, je ne me confierais pas à vous ; puis le nom de Jonathan Batby ne vous serait pas inconnu.

— Étrangers en effet, notre ignorance est excusable.

— Je pense ainsi… Je suis l'attractif et sans égal dompteur d'ours des Montagnes Rocheuses.

— Oh ! oh !

— Yes… dompter des ours, cela n'est pas même matière à conversation. Le sensationnel de mon affaire est que je dompte des ours… sans en avoir.

— Ah çà ! comment vous y prenez-vous ?

— Le moyen le plus simple, si simple qu'il ne pouvait venir que dans une cervelle yankee ?

— Et c'est ?…

— D'acheter cinq peaux d'ours… de mettre Maggie, Tod, Ned, Dick et Bell dedans, de les faire ajuster ; à distance, cela donne l'illusion. J'ai des ours qu'aucun autre ne saurait égaler.

Ma foi, en dépit de leurs préoccupations, les fugitifs riaient, quand une figure longue, sèche, anguleuse, drapée dans un manteau bleu, le front auréolé du chapeau-cabas, se dressa dans le couloir, à la porte du compartiment.

C'était miss Turncrof, officière des salutistes voyageuses.

Àsa vue, la gaieté se glaça sur les lèvres.

— Jane, Maud et Liddy, fit-elle d'une voix caverneuse, je viens vous demander compte du retard qui vous a séparées de vos compagnes, douces brebis de mon troupeau ?

Oh ! cet organe ! jamais éclatement de tonnerre ne bouleversa pareillement touristes en chemin de fer.

Les fugitifs comprirent que, s'ils parlaient, leur accent, différent de celui des charmantes personnes dont ils avaient pris la place, les trahirait certainement.

D'autre part, leur visage les démasquerait tout aussi sûrement.

Sur cette réflexion, plus rapide que l'éclair, ils baissèrent la tête, opposant le fond de leurs chapeaux aux regards sévères de Turncrof, et demeurèrent muets.

Jonathan Batby, sa famille, l'officière, regardaient surpris.

— Eh bien ! reprit cette dernière, j'attends.

Même immobilité, même silence.

— Enfin, mesdemoiselles, êtes-vous devenues muettes ?

Les trois têtes coiffées de cabas s'abaissèrent encore pour affirmer.

— Oui.

Jonathan, Maggie et les quatre boys Batby ouvrirent des yeux ronds, effarés, énormes.

Cette catastrophe soudaine, privant ainsi, sous les yeux, trois jeunes personnes de la faculté si appréciée de découper sa pensée en mots, si l'on pense, et, si l'on ne pense pas, de démasquer le vide de sa pensée sous un déluge de syllabes, cette catastrophe les remplissait évidemment de terreur.

— Voyez-vous, Jonathan, fit Maggie à mi-voix, vous auriez mieux fait de ne pas leur confier vos secrets de dompteur.

— Moi, pourquoi ?

— Parce que le ciel protège manifestement nos efforts.

Le yankee passa sa main sur les têtes rousses de ses fils.

— Oui, certainement, il les protège.

Tandis que la ménagère continuait d'un ton doctoral :

— Et rien ne m'ôtera de l'idée qu'en condamnant ces jeunes filles au mutisme, ce ciel protecteur a voulu les mettre dans l'impossibilité de répéter votre imprudente confidence.

Jonathan courba le front, absolument désolé d'avoir causé par sa faconde aussi irréparable désastre.

Maggie remercia, in petto, le ciel de n'avoir puni les discours inconsidérés de son mari qu'en la personne d'étrangères, qu'elle plaignait, certes, mais dont la malchance la laissait beaucoup moins inconsolable que si l'un des siens en avait été victime.

Quant aux boys, ils se mirent religieusement les doigts dans le nez en signe que la situation leur échappait.

Miss Turncrof, elle, avait passé du jaune safran, sa couleur habituelle, à l'orangé. Elle allait s'emporter, tempêter, mais une main s'allongea dans sa direction.

Cette main tenait un papier.

L'officière le saisit et lut, avec stupeur, ces mots tracés au crayon :

« Ayant failli manquer le train par suite de bavardage, nous avons fait vœu, pour nous punir, d'observer un silence rigoureux pendant le voyage. »

C'était Dodekhan qui, comprenant l'absolue nécessité d'une explication, venait de s'aviser de celle-là, et l'avait vivement consignée sur une page de son carnet.

Miss Turncrof relut deux fois le billet.

— Oh ! oh ! fit-elle après la première.

— Ah ! ah ! susurra-t-elle après la seconde.

— Et, digne, austère, mais clémente à l'aveu sincère :

— Je ne vous blâmerai, ni ne vous punirai, mesdemoiselles. Avoir conscience de sa faute, c'est être sur le chemin du pardon. Accomplissez votre vœu, je vais aviser vos compagnes, afin qu'elles comprennent ce qu'est le repentir réel et qu'aucune ne vous vienne troubler dans votre pieuse méditation.

Elle pivota militairement sur les larges pieds plats que la nature lui avait généreusement alloués, et s'enfonça dans le couloir.

— Ouf !

De trois poitrines, cette onomatopée s'échappa. Puis Laura, Albert demandèrent, l'usage de la parole leur étant subitement revenu :

— De quel vœu parle-t-elle ?

— De quel repentir ?

— De quelle méditation ?

Leur compagnon expliqua tout, en répétant, mot pour mot, le texte du billet qui avait clos l'incident de si heureuse façon.

Alors ce furent des rires, auxquels Jonathan et sa famille mêlèrent les leurs. Seulement, après s'être esbaudi un bon moment, le dompteur fit timidement :

— Pensez-vous avoir suffisamment ri ?

— Peut-être bien, s'écria miss Topee, un peu étonnée de la question.

— Alors je puis, sans vous troubler, vous prier de me dire pourquoi nous rions.

Du coup, les fausses salutistes repartirent de plus belle, accompagnées derechef par les Américains.

Enfin Dodekhan, redevenu maître de lui-même, apprit aux aimables yankees que, pour éviter une réprimande, il avait jugé bon d'affirmer à l'officière que lui et ses compagnes s'étaient condamnées, comme punition, à garder le silence durant tout le voyage.

Les Batby riaient sans comprendre : on juge de leur joie débordante lorsqu'ils crurent avoir compris.

Jonathan, hilarant, produisait un bruit analogue à celui d'un camion roulant sur le pavé ; Maggie, elle, poussait de petits cris perçants ainsi qu'un chien auquel on écrase la patte ; quant aux marmots, on eût cru entendre une basse-cour dont les habitants auraient été abreuvés de vin blanc.

Tout le wagon fut secoué par cette gaieté bruyante. Les voyageurs s'agitèrent, vinrent dans le couloir, regardant du coin de l'œil cette famille sursautant dans une inextinguible hilarité.

De vieilles dames interrogeaient anxieusement leurs voisins :

— Ne serait-ce pas là des fous en rupture de maison de santé ?

Soudain le jeune Dick qui, ravi de tout ce remue-ménage, avait trouvé bon de s'exhiber à la curiosité publique et se promenait

dans le couloir, le nez au vent, les mains dans les poches, rentra en coup de vent dans le compartiment. :

— Chut ! chut ! voilà la maîtresse !

Dans sa jugeote d'écolier, celle qui gronde et qui punit ne pouvait être autre chose qu'une maîtresse de pension.

Immédiatement, les trois chapeaux-cabriolets s'inclinèrent si modestement, que leurs bords s'appuyaient sur les genoux des salutistes.

Les Batby demeurèrent comme figés, la bouche grande ouverte.

Et miss Turncrof obtura de nouveau, de sa longue silhouette, l'entrée du compartiment.

Sa main sèche désigna successivement chacune des salutistes, et, d'un air triomphant :

— Dix-neuf et trois font vingt-deux, s'exclama-t-elle ; cette dépêche ne sait pas ce qu'elle dit !

— Le mot de dépêche fit tressaillir le Turkmène.

Toute sa personne exprima l'interrogation.

— Ne parlez pas, enfants, observez votre vœu, reprit l'officière avec bonté. Je veux vous expliquer l'incident. Vous savez que, grâce à certains appareils, on peut utiliser aujourd'hui les lignes ferrées pour transmettre des télégrammes à un train en marche, entre deux stations ?

Les trois chapeaux marquèrent avec ensemble :

— Oui.

— Eh bien, le chef du train vient de recevoir une dépêche de ce genre, et il me l'a communiquée.

Les mains jointes des fausses salutistes formulèrent clairement :
Immédiatement les trois chapeaux s'inclinèrent.

— À vous ? Pourquoi à vous ? Qu'avez-vous de commun avec l'Administration des Télégraphes ?

— Justement, mes chères filles, c'est ce que je me suis dit. Mais, en lisant la bande télégraphique, j'ai failli tomber en syncope, tant mon émoi fut grand. Tenez, lisez vous-mêmes cette calomnie électrique, heureusement fausse.

La dépêche passa de main en main, et chacun des fugitifs, abrité sous son chapeau, put lire :

« Trois pick-pockets se sont mêlés aux salutistes. Au premier arrêt, on les happera. Prière employés du train surveiller la contre-voie afin d'éviter toute évasion ».

Dire l'émotion des jeunes gens est impossible.

Ils étaient signalés. Lors de l'arrêt du train, des policemen envahiraient les wagons ; on les prendrait. Ils n'avaient point de tickets ; il ne leur servirait donc de rien de se défaire de leur déguisement, car on les empêcherait de sortir de la gare.

Miss Turncrof repliait sa dépêche :

— Ou c'est une erreur, ou c'est une plaisanterie de mauvais goût… Je l'ai dit et je le puis affirmer. Seulement, à l'arrêt, faites

garder vos places et rejoignez vos compagnes, afin qu'en présence des policiers, je puisse procéder à l'appel et à la reconnaissance de mes chères brebis.

Elle se retira sur ces mots.

Et les boys Batby, très émoustillés par ces aventures toutes nouvelles dans leur courte carrière d'oursons apprivoisés, suivirent la maigre dame jusqu'à la limite du wagon, puis revinrent auprès de leurs chers parents, en chantant à tue-tête :

— Il y a des pick-pockets dans le train ! Il y a des pick-pockets dans le train ! Gentlemen and ladies, beware to the pick-pockets ! (Messieurs, mesdames, prenez garde aux pick-pockets !)

Ces mots, clamés, hurlés, rugis, amenèrent un désordre indescriptible.

— Taisez-vous, petits malheureux, glapit Maggie.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? firent vingt voix inquiètes.

On se levait ; on se rassemblait dans le couloir.

Bell, séparé de ses frères, fut interrogé.

Un peu effrayé d'être le point de mire de tant de regards, il geignit :

— Il y a des pick-pockets dans le train ! C'est la dame de l'Armée du Salut qui l'a dit.

Et comme on le pressait de questions, il se mit à pleurer dans le ton d'un veau que l'on égorge.

Du coup, Jonathan et Maggie se précipitèrent dans le couloir.

— Qu'est-ce que l'on fait à notre cher Bell ?

— On l'interroge.

— Personne n'a le droit d'interroger Bell, sauf les magistrats de l'Union.

— Il parle de pick-pockets.

— Il a raison.

— Il prétend qu'il s'en trouve dans le train.

— Bell est assez raisonnable pour qu'on le croie. À quoi bon le faire pleurer ? c'est une cruauté inutile.

Le chef de train intervint.

Le pauvre homme courait de voiture en voiture. Partout la nouvelle s'était répandue avec la rapidité de la foudre, commentée, amplifiée, enguirlandée, métamorphosée.

Partout des querelles. Partout des gens qui se regardaient avec défiance. Les bagages à main, déposés dans les filets, étaient vivement repris par leurs propriétaires.

C'était pitié de voir tant d'obèses voyageurs ou de frêles voyageuses étouffer sous des piles de valises, de couvertures, de cartons, de cannes, de parapluies, qui ne leur semblaient plus à l'abri des voleurs qu'empilés sur les genoux de ces touristes infortunés.

Pendant ce temps, Dodekhan, mettant à profit l'isolement où le laissait avec ses compagnons l'exode dans le couloir de la ménagerie Batby, parlait bas avec animation.

— Mes amis, je ne vois qu'un moyen de nous sauver.

— Vous en voyez un ?

— Oui, il demande de l'audace.

— Nous en aurons.

— De votre part surtout, mademoiselle Laura.

— Ah !

La jeune fille regarda Prince, puis avec fermeté :

— Je serai audacieuse autant que cela sera nécessaire. C'est ma liberté, c'est plus encore que je veux sauver.

De nouveau, ses yeux bleus se fixèrent sur Albert.

Le pseudo-Indien, alors, la voix baissée, expliqua son plan :

— À la première gare, la police envahira le train.

— Cela ne fait pas de doute.

— Bien ! Si la police nous arrête, M Laura est perdue, elle retombe entre les mains d'Orsato…

— Cette fois, je le tuerai, gronda Albert, le visage contracté par une douloureuse colère.

— Et cela vous conduira en prison.

— Que faire alors ?

— Tromper la police.

— Mais comment ?

— Elle veut arrêter des voleurs… Fournissons-lui des voleurs.

— Nous ?

Àce moment la voix du conducteur du train s'éleva.

— Gentlemen, ladies, veuillez reprendre vos places. Dans cinq minutes, nous arriverons à Nevada-station. Moins il y aura de désordre dans le train, plus la tâche de la police sera facile.

Àcet avertissement, lancé d'une voix paterne par le chef de train, le vacarme s'apaisa. Chacun rejoignit son compartiment.

Jonathan et Maggie firent comme les autres, mais ils s'obstinèrent à conserver leurs quatre rejetons sur les genoux, comme s'ils avaient craint qu'un pick-pocket distrait n'enlevât l'un des garçonnets au lieu d'une montre ou d'un colis de valeur.

Durant quelques instants, le silence ne fut troublé que par un de ces délicieux dialogues de famille que tout le monde connaît.

— P'pa, laisse, que j'aille dans le couloir.

— On ne bouge pas.

— Je veux aller dans le couloir, na, pour voir ces maisons qui courent de l'autre côté.

— On ne va pas dans le couloir.

— Pourquoi on ne va pas dans le couloir, pour voir les maisons qui courent de l'autre côté ?

— Parce qu'il y a une bête.

— Je veux voir la bête.

— Elle te mangerait.

— Alors, je veux voir les maisons qui courent de l'autre côté.

Mère et enfants — ce qui prouve bien que leur état est agréable aux dieux — peuvent converser ainsi durant dix heures consécutives sans devenir enragés.

Au demeurant, ce dialogue, en occupant les Batby, permit à Dodekhan de développer à ses amis le plan éclos dans son cerveau inventif.

Il achevait, quand l'organe du chef de train se fit entendre de nouveau :

— Les voyageurs pour Nevada-station sont avertis qu'ils ne pourront descendre du train qu'après la visite de la police.

Àces mots, les trois salutistes, immobiles dans le compartiment des Batby, se levèrent.

— Gentlemen, lady, nice children (jolis enfants), nous vous saluons. Nous allons rejoindre nos sœurs, comme la capitaine Turncrof l'a ordonné.

— Au revoir, misses.

— Que le bonheur soit sur vous.

Processionnellement, leurs manteaux tombant droit, leurs chapeaux-cabriolets leur donnant l'allure de lampes, ornées de leurs abat-jour, en promenade, les trois salutistes parcoururent le couloir, traversèrent les passerelles d'intercommunication, et firent halte sur celle qui précédait immédiatement la voiture où

s'était rassemblé le reste du troupeau, pour employer l'expression chère à MM les officières de la vaillante Armée du Salut.

Le train ralentissait.

Les quais, les bâtiments de la gare de Nevada s'apercevaient à faible distance, et sur le quai, des policemen alignés.

— Mais, murmura Laura, un peu émue, si nous jetions manteaux et chapeaux.

— Tout le train nous accuserait, miss.

— Pourquoi cela ?

— Trois figures nouvelles, qu'aucun voyageur n'aurait vues en cours de route.

— C'est vrai, fit-elle.

Et après un court silence :

— Alors, il faut jouer la terrible partie que vous m'avez indiquée ?

— Je n'entrevois pas d'autre moyen.

— Enfin, soit… Si l'on nous prend, j'ai mon revolver…

Albert eut un léger cri.

— Quoi ? Laura, vous…

— Je me tuerai, prince.

Elle se pencha vers lui, et tout bas, la voix frémissante :

— Je me tuerai en disant votre nom. Mieux vaut finir ainsi, que vivre prisonnière de ce misérable Orsato.

Avec un grand bruit de ferraille, faisant sonner lugubrement les plaques tournantes, le convoi entrait en gare ; les freins grincèrent, puis un grand silence succéda à tous ces bruits.

La longue rame de wagons avait stoppé.

La milliardaire eut un geste de décision.

— Allons ! murmura-t-elle.

Et vite, suivie par ses compagnons, elle sauta sur le quai, juste devant le police-chief (chef de police), reconnaissable à ses insignes.

— Personne ne descend, commença ce fonctionnaire…

Mais Laura releva la tête, lui montra son visage mutin et d'un ton timide :

— C'est pour vous donner un renseignement qui facilitera vos recherches et évitera peut-être mort d'homme.

— Vous dites, balbutia le policier, troublé autant par la phrase que par la joliesse de son interlocutrice.

— Je dis que nous avons découvert deux des pick-pockets… Le troisième a sauté en route…
Elle sauta sur le quai devant le police-chief.

— Et ils sont arrêtés, les deux ?

— Oh ! non, ils ont des revolvers.

— Diable !

La mine du police-chief encouragea la jeune fille.

— Ah ! si l'avis de fillettes pouvait être donné ?

— Mais il le peut, miss. Honni soit le gentleman qui tenterait de fermer une bouche rose.

— Je vous remercie… Voici donc ce que nous avons pensé. Les voleurs ont pris la place et le nom de la capitaine Turncrof et de la lieutenante Dinah Roll.

— Quoi ? Les officières…

— Qui nous conduisent, oui. N'ayez l'air de vous douter de rien. Faites-nous toutes descendre. Conduisez-nous au poste le plus voisin.

— C'est un hôtel, miss, sis en face de la gare, car la ville est distante de plus de deux kilomètres.

— Cela ne fait rien. Là, vous les arrêterez par surprise, et un combat meurtrier ne risquera pas d'ensanglanter le train.

— Mais l'idée est excellente, miss, et vous nous rendez un réel service.

Àce moment même, une portière du wagon salutiste s'ouvrait ; la forme anguleuse de la capitaine s'encadrait dans la baie et sa voix sèche jetait :

— Messieurs de la police, nous sommes prêtes à vous recevoir.

— Turncrof ! souffla Laura à l'oreille du policier.

— Parbleu ! fit celui-ci, ce drôle n'a même pas pris soin de se raser.

Il faisait allusion aux poils gris pointant au-dessus de la lèvre supérieure de la digne salutiste.

Toutefois, avec un coup d'œil d'intelligence à l'adresse de la milliardaire :

— Madame, dit-il, je suis obligé de vous prier de descendre avec vos compagnes.

— Descendre ?

— Oui, monsieur le commissaire général est souffrant. Il lui est impossible de se transporter ici.

— Est-il nécessaire de le voir ?

— Tout à fait, car, dit-il, ou bien la chose est vraie, des pick-pockets se sont glissés parmi de timides jeunes filles, et la punition doit être exemplaire ; ou bien nous nous trouvons en présence d'une plaisanterie inconvenable faite au détriment d'une institution respectable, et l'État, le chemin de fer, sont tenus à indemnité envers ladite institution. Il importe donc que l'instruction de l'affaire soit conduite avec toute la solennité qu'elle comporte.

Derechef, il adressa un regard triomphant à Laura.

Il semblait lui dire :

— Hein ? miss, suis-je assez adroit ?

Puis il offrit galamment la main à l'officière, qui appela d'une voix de stentor :

— Dinah Roll, mesdemoiselles, descendez sur le quai.

Le policier haussa les épaules :

— Des mazettes, ces voleurs ; en voilà un qui oublie même de déguiser son organe… Ah ! tout dégénère, même la compagnie de la pègre (vol).

Turncrof était sur le quai.

Dinah Roll parut à son tour.

— Deuxième larron, murmura Laura.

— J'allais le dire, fit en sourdine le police-chief. On n'a pas idée de l'insouciance de ces coquins. Voyons ! avec des tournures pareilles, est-ce que l'on peut, même une minute, les prendre pour des femmes ?

La réflexion fit pouffer la jeune fille.

Et le policier, convaincu que son seul esprit provoquait cette juvénile gaieté, se rengorgea avec les grâces d'un dindon aux prises avec un noyau de pêche.

Deux à deux, leurs chapeaux pudiquement baissés, tels des boucliers, voilant leurs traits aux regards curieux, les salutistes se rangèrent sur le quai.

Àtoutes les portières, les têtes de voyageurs se pressaient. Les racontars allaient leur train.

— C'est toute une bande de robbers (voleurs).

— Ils devaient faire dérailler le train…

— C'est une conspiration de nègres contre le président de l'Union.

Puis, au commandement de Turncrof, la gracieuse phalange s'ébranla entre une double haie de policemen.

Àla sortie, les tickets furent remis au chef de gare qui les compta.

— Vingt-deux.

— Autant que de salutistes, fit triomphalement la capitaine.

Ce à quoi le chef des policiers répondit par cette phrase, dont l'officière se sentit atteinte en plein cœur.

— Oui, il n'y a pas eu adjonction, mais substitution.

— Quelle substitution ?

— Les pick-pockets ont remplacé les salutistes.

Elle haussa violemment les épaules :

— Il n'y a rien de cela. Il y a vingt-deux jeunes filles.

— En vous comptant ? fit malicieusement le policier.

— Oui, bien, en me comptant.

— Parfaitement ! Alors, c'est tout à fait ce que je disais.

Le sel de cette dernière phrase échappa à la capitaine, qui considéra son interlocuteur du coin de l'œil, avec une expression que l'on eût pu traduire par :

— Ce personnage est un imbécile dans l'acception la plus complète du mot.

On sortait de la gare, et l'on débouchait sur un vaste rond-point, d'où partait, à travers champs, une route large, poussiéreuse, bordée de jeunes arbres, que soutenaient des tuteurs en fer.

Àdroite de la place, un hôtel de vastes dimensions dressait sa façade percée de fenêtres agrémentées de balcons.

C'était là qu'on allait conduire le détachement salutiste.

— Attention ! modula tout bas Dodekhan dont les mains se posèrent sur les épaules de Laura et de Prince.

Ceux-ci tressaillirent.

Depuis un instant, ils songeaient mélancoliquement qu'eux-mêmes s'étaient jetés dans le filet. Comment sortiraient-ils de là ?

Une fois dans l'hôtel, enfermés avec celles dont ils portaient indûment l'uniforme, la fraude serait assurément découverte… et alors…

L'avertissement de leur compagnon les ramena à la minute présente :

— Attention ! avait dit le jeune homme d'une voix assourdie.

Ce mot était motivé par une manœuvre soudaine que, sur un signe de leur chef, les policiers venaient d'exécuter.

Tous s'étaient rapidement portés autour de miss Turncrof et de Dinah Roll, les enveloppant d'une muraille humaine.

Et comme la tête de la colonne atteignait l'entrée de l'hôtel, un coup de sifflet retentit. Les policemen se ruèrent sur la capitaine

et la lieutenante ahuries, suffoquées de colère et d'effroi, les enlevèrent presque et les poussèrent pantelantes dans le bureau-office, où le chef se précipita à leur suite.

— Sauve qui peut ! clama à pleins poumons le Turkmène.

Àce cri, épouvantées, laissées libres d'ailleurs par le mouvement des policiers, les salutistes s'éparpillèrent dans toutes les directions.

Les unes firent irruption dans l'hôtel, les autres s'enfuirent vers les hangars à marchandises de la station.

Dodekhan, lui, saisit ses complices par les poignets, et les entraîna vers le bâtiment des voyageurs.

La salle d'attente des premières était vide. Tous les employés se trouvaient sur le quai, pressant le départ du train, refoulant les curieux qui voulaient à tout prix connaître la fin de l'aventure, livrant passage aux rares personnes munies de billets pour Nevada.

— Faisons vite, commanda l'ex-prestidigitateur.

Son manteau bleu, son grand chapeau tombaient à terre en même temps.

Laura l'imita.

Prince fit de même.

Puis ces derniers, montrant leurs défroques, s'écrièrent :

— Mais on va trouver cela ?

— Non.

— Comment ! non ?

D'un geste précis, démontrant l'habitude de l'observation rapide, apprise durant sa vie d'aventures, le jeune homme désigna un grand poêle mobile, établi au milieu de la salle.

— Quoi, ce poêle ?

— Cachette.

— Bravo !

Oui, cachette admirable. Le feu n'était pas allumé. Sans doute la date réglementaire, à partir de laquelle les compagnies estiment que les voyageurs ont besoin d'être chauffés, n'avait pas encore sonné. C'était une malle, un carton à chapeaux, que le hasard, un hasard secourable, mettait à leur disposition.

En un instant, manteaux, coiffures, se trouvèrent empilés dans le foyer. S'ils furent froissés, déformés, les fugitifs n'en avaient cure. De leurs poches Prince et Dodekhan tirèrent les casquettes de voyage qu'ils avaient serrées lors de leur déguisement. Laura les imita.

Plus rien en eux ne rappelait les salutistes.

Calmes, sans se presser, la jolie milliardaire ayant pris la seule précaution de rabattre les oreillettes et de boucler la mentonnière de sa coiffure, afin de dissimuler la presque totalité de son visage, tous trois sortirent de la gare, traversèrent le rond-point, et se présentèrent à l'hôtel, demandant une voiture pour se faire conduire à Nevada-City.

Ils avaient si pleinement l'air de voyageurs paisibles, qui descendent du train, que le manager de l'hôtel leur assura qu'avant

une demi-heure un break les conduirait, et qu'en attendant, il les installa au dining-room.

Après tant d'émotions, ils avaient réel besoin de se restaurer. Aussi le thé bouillant, les sandwiches au jambon de Sacramento, eurent-ils à supporter de leur part un rude assaut.

Ils reprenaient consciencieusement des forces, quand tout à coup les portes s'ouvrirent avec fracas.

Dans une bordée de hurlements démoniaques, deux formes blanches, hétéroclites, funambulesques, bondirent par l'ouverture, traversèrent le dining-room en courant, renversant deux tables, une douzaine de sièges, et heurtant si malencontreusement un garçon chargé d'un plat de hachis à la gelée en dôme que celui-ci chancela, chercha à récupérer son équilibre compromis, glissa, et finalement tomba en avant, appliquant, ainsi qu'un masque d'escrime, le hachis à la gelée sur la figure du chef de la police qui entrait à cet instant.

Cet épisode clôturait le drame qui venait de se dérouler à l'office de l'hôtel, depuis l'arrestation des infortunées Turncrof et Dinah Roll.

Les policiers, persuadés qu'ils avaient affaire à des voleurs, avaient traité
deux formes blanches traversèrent le « dining-room » en courant,
renversant tout sur leur passage.les pauvres demoiselles avec l'urbanité dont la police de tous les pays est coutumière à l'égard de ses clients.

La capitaine ayant voulu protester, le chef lui avait répondu :

— Allons, vieux garçon, tu agis comme un conscrit… Quand on a la moustache grise, et que l'on se déguise sous les vêtements du sexe d'exquise beauté, il ne faut pas oublier d'entrer chez le coiffeur for shaving (pour se faire raser).

— Comment, vieux garçon ? glapit l'officière.

— Tu ne vas pas soutenir que tu es une femme ?

— Je suis une demoiselle.

— Et moi aussi, minauda Dinah Roll.

— On va t'en donner des demoiselles… Toi, d'abord, tu es un vieux cheval de retour (expression de bagne désignant les récidivistes).

— Cheval, hurla Turncrof, peu familiarisée avec les locutions pénitentiaires… Moi, une faible lady, cet homme me prend pour un cheval. Mais vous avez donc une soupière de poudre dans chaque œil pour ne pas voir plus clair !… Un cheval, moi, une personne respectable !

Engagé de cette façon, le dialogue devait rapidement tourner à l'aigre.

Le policier maintint son cheval de retour.

Miss Turncrof riposta par :

— Vous êtes un âne.

— Vous êtes une oie décharnée, reçut-elle en échange, ce qui l'incita à lancer :

— Et vous, un dindon, un vieux hibou.

De mot en mot, la colère gagna tout le monde, empêchant une enquête sérieuse et impartiale, qui, en deux minutes, eût amené l'explication éclaircissant, sinon l'aventure des voleurs, tout au moins la situation des officières du détachement de l'Armée du Salut.

Le police-chief, écumant, donna l'ordre de fouiller les pick-pockets présumés.

Ceux-ci protestèrent de leur qualité de dames, avec tant d'énergie que les policiers, intimidés, chargèrent les filles de l'hôtel du soin de dépouiller les prévenues de leurs vêtements dans une pièce voisine, et de passer lesdits habillements aux représentants de l'autorité, lesquels vérifieraient si les doublures, les ourlets, ne cachaient point quelques documents révélateurs.

Bref, Turncrof et son inséparable Dinah Roll, hurlant, gémissant, en appelant aux dieux et aux lois du traitement dont elles étaient victimes, se trouvèrent en face l'une de l'autre, en chemise, ce qui, soit dit en passant, ne leur était pas plus avantageux que le costume complet de l'Armée du Salut.

Au demeurant, tout aurait fini par des excuses réciproques, en dépit des malentendus répétés, si Boob n'avait eu fantaisie de se mêler à la tragique histoire.

Boob était un bull-dog de taille moyenne, malicieux, aux dents blanches, excellent chien de garde et favori de la famille du manager.

Profitant de l'entre-bâillement d'une porte, par laquelle les servantes remettaient aux gens de police les vêtements des

pauvres victimes de cet infernal quiproquo, Boob entra au moment précis où sortait un pantalon de madapolam.

D'abord son entrée n'excita aucun émoi.

Mais, sur l'invitation expresse de la force publique, Turncrof et Roll ayant dû se déchausser et tirer leurs bas, où les malfaiteurs cachent souvent des billets de banque, pierres précieuses, limes, ou tous autres objets, le brave bull-dog aperçut les tibias des deux dignitaires salutistes.

Il se passe parfois d'étranges choses dans la cervelle d'un chien.

Ces tibias lui apparurent-ils comme nourriture possible, ou bien l'absence de mollets les lui fit-il considérer comme des bâtons menaçants ? Mystère. L'instruction n'étant pas encore décrétée obligatoire et gratuite pour les bulldogs, Boob ne savait ni parler ni écrire.

Un moment, sa queue courte frétilla, ses yeux noirs brillèrent de malice.

Et brusquement, il se lança en avant avec un aboiement sonore.

Deux cris terrifiés y firent écho.

La capitaine, la lieutenante, vêtues maintenant d'une simple chemise, se sentirent sous ce costume léger, si éminemment propre au sport, des aptitudes inaccoutumées à la course.

Échappant aux mains des filles de service, elles bondirent hors de la portée des crocs de Boob.

Mais celui-ci, jeu ou gourmandise, tenta aussitôt de se rapprocher des jambes, qui ne paraissaient probablement pas, à son sens, assez flattées d'avoir attiré son attention.

Nouvelle fuite en recul des officières.

Nouvel élan du chien.

Puis course, à chaque instant accélérée, arrivant à la folie, salutistes et chien criant, sautant, au milieu des servantes bousculées, renversées, appelant au secours.

Enfin, Turncrof sentit, à la place où elle aurait pu avoir un mollet, le souffle chaud de son ennemi.

Juste à cet instant, le police-chief, un peu surpris du vacarme, ouvrait la porte de communication pour s'informer.

Pudeur et crainte d'être mordue mélangées, la sèche miss perdit la tête, se jeta violemment sur la première issue qu'elle rencontra, envoya dans ce mouvement son talon en plein museau de Boob, qui protesta par un rugissement, et… l'on sait la suite…

Ces épiques misses en chemise, ce policier masqué d'un hachis à la gelée… un cataclysme était inévitable.

Par bonheur, le manager vint avertir Dodekhan et ses amis que le break, qui devait les mener à Nevada-City, était attelé.

Vite, ils réglèrent leur dépense, s'installèrent dans le véhicule, et, le cocher stimulant l'attelage d'un magistral coup de fouet, la voiture se prit à rouler rapidement sur la route poussiéreuse, tandis que des clameurs, s'atténuant peu à peu avec la distance augmentée, jaillissaient des ouvertures de l'hôtel, de même que les

grondements souterrains des volcans sont projetés par l'orifice des cratères.

p2 · ch07

Montagnes-Neigeuses-Hôtel. Ce nom, inscrit en lettres d'or sur une plaque de bois acajou, avait séduit les voyageurs.

On se reposerait le restant de la journée, et le lendemain, on partirait à cheval à travers le pays accidenté, pour tâcher d'atteindre le lac Christmas (Orégon), où Dodekhan avait fixé rendez-vous à son aide Kozets, lequel, convoyant la roulotte de l'exforçat de Sakhaline, se dirigeait vers ce point depuis son départ de Virginia.

Le jeune Turkmène, une fois ses protégés installés, était sorti pour acquérir des montures.

Dans le salon commun, désert à cette heure, Prince et Laura s'étaient assis près d'une fenêtre, et, pensifs, ils regardaient la rue, avec ses passants rares, ses tramways bruyants, marchant à une allure vertigineuse.

En face d'eux se dressait la façade de spacieux bâtiments, sur lesquels on lisait : Horse-Police (Police à cheval).

Au premier étage, par une croisée ouverte, les jeunes gens voyaient passer et repasser une femme d'une trentaine d'années, brune, potelée, accorte, aux mouvements prestes, qui vaquait aux soins de son ménage, sans paraître soupçonner que, de l'hôtel voisin, des regards indiscrets pouvaient peser sur sa vie privée.

Au-dessous, au rez-de-chaussée, une porte grillée, dont la grille était repliée sur elle-même, se couronnait d'un écriteau :

Police Habillement.

indiquant aux profanes que, là, étaient situés les magasins d'habillement de la caserne.

Un homme, ayant rang de lieutenant, venait de temps à autre sur le seuil, agité, nerveux, échauffé.

Il semblait aspirer avec plaisir quelques gorgées d'air frais, puis il rentrait en criant :

— Les pantalons n 2, 3 taille, case 127.

Ou bien encore :

— Vestes d'exercice, 1 taille, 63, cases 19 et suivantes.

De sorte que personne, dans le quartier, ne pouvait ignorer que le lieutenant Soda, officier d'habillement des horse-policemen, procédait à un rangement général des effets confiés à sa garde.

Puis le lieutenant sortit avec six hommes, en laissant un septième de planton devant la porte.

— Manny, dit-il d'une voix sonore, dont retentit toute la rue, vous ne bougerez pas d'ici.

— Non, lieutenant.

— Même si vous aviez soif.

— Si j'avais soif, je mâcherais un bouton de culotte, mais je ne bougerais pas.

— Cela est bien… Vous concevez que cela est aussi très important. Les recrues arriveront aujourd'hui, et il importe de les équiper séance tenante.

— Bien, lieutenant.

Soda approuva d'un signe de tête. Le vieux policeman, non pas blanchi, mais devenu grisonnant sous le harnais, lui plaisait par sa correction grave, son attitude impeccable, son souci de la discipline.

— Je sais que je puis compter sur vous, Manny. Aussi, je m'éloigne sans inquiétude.

Puis se tournant vers les six hommes, attendant, impassibles, la fin de ce colloque :

— Nous, aux Magasins généraux militaires. Arnold, vous avez la feuille indiquant les effets qui doivent nous être délivrés ?

— La voici, lieutenant.

— Bien, bien, gardez-la. Je n'ai que faire de gonfler mes poches de tous ces papiers… Cela déforme les habits et nécessite des coups de fer répétés… Mistress Arabella me le dit toujours.

Il leva la tête vers le premier étage.

Juste à ce moment, la grassouillette brunette, occupée à son ménage, se pencha à la croisée, tenant d'une main une statuette dorée, et de l'autre, un minuscule plumeau dont elle époussetait délicatement l'objet d'art.

— Vous partez, mon cher mari ? minauda-t-elle.

— Yes, Arabella de mon cœur, je vais, loin de vous, chercher des habits pour nos recrues. Je déplore de m'éloigner, mais ce n'est point là une agréable promenade à laquelle je puisse vous convier.

— Vous parlez droit, Josué, droit comme un i. De mon côté, je ne suis pas enrobée convenablement, et ma tenue d'intérieur ne saurait affronter la rue.

— Au revoir donc, chère épouse.

— Au revoir, cher époux.

Le lieutenant adressa un dernier sourire à sa femme, puis redevenu grave, il commanda nerveusement :

— Par le flanc droit, par file à gauche ; en avant… marche !

Suivi de ses six hommes, aussi fier, aussi plastronnant, que si une armée lui eût emboîté le pas, il remonta la rue, dans la direction des Magasins militaires.

Ses talons sonnaient rudement sur le trottoir, semblant se livrer à un match, ayant pour but de démontrer la supériorité de résistance des semelles clouées sur le pavage.

Un instant, mistress Arabella se délecta apparemment de ce départ martial. Elle étendit les bras en un geste gracieux, comme si elle eût voulu jeter aux guerriers, en guise de fleurs absentes, sa statuette et son plumeau ; puis elle rentra dans sa chambre, et de nouveau sa silhouette, agréable et rondelette, passa et repassa devant la fenêtre entr'ouverte.

Laura se pencha vers Albert.

— Est-ce drôle, murmura-t-elle, que des gens réussissent à donner à la tendresse, la plus sainte des choses, une tournure ridicule !

Il la regarda sans répondre.

La remarque de la jeune fille lui avait fait mal.

Elle lui avait rappelé ce que les incidents de ces derniers jours lui avaient fait oublier. Il était Albert Prince, et la Canadienne voyait toujours en lui le Prince Virgule.

Qu'était le ridicule auprès de l'énorme mensonge qu'il ne se sentait plus le courage d'avouer.

Car il était jaloux maintenant, jaloux de cet Orsato Cavaragio que Laura fuyait.

S'il apprenait à la jeune fille sa véritable identité, n'en éprouverait-elle pas une colère très naturelle, et, dans un premier moment de dépit, ne se vengerait-elle pas de sa trahison en accordant sa main à cet Orsato ?

Voilà pourquoi il gardait le silence.

Laura, incapable de deviner ces réflexions moroses, reprit :

— Ne croyez pas que ma remarque soit inspirée par le dédain un peu sot des personnes qui, occupant une haute situation, pensent que rien ne leur saurait être égal ou supérieur. Non, celles-là confondent la personne et la situation. Elles ont tort, car ce sont deux entités distinctes. La situation peut être élevée et l'individu bas, ou réciproquement.

Il la considéra avec une expression de surprise.

— Vous vous étonnez de m'entendre parler ainsi ? continua-t-elle. Ah ! j'ai tant changé depuis quelques semaines. Pour la première fois de ma vie, j'ai souffert. Cela m'a fait comprendre les philosophes qui m'apparaissaient ridicules, lorsqu'on me les expliquait au cours de morale à la pension.

Et avec une sorte d'exaltation :

— Tous disent : « La souffrance élève, la souffrance grandit. »

Elle secoua doucement sa jolie tête :

— Et ils ont raison de le dire. Je sens bien maintenant qu'après avoir souffert, on n'est plus le même esprit ; on est plus haut que les conventions humaines, et on s'étonne d'avoir pu leur accorder quelque importance.

Le cœur d'Albert palpitait délicieusement. Ah ! s'il avait osé, il se fût agenouillé devant l'exquise milliardaire, il lui aurait crié la vérité… Mais il était trop épris pour avoir pareil courage.

Et, pourtant, elle puisait dans sa petite âme transformée, féminisée pourrait-on dire, des choses exquises qu'elle exprimait simplement, franchement, avec son habituel dédain des circonlocutions, des choses pas nettes, pas précises.

— Ainsi, tenez, murmurait-elle en baissant les yeux, quand j'ai quitté la France, j'étais agacée par l'idée qu'une de mes amies de pension avait épousé un duc. Être titrée me paraissait la chose la plus enviable du monde.

— Ah ! fit-il, pour dire quelque chose.

— Eh bien, aujourd'hui, cela me semble complètement indifférent.

Et vivement, avec une rougeur :

— Je ne m'exprime pas très bien peut-être en français… mais vous devez être certain que je dis sincèrement ma pensée, et que j'ai le désir de ne pas vous froisser… Non !… Cela me paraît indifférent, non pas parce que j'ai un prince auprès de moi, ni parce que le titre de prince soit pour moi peu de chose. Ne pensez pas cela.

Le titre est joli, il est agréable, mais il est surtout une valeur pour la personne qui le porte. Enfin, en d'autres termes, c'est un bandeau de pierres précieuses… C'est très beau, un bijou comme cela, mais si la tête qui en est ornée est laide, le bandeau ne signifie pas grand'chose.

De même, avant le titre, il y a la personne. Bonne, aimable, dévouée, cordiale, elle doit être préférée à tous les titres. Si elle en a un, cela est agréable comme un bel habit ; mais si elle n'en a pas, ce n'est point une raison pour lui témoigner moins d'affection.

Àmesure qu'elle parlait, Albert se sentait de plus en plus envahi par le trouble de l'indécision.

Elle prit son silence pour une improbation.

— Vous trouvez que j'ai tort, n'est-ce pas ? dit-elle gentiment avec un regard suppliant.

— Oh ! non ! s'écria-t-il comme malgré lui.

— Vous estimez, comme moi, qu'un titre…

— N'est rien ; … que l'affection est tout ; … que l'argent, non plus, n'est rien.

— Vous exagérez. Tout cela est quelque chose, comme un plaisir, un jouet, un instrument de sport, un amusement.

— Ah ! joli amusement ! soupira le jeune homme qui, il faut en convenir, n'avait pas sujet de trouver amusants la fortune ou les blasons.

Elle le menaça du doigt.

— Si, si, il ne faut pas aller trop loin ; mais c'est égal, c'est gentil à vous de parler ainsi.

Et la voix baissée :

— Alors, ma personne vous semble préférable à ma dot ?

— Oh ! oui, fit-il avec ferveur.

— Cela est tout à fait vrai ?

— Tout à fait. À ce point que je voudrais qu'un incident vous ruinât pour vous dire : « Laura, unissez votre pauvreté à la mienne. Laissez-moi travailler pour vous refaire, sinon une fortune, du moins une existence aisée ».

Un brouillard sur les yeux, la respiration précipitée, la jeune fille mit sa main dans celle de son interlocuteur.

— Vous me rendez bien fière et bien heureuse.

— Fière… suis-je digne de vous ?

— Oui, puisque votre pensée va avec la mienne.

Puis après un court silence :

— Et je veux vous récompenser.

— Me récompenser ?

— En vous jurant…

Elle s'arrêta. Lui questionna :

— Me jurer quoi ?

— Que je voudrais aussi, bien sincèrement, que vous pussiez perdre votre couronne princière, pour vous choisir entre tous, sans titre… si cela ne devait pas vous faire trop de peine de perdre la couronne.

— De la peine !

Albert eut besoin d'un effort surhumain pour ne pas clamer :

— La couronne… Ah ! bien, en voilà un genre de chapeau qui ne me préoccupe pas !

Mais, en dépit du charme de Laura, de ses grands yeux sincères, il ne parvint pas à se persuader qu'elle exprimait bien loyalement l'état de son âme.

Et puis, Prince était jeune encore.

L'âpre expérience de la vie ne lui avait pas appris à lire sur les visages les traces des orages passés.

Sans cela il eût reconnu de suite que la milliardaire s'était transformée au physique comme au moral.

L'expression confiante, audacieuse, de ses traits, avait fait place à un voile de timidité ; son attitude était devenue réservée ; ses gestes, ses mouvements, jadis excessifs et sportifs, s'étaient atténués, adoucis, comme fondus en une décence générale.

En voyant ces effets, Albert en eut bien vite démêlé la cause.

Le jour où, dans un rayonnement d'aurore, la révélation s'était faite à la jeune fille que la tendresse, les qualités du cœur, sont plus enviables que la richesse colossale, elle, qui jusqu'alors avait été accoutumée à considérer toute chose comme pouvant être achetée, elle qui, de par le milliard de son père, se regardait comme invulnérable, invincible, elle s'était sentie faible.

Faible, oui, car devant elle s'était dressée la chose qui ne s'achète pas, mais qui se mérite, qui s'obtient par la vertu, la grâce, la bonté. L'affection lui avait dit : Tes millions ne sauraient me fixer sous ton toit ; je me donne, mais aucune richesse n'est assez grande pour m'acheter.

Et ce jour-là, la milliardaire, née, élevée dans une sorte d'Olympe doré, avait dépouillé la déesse pour devenir une jeune fille.

Maintenant, ces deux êtres restaient là les mains unies, sans rien dire.

Àquoi bon découper en syllabes, en mots, en phrases, les pulsations du cœur. Quelle éloquence serait plus douce, plus enveloppante.

Sous leurs yeux, la foule défilait toujours. Passants rares, tramways, voitures, se succédaient.

Mistress Arabella Soda, en face, avait terminé son ménage et, commodément installée dans un fauteuil, elle feignait de lire, tout en observant les jeunes clients de l'hôtel, avec une curiosité que l'on rencontre sous toutes les latitudes, parmi les habitants des petites villes.

Non qu'elle fût méchante, mistress Arabella. Elle était gaie, bien portante, indulgente. La médisance commence avec les dents cariées, l'estomac capricieux et autres agréments du même genre.

Donc la brunette regardait les jeunes gens plutôt d'un air sympathique.

— Ce sont évidemment des fiancés, se confiait-elle. Ils sont très gentils et se regardent avec de petits yeux tout à fait aimables.

Puis, raisonnant selon les mœurs américaines, si différentes des nôtres :

— Ils font sans doute leur voyage de flirt pour se connaître, se comprendre, s'apprécier. Eh bien ! moi, je parierais bien un dollar à mon bon Soda que le voyage se terminera par un très heureux mariage. Ils sont tout à fait délicieux.

Le monologue d'Arabella en resta là.

La fenêtre de ceux qu'elle contemplait venait de se fermer brusquement.

C'est qu'un coup de tonnerre avait retenti dans la quiétude revenue des jeunes gens. Coup de tonnerre moral s'entend, et, dans

l'espèce, apporté par Dodekhan en personne. Le jeune homme venait de faire irruption dans le salon avec ce cri :

— Orsato est à Nevada !

— Orsato ?

Tous deux s'étaient levés d'un bond, repoussant la croisée.

— Oui. J'étais parti pour louer des chevaux.

— C'est ce que vous nous avez dit.

— J'en avais trouvé d'exquis. Je revenais enchanté quand…

— Quand… ? Achevez.

— Au bout de la rue, j'aperçois…

— Orsato ?…

— Lui-même.

— Ah ! gémit Laura, ce misérable nous cherche.

Dodekhan secoua la tête.

— Vous vous trompez, miss, il ne vous cherche pas.

— Vous croyez ?

— Je suis sûr qu'il a découvert votre retraite.

— Hein ?

— Car il est accompagné d'un nombreux détachement de police. Aux deux extrémités de l'hôtel, un cordon d'agents barre la

rue, et le señor, à cette heure, place des factionnaires aux issues situées derrière notre asile.

— Nous sommes perdus ! gémit Laura.

— Non, car je le tuerai, fit nettement Prince, tirant son revolver.

— Et vous serez arrêté, condamné, rayé du nombre des citoyens honnêtes, ricana Dodekhan, et miss Laura sera la première victime de ce bel exploit.

— Mais que faire alors ?

— Réserver ce moyen extrême et tenter de fuir.

— Nous sommes cernés, disiez-vous.

— Je le répète encore, mais il reste une ligne de retraite que nos adversaires n'ont pas jugé opportun d'occuper. C'est par là qu'il faut nous échapper.

— Et où la prenez-vous ?

Le Turkmène étendit les mains dans la direction de la fenêtre. Le laquais galonné dormait majestueusement.

— Les constructions d'en face.

— Quoi ? La caserne des policiers à cheval ?

— Parfaitement.

— C'est de la folie !

— C'est de la sagesse.

— … À la façon de Gribouille se jetant à l'eau de peur d'être mouillé… ; se réfugier parmi les policemen, de crainte d'être arrêtés.

— Justement. On ne songera pas à nous chercher là… Enfin, c'est la seule chance à tenter.

Ce dernier argument décida Prince.

— Bon. J'ai toujours mon revolver.

— Et vous en userez comme bon vous semblera, acheva le fils de Dilevnor, si mon idée est reconnue mauvaise à l'usage.

— Allons donc !

— En route !

Et tous trois, quittant le salon, descendirent sans bruit l'escalier de l'hôtel des Montagnes-Neigeuses,

Le vestibule était désert ; le laquais galonné, chargé de renseigner les voyageurs, dormait majestueusement dans le bureau…

Dodekhan regarda dans la rue.

— Orsato n'est pas encore de retour.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Cela nous sert. Un seul ennemi à écarter de notre chemin.

— Quel ennemi ?

— Le vieux policier Manny, qui monte la garde devant la porte du magasin d'habillement.

C'était vrai.

Le policeman, placé là par Josué Soda lors de son départ, n'avait pas bougé.

Àsa vue, Laura eut un geste de désespoir.

— Mais cet homme va tout faire manquer ?

— Il ferait, si je n'avais prévu le cas, répliqua paisiblement, l'ex-captif d'Aousa. Et vous allez comprendre de suite.

— J'écoute.

— Les horse-policemen attendent des recrues.

— Je l'ai entendu dire.

— Très bien. Ces recrues arrivent de divers endroits, par deux, trois, dix… enfin, par groupes.

— Cela est probable.

— Dites certain, miss. Eh bien, M. Albert et moi, allons nous présenter à Manny comme des recrues. Nous entrons au magasin avec lui. Vous, miss, qui guetterez d'ici, vous traverserez aussitôt la rue et vous glisserez dans le dit magasin, en vous cachant du bonhomme.

La figure de la milliardaire se dérida.

— Oui, oui, je commence à avoir confiance.

Et avec une ingénuité qui doublait la saveur de la déclaration :

— C'est égal. Je vous assure, qu'il y a un mois, je ne soupçonnais pas tout ce que l'on peut faire sans argent.

Mais son interlocuteur mit un doigt sur les lèvres, et, accompagné de Prince, il se dirigea droit vers Manny, qui montait bien la garde, le digne homme ; mais dont toute l'attention était concentrée sur un bar situé à peu de distance de l'hôtel.

Il avait soif, Manny, ce qui lui arrivait souvent. Oh ! à cheval sur le règlement, Manny n'eût pas déserté son poste pour le flacon du meilleur vin du monde ; mais ses regards, son odorat, sa pensée, n'en étaient pas moins accaparés par le bar, à la devanture peinte en vert.

Aussi fut-il surpris lorsque Dodekhan, parvenu à deux pas de lui, prononça :

— Bonjour, l'ancien.

Il fit face du côté du jeune homme :

— Bonjour, qu'est-ce que vous demandez ?

— Le lieutenant Josué Soda.

— Ce que vous lui voulez, au lieutenant ?

— C'est afin qu'il nous habille. On nous a dit comme ça : Les recrues seront habillées à la caserne de Nevada.

— Ah ! des recrues !

— Mais oui, l'ancien.

— Fallait donc le dire tout de suite. Venez ; par file à gauche, marche.

Le policeman grisonnant et les fausses recrues pénétrèrent ensemble dans le magasin d'habillement, laissant l'entrée libre à

Laura.

La jeune fille avait suivi la scène de la porte de l'hôtel.

Elle ne perdit pas de temps.

Traversant la rue en courant, elle atteignit l'entrée des magasins, s'assura par une rapide inspection que le brave Manny n'était pas aux abords, et tranquillisée de ce côté, elle disparut dans les halls où les horse-policemen entassaient leurs réserves d'uniformes.

De hauts casiers alignés, laissant entre eux d'étroits couloirs de circulation emplissaient la salle, couvraient les murs.

Chacun portait à son faîte un écusson avec un numéro.

Dans chacun s'étageaient des vestons, des dolmans, des manteaux, des pantalons.

Plus loin, c'étaient les compartiments réservés aux coiffures : képis, calottes, bérets, casques.

Dans ce dédale, la jeune fille se glissa, se faufila ; guidée par un murmure de voix, elle parvint près de l'endroit où Manny cherchait à vêtir ses recrues, et, à demi enfoncée dans un casier à dolmans, elle assista à la scène que voici.

Manny, gravement, habillait Albert et Dodekhan.

Ce dernier aperçut Laura.

Profitant d'un instant où le vieux policier avait le dos tourné, il passa un dolman et un pantalon à la jeune fille avec ces mots :

— Habillez-vous vite.

Elle empoigna les vêtements et se glissa au fond du magasin.

Cependant, Albert et son compagnon prenaient la physionomie de parfaits policemen.

Le dolman boutonné, le pantalon retombant en plis élégants sur la botte à éperons, le casque de drap sur la tête, ils avaient martiale tournure.

Manny les considéra avec satisfaction.

— Bonnes recrues, et, j'ose le dire, habillées à souhait. Si le lieutenant Josué Soda ne félicite pas ce digne Sammy, il sera difficile et injuste.

Àce moment, un grand bruit se fait entendre au dehors.

Qu'est-ce ?

Manny court à la porte. Dans un magasin d'habillement, les distractions sont rares. Le vieux policeman est curieux. Il veut voir.

Ses « recrues » le suivent hardiment.

En face, à l'hôtel des Montagnes-Neigeuses, c'est un grouillement de policiers, de voyageurs, de maîtres d'hôtel, de garçons, de femmes de chambre.

Tout ce monde s'agite, pérore, rit, gronde.

Au milieu du groupe, un homme trapu, très brun, fait plus de tapage à lui seul que tous les autres réunis.

On perçoit sa voix claironnante.

— Ils sont dans l'hôtel. Ils doivent y être !

C’est Orsato Cavaragio, qui ne peut concevoir comment ceux qu’il poursuit, ceux qu’il a cru tenir — ses renseignements étaient si précis ! — comment ceux-là se sont échappés.

Car, il n’y a pas à dire : Mon bel ami ! Ils ont glissé à travers les mailles du filet tendu autour d’eux.

L’hôtel a été fouillé.

Pas une chambre qui n’ait reçu la visite de perquisition, au grand scandale, aux vives protestations des ladies, jeunes ou vieilles, qui se croyaient, dans leurs pièces closes, à l’abri des regards du public.

L’appartement, naguère occupé par les fugitifs, est vide.

Le manager, le suisse, les employés, interrogés, n’ont pu fournir aucun renseignement.

On a bien vu l’un des voyageurs sortir, mais le chasseur affirme l’avoir
Bonnes recrues, habillées à souhait. vu rentrer, un quart d’heure peut-être avant l’irruption de la police.

Quant aux deux autres, qui avaient tout à fait l’allure de fiancés en flirt, explique une fille de chambre sentimentale, ils étaient dans le saloon et se disaient les mille petites choses agréables.

De cela, la fille est sûre, car elle les trouvait très gentils, et à travers le vitrage de la porte, elle les regardait lorsqu’elle passait dans le couloir.

Il est évident que les fugitifs respiraient là quinze minutes plus tôt ; mais comment, par où se sont-ils envolés ?

Les factionnaires de la rue, des avenues, entourant l'hôtel, n'ont laissé passer personne.

Les mansardes, les balcons, les toits, les cheminées même après les placards, cuisines et caves, ont été minutieusement inspectés.

Rien ! personne !

Et Manny qui s'informe, qui se mêle au brouhaha, piaffe de colère en constatant l'impuissance de la police.

— Combien étaient-ils ? clame-t-il.

— Trois, père Manny, répond un groom, deux gentlemen et une lady.

— Ah ! trois.

Et se tournant vers ses recrues :

— Vieux garçons, je vous demande votre pardon pour une pensée folle qui m'était venue.

— Quelle pensée ?

— Je me suis demandé si ceux que l'on cherche n'avaient pas cherché refuge dans mon magasin.

— Dans votre… ?

Prince, Dodekhan frissonnent. Mais le policeman les rassure aussitôt.

— Oui, vous comprenez… des recrues… pour rire… Mais ils étaient trois, dont une lady. Or, je puis jurer que je n'ai pas vu de

lady… donc ma supposition était stupide… et insultante pour de braves vieux garçons comme vous.

— Parbleu ! font-ils en riant.

Et Manny rit, tandis que les policiers qui ont envahi l'hôtel s'éloignent dépités ; qu'Orsato les suit en ébranlant l'atmosphère de véritables rugissements, et que le personnel, grossi d'une partie des clients, forme sur le trottoir un groupe compact où l'on commente bruyamment l'incident.

Mais Dodekhan a fait un signe à Albert.

Derrière de hauts casiers, il vient d'apercevoir Laura, transmuée en un adorable et coquet petit policeman.

Il serait temps de quitter le magasin.

Le plancher y brûle les pieds.

La pensée qu'a exprimée tout à l'heure Manny montre que les fugitifs sont à la merci de la moindre chose.

Il faut partir ; mais pour cela il faut éloigner Manny.

Et, insinuant, Dodekhan-Flèche de Fer murmure :

— Il fait soif !

Le vieux guerrier lui lance un regard attendri :

— Tu l'as dit, recrue, il fait grandement soif. Le mois d'octobre est certainement le plus altérant des mois.

— Il y a un bar, là-bas.

Les yeux du digne Manny se tournent du côté indiqué.

— Oui, il y a un bar.

— Si vous vouliez, l'ancien, nous faire l'honneur de trinquer avec nous ?

La face de Manny exprime l'indécision.

Sa langue gourmande pourlèche ses lèvres ; son nez, au bulbe biberon, frétille.

— Eh bien ?

— Eh bien, répond-il, je ne peux pas. Le lieutenant Josué Soda a recommandé de ne pas laisser le magasin sans gardien… à cause des recrues.

Albert fait la grimace et là-bas, derrière les casiers, Laura ne se gêne pas pour marquer son mécontentement par une mimique expressive.

Seul, Dodekhan reste calme :

— Ah ! vieux coquin, grommelle-t-il, tu te figures que tu vas rester ici.

Et du ton le plus aimable.

— Oh ! si ce n'est que cela, tout peut s'arranger.

Àces mots, le visage du policeman s'éclaire. Ah ! il fait doublement soif chez lui pour que ses yeux brillent, pour que son nez rutile, à la seule pensée d'une franche lampée.

— Et comment ? fait-il, presque bredouillant, tant son désir de connaître la solution heureuse est vif.

— Nous nous diviserons en deux bandes.

— En deux ?

— Oui, à tout seigneur tout honneur. Vous irez devant. De cette façon, mon camarade et moi garderons le magasin.

— Oh ! un seul suffirait.

— Non, master Manny ; nous sommes trop respectueux de l'ancienneté pour admettre pareille chose. Il faut au moins deux recrues pour tenir la place d'un ancien.

Du coup, Manny se redressa, plastronna, lança dans l'air un :

— Hum ! Hum !

Avec une intonation victorieuse. Sa vanité était flattée au plus haut point, et il eut à l'adresse du jeune homme un regard attendri, bienveillant, protecteur.

— Excellent esprit militaire, fit-il en frappant amicalement sur l'épaule de son interlocuteur. Esprit excellent. Avec ce respect des droits acquis, ce juste sentiment des distances, vous arriverez, mon cher vieux garçon, vous arriverez.
à l'arrivée de la police, la terre s'était entr'ouverte.

De l'air le plus pénétré, l'ex-captif de Sakhaline s'inclina profondément.

— Admettez-vous l'arrangement ?

— Tout à fait. Il est agréable et réglementé de façon militaire.

— Alors ?

— Alors je vais au bar. Je me rafraîchis et je reviens…

— En nous laissant le plaisir de régler cette petite dépense, master Manny ; car nous serions désolés de vous voir solder une soif contractée par votre sollicitude pour nous.

Cette fois, le policeman ne trouva rien à répondre.

L'amabilité de son « nouveau » le médusait littéralement.

Jamais, dans sa longue carrière, il n'avait rencontré urbanité pareille, aménité comparable.

Mais comme il tenait à manifester son contentement, il allongea à son interlocuteur un coup de poing à assommer un bœuf et, soulagé par ce horion affectueux, il descendit sur le trottoir, dégagé, guilleret, en disant d'un accent plein de gaieté, de joie contenue, d'aimable expansion :

— Je vais au bar !

L'allure crâne, le casque en bataille, le pas élastique et régulier, le vieux serviteur de la police se dirigea vers l'établissement indiqué, dans lequel il s'engouffra.

— Maintenant, ne perdons pas de temps et décampons.

Àcet appel de Dodekhan, Laura rejoignit ses amis ; mais sur le seuil elle s'arrêta net.

La foule était toujours grande devant l'hôtel. Elle s'était même grossie de quelques badauds, auxquels les garçons contaient avec complaisance les incidents miraculeux, dont la maison des Montagnes-Neigeuses avait été le théâtre.

Miraculeux ! Le qualificatif avait été prononcé.

Car, dans l'impossibilité d'expliquer la si opportune disparition des voyageurs recherchés par la police, les braves gens, plutôt que de rester cois, avaient sans hésité enjambé les limites qui sépare le réel du merveilleux.

— Le diable est pour quelque chose là dedans ! avait prononcé un piqueur superstitieux.

Le diable !

Est-il rien de plus admirable que de pouvoir se vanter d'avoir vu, sinon ce César de l'infernal séjour, au moins des amis à lui, des protégés, des intimes, de ces gens terrifiants qui fréquentent les five o'clock teas de Satan.

L'explication avait été adoptée d'emblée.

Et les langues marchant toujours, l'émulation des conteurs s'en mêlant, il était avéré maintenant que le diable, cornu, botté de rouge et les pieds fourchus, avait loué un appartement à l'hôtel, où il s'était installé avec un seigneur de sa cour et une diablesse qui fumait des cigarettes de soufre.

Àl'arrivée de la police, la terre s'était entr'ouverte, crachant vers le ciel un jet de flamme et de fumée, et par cette porte ouverte sur les régions souterraines, où les damnés cuisent éternellement sur des grils, sans doute électriques, vu les progrès de l'industrie, les voyageurs avaient disparu, ne laissant comme trace de leur passage que quelques paquets d'allumettes soufrées, qu'ils s'étaient amusés à confectionner en exposant des baguettes de sapin à leur haleine endiablée.

Et ces paquets d'allumettes donnaient au récit un cachet d'indiscutable authenticité, car les domestiques de Montagnes-Nei-

geuses-Hôtel les vendaient deux dollars la pièce, aux badauds qui se les arrachaient.

Au demeurant, on pouvait dire que, tout au moins, le diable commercial était de l'affaire, vu que lesdits paquets d'allumettes avaient été achetés dix cents l'un (environ cinquante centimes), chez le marchand de tabac le plus proche.

Or, en voyant tout ce monde grouiller là, devant elle, Laura se sentit prise d'une défaillance.

La jeune fille, que la tendresse avait éveillée en elle, se montra avec sa faiblesse, sa timidité.

— Jamais je n'oserai sortir devant tant de personnes.

Albert, Dodekhan supplièrent :

— Courage, miss. Cent pas à faire et nous prendrons une voiture.

— Non, fuyez, abandonnez-moi.

— Vous abandonner, est-ce possible ? Puisque nous ne sommes ici que pour vous.

— C'est vrai !

— Allons, un petit effort, venez.

Elle avança un pied, puis se rejeta en arrière.

— Non, avec ce costume, je n'oserai jamais. Je trouve impudique une jeune personne costumée en homme ?

— Bah ! fit l'ex-Indien avec une pointe d'impatience. Supposez que c'est un nouveau modèle de tenue Cycliste !

— Ne parlez pas ainsi

— Vous faisiez de la bicyclette, autrefois.

Elle baissa les yeux et, avec une adorable rougeur :

— Oh ! autrefois je n'étais pas ce que je suis ; je ne comprenais pas ce qui m'est apparu clairement.

Albert la considérait avec attendrissement. Il devinait, lui, tout ce qu'elle ne disait pas. C'était lui seul, qui avait fait éclore en la gentille milliardaire ces sentiments nouveaux, enfantins, peut-être même ridicules, diront certains esprits forts. Soit, ridicules, mais exquis, donnant bien l'impression d'une véritable âme de jeune fille, une blancheur dans une corolle de lis.

Pourtant, le fils de Dilevnor, sentant davantage les nécessités pratiques du moment, allait insister, quand un bruit insolite, partant du fond du magasin, attira son attention.

On eût dit une clef grinçant dans une serrure.

— Qu'est cela ?

— Oh ! on vient ! balbutia Laura subitement pâlie… la porte du fond…

— Il y a une porte là-bas ?

— Oui, je l'ai aperçue tout à l'heure pendant que je m'habillais.

Des pas pressés glissèrent sur le plancher.

— Cachons-nous.

Ces mots à peine susurrés, Laura se jette derrière un casier. Emporté par l'attraction de la tendresse, Prince l'y rejoint, et Do-

dekhan, bon gré, mal gré, demeuré seul, se décide à faire de même.

Il était temps.

La forme grassouillette de mistress Arabella Soda se découpait dans l'ouverture de l'entrée.

— Hé, psst ! fit-elle.

« Un groom se retourna, reconnut l'épouse du lieutenant Soda, et, empressé à faire sa cour à la dame de si puissant seigneur, il accourut.

— Mistress a appelé ?

— Oui, mon ami.

— Que désire mistress ?

— Voici. De mes fenêtres, je suis depuis une demi-heure le va-et-vient qui se produit dans votre hôtel. La raison m'en paraît quelque peu confuse, et je voudrais être renseignée.

— Rien de plus simple, mistress.

Et, ravi de l'attention que lui accordait M la lieutenante d'habillement, le gamin se prit à lui narrer, sans omettre le moindre détail, l'arrivée des voyageurs, l'apparition d'Orsato Cavaragio, les recherches vaines, etc., etc.

— C'étaient des voleurs, ces jeunes gens, soupira la rondelette mistress d'un ton de regret, je les avais aperçus à leur croisée, et ils ne faisaient pas l'effet de cela.

— Non, non, mistress. Il paraît qu'il y a une histoire de mariage. La jeune miss ne veut pas épouser l'homme qui est venu avec la police,

— Et il prétend la forcer ?

— À ce que l'on dit, du moins.

— Alors, fit doucement mistress Soda, je suis contente qu'ils lui aient échappé. Moi dont le cœur est tout plein du lieutenant Soda, je conçois combien il doit être pénible de vivre auprès d'un époux, que l'on n'a point choisi librement.

Et gracieusement, avec une confiance très réjouissante, mistress Soda expliquait l'état de son tendre cœur au groom et à plusieurs serviteurs de l'hôtel qui, l'ayant reconnue, s'étaient empressés de la venir saluer.

De leur cachette, les fugitifs n'avaient point perdu un mot de la conversation.

— Une bonne et excellente personne, dit Laura.

— Évidemment.

— Et qui nous aiderait probablement.

Cette réflexion était à peine formulée que la jeune fille, faisant signe à ses compagnons de la suivre, se glissait dans le dédale des compartiments.

Ainsi, elle les conduisit jusqu'au fond du magasin, et leur montrant une porte entr'ouverte :

— Tenez, c'est par là que cette dame est venue.

— Bon. Et après ?

— Après… nous pourrions passer par là.

— Cela aboutit, vous l'avez entendu, à l'appartement occupé par cette personne.

— Justement.

— Je ne saisis point votre pensée, Laura, intervint Albert.

Elle eut un sourire.

— Elle nous a trouvé gentils. Elle a reconnu que nous n'avions pas l'air de voleurs. Vous avez entendu aussi cela, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Elle a exprimé son contentement de nous savoir hors de l'atteinte de notre ennemi.

— Elle l'a exprimé.

— Eh bien ! ne comprenez-vous pas qu'en nous trouvant chez elle, en lui contant notre situation, elle nous fournirait les moyens de quitter la ville d'une façon plus décente que sous un uniforme de policeman.

Les jeunes gens se consultèrent du regard, mais sans attendre leur réponse, Laura avait ouvert la porte entre-bâillée. Un escalier raide avec une main courante de fer se présenta à elle.

— Tant pis, dit-elle résolument, je monte.

Après tout, l'idée de la gentille Canadienne était peut-être bonne. Les femmes sont les alliées naturelles de toutes les victimes de la tendresse. D'instinct elles vont à elles,

Albert s'engagea dans l'escalier, suivi par l'ancien prisonnier du général Labianov.

Vingt-cinq marches, hautes et raides, amenèrent les fugitifs sur le seuil d'un salon-parloir.

Prince et Laura reconnurent la pièce. C'était là que, du saloon de l'hôtel, ils avaient vu mistress Soda mener lestement l'ordonnance de son ménage.

Ils s'assirent dans des fauteuils un peu durs que recouvraient des housses à ramages, et là, passant d'une vague inquiétude à une vague espérance, ils attendirent que la brune petite mistress se décidât à interrompre sa conversation et à réintégrer son domicile.

p2 · ch08

— Aoh ! Quoi est cela ?

— Des fugitifs qui ont entendu les paroles échappées à votre bon cœur et qui vous supplient de les sauver du désespoir.

Ces répliques s'échangèrent entre Laura et mistress Arabella, lorsque cette dernière pénétra dans son parloir.

Au premier moment de surprise apeurée succéda de suite chez cette dernière une tranquillité complète. Elle venait de reconnaître la gentille miss, le joli gentleman, que tantôt, de la croisée, elle considérait avec plaisir dans l'hôtel d'en face.

— Oh ! fit-elle, les gracieux fiancés en flirt.

— Surtout en fuite, rectifia la milliardaire.

— Oh ! très drôle le mot. En vérité, humbug (cocasse) au possible.

Et, s'asseyant à son tour, Arabella Soda se mit à rire bruyamment, découvrant ses dents, en personne avisée qui sait les avoir blanches, bien rangées et tout à fait agréables à voir.

Puis elle s'apaisa, et usant de la situation qui mettait les visiteurs à la discrétion de son indiscrétion :

— Alors, jolie petite miss, vous voulez épouser celui-ci ?

Elle désigna Prince.

Laura sentit ses joues se roser, mais il fallait répondre, satisfaire la curiosité de la dame, afin d'obtenir son appui. Aussi murmura-t-elle doucement :

— Oui, je voudrais, ainsi que vous dites.

— Et un autre s'y oppose ?

— Oui, il s'y oppose.

— Bon, cela est clair. Vous fuyez pour éviter ce dernier. Il vous traque, lui, naturellement. Que comptez-vous faire ?

— Quitter la ville.

— Cela est sage ; mais où irez-vous ?

— Nous tâcherons de gagner le Canada.

— Très bonne idée, mais il est loin, le Canada. Et si l'ennemi vous rejoint, s'il vous fait reprendre par la police ?

La jeune fille tira son revolver de sa poche, le mit sous les yeux de mistress Soda, qui se rencoigna dans le fond de son fauteuil avec un petit cri de frayeur, et lentement, son accent indiquant bien la résolution inébranlable :

— S'il me reprend voilà !

Cette réplique provoqua l'enthousiasme d'Arabella. Le revolver remis en poche, elle sauta au cou de la milliardaire.

— Courageuse comme un lion. Ah ! chère petite chose aimante, il ne faut pas que vous soyez martyre des douces affections. Non, en vérité, il ne le faut pas.

Puis, nettement :

— Voyons, qu'attendez-vous de moi ? Dites sans crainte. Sur le drapeau étoilé de l'Union, sur la tête de mon cher mari, je vous jure que, même en cas de danger, je ne vous trahirai pas. Bien plus, je ferai tout pour vous permettre d'échapper à un mariage odieux et de gagner celui qui vous plaît.

— Oh ! madame, que vous êtes bonne !

— Je suis aussi dans l'affection… mais parlez, parlez.

Évidemment, l'excellente personne était sincère. Aussi Laura n'hésita plus. Elle eut un regard triomphant à ses compagnons ; puis, se penchant vers son interlocutrice :

— Vous nous cacheriez ici jusqu'à la nuit ?

— Jusqu'à la nuit ?

La jeune fille ne remarqua pas le léger embarras, avec lequel la femme du lieutenant répéta ces derniers mots.

— Et vous me fourniriez un déguisement plus… convenable que celui dont je suis revêtue. À la nuit, je partirai avec mes amis. Quoi qu'il arrive, je vous conserverai la plus tendre reconnaissance. Si nous réussissons à dépister notre persécuteur… mon père est riche… Vous, le lieutenant, ne regretterez pas de m'avoir secourue…

Arabella l'interrompit vivement :

— Oh ! mon mari, ne parlez pas de lui.

— Pourtant !

— Il doit tout ignorer, tout !

Et comme tous s'interrogeaient du regard, l'accorte brunette expliqua :

— Il est à cheval sur la consigne. La police recherche des personnes ; ces personnes doivent être arrêtées, innocentes ou coupables.

— Mais dans notre cas…

— Croyez-moi, laissez-le en dehors. Il aurait peut-être beaucoup de chagrin de vous faire jeter en prison, car il a le cœur tendre, Josué, comme une femme ; seulement, il vous conduirait lui-même au cachot, du moment qu'un mandat d'arrestation est décerné contre vous.

Elle respira et continua avec volubilité :

— C'est même ce qui m'a troublée tout à l'heure, quand vous m'avez priée de vous cacher jusqu'à la nuit.

— Vous jugez la chose impossible.

— Cela m'a paru impossible… car Josué va rentrer dîner… Jamais il ne lui arrive de ne pas rentrer dîner. Josué est l'homme le plus rangé qui soit au monde, voyez-vous… Il a toujours été semblable sur ce point. Quand il était sergent seulement, il franchissait parfois les murs de la caserne pour venir me voir ; … et alors, quand on est pris, c'est la salle de police. Eh bien ! dans la salle de police, il avait choisi un coin, et il aurait refusé de se laisser enfermer, si le coin n'avait pas été libre.

Elle fit provision d'air avant de reprendre :

— Et lorsqu'il était ainsi en punition, c'était mon tour de le venir voir. J'avais le double des clefs ouvrant la porte de la courette, qui s'étend devant les cachots, et de celle des massives portes des cellules. De la sorte, l'entrée étant du côté opposé au corps de garde, je pouvais aller partager la salle de police de mon cher mari. Ah ! voyez-vous, ce sont de doux souvenirs, et j'ai gardé les clefs en mémoire de ces tribulations militaires.

— Mais en ce qui nous concerne ? interrogea Dodekhan que le bavardage intarissable de la dame agaçait visiblement.

Elle le toisa avec étonnement.

— En ce qui vous concerne ?

Puis, se frappant le front :

— En vérité, je fais comme Dick le sacristain… j'ai affaire au presbytère, et je me rends au moulin ; mais quand j'entame le chapitre de mon Josué, je rajeunis de dix ans et je ne sais plus m'arrêter. C'est que c'est un fier homme, mon Josué.

— Devons-nous nous préparer à être arrêtés à son retour, qui ne saurait tarder ? gronda l'ex-Indien.

— Qui vous parle de cela ?

— C'est une question que je pose, mistress.

— Mais pas du tout.

— Vous consentez à nous cacher ?

— Je ne vous l'ai pas dit ?

— Non, mille fois non.

— En ce cas, je répare cette omission… Tenez, de l'autre côté de l'escalier est la chambre de ma pauvre sœur Mary. Josué l'aimait beaucoup, à tel point qu'il disait que, s'il ne m'avait pas obtenue en mariage, il aurait épousé Mary. Or, ma sœur est allée s'installer à Chicago et sa chambre est restée. Et nous ne l'ouvrons jamais, parce que cela nous attriste de voir toutes ces chères choses dont elle usait quand elle vivait en notre société. Vous vous tiendrez là. Je passerai à la jeune demoiselle une robe de moi, un mantelet, un chapeau. Vous me renverrez le tout aussitôt en sûreté et…

— Ah ! mistress, vous êtes la meilleure des femmes.

Laura, pleine de gratitude pour Arabella qui, nonobstant son flux énervant de paroles, montrait une âme serviable et compatissante, se leva, courut à son hôtesse, et, lui jetant les bras autour du cou, appliqua de bons baisers sur ses joues rondes et fraîches, en bredouillant :

— Merci, merci. Je n'oublierai jamais… J'espère que vous aussi aurez lieu de vous réjouir de notre rencontre.

— Tonnerre !

Ce juron militaire crépita dans le parloir comme un éclatement de grenade.

Tous se dressèrent, comme si un même ressort les avait actionnés.

Laura s'éloigna vivement d'Arabella.

— Tonnerre ! mon épouse dans les bras d'un simple policeman.

Quelle terrible voix claironnante que celle qui lançait ces mots !

Le lieutenant Josué Soda était sur le seuil, la moustache hérissée, les yeux fulgurants, les mains crispées en poings menaçants.

Ah ! que n'ai-je la plume d'Homère, pour retracer l'effrayant aspect de ce guerrier, préposé à l'habillement de la police à cheval.

Il avait l'air d'un chat en furie, d'un alligator hors de lui… Plus encore, il avait l'air d'un homme gradé, galonné, qu'un de ses subordonnés injurie.

— Mais, mon ami, essaya de dire Arabella…

D'une voix de tempête, dont les vitres grelottèrent aux fenêtres, il trancha la phrase :
Le lieutenant crispait ses poings menaçants. — Assez !

Et se croisant les bras :

— Je comprends pourquoi l'on a éloigné mon vieux Manny, pourquoi on l'a poussé à boire à ce bar maudit, où je l'ai retrouvé à l'instant ivre-mort… Je l'ai fait porter à la salle de police…

Sa main vengeresse désigna les faux policemen.

— Vous allez l'y rejoindre. Demain, Manny en état de s'expliquer, je vous déférerai au conseil de guerre.

Prince, Dodekhan, Laura ouvraient la bouche pour se disculper.

Mistress Soda leur coula à l'oreille :

— Ne dites rien, il vous livrerait… J'ai les clefs de la salle de police… Comptez sur moi.

Et comme le lieutenant revenait vers elle, avec une attitude à la fois très digne et très courroucée, commençant une adjuration à la façon d'Agamemnon :

— Madame…

Elle lui tourna le dos, sans façon, et d'un ton dédaigneux :

— Je ne m'abaisserai pas à me défendre contre une folie… Seulement, Josué, je ne vous pardonnerai jamais de vous être présenté dans le parloir de votre femme en état d'ébriété.

Là-dessus, elle ouvrit brusquement la porte de sa chambre et disparut. Le bruit d'une clef tournant dans la serrure apprit aux assistants qu'elle s'enfermait.

Un instant stupéfait, le lieutenant eut une recrudescence de colère.

D'un organe sauvage, il appela :

— Aux armes ! aux armes !

Il y eut un bruit de course éperdue, des froissements d'acier, et enfin, après une galopade dont gémit l'escalier, une dizaine de horse-policemen, mousqueton au poing, baïonnette au canon, firent irruption dans le parloir, essoufflés, écarlates, ahuris.

Josué lança un rauquement de fauve prêt à bondir sur sa proie.

Sa main vengeresse s'étendit vers les fugitifs,

— Salle de police. Cachot séparé de celui de Manny.

Et les policemen, regardant avec effarement ces inconnus revêtus de leur uniforme, le lieutenant acheva :

— Recrues… Mauvaises têtes… Conseil de guerre… À l'ombre et au trot, rompez !

Vite le poste entoura les prisonniers.

Les bras croisés, la tête rejetée en arrière, les sourcils froncés, Soda, d'un œil méprisant, toisa les captifs que l'on entraînait au dehors.

Il perçut le bruit des pas décroissant, s'éteignant.

Et quand il fut bien sûr que ses ennemis étaient écroués, qu'il restait seul dans son home bouleversé, il courba le front, et doucement :

— Il faut qu'Arabella m'explique cette aventure dans laquelle je ne vois pas clair.

Timidement, il alla frapper à la porte de mistress Soda.

Pas de réponse.

D'une voix melliflue, il susurra :

— Ma chère amie, ma toute sucrée douce épouse.

Un organe sévère, mais suave, répondit :

— Allez cuver la boisson qui vous a rendu insolent et coupable. Allez, nous causerons demain.

— Mais, objecta-t-il, cette boisson dont vous parlez n'existe qu'en rêve.

— J'ai dit, répliqua la voix conjugale d'un ton sans réplique.

Et l'infortuné Josué frappa en vain, supplia vainement devant la porte close. Il n'obtint plus la moindre réponse.

Enfin, de guerre lasse, une heure s'étant écoulée durant cette manœuvre inutile, le digne police-chief se décida à s'aller coucher… sans manger, hélas ! Car pour première vengeance, l'épouse mécontente avait pris soin d'enfermer le souper avec elle-même.

. . . . . .

Poussés, tirés par leurs gardiens, Laura et ses compagnons se trouvèrent dans la cour de la caserne.

Ils entrevirent la large porte ouverte sur la rue ; le poste de garde, accolé

Le poste, entoura les prisonniers à l'entrée comme une loge de concierge ; puis, lui faisant suite, parallèlement au mur extérieur, une clôture de briques rouges et blanches alternées, qu'ils suivirent derrière leurs gardiens. Ainsi, ils parvinrent à l'opposite du poste et s'arrêtèrent devant un massif vantail de bois, renforcé de lourdes ferrures.

L'un de leurs conducteurs introduisit dans la serrure une clef aux dimensions de casse-tête, la fit tourner avec un bruit de moulin et l'huis s'ouvrit.

Une courette, longue, étroite, bordée à droite par de grands paniers constellés de lettres rouges et noires ; à gauche, par un bâtiment comportant seulement un rez-de-chaussée et percé de portes trapues, solides, inquiétantes.

— Manny ; première porte à gauche, déclara un loustic… Il dort comme une souche.

En effet, des ronflements, sonores à décourager une armée de tuyaux d'orgue, arrivaient aux oreilles des assistants, adoucis par l'épaisseur de la clôture.

— Mettons donc ceux-ci au 3.

— Va pour le 3.

— La troisième porte, à son tour, tourna sur ses gonds et se referma sur les prisonniers.

Ceux-ci considérèrent le local mis, bien malgré eux, à leur disposition.

C'était une salle carrée (trois mètres cinquante sur quatre mètres), blanchie à la chaux, prenant jour uniquement par une

ouverture en losange pratiquée à la partie supérieure de la porte.

Àcette heure de nuit, une lanterne éclairait la courette, et c'était elle qui distribuait aux pauvres captifs quelques rayons parcimonieux.

Grâce à eux cependant, ils discernèrent le lit de camp, sorte de plancher en pente, s'appuyant au mur à cinquante centimètres du sol, pour descendre à son rebord extrême à vingt-cinq.

C'était sur cette couche peu moelleuse, sans matelas, paillasse ou couvertures d'aucune sorte, que les voyageurs allaient devoir passer la nuit.

Oh ! ils ne s'inquiétèrent pas d'abord.

Les paroles de mistress Soda tintaient encore à leurs oreilles.

— J'ai les clefs de la salle de police, avait dit la bonne et potelée créature.

Elle manifesterait sans doute son bon vouloir quand toute la caserne serait plongée dans le sommeil profond qui suit le devoir accompli.

L'extinction des feux sonna.

Un clairon mélomane l'exécuta en fanfare, avec accompagnement de variations du plus harmonieux effet.

— Dix heures, annonça Dodekhan. Allons, notre captivité ne sera plus de longue durée.

Mais onze heures, puis minuit, puis une heure du matin, furent martelés à l'horloge de la caserne et Arabella ne parut point.

Alors le découragement commença à s'appesantir sur les prisonniers.

— Elle ne pourra peut-être pas venir, prononça Laura d'un petit ton très doux et très attristé.

— Ne pensez pas cela ! se récria Prince.

— Il le faut bien pourtant. Le lieutenant paraissait fort irrité, et il a bien pu lui interdire de sortir.

— Mais alors nous serions perdus ?

— Vous ne craignez pas le conseil de guerre, j'imagine.

— Certes non ; mais notre identité sera reconnue.

— Cela est certain.

— Et alors, nous retombons aux mains d'Orsato Cavaragio… C'est le mariage indigne qui se dresse devant vous, Laura, devant moi…

— Que vous importe le mariage ?

— Comment ? Que m'importe ?

— Ne vous ai-je pas juré de n'être la femme d'aucun autre que vous ?

Non, Laura ne l'avait pas encore promis à Albert. Mais la volonté de n'avoir pas d'autre époux était si bien en elle, elle s'était fait tant de serments à ce sujet, qu'à cette heure troublée, elle croyait lui avoir donné l'assurance de son inaltérable tendresse.

— Mon revolver qui me fait libre, ajouta-t-elle avec un peu d'exaltation ; mon revolver ne me quitte pas !

Pour toute réponse, il saisit les mains de la jeune fille et les serra, fiévreusement.

Ah ! qu'il se sentait coupable envers elle.

Et comment supportait-il son regard, lui qui lui mentait sur sa qualité ?

Le remords fut si poignant qu'il lâcha brusquement les mains de la charmante enfant et qu'il se voila la face.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle avec surprise.

Il ne répondit que par un vague murmure.

Mais les cœurs aimants devinent le sens des paroles indistinctes et elle perçut :

— Je ne suis pas digne de vous !

— Pas digne… Vous qui souffrez pour moi, qui vous condamnez aux pires tribulations par affection pour moi !

— Eh ! le beau mérite d'aimer un ange.

Elle secoua mutinement la tête.

— Non, pas un ange, mais une petite fille mal élevée, une tête folle qui, toute pétrie de vanité, pensait que la plus admirable vertu était d'avoir un titre, de pouvoir faire peindre sur des écussons, broder sur des velours et des soies, une couronne avec un blason, rébus héraldique qui fait sourire les gens sérieux. Pardonnez-moi de parler ainsi de votre noblesse, prince, mais je me surprends à souhaiter que brusquement votre titre vous soit enlevé, afin de vous démontrer que ce n'est pas lui que mon cœur apprécie en vous.

Il avait les larmes aux yeux.

C'était exquis et désolant de l'entendre déployer aussi ingénument sa pensée devant lui… devant lui, menteur et félon, qui n'avait point la force de lui crier :

— Mais je ne suis pas prince : couronnes, blasons, me sont étrangers. Je suis simplement Albert Prince, représentant de la maison Bonnard et C, de Tours, qui, grâce à vos relations, s'est assuré une magnifique clientèle au Canada. Je vous dois tout, jusqu'à ma réussite commerciale. Je suis votre objet, votre chose, votre serviteur. Brisez-moi comme un jouet qui a cessé de plaire pour me punir d'avoir menti !

Tout cela bouillonnait dans son cerveau, accélérait follement les palpitations de son cœur. C'était cela que l'honneur le conviait à dire, cela qu'il voulait exprimer.

— Et cependant sa bouche prononçait :

— Je voudrais que la ruine s'abattît sur vous, afin que disparût cette fortune dont j'ai horreur et souffrance, et que vous comprissiez qu'à vous, à votre chère et douce personne, va l'élan de mon âme.

Elle le regardait, ses grands yeux brouillés de larmes.

Et lui, bouleversé de la voir ainsi, parlait encore.

— Oh ! cette fortune ennemie des saines affections. Qu'est le mariage avec elle ? Une convention qui amène dans la maison un compagnon de plaisir, rien de plus. L'argent est là comme avant, pour acheter, pour payer le luxe qui ne satisfait qu'à moitié, car rien ne vaut que par l'attente, que par le désir prolongé. Au lieu

de cela, vous, moi, pauvres, comme tout change ! Nous devenons l'un pour l'autre l'appui, l'ami avec lequel on mêle rires et larmes. J'ai travaillé, donné de ma vie, de mon sang, pour cette robe qui moule votre beauté, pour ce chapeau dont les rubans claquent gaiement au vent, au-dessus de vos frisons d'or, de vos regards d'azur !

Elle respirait avec effort, bouleversée par ces pensées pénétrantes.

Oh ! oui, cela est vrai ! Les riches, les puissants, ne connaissent pas les affections profondes que seules, la lutte en commun, la souffrance partagée, cimentent.

Et elle se surprenait à murmurer :

— Qu'est-ce qu'une couronne ? Qu'est-ce qu'un titre, rivé à la terre par un piédestal plus ou moins élevé, auprès de la tendresse qui, déployant ses longues ailes blanches aux tons roses, pique tout droit en plein ciel ?

Dans ce cœur de milliardaire s'épanouissait la fleur de vérité, méconnue par tant de femmes futiles, de petites bourgeoises, dont toute la conception de la vie est de plagier les élégances ; cœurs vides, esprits creux, qui, tout à la satisfaction d'une ridicule vanité, s'exilent du bonheur, de l'affection confiante et réciproque, de l'indépendance du home, dont la devise est et sera toujours :

« Bien faire et laisser dire. »

Agir selon ce que l'on sent droit, juste, sans s'inquiéter une seconde des appréciations de la foule sotte et vaniteuse que l'on

coudoie. L'expérience conduit tous les intelligents à cette conclusion.

Ah ! si les niais, les pauvres hères qui ne sont rien dans le domaine de la bonté ou de la pensée, les ridicules pantins dont toutes les facultés sont tendues non pas à être quelqu'un, mais à paraître quelque chose, si ces fantoches se rendaient compte qu'ils ne trompent personne sur leur nullité, que sous la politesse courante se cachent les sourires d'une ironique pitié, ils s'empresseraient de rejeter leurs prétentions ; mais ils ne sauraient comprendre, parce que sots ; ils s'admirent, ils se croient les égaux des plus illustres. Ils sont comme les ignorants, sachant lire, écrire et compter, qui ne se doutent pas de ce qui leur manque pour mériter la qualification de gens instruits, parlent de leur savoir, avec des phrases boiteuses, des mots écorchés, ou pris hors de leur sens. En toilette, en tenue, en tout, on fait des fautes d'orthographe, et ceux qui les commettent sont les seuls à ne pas s'en apercevoir.

Et, sous toutes les formes, de toutes les façons, Laura et Albert développaient ces pensées.

Ils oubliaient le danger suspendu au-dessus de leurs têtes, tout au plaisir de se voir, de s'entendre.

La voix de leur compagnon les tira de ce doux songe éveillé.

— Quatre heures, fit sourdement le jeune homme. Quatre heures. Dans soixante minutes, on sonnera le réveil. La caserne s'animera et tout espoir de délivrance sera perdu !
Elle appuya sa tête sur son épaule. Laura enfonça le rayon clair de son regard dans les yeux d'Albert.

— Nous pouvons nous évader ensemble de cette vie méchante.

— Oui.

— Vous le voudrez comme moi ?

— Je le voudrai ; ne pouvant vivre, au moins j'aurai cette suprême douceur de mourir avec vous.

Elle mit sa main dans celle du jeune homme, et appuya sa tête blonde sur son épaule :

— Restons ainsi. Nous avons une heure encore. Ne parlons plus. J'écouterai battre votre cœur, vous entendrez le mien…

Soudain, Dodekhan se dressa.

— Hein ? grommela-t-il. Est-ce que l'horloge retarde ?

— Qu'avez-vous ?

Àla question de Prince, le Turkmène répondit :

— Écoutez. Je crois que l'on vient.

— Déjà ! murmurèrent les fiancés sur un ton impossible à rendre.

Leurs têtes se penchèrent en avant, dans l'attitude de l'attention.

Leur ami avait bien entendu.

Une clef avait été introduite avec précaution dans la serrure. Maintenant elle tournait doucement.

On eût cru que le visiteur voulait surprendre les prisonniers.

Un claquement léger, un glissement… la porte s'ouvrit.

D'un même mouvement, les captifs ouvrirent la bouche pour lancer un cri de surprise.

Un « chut ! » énergique arrêta la parole sur leurs lèvres.

Mistress Soda était debout dans l'encadrement de la porte, en robe de chambre, les pieds nus dans des babouches fort petites, le doigt appuyé sur la bouche, ainsi qu'une grassouillette statue du Silence.

Du reste, elle ne fut pas longtemps muette.

— Suivez-moi, dit-elle… pas de bruit.

Àsa suite, les prisonniers se précipitèrent dans la courette, à l'extrémité de laquelle la porte, donnant sur la cour de la caserne, apparaissait légèrement entre-bâillée.

Déjà ils se dirigeaient de ce côté.

Arabella les arrêta.

— Où allez-vous ?

Ils montrèrent l'issue.

— Oui, continua la gentille femme. Vous déboucherez dans la cour. Et comment ferez-vous pour ouvrir le portail du quartier, pour passer devant le factionnaire sans qu'il vous arrête ?

Ils baissèrent la tête. Dans la première joie de la délivrance, ils avaient oublié les obstacles qui les séparaient de la ville, de la campagne.

— Je suis sûre, reprit mistress Soda, que vous ne voyez pas le moyen de quitter cette caserne à présent ?

— Nous l'avouons, chuchotèrent-ils en chœur.

— Eh bien, — l'agréable brunette montra les grands paniers ornés de lettres rouges et noires, que les captifs avaient remarqués en arrivant à la salle de police ; — eh bien, voici le chemin de la liberté.

Ils se récrièrent :

— Ces paniers ?

— Parfaitement, ces paniers. Regardez-les bien. L'ordinaire a passé un marché pour les légumes avec des fermiers des environs qui, chaque jour, se rendent aux halles de Nevada. Ces cultivateurs viennent tous les matins à 4 heures 1/2 reprendre les paniers vidés la veille, et les remplacer par des paniers pleins. C'est ici qu'on les remise… Comprenez-vous maintenant ?

— Ah ! s'exclama Laura, je crois bien que oui.

— Dites ?

— Nous allons entrer dans les paniers.

— C'est cela même, chère jolie petite miss. Je les referme, les fermiers les emportent sur leur voiture sans que le poste s'en émeuve, et vous voilà libres.

Ma foi, bien qu'une première accolade lui eût mal réussi, miss Topee embrassa tendrement Arabella.

— Nous voici hors de danger, nous ; mais vous, chère, mistress, ne serez-vous pas ennuyée, le lieutenant paraissait si

courroucé !

La brune moitié de Josué haussa les épaules.

— Il me fera des excuses ce matin.

— Quoi, vous pensez ?

— Oh ! je suis sûre ; hier, je l'ai puni déjà…

— Comment ?

— En le laissant s'aller coucher sans souper.

En comme tous riaient, elle ajouta très gravement :

— Je devais, vous pensez bien. Il était en si grande fureur que la diète seule pouvait le ramener à l'apaisement nécessaire pour reconnaître ses torts.

Vraiment, mistress Soda paraissait si certaine du dénouement, qu'il y eût eu mauvaise grâce, presque impolitesse, à émettre le moindre doute.

Aussi lorsqu'elle dit :

— Mais ne vous laissez pas surprendre. Entrez vite dans les paniers.

Chacun choisit l'un des récipients d'osier et, après avoir adressé un dernier remerciement à l'obligeante épouse de Josué Soda, laissa retomber le couvercle sur sa tête.

Alors, trottinant, s'empressant, Arabella assura par de savantes bouclettes la fermeture hermétique des paniers.

Elle donna un tour de clef à la porte de la cellule, dans laquelle les voyageurs avaient passé la nuit, se pencha sur le panier de Laura, susurra à travers la cloison de jonc et osier :

— Au revoir, chère miss, mon cœur accompagne votre odyssée.

Elle perçut en échange un doux :

— Je n'oublierai jamais, je jure…

Puis, légère comme une sylphide, elle traversa la courette, en franchit le seuil, referma la porte avec le même soin méticuleux que celle du cachot, puis longeant les murailles, demeurant dans la zone d'ombre projetée par les bâtiments de la caserne, elle parcourut la grande cour sans attirer l'attention du poste, rentra dans le magasin par une issue, faisant à l'intérieur pendant à l'ouverture sur la rue, grimpa l'escalier sans produire plus de bruit qu'un chat, et se trouva enfin dans son parloir.
Chacun laissa retomber le couvercle sur sa tête

Là, elle se laissa tomber sur un fauteuil.

— Ouf !

Délicieux, cet « ouf » satisfait, triomphant, un peu las, et aussi un peu ému.

Après l'avoir expiré, elle se pelotonna, ferma les yeux et demeura immobile comme si elle attendait.

Tout à coup, un sourire distendit sa physionomie.

— Les voici, je le gagerais ! fit-elle.

Un bruit lointain rompait le silence de la ville endormie.

Il s'enfla, se précisa bientôt.

C'était le roulement sur la chaussée d'une charrette pesamment chargée.

Cela cessa en face du haut portail d'entrée de la caserne.

Sur la pointe des pieds, Arabella se porta vers la fenêtre, et le front aux vitres, coula au dehors un regard curieux.

— C'est bien cela, murmura encore la bonne créature.

Un chariot, encombré de paniers de légumes, stationnait dans la rue.

Des hommes en blouse en descendaient, échangeaient quelques paroles avec le factionnaire.

Les hauts battants pivotaient avec un grincement sourd bien connu. Les agriculteurs pénétraient dans la caserne.

Et comme Arabella se tenait ainsi près de la croisée, souriant à la pensée de l'évasion presque accomplie, un léger craquement du parquet, en arrière d'elle, la fit se retourner brusquement.

Josué Soda, en manches de chemise et pantalon d'uniforme, le chef coiffé d'un madras bleu, venait de pénétrer dans le parloir.

Un instant, mistress Soda demeura interdite. Mais le lieutenant ayant dit d'un ton un peu sec :

— Je suis heureux de voir que le remords vous tient éveillée.

Elle se cabra.

— Quel remords ?

— Le remords d'être pressée sur le cœur d'un policeman non gradé.

Du coup, elle le toisa avec une souveraine impertinence.

— Ah çà ! vous êtes encore sous le coup de libations trop nombreuses.

— Vous savez bien qu'il n'y a pas de libations.

— Comment, je sais.

— Mais que, par contre, il y a introduction d'étrangers dans ma demeure, injure qui va se dénouer devant un conseil de guerre.

Josué ne continua pas.

La figure de sa femme exprimait un tel ahurissement, ses yeux noirs s'ouvraient d'une façon si inquiètement interrogative, qu'il grommela :

— Ah çà ! auriez-vous la mémoire si brève que tout cela soit déjà sorti de votre esprit ?

Le plus naturellement du monde, elle balbutia :

— Tout cela : de quel « tout cela » me parlez-vous ?

— Comment… de quel… ?

— Oui… et je vous prie de me répondre, car en vérité, si nous étions dans la période de la canicule, je croirais, depuis hier soir, que vous avez un coup de soleil.

— Non, mistress, c'est un coup du sort qui m'a frappé en plein cœur.

Il dit cela d'un ton si affectueusement bête qu'Arabella eut pitié de lui.

Elle se rapprocha, lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle, et doucement, avec un regard languissant :

— Voyons, expliquons-nous, car enfin, depuis hier, règne entre nous un malentendu auquel je ne comprends rien.

— Ah ! vous n'y comprenez rien.

La face ébaubie du lieutenant faillit déterminer chez son épouse un accès de fou rire, qui en la circonstance aurait été du plus fâcheux effet.

Elle se mordit donc les lèvres, très fort, pour arrêter cette hilarité intempestive et, d'un accent convaincu :

— Hier soir, j'attendais votre retour en pensant à vous.

— Hum ! bougonna Josué.

— En pensant à vous, répéta la potelée mistress avec plus de force. Tout à coup, vous faites irruption dans cette pièce comme un furieux… Vous m'injuriez… Vous criez que je suis dans les bras d'un policeman.

— Certainement, je le crie.

— C'est ce qui me fait dire que vous étiez ivre.

— Comment ivre ?

— Certainement, mon pauvre ami… Car enfin, il faut bien raisonner… je ne pouvais pas être à la fois dans les bras d'un policeman et être toute seule.

— Mais vous n'étiez pas seule.

— Je vous demande pardon.

— Ils étaient trois à l'entour de vous.

— Trois ?

Arabella se prit la tête à deux mains.

— Trois à présent !... Ce policeman fait des petits.

Puis, levant les bras au ciel en un geste d'ardente prière, elle gémit d'une intonation si parfaitement sincère, que le lieutenant sentit sa conviction ébranlée.

— Seigneur, Seigneur, s'il devient fou, ôtez-moi l'existence, afin que je ne voie pas la démence de celui qui est la fleur de ma vie !

Presque timidement, Soda murmura :

— Cependant j'ai appelé la garde.

— Oui, cela est vrai ; vous l'avez appelée.

— Et j'ai fait conduire ces trois hommes à la salle de police.

— Vous avez en effet donné un ordre dans ce genre.

— Eh bien ?

— Eh bien, cela n'a fait que m'ancrer dans cette idée d'ivresse.

— C'est trop fort !

— Comme il n'y avait personne, j'ai fait signe aux hommes de garde de ne pas vous contrarier, et ils ont emmené très grave-

ment personne à la salle de police.

Du coup, Josué ouvrit des yeux énormes.

Ahuri, il bégaya :

— Ils ont emmené personne, dites-vous ?

— Oui, mon cher Josué, je dis cela.

— Mais, alors, j'aurais été seul à voir ces trois policemen.

— Je le crois… car moi, bien certainement, je ne les ai pas vus ; et la garde ne semblait pas non plus les voir, en vérité.

Le lieutenant leva les yeux au plafond, les abaissa vers le plancher, et songeur :

— Ce serait alors, d'après vous… ?

— Une hallucination, si vous m'affirmez que vous n'avez rien pris.

— Cela, je le jure sur mon sabre.

— Alors, ami, vous fûtes halluciné.

La voix de la jeune femme était parfaitement calme. Rien dans son accent, dans son maintien, ne pouvait indiquer à quelle énorme invention elle se livrait en ce moment.

— C'est égal, cela n'est pas croyable, reprit enfin Josué… Croire que l'on voit ce que l'on ne voit pas… Vous me le dites, ma douce Arabella, je ne doute pas… mais c'est pour l'apaisement de mon esprit, il faut que j'interroge les hommes de garde.

— Si vous le désirez.

— Vous ne vous y opposez pas, Arabella, ma fleur de tendresse.

— Bien au contraire, et même je veux vous accompagner… Des soldats, vous concevez, ils hésitent à avouer à leur chef qu'ils l'ont un peu berné pour ne pas le contrarier.

Josué fronça les sourcils.

— Tenez, reprit-elle en riant. À cette seule idée, vous prenez votre air rébarbatif. Les malheureux n'oseraient plus vous dire la vérité. Ma présence leur donnera du courage, et, au besoin, je leur affirmerai qu'ils n'ont aucune punition à craindre.

Pour un peu, Soda eût renoncé à l'expérience.

Mais tout au fond de lui-même, une voix lui criait :

— Tu n'as pas la berlue, on ne prend pas un brouillard pour trois policemen. Tu as bien vu.

Bref, il passa un veston et descendit.

Le poste était tout entier dehors.

Les fermiers, ayant chargé leurs paniers, montaient sur le siège pour continuer leur chemin vers les halles.

Arabella salua leur départ d'un sourire satisfait.

— Hoffstall ! appelait au même instant le lieutenant.

Le sergent, chef de poste, debout à la droite de la petite troupe qui s'était alignée et avait présenté les armes à l'approche de l'officier, le sergent répondit respectueusement :

— À vos ordres, lieutenant.

— Hoffstall, tu vas me répondre en toute franchise.

— En toute franchise, lieutenant.

— Bien. Hier soir, à la nuit, j'ai appelé à la garde ?

— Vous avez appelé, lieutenant ; même à ce propos, j'ai dit : « Mâtin, il en a un Coffre, le lieutenant ! »

— Tu es monté avec tes hommes ?

— Comme vous le dites, lieutenant.

— Là-haut, je vous ai ordonné d'arrêter trois hommes et de les conduire à la salle de police.

— C'est bien l'ordre, lieutenant.

— Eh bien ! l'as-tu exécuté ?

Àcette question, Hoffstall allait répondre :

— Oui.

Quand Arabella, se mêlant à la conversation, prononça ces paroles étranges :

— Sergent, vous ne serez pas puni. Vous pouvez donc dire tout sincèrement qu'il n'y avait personne à arrêter, et que vous avez fait semblant d'opérer l'arrestation pour ne pas mécontenter votre officier.

— Ah !... ah !...

Ces deux monosyllabes furent tout ce que la gorge contractée de Hoffstall put laisser passer.

Sa situation lui paraissait très embarrassante.

Le lieutenant voulait qu'il affirmât avoir arrêté trois personnes.

Et l'épouse de Josué lui enjoignait de déclarer qu'il n'avait rien arrêté du tout.
les fermiers chargeaient leurs paniers

Ces deux affirmations étant contradictoires, il lui paraissait évident qu'il mécontenterait fatalement l'un de ses interlocuteurs.

Déplaire à un officier est grave.

Déplaire à la femme d'un officier est grave également.

In petto, le pauvre diable maudit le sort qui l'avait fait chef de poste, en un jour où le service était si difficile.

Mais sans lui laisser le temps de se reconnaître, Soda lui demandait :

— Enfin, avez-vous vu trois policemen étrangers dans mon parloir ?

— Oui, commença le sergent.

Mais, rencontrant le regard impératif d'Arabella :

— C'est-à-dire non, lieutenant.

— Enfin, est-ce oui ? Est-ce non ?

Le pauvre gradé regarda alternativement chacun des époux Soda, puis avec un véritable désespoir :

— Ce que vous voudrez, lieutenant, car, aussi bien, je n'en sais plus rien moi-même.

— Mais, intervint encore mistress Soda en désignant le premier policeman du rang, ce garçon-là aussi est monté à votre appel ?

— Oui, mistress.

— Interrogez-le.

Profitant de ce que l'attention de son mari était concentrée sur le sergent, la maligne créature venait de glisser un dollar dans la main de celui qu'elle interpellait.

Et celui-ci, l'intelligence ouverte par cette libéralité, répondit sans hésiter à la question de Josué :

— Non, lieutenant, il n'y avait personne. Par respect pour vous, nous avons fait semblant d'arrêter des gens. Dussiez-vous me punir, voilà l'exacte vérité.

— Te punir, mon brave… je suis trop content pour cela.

Et tirant à son tour un dollar de sa poche, il le tendit à l'homme.

— Tu boiras cela à ma santé.

Ce qui ne laissa pas d'étonner le digne militaire. Quant au sergent, il grinça des dents en murmurant :

— On n'obtient plus rien que par le mensonge, aujourd'hui. Voilà un officier qui sème dès dollars, pour avoir la satisfaction d'entendre ses subordonnés piétiner la vérité.

Quant à Arabella, sans afficher la joie de son triomphe :

— Je tiens à une dernière expérience, mon cher mari.

— Vous savez que je ne puis rien vous refuser, ma chère femme.

— Venez vous assurer que vos apparitions ne sont pas à la salle de police.

— Inutile.

— Si, je vous en prie. Vous avez eu une hallucination, je tiens, pour notre bonheur, que jamais un nuage ne s'élève chez nous de ce fait, et pour cela, que votre raison soit si bien convaincue, qu'il ne reste aucun interstice par lequel se puisse glisser le doute le plus mince.

Sur les rangs tous les visages avaient revêtu un masque hébété.

Les policemen se demandaient si la lieutenante n'avait pas perdu la raison.

Comment, elle arrivait à persuader au lieutenant qu'il n'y avait pas de prisonniers, et à présent, elle allait les lui montrer.

Car, par l'Orteil de Satan, ils étaient bien et dûment enfermés dans la cellule n 3.

Mais les événements se précipitaient.

— Puisque c'est pour votre bonheur, Arabella, consentit galamment Josué, allons visiter les salles de police. Hoffstall, prenez les clefs et venez ouvrir.

— Vous voulez que j'ouvre ? fit le sergent consultant mistress Soda du regard.

— Certainement, affirma celle-ci. Il n'y a personne, nous le savons… il n'y aura donc pas de surprise.

— Mais, mille éperons ! gronda l'officier… Qu'est-ce que vous avez donc, ce matin, Hoffstall, vous avez l'air gâteux ?

— C'est une maladie qui est dans l'air, mon lieutenant.

Il s'engouffrait dans le poste, décrochait les clefs, tout en monologuant :

— Il trouve que j'ai l'air gâteux… Qu'est-ce que je dirais de son air, moi… Comment tout cela va-t-il finir ?

— Hoffstall, appela Josué du dehors.

— Voilà, voilà, lieutenant.

Et se précipitant :

— Au diable !… S'il se fâche en voyant les prisonniers, je mets tout sur le dos du diable qui a visité hier Montagnes-Neigeuses-Hôtel.

Àun soldat du second rang, il souffla cet avis :

— Avertis tes camarades… il va y avoir un coup de torchon. Dites tous comme moi. C'est la faute au diable qui est venu à l'hôtel d'en face. Puis, bravement, il se mit en marche le long du mur de briques de la salle de police, suivi de près par Josué et son épouse réconciliés, bras dessus, bras dessous, lesquels entraînaient dans leurs traces tout le poste curieux, railleur et, au fond, plutôt inquiet.

La main du sergent tremblait un peu en ouvrant la porte de la courette, mais l'idée du diable seul coupable soutenait le digne sous-officier.

— Cellule 1 : Manny enfermé pour ivresse ; faut-il ouvrir ?

— Il faut tout ouvrir, ordonna mistress Soda avec une œillade assassine à son mari. Il faut ouvrir toutes les cellules, afin de bien voir ce que nous avons comme prisonniers.

Hoffstall eut le geste découragé de l'homme qui se désintéresse de l'affaire.

La cellule 1 s'ouvrit.

Manny, couché sur la planche du lit de camp, dormait à poings fermés.
Vous le voyez, il n'y a personne.

— Renfermez cet incorrigible buveur.

Le sergent obéit, passa à la cellule 2 qui était vide. Puis il se dirigea vers le cachot n 3.

Un à un, les hommes de garde s'étaient glissés dans la courette, et silencieux, rangés le long des paniers pleins de légumes que les fermiers avaient changés contre les paniers vides de la veille, ils regardaient, les yeux écarquillés, se questionnant tout bas.

— Comment cela finira-t-il ? Pourquoi fait-elle cela, la petite dame au lieutenant ?

Les points d'interrogation doivent être une mauvaise herbe, car il est effrayant de constater la quantité innombrable de ces

signes de ponctuation qui demeurent sans réponse satisfaisante.

Les questions des policemen se trouvaient être de cette armée improductive.

D'un geste brusque, héroïque, le geste du vaillant qui pénètre dans une maison alors qu'un ennemi l'y attend, le fusil chargé à la main, Hoffstall tira violemment la porte de la cellule n 3 et dernière, l'ouvrant au large.

Arabella, très calme, dit à ce moment à son mari :

— Vous le voyez, mon cher mari, il n'y a personne.

Le sergent, les non-gradés se regardèrent effarés, épouvantés. Ils se poussaient pour mieux voir le cachot vide.

Certains se baissaient, cherchant à retrouver les prisonniers évaporés sous le lit de camp.

Il ne vint à la pensée de personne que les disparus étaient tranquillement sortis de la caserne en paniers, mollement bercés par le pas rythmé des fournisseurs de légumes.

Et l'explication diabolique, jetée par Hoffstall dans l'entendement de ses subordonnés, prit tout à coup, dans un autre sens, une importance énorme.

Et la terreur sacrée qui se propagea, dans la journée, du poste de garde à toute la caserne, fut telle que Manny, dégrisé, ne fut pas puni. Son histoire de recrues introuvables, de deux uniformes distribués alors que le comptage accusait la disparition de trois ; ce chiffre trois coïncidant avec la prétendue hallucination de Josué ; tout cela réuni amena à croire que Manny, lui aussi, avait été victime d'une influence diabolique, ce que l'intéressé ad-

mit, d'autant plus facilement qu'il déclarait avoir perdu la raison après avoir bu un simple verre de bière.

Le directeur du bar affirma la même chose. Seulement le curieux qui eût consulté le compte du garde-magasin à cette journée mémorable, eût constaté que Manny, croyant n'ingurgiter qu'un simple bock, avait englouti pour vingt-trois francs soixante-cinq d'apéritifs (4 dollars 73 cents).

p2 · ch09

Construites en fer comme celles de Paris, les halles de Nevada sont spacieuses, bien aérées.

Chacun de leurs angles est décoré d'une grande figure de fonte, représentant l'aigle aux ailes d'outarde qui est l'emblème des États-Unis.

Elles sont isolées par quatre larges voies, que les habitants désignent sous le nom familier de : les quatre sœurs Eating, ce que l'on peut traduire librement par : les quatre sœurs Mangeuses.

Àl'intérieur, elles sont divisées en sections ou pavillons : boucherie, poissonnerie, fleurs, beurres et œufs, etc.

Or, vers onze heures du matin, alors que les ménagères commençaient à se faire plus rares, un homme et une femme causaient à mi-voix, sous l'une des hautes baies donnant accès dans le pavillon des légumes.

Ils apparaissaient maigres, bronzés et sales : lui, vêtu d'une jaquette dont les taches et les trous avaient mangé la couleur, d'un

pantalon effrangé, jadis gris, maintenant jaunâtre, d'une chemise aux tons de suie, avec cravate roulée en corde. Brochant sur le tout, un chapeau haut de forme, brisé en accordéon par un long usage, couvrait sans les cacher entièrement ses cheveux raides et poussiéreux.

Sa compagne portait un jupon que l'usure avait découpé en dents de scie, et qui ne cachait pas ses bottines d'homme éculées, à élastiques distendues. Sur une chemisette, que des arabesques malpropres parcouraient ainsi qu'un mur arabe, elle avait jeté un petit châle, qui avait dû être bleu dans son neuf, mais qui semblait avoir longtemps servi à essuyer les lampes à huile. Quant à la coiffure, c'était une broussaille emmêlée, sauvage, dans laquelle une rose, sans doute ramassée au ruisseau, avait été piquée.

Cette rose faisait rêver.

Elle disait la coquetterie survivante, elle disait le désir de plaire irraisonné que l'on retrouve avec étonnement, même chez ceux qui ne se débarbouillent pas.

Ce mélange de malpropreté et de coquettes préoccupations est certainement l'une des faces les plus curieuses de la bête humaine.

En écoutant les causeurs, la surprise augmentait encore.

— Ainsi, Meg, disait l'individu au chapeau accordéon, ainsi, ma tout aimable Meg, tu casserais bien une croûte ?

— Et même deux, mon élégant Peg. Si je n'étais soutenue par le plaisir d'admirer ta tournure de gentleman, je crois que je tomberais d'inanition.

— Oui, oui, jolis comme nous sommes, la nature eût dû nous faire riches.

— On ne peut pas tout avoir, Peg. Fortune et beauté, cela est trop à la fois.

— Ah ! Meg, quand on regarde les riches, on est tenté de le penser. Pas une de ces ladies en voiture ne t'arrive à la cheville.

— Et pas un de ces cossus gentlemen qui se pavanent à cheval, n'atteint ta semelle, mon cher Peg.

Ces affirmations paraissent osées de prime abord, mais en détaillant mieux les interlocuteurs, on eût reconnu qu'elles n'étaient pas exemptes de vérité. En effet, la cheville des brodequins d'homme de Meg était enlevée, et la semelle des souliers de Peg semblait à peu près absente.

Ce dernier reprit :

— Je voudrais t'offrir un repas succulent.

— Je l'accepterais de toi, mon Peg.

— Oui, mais pas un cent en poche.

— Il y en a dans la poche des autres, mon cher Peg.

— Peuh ! c'est très difficile d'explorer ces poches-là, depuis que le chef de la police de la cité, un ennemi de l'art, a fait placarder partout son avis : Prenez garde aux voleurs. Tenez votre porte-monnaie à la main, ou bien munissez-le de la chaîne Self-insurance-caoutchouc limited, qui rend impossible l'extraction dudit par une main étrangère.

Tous deux secouèrent la tête avec mélancolie.

— Fatal avis !

Et gémissante, pâlie sous les tatouages de poussière qui marbraient sa face, Meg soupira :

— Alors, je n'ai plus qu'à mourir.

— Mourir, toi, Meg… ne dis pas cela, tu me fends le cœur… Quand je t'entends te lamenter, mon tendron, je découperais un gentleman comme un poulet.

— Oh ! fit-elle avec une grimace, je n'en mangerais pas du gentleman, je suis plus friande que cela.

Il passa sa main sur les cheveux emmêlés de sa compagne et souriant :

— C'est vrai, ma Meg est gourmande comme une petite chatte… Aussi n'est-ce point un beefsteak de mylord que je rêve pour elle.

— Et quoi donc !

Le loqueteux se posa avec une certaine fatuité.

— Tu ne t'es pas demandé, Meg, pourquoi j'ai fait stationner dans l'une des quatre sœurs Mangeuses la charrette avec laquelle nous chiffonnons, et qui, aux yeux de la police, nous assure des « moyens d'existence ».

— Je ne m'adresse jamais de questions indiscrètes, mon Peg. Ce que tu fais est bien fait.

— Douces paroles à mon cœur.

— Oublie un instant ton cœur, doux ami, et songe à mon estomac.

— Tu as raison.

Et baissant la voix :

— Je prépare un coup.

— Un coup ?

— Qui nous procurera le vivre pour plusieurs jours.

— Pour plusieurs ?

— Oui… des vacances, que nous passerons, sourires et chansons, dans les Carrières d'Europe.

— Ô rêve !

— Ô poésie !

— Sur ma guitare, à laquelle il ne manque que cinq clefs et trois cordes, je te chanterai les soupirs de mon âme.

— Et je t'accompagnerai sur mon tambourin percé.

Cette bouffée de lyrisme exhalée, Meg reprit :

— Et ce coup ?

— Consiste à soulager d'une partie de leur marchandise les fermiers que tu vois là-bas.

De l'œil, il désignait deux gaillards rouges, pansus, hilares, qui se tenaient gravement aux ordres de la pratique, dans un des boxes du pavillon des légumes.

Des paniers les entouraient, et sur leur étal s'amoncelaient choux, carottes, salades, formant un bouquet aux tons vifs.

— Ah ! la logette 57.

— Tu l'as dit, Meg de mon cœur.

— Les frères Fournier, fournisseurs assermentés de la police.

— C'est cela même.

Elle fit la moue :

— Rien que des légumes ?

— Oh ! Meg, être végétarien, voilà la sagesse. Les légumes sont ce qui convient le mieux à la fraîcheur du teint.

— C'est égal…

— Néanmoins, comme il ne faut pas être végétarien intransigeant, j'ai chargé mon jeune cousin Ned, pendant que j'opérerais ici, d'emprunter un jambon et quelques saucisses à ce charcutier…

Meg baissa les yeux pour dire :

— Qui me regarde toujours de si cavalière façon ?

— Justement… Je le hais cet audacieux, et je l'ai frappé d'un impôt pour le punir de son manque de tact, de son absence de galanterie… Ma parole, ces faquins de commerçants ne se doutent point de ce qu'ils doivent à une lady.

— Cher Peg !

— Meg plus chère encore.

— Et les frères Fournier ?

— Ah ! Meg, mon estomac pleure de voir geindre le tien ; mais qui veut triompher ménage sa monture ; deux serrures de sûreté valent mieux qu'une ; et le pas pour l'action, et le trot pour la fuite, sont les allures conseillées par la sapience des nations… L'instant favorable à mon opération m'apparaît être celui du déjeuner.

— Encore attendre !

— Pour mieux sauter, ma Meg embaumée. Ces êtres matériels, sans rêve, s'empiffrent goulûment de nourriture. Préoccupés d'ouvrir la bouche, ils ferment les yeux, et nous qui passons, agents incompris de la justice distributive, mettrons à profit cette apothéose bestiale de la déglutition, ce mépris stupide de la vision.

Les yeux de la chiffonnière luisaient ainsi que des escarboucles.

Ils se fixaient sur les frères Fournier, de si avide, de si inquiétante façon, que Peg craignit une imprudence, et qu'avec ce ton de charmante galanterie dont il ne se départait jamais :

— Ma mie, allons faire un tour.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un physique comme le tien se remarque. Vois-tu que l'un de ces rustres, à ta vue, éprouve la commotion affectueuse que nous autres idéalistes dénommons : coup de foudre !

Elle minauda :

— Mon Peg sait bien que je le dédaignerais !

— Oh ! Fleur parfumée de la Hotte, je serais indigne de respirer si j'avais une pensée contraire.

— Alors qu'importe ?

— Il importe, jolie Meg, que ces drôles ne savent point mener de front le matériel et le spirituel. À l'ordinaire, ils se gorgent de nourriture, mais si un sentiment éclôt dans leur lourde animalité, cela leur coupe l'appétit. Ils vivent, comme le constate le dicton populaire, de tendresse et d'eau claire… Comprends-tu, Meg ; comprends-tu, le plus délicieux des lapins blancs, cet imbécile ne déjeunerait pas !…

— Et s'il ne déjeunait pas ?…

— Adieu mon coup d'adresse ! Adieu nos vacances ! Adieu nos sérénades !

— Tu as raison !

Et Meg, glissant sa main maigre et noire sous la manche à crevés de son interlocuteur l'entraîna vivement.

Tous deux disparurent derrière l'angle des halles.

Dans leur box, les frères Fournier, Samuel et Jephté, consultaient leur montre.

— Eh ! eh ! fit le premier, dans dix minutes, on pourra se sustenter.

— Ça ne sera pas de refus, répliqua l'autre. Partis de la ferme à deux heures ce matin, arrivés à Nevada, à la caserne de police, à

4 h. 1/2, ici à 5 h. 1/2. Je pense que s'offrir la moindre petite fortification ne sera point déplacé.

— Satané Jephté ! il a toujours l'abdomen creux.

— Je te le dis avec franchise, mon vieux Samuel ; tandis que toi, tu jures n'avoir pas faim et tu manges deux fois comme moi.

— Oh ! deux fois, tu exagères.

— Eh bien, mettons trois et n'en parlons plus.

Les deux braves garçons, qui s'entendaient à merveille, se prirent à rire de bon cœur.

Samuel se leva.

— Allons, Jephté, ne te lamente pas, je vais mettre la table.

Il s'avança vers le fond du box et, les jambes appuyées aux paniers rangés, il étendit les bras vers une tablette, où s'alignaient deux verres, deux bouteilles de vin de Californie, un de ces appétissants jambons fumés dans l'une des cinquante-quatre usines Forly, Brienz and C, un pain rond, etc…

Tout à coup, il se rejeta en arrière avec un cri de douleur :

— Aïe ! Je me suis piqué.

— Piqué ?

— Oui, à ce damné panier. Tiens, vois.

Et sur son pantalon, à hauteur du genou, il montrait une petite tache de sang.

— Diable de panier !

Il se baissa, regarda la manne d'osier avec attention.

— Je ne vois aucune pointe… Ah ! ah ! nous n'avons pas remarqué cela ce matin. Les cordons de fermeture sont coupés. Quels fainéants que ces cuisiniers de caserne, ils n'ont pas le courage de dénouer une ficelle, ils la coupent.

Jephté frappa du pied avec impatience :

— Déjeunons, Sam, déjeunons… Nous causerons de la ficelle au dessert.

En un instant, sur un escabeau le couvert se trouva mis : jambon, fromage de Valpraishead, raisin de Stockton, rien n'y manquait.

La face de Jephté s'épanouissait, et, par réflexion, celle de Samuel s'égayait. Celui-ci ne songeait plus à la légère piqûre de tout à l'heure.

Et il avait bien tort.

Si, en effet, il en avait sérieusement cherché la cause, il eût découvert, dans trois de ses paniers, des denrées tout à fait anormales et qui jamais, à sa connaissance, n'avaient figuré ainsi au marché de Nevada.

C'étaient, on l'a deviné, Laura et ses compagnons, toujours en policemen.

Emportés dans leurs paniers, ils s'étaient tenus cois tant que le roulement de la charrette les avait avertis du mouvement de celle-ci.

Puis on avait cessé de rouler.

Àcertaines secousses, les prisonniers comprirent qu'on les transportait… où ? Ils l'ignoraient. Et tout naturellement, ils cherchèrent à le savoir.

Laura avec son canif, Prince et Dodekhan, avec des couteaux plus volumineux, réussirent à couper les liens qui maintenaient la clôture hermétique des couvercles. Soulevant ces obstacles avec précaution, ils reconnurent qu'ils se trouvaient aux halles, au milieu d'un entassement de légumes indescriptible.

Impossible de sortir dans un endroit aussi fréquenté. Il fallait attendre.

Les couvercles, un instant soulevés, retombèrent et chacun des captifs se plongea dans ses réflexions.

Seulement, ces réflexions furent bientôt troublées par un appel tout physique de la nature.

Depuis leur sortie de l'hôtel des Montagnes-Neigeuses, les fugitifs n'avaient absorbé aucun aliment.

Les émotions des heures précédentes, les transes de la salle de police, la joie de la fuite, tout cela avait pallié pour un moment les récriminations de l'appétit non satisfait.

Mais maintenant, en plein repos, la certitude de l'évasion semblant acquise, la nature reprenait impérieusement ses droits.

Presque en même temps, les trois couvercles s'entrebâillèrent.

Les yeux de Laura, de Prince, de Dodekhan, se rencontrèrent, explorèrent les alentours et se fixèrent bientôt sur le tabouret, où

Samuel venait de disposer les vivres destinés au repas de son frère et au sien.

La faim des fugitifs, sollicitée par les émanations du jambon, du fromage, devint fringale et fringale furieuse.

Si furieuse même que Prince, songeant que Laura était à jeun, s'oublia jusqu'à pousser un véritable grognement de convoitise.

Plouf ! les trois couvercles s'abaissèrent prudemment.

Les frères Fournier se retournèrent, considérant leur droite, leur gauche ; puis, les yeux dans les yeux :

— Tu as entendu, Jephté ?

— Oui, Samuel.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un grognement d'ours…

— J'aurais cru un son de trompe.

— Où vois-tu une trompe ici ?

— Où prends-tu un ours ?

Les deux frères durent s'avouer que les deux suppositions semblaient aussi aventurées l'une que l'autre.

— Bah ! grommela Samuel se prenant à couper le pain, dont il posa deux énormes morceaux, l'un en face de Jephté, l'autre, en face de lui-même ; … les oreilles m'auront corné, mettons-nous à table.

— C'est cela même, nos oreilles ont corné, appuya Jephté, tout en taillant à même le jambon des tranches minces comme une feuille de papier.

— Combien la botte de carottes ?

La question, lancée d'une voix pointue par une cuisinière qui venait de s'arrêter devant l'étalage, interrompit l'occupation des deux frères.

Chacun, désirant éviter à l'autre la peine de se déranger, se leva pour répondre à la cliente.

Mais à peine avaient-ils le dos tourné que les trois couvercles se soulevèrent, que trois mains avides saisirent morceaux de pain taillés, tranches de jambon découpées, puis les paniers reprirent leur impassible immobilité.

Et, cependant, les deux frères, luttant de courtoisie, cédaient à la cuisinière marchandeuse la botte de carottes, mise à prix quinze cents, pour dix de ces fractions égales à la centième partie du dollar.

La recette versée dans la caisse, tous deux revinrent à leur tabouret-table, s'assirent et demeurèrent stupéfaits.

Ils promenèrent autour d'eux des regards anxieux, se passèrent la main sur le front, s'ébouriffèrent les cheveux.

Enfin, Samuel, plus décidé que son cadet, s'exclama :

— J'aurais pourtant bien juré sur la Bible que j'avais coupé du pain !

— Et vous n'auriez pas fait un faux serment, Sam, s'écria triomphalement Jephté en montrant la miche entamée.

Après quoi, désignant la blessure rose du jambon :

— De même que je puis affirmer avoir appliqué le couteau à ce jambon.

Samuel hocha la tête.

— J'ai la même idée que vous… seulement où est ce que nous avons séparé ?

— Ah ! ah ! où cela est, voilà ce que je ne saurais dire.

— Ni moi non plus.

Un instant encore, les deux frères échangèrent des coups d'œil inquiets, fureteurs, gros de questions, qu'ils n'osaient exprimer.

Puis Jephté hasarda timidement :

— J'avais si faim… peut-être ai-je mangé sans m'en apercevoir.
À peine avaient-ils tourné le dos que trois couvercles se soulevèrent.

Samuel leva les yeux vers la toiture.

— Je vous interdis de penser que vous êtes fou, Jephté. Car il faut être en démence pour ne pas s'apercevoir que l'on avale une livre de pain de ménage, avec au moins deux cents grammes de jambon.

— Vous vous méprenez, Samuel ; ce ne serait, pas de la démence.

— Et quoi donc alors ?

— De la distraction. Cela n'a rien de déshonorant. On prétend que de grands savants, qui sont la gloire de l'humanité, se sont vus sujets à des distractions.

Cette explication désarma Samuel.

— Ainsi, Jephté, vous pensez que l'on peut être distrait à ce point ?

— Je l'ai lu dans l'Almanach du cultivateur, mon frère.

— Ah ! ah ! cela était imprimé ?

— Cela était. Je vous le montrerai en rentrant.

Samuel courba le front d'un air pensif ; puis, avec la mauvaise grâce d'un homme qui n'est convaincu qu'à demi, mais qui n'ose rompre en visière avec l'imprimerie :

— Si c'est imprimé, évidemment, cela peut exister. Enfin, Jephté, recoupez du jambon, moi je retaille le pain.

Et tous deux, ayant effectué cette opération, se mirent à mastiquer énergiquement.

— C'est peut-être parce que je fais attention, déclara Samuel la bouche pleine, mais à présent, j'ai tout à fait l'impression que je mange.

— Oh ! moi de même, appuya Jephté… Et même, j'avoue que j'ai soif.

— Buvons un coup, frère.

— Certainement, buvons.

D'une main experte, Jephté débarrassa une bouteille de son bouchon et emplit les deux verres de ce vin blanc, rosé, transparent, que la Californie exporte dans tous les États environnants.

— À votre santé ! Sam !

— À votre santé, Jeph !

Tous deux portaient les verres à leur bouche quand le gardien du pavillon, un vieux brave blessé pendant la guerre de Cuba, s'arrêta en face de l'étalage, et clignant de l'œil :

— Eh ! eh ! bon appétit. Pas besoin de vous demander si vous voyez la vie en rose, à travers cette lunette-là !

Il désignait la bouteille.

— À votre service, fit obligeamment Samuel.

— Bon ! Si ça ne vous prive pas, c'est là une médecine qui ne se refuse pas.

— Alors, on va trinquer.

Un verre plein offert au vétéran, les trois hommes choquèrent les récipients d'un cristal douteux et vidèrent la rasade d'un trait.

Le gardien reposa son gobelet sur l'étal, demeura un moment silencieux, les paupières mi-closes.

Puis, s'essuyant la bouche du revers de sa main.

— Ça, c'est du chenu… on ne peut pas dire le contraire… Je m'en souhaiterais du pareil pendant soixante-dix ans encore.

Il riait, les frères Fournier riaient aussi.

— Ça ferait une fameuse futaille tout de même, ma suffisance pendant septante années. Faut-il que la terre en produise de cette vigne, pour que l'homme boive à sa soif !

Et sur cet hommage naïf à la fécondité de la croûte terrestre, le brave homme porta la main au vieux képi d'uniforme qui couvrait son chef grisonnant.

— Mais je vous tiens là… vous étiez en train de vous garnir l'intérieur. Faut pas que je vous empêche… La nourriture, voyez-vous, c'est sacré. Bien le bonsoir, messieurs et dames et la compagnie.

Soudain, le gardien s'arrêta :

— Il est traître, votre petit picolo.

— Traître ?

— À preuve qu'il trouble l'œil. Est-ce que je n'ai pas cru qu'un de vos paniers remuait.

— Un panier ?

Samuel et Jephté se retournèrent vivement, et restèrent les yeux fixés sur les mannes d'osier qui, bien entendu, conservèrent la plus parfaite immobilité.

Le gardien avait regardé comme eux.

— C'était stupide, dit-il.

— Un étourdissement, peut-être.

— Ça, ou le picolo… Que voulez-vous, on vieillit, on n'a plus sa tête de jeune homme.

Et, d'un pas lent, le vétéran s'éloigna.

C'était son habitude de se montrer dans le marché à l'heure du déjeuner.

Ainsi, il recueillait à droite et à gauche quelques politesses viniformes ou spiritueuses qui n'étaient pas ce qui lui plaisait le moins dans ses attributions.

Mais il n'avait pas fait vingt-cinq pas que Jephté le rejoignait tout essoufflé :

— Père Lisan, c'est pas le panier qui a remué, c'est la bouteille.

— Ah bah ! fit l'interpellé, la bouteille ?

— Non, ne faites pas de farce, père Lisan, rendez-la.

— Que je vous rende quoi ?

— Mais la bouteille.

— Quelle bouteille ?

— Eh ! celle que vous avez subtilisée.

— Moi ?

Le grognard fronça ses sourcils poivre et sel, sa face bronzée prit un ton de brique.

— Ah çà ! monsieur Fournier, est-ce que vous me prendriez pour un voleur ?

Et comme Jephté le regardait de cet air bête que prend fatalement un homme interloqué :

— Car enfin, si je vous avais pris une bouteille sans que vous me l'ayez donnée, j'aurais volé… et volé qui ? Des braves gens avec lesquels je viens de trinquer. Ah ! monsieur Fournier, vous avez parlé légèrement.

— Mais je pensais à une plaisanterie seulement… Voir en vous un voleur, est-ce que cela est possible ?

— Ah ! c'est différent.

— Alors, vous n'avez pas vu la bouteille ?

De nouveau, les sourcils gris se froncèrent, et Jephté, tremblant d'essuyer une nouvelle bordée de reproches, s'empressa d'ajouter d'un ton badin :

— N'en parlons plus, n'en parlons plus… Qu'est-ce qu'une bouteille dans l'existence ? Un souffle ! un rien !

— Cela est bien vrai.

Et, rasséréné, le père Lisan se laissa secouer la main par Jephté, qui s'en retourna auprès de son frère.

— Eh bien ? lui cria celui-ci.

— Eh bien, Sam, il ne l'a pas.

— Il n'a pas la bouteille ?

— Non.

Samuel gonfla ses joues, roula des yeux angoissés, et baissant le ton :

— Pourtant la bouteille a disparu.

— Cela, Sam, je suis prêt à en faire serment.

— Comprenez-vous cela ?

— Hélas ! pas plus que vous-même.

— Cette fois, vous ne pouvez me servir votre histoire de tout à l'heure… Une bouteille, cela n'est pas du pain, ni du jambon.

— On ne saurait rien dire de plus sage.

— Donc, continua rageusement Samuel, vous ne prétendrez pas que j'aie avalé cette bouteille, par distraction, comme vous dites ?

Scandalisé, Jephté croisa ses mains charnues sur son abdomen proéminent.

— Oh ! Sam, comment croire que je puisse dire pareille chose de vous, mon aîné par l'âge, mon chef en toutes choses ?

— C'est vrai, j'ai tort, mon bon Jeph ! Mais vraiment, au milieu de pareils événements, il y a de quoi perdre l'esprit… Car ce n'est pas niable, notre bouteille est partie…

— Oh ! oui, partie… sans laisser d'adresse.

— Et comment est-elle partie, je vous le demande ?

— Je me perds en conjonctures.

— Elle n'avait pas de jambes, je pense ?

La question médusa Jephté.

— Des jambes ! des jambes ! répéta-t-il.

— Mille panais ! tonna Samuel ; allez-vous affirmer qu'elle en avait ?

— Non, fit l'interpellé en étendant solennellement la main comme pour prêter serment ; non, je n'affirmerai pas… Car si elle avait des jambes, elle les cachait soigneusement, je ne les ai pas aperçues.

Puis, d'un ton de regret :

— Et même, c'est bien dommage ! Si, en effet, ce flacon avait eu les membres dont il s'agit, son départ s'expliquerait tout naturellement, et nous n'aurions pas besoin de nous mettre l'esprit à la torture pour arriver à n'y rien comprendre.

Évidemment, le brave fermier était dans le vrai.

Ni lui, ni son frère n'eussent osé accuser leurs paniers du nouveau larcin constaté, car, habituellement du moins, les paniers n'ont pas plus de bras que les flacons n'ont de jambes.

Donc, furieux, horripilés par cette disparition inexplicable de leurs aliments, les deux Fournier décidèrent que pour se consoler de la fuite du premier flacon, ils videraient le second.

Mais ici, leur stupeur devint de l'anéantissement.
ils tombaient à genoux les mains tendues…

La seconde fiole avait aussi disparu, et avec elle, le fromage, les raisins, le pain.

Cela dépassait les bornes permises.

Piétinant, soufflant, suant de fureur, les deux frères se démenaient au milieu de leurs légumes, comme diables en un bénitier.

Généralement, au pavillon des légumes, les marchands se retirent de bonne heure. Fournier frères s'y trouvaient à peu près seuls, sans cela leurs vociférations eussent certainement jeté la panique parmi tous leurs collègues du commerce végétal.

Au plus fort de la tempête, un loqueteux, au chapeau audacieusement ployé en accordéon, s'était arrêté devant l'étal. Il écouta les cris des fermiers, les coordonna, et, finalement, les interpella :

— Honorables gentlemen !

— Vous désirez ? clamèrent les deux frères, ramenés d'emblée au calme souriant du négoce.

— Vous donner un bon avis.

— Un avis ?

— Oui, vous avez été volés.

— Mille citrouilles ! C'est ainsi que l'on doit exprimer la chose.

— Eh bien ! vos voleurs sont dans le sous-sol de la boucherie où, avec des individus de leur espèce, ils se partagent le butin.

Jephté, Samuel, empoignèrent leurs bâtons ferrés.

— Dans le sous-sol de la boucherie ?

— Oui, gentlemen.

Samuel marqua une dernière hésitation :

— Comment n'avons-nous rien vu ?

— Ils ont des singes dressés à voler.

— Des singes… parbleu ! des singes… cela devient clair comme le jour.

Et ravis de croire tenir enfin le mot de l'énigme, tous deux se ruèrent en ouragan dans la direction de la boucherie, brandissant leurs bâtons, de façon à démontrer aux esprits les plus obtus que singes et voleurs allaient passer ce que l'on est convenu d'appeler un mauvais quart d'heure.

Peg, son chapeau-spirale sur l'oreille, les regarda s'éloigner avec un rire silencieux, et quand ils eurent disparu :

— Allons, ma jolie Meg, débarrassons un peu ces balourds.

Meg, jusque-là cachée derrière la cloison d'un box, accourut aussitôt. Chacun saisit un panier, le tira sur le trottoir, le hissa sur une charrette crasseuse, boueuse, qui stationnait là.

Puis ils revinrent sur leurs pas, amenèrent encore deux mannes et les juchèrent sur les autres.

— Assez, ordonna Peg : inutile de tout compromettre par une imprudente avidité.

Il se mit dans les brancards et partit à toute vitesse, tandis que Meg bondissait derrière le piteux équipage, telle une Atalante jetée, par les métamorphoses d'un Ovide quelconque, dans la confrérie des chiffonniers.

Tout cela s'était accompli si rapidement, que les captifs enfermés dans les cloisons de jonc et d'osier se sentirent tressauter dans leurs paniers aux cahots de la voiture roulant à toute allure, avant de s'être rendu compte de la nouvelle aventure qui les séparait de leurs sauveurs inconnus.

Par un malencontreux hasard, les cages de Prince et de Laura se trouvaient dessous, comprimées par les paniers enlevés en dernier lieu, si bien qu'il leur était impossible de mettre le nez dehors, pour juger du lieu où on les entraînait.

Pourtant, après avoir pu comparer, au grand dommage de leurs jointures, les cahots sur pavés de pierre, de bois, de verre, asphalte, etc., ils perçurent que le véhicule filait sur un nouveau mode d'empierrement.

En cela, ils ne se trompaient pas. Peg et Meg étaient sortis de la ville.

Ils avaient ralenti leur allure endiablée, et, Peg entre les brancards, Meg marchant au dehors, son bras maigre tendrement jeté autour du col du loqueteux, ils allaient en chantant avec des voix horriblement fausses, bien qu'ayant les meilleures intentions musicales, une de ces romances dites « sentimentales », dont s'émeut la sensibilité bête des masses et qui sont seulement bêtes à pleurer :

Viens, ma tourterelle,
Loin des hommes méchants,
Chercher le repos et l'oubli dans
Ma légère nacelle.

La poussière les enveloppait d'un nuage ; les oiseaux s'envolaient avec des cris effrayés ; les chiens errants aboyaient. C'était vraiment le bonheur comme le rêve la plèbe.

Tout à leurs vocalises, Peg et Meg ne se rendirent pas un compte exact de la raideur d'une descente qui se présenta.

Ils s'y engagèrent d'un bon pas ; mais quand, poussé par la charrette, Peg voulut retenir, faire frein, ses forces se trouvèrent insuffisantes, tant et si bien qu'il dut d'abord passer du pas au trot.

La poussée augmentait toujours. Le galop allait s'imposer. Avec ce coup d'œil qui caractérise les grands capitaines, le chiffonnier comprit qu'une catastrophe était inévitable. Il voulut au moins, la ramener aux proportions les plus modestes.

— Écarte-toi, Meg, ordonna-t-il.

Pour lui, obliquant brusquement à droite, il vint donner dans le talus en bordure, et ce, avec tant de bonheur, que les brancards s'enfoncèrent dans la terre meuble, que lui-même y donna du nez, et qu'il en eût été quitte pour ce léger ennui, si l'un des paniers supérieurs du chargement, entraîné par la vitesse acquise, n'avait glissé sur les autres et ne s'était abattu sur les épaules de l'infortuné.

Oh ! il s'en débarrassa aisément, et le fit glisser à terre ; mais là, il demeura stupéfait, ahuri.

Le panier venait de crier :

— Imbécile !

Meg l'avait rejoint, pleine de sollicitude.

Elle entendit le mot malsonnant.

— Qui a parlé ? demanda-t-elle.

Il n'eut pas le loisir de répondre.

Comme poussé par une catapulte, le couvercle s'ouvrit violemment, et de ce panier, que les pauvres chiffonniers croyaient pleins des légumes les plus succulents, jaillit… un policeman.

C'était Dodekhan, un peu étourdi, mais surtout furieux de sa chute.

— Meg !

— Peg !

Ces deux cris se croisèrent lamentables.

Les loqueteux pivotèrent sur leurs talons éculés, prêts à chercher le salut dans une fuite éperdue.

Mais ils avaient à peine opéré ce mouvement giratoire qu'ils tombaient à genoux, les mains tendues, suppliant :

— Grâce pour Peg !

— Grâce pour Meg !

Ces deux êtres de l'ombre, vivant au fond de l'abîme où aboutissent tous les détritus de la société, prouvaient par ces mots qu'une fleur au moins avait jailli de l'ordure, la fleur d'une affection dévouée.

Sur la voiture, Prince et Laura se tenaient debout, en policemen naturellement.

Devant cette averse de policiers, Peg et Meg se crurent perdus. Prince, à qui Laura venait de parler bas, les rassura :

— Partez. Vous avez imploré la loi l'un pour l'autre, la loi est clémente à ceux qui n'ont point d'égoïsme. Partez avec votre

charrette, avec ces paniers, et vous souvenant que grâce vous fut faite, tâchez de vous élever à l'existence honnête.

Les chiffonniers n'en demandèrent pas davantage. Ils remirent véhicule et chargement d'aplomb et s'éloignèrent.

Jamais, du reste, ils ne comprirent la présence des policemen dans les mannes de légumes, et l'histoire, colportée parmi la truanderie du chiffon, valut à la ferme des frères Fournier le sobriquet de Grenier de la Police.

Quant à Dodekhan, les pauvres diables disparus, il avait dit à ses amis :

— Ne perdons pas une minute. En route vers le lac Christmas et ensuite vers la frontière canadienne.

p2 · ch10

— Vous, vous ? Quel malheur !

— Voilà une réception qui sort de la banalité…

— Et que vous allez comprendre. On vous a laissés entrer dans ce cirque de montagnes, on ne vous en laissera pas sortir.

— Que voulez-vous exprimer ?

— Que le seigneur Orsato, avec une nombreuse troupe, garde les deux défilés donnant accès aux rives du lac Christmas : celui par lequel vous êtes entrés au sud ; celui qui, au nord, s'ouvre vers la frontière canadienne.

Dodekhan, Prince et Laura demeurèrent muets, en face de Kozets, avec lequel ils venaient d'échanger ces terribles répliques.

Séparés de Peg et de Meg, obscurs artisans de leur délivrance à Nevada-City, les fugitifs s'étaient éloignés de la ville, où ils avaient connu de si vives émotions et, après des marches fatigantes, des périls incessamment renouvelés, ils venaient de rejoindre le wagon, amené par l'agent russe au rendez-vous fixé naguère par le fils de Dilevnor.

Devant eux s'étalait la nappe grise du lac Christmas.

Une étroite plage de sable, parsemée de blocs schisteux, s'étendait entre la limite des eaux et la falaise perpendiculaire, qui emprisonne la masse liquide.

Kozets avait dit vrai.

Deux passes étroites accèdent seules au lac, chacune s'ouvrant à l'une de ses extrémités sud et nord.

Ces passes occupées par l'ennemi, les voyageurs se trouvaient pris au piège.

— Mais comment avez-vous su tout cela ? reprit Dodekhan.

— Oh ! de la façon la plus simple. Le señor Orsato a pris le soin de me le dire lui-même.

— Vous l'avez vu ?

— Il y a quatre jours.

— Et… ?

— Il m'a conté que vous lui aviez échappé à Nevada ; qu'alors il avait réfléchi, s'était souvenu du chariot de Virginia-City. Un chariot ne disparaît pas aussi facilement qu'un individu. Il avait retrouvé ma trace, et me trouvant campé sur la rive du Christmas-Lake, il avait deviné que je vous attendais…

Albert et Laura se regardèrent avec une angoisse inexprimable.

Avaient-ils donc tant souffert pour arriver à l'aventure néfaste qui les séparerait ?

Mais soudain Kozets s'interrompit :

— Bon, le señor Orsato va vous expliquer la chose en personne.

Son bras s'étendait vers la passe nord.

Tous regardèrent de ce côté et restèrent saisis.

Une dizaine d'hommes bien armés se dirigeaient vers eux. En tête des nouveaux venus, se montrait Orsato Cavaragio.

D'un même mouvement Prince et Laura saisirent leurs revolvers.

Mais Dodekhan les arrêta du geste :

— Il faut entendre ce que cet homme va dire.

— Oui, et nous laisser empoigner par ses acolytes, gronda le représentant de la maison Bonnard et C.

— Erreur ! Tout le monde à l'intérieur du wagon. Nous avons là une forteresse, ne l'oubliez pas… une forteresse où nul ne pé-

nétrera sans notre permission.

— C'est vrai, murmura miss Topee, se souvenant du circuit électrique qui l'avait protégée naguère.

— Alors, faisons vite.

Tous gravirent aussitôt les degrés d'arrière du véhicule ; Dodekhan monta le dernier ; mais il ne referma pas la porte, et demeura dans l'encadrement, regardant, sans émotion apparente, les ennemis approcher d'un pas rapide.

Àcinq mètres du chariot, Orsato arrêta ses hommes.

Lui-même s'avança jusqu'auprès des degrés, et saluant avec une politesse ironique :

— À ma vue vous vous êtes terrés comme lapins apercevant le chasseur. Cela était inutile. Ma présence se justifie simplement par le désir de vous apprendre certaines choses que vous ignorez.

Dodekhan s'inclina non moins gracieusement.

— Vous connaissant peu scrupuleux, señor, nous avons pris une précaution qu'en dépit de vos paroles, nous ne regrettons pas.

Les yeux d'Orsato lancèrent un éclair, mais se contraignant au calme :

— On pardonne tout aux vaincus.

— Nous ne le sommes pas encore.

— Vous l'êtes… Avant cinq minutes, vous serez de mon avis, et la fugace miss Laura me remerciera de consentir à l'épouser

encore.

— Ma foi, murmura le Turkmène, si vous me faites voir cela…

— Je suis venu uniquement pour vous montrer ce spectacle.

— Je vous écoute.

Cavaragio prit un temps, puis d'un ton sarcastique :

— Seulement je désire être entendu de la principale intéressée.

— Elle vous entendra.

— Je souhaite en être certain. Elle ne courra aucun risque en se tenant auprès de vous.

C'était vrai. Le courant électrique circulant dans les degrés du wagon, mettait, entre les voyageurs et leur ennemi, un infranchissable obstacle.

Dodekhan adressa un signe à Laura, qui vint aussitôt se placer à côté de lui.

Un salut d'Orsato annonça que le señor se déclarait satisfait.

— Je n'ai plus aucune raison pour reculer l'explication annoncée, dit-il, je commence donc.

Et dardant un regard moqueur sur la milliardaire :

— Miss Laura se souvient-elle qu'à bord du steamer qui nous ramena d'Europe, elle prononça cette phrase : La fortune et la noblesse sont des valeurs équivalentes. Ayant la richesse, il est tout naturel que je préfère le titre.

La jeune fille regarda le ciel.

Elle se souvenait. Elle avait formulé ces paroles qui, à présent, lui semblaient niaises, ridicules, odieuses. Que cela était loin déjà ? Combien son âme avait changé ?

— Je sollicite l'honneur d'une réponse, fit Orsato avec une nuance d'impatience.

Laura abaissa la tête pour affirmer :

— Je me souviens.

— Je vous remercie de cette remembrance miss Laura. De votre déclaration j'ai conclu que si vous n'aviez point possédé la fortune, vous auriez, en Américaine raisonnable et pratique, choisi le milliard de préférence au blason.

La jeune fille eut un geste vague. Fortune, blason, étaient aujourd'hui pour elle des quantités secondaires. Le mobile principal de ses actions devenait désormais l'affection.

— Fort de cette assurance, continua Cavaragio, incapable de soupçonner les pensées nouvelles de son interlocutrice, je me demandai si le moyen de conquérir votre main, ne consisterait pas à vous priver de vos richesses…

— À me priver ? répéta Laura…

— … de façon, poursuivit triomphalement le señor, à vous amener à cet état, où vous seriez contrainte de vous décider, soit pour les dollars, soit pour les titres nobiliaires.

— Je ne comprends pas.

— J'explique alors. Pour que vous arriviez à cet état désiré, il fallait que votre père, que vous-même, fussiez ruinés.

Elle eut un éclat de rire perlé :

— Oh ! si vous ne trouvez pas mieux…

Il l'interrompit :

— Je n'ai pas besoin de mieux, car ma pensée était bonne ; si bonne que je l'ai réalisée…

— Vous avez réalisé quoi ?

— Votre ruine.

La jeune fille tressaillit. Ses yeux semblèrent s'agrandir en une muette interrogation.

— Vous savez, miss, reprit imperturbablement Orsato, qu'Ézéchiel Topee avait réalisé toute sa fortune, pour accaparer le cuivre enfermé dans ses cavernes de Swift-Current ?…

— Oui, mais bien loin de le ruiner, l'opération triplera, quadruplera sa situation.

— Triplerait, quadruplerait, miss… ces verbes mirifiques doivent s'employer au mode conditionnel…

— Parce que…

— Parce qu'ils n'auraient leur bienfaisant effet que si ce digne Topee vendait le stock de cuivre amassé par lui.

— Eh bien ?

— Pour le vendre, il faut l'avoir.

— Il me semble…

— Il vous semble mal… Il ne l'a plus.

— Comment, il ne l'a…

— Par la raison péremptoire que d'habiles voleurs ont emporté tout le stock et que les grottes de Swift-Current sont vides.

Un instant Laura considéra son interlocuteur avec une expression où il y avait plus de surprise que de regret, puis elle haussa les épaules :

— Voilà une imagination ridicule.

— Non, miss, une réalité navrante.

— Jamais je ne croirai cela…

— Sans le voir… Vous le verrez, ma chère miss ; ma visite actuelle a pour but de vous déclarer que vous serez libre de vous rendre auprès de votre père, de vous assurer de l'exactitude de mes dires, sous la seule condition que vous voudrez bien dès à présent me promettre de redevenir ma fiancée si, comme je l'affirme, Ézéchiel est au bout de ses dollars.

Il parlait avec trop de conviction pour que le doute subsistât.

La jeune fille comprit que la ruine de son père était un fait accompli.

Elle ne vit pas le fugitif sourire qui se joua sur les lèvres de Dodekhan, et avec une énergie qui surprit Orsato :

— Vous me demandez d'affirmer que j'aime mieux la richesse que…

— que les blasons, oui.

— Eh bien, señor, sachez…

Elle s'arrêta, se retourna vivement. Ses grands yeux bleus semblèrent interroger Prince, qui se tenait un peu en arrière ; puis reportant ses regards sur Orsato :

— Sachez, señor, que les richesses, les titres, ont pour moi bien perdu de leur valeur aujourd'hui… Je ne marierai que celui vers lequel me portera l'affection. Je ne saurais donc prononcer l'engagement que vous demandez.

Àcette conclusion inattendue, Cavaragio répondit par un véritable rugissement.

— Alors, vous déguisiez donc la vérité sur le steamer.

— Non, je pensais à cet instant ce que je disais.

— Et… ?

— J'ai changé depuis ; changé au point de ne plus me reconnaître moi-même.

Jusque-là, Orsato, se croyant maître de la situation, avait conservé tout son calme ; mais en se voyant éconduit par la jeune fille, les sentiments tumultueux de sa nature reprirent le dessus.

Ses lèvres se crispèrent, ses mains s'étendirent menaçantes.

— Oui, toujours la même, ironique et orgueilleuse… mais tremblez : car je vous épouserai en dépit de vous… Oh ! ce ne sera plus l'affection qui me guidera… Moi aussi, je me suis modifié, et si je n'écoutais que mon sentiment, j'en connais une plus digne, plus belle, plus noble, qui voit en moi un hidalgo, et ; non un esclave dont on se joue.

— Que ne lui donnez-vous votre nom ?

— Mon orgueil est en jeu… Je vous briserai… Vous avez vingt-quatre heures pour réfléchir… Les défilés sont bien gardés. Si demain vous ne répondez pas selon ma volonté, j'amènerai du canon et je vous pulvériserai dans votre abri. Ainsi vous serez punie de votre ridicule vanité, et moi, je serai libre, avec la certitude que vous ne serez jamais la fiancée d'un autre.

Et rageur, écumant, Orsato pivota sur ses talons, rejoignit le groupe formé par ses hommes, avec lesquels il s'éloigna sans détourner la tête.

Un instant ; de profond silence suivit son départ.
Orsato s'éloigna.

Les voyageurs se regardaient pensifs.

Enfin Prince murmura :

— Un canon, diable !

— Oui, appuya Kozets ; ce coquin peut nous réduire en miettes sans se mettre à portée de nos coups.

— Il faudrait forcer l'une des passes, fit Dodekhan d'une voix douce.

Mais l'agent russe leva les bras dans un geste désespéré.

— Ils sont une dizaine de chaque côté… Dix, c'est déjà beaucoup pour trois hommes… De plus, le bruit des détonations attirera infailliblement les autres, et alors…

Il n'acheva pas. Tous avaient compris. Oui, on réussirait à abattre quelques ennemis, et puis l'on succomberait sous le

nombre.

Certes, trois hommes résolus eussent pu tenter l'aventure ; mais Laura était là, Laura que Prince considérait avec des yeux qu'obscurcissait un brouillard humide :

— Je n'ai pas le droit de mourir ainsi, fit Dodekhan d'une voix assourdie.

Et les regards convergeant sur lui :

— Non, continua-t-il, j'ai une mission grandiose à accomplir… Les peuples attendent mon signal… Il faut donc sortir d'ici.

— Mais comment ? s'écrièrent les autres…

— Puisque, insista Kozets, je viens de vous démontrer l'impossibilité de passer.

Le Turkmène secoua la tête :

— Rien n'est impossible.

— Ah ! par exemple !

— Seulement il faut songer au moyen de réaliser ce que l'on rêve.

— Je n'en vois pas !

— Ni moi !

— Ni moi !

Cette triple réponse de ses compagnons n'émut pas le jeune homme.

— Pour résoudre un problème, fit-il d'une voix calme, il importe tout d'abord d'en bien préciser l'énoncé…

— Ah ! gémit Prince, la situation n'est que trop précise.

— Deux passes s'offrent à nous, continua Dodekhan sans tenir compte de l'interruption. Chacune est gardée par dix hommes. À la rigueur, la nuit, la surprise aidant, nous pourrions en venir à bout… Seulement la lutte sera bruyante… Les gardiens du passage non attaqué accourront au secours de leurs camarades… Je sais bien que nous pourrions ruser… deux d'entre nous se sacrifieraient ; par malheur, ni miss Laura, ni moi, ni aucun de nous, ne doit être sacrifié, sous peine de rendre le sacrifice inutile.

— Il est joli le problème, grommela Prince dont le cœur martelait la poitrine.

— Il devient très simple, en tout cas. Il se résume à forcer l'un des passages sans faire de bruit.

Les auditeurs s'exclamèrent avec stupeur.

— Sans faire de bruit !

— Parfaitement.

— C'est de la féerie…

— Non, de la science.

— Quoi ! vous estimez pareille chose possible ?

— Peut-être.

Laura, Prince, Kozets, considéraient le Turkmène avec une surprise mêlée d'inquiétude. Quelle était cette science à laquelle

il faisait allusion ?

Pour lui, il restait calme, paraissant supputer les chances d'une idée qui lui était venue.

Enfin, il releva la tête :

— Monsieur Kozets, dit-il, et vous, monsieur Virgule, vous allez déboulonner les ferrures, qui rattachent les faces du wagon au plancher. Vous laisserez cependant celui-ci sur ses essieux ; car nos ennemis ne doivent être avertis de nos préparatifs par aucun signe.

— Ah ! ce sont des préparatifs…

— De fuite, oui.

Et comme leur étonnement paraissait grandir encore, Dodekhan continua :

— Ce soir, la nuit venue, nous ferons glisser ce plancher sur le lac. Nous aurons ainsi un radeau, pouvant nous transporter en face de la passe nord, où l'on ne craint certainement pas une attaque par eau.

— En effet ! cela facilitera la surprise.

— Attendez tous, les appareils producteurs d'électricité sont fixés sur ce plancher ; nous aurons donc à notre disposition un courant énergique.

— Oh cela… !

— Ne le dédaignez pas, car c'est grâce à lui que nous combattrons nos ennemis sans produire le moindre bruit.

— Vous voulez les foudroyer ?

— Quelque chose d'approchant.

— Mais pour cela, il faudra arriver tout près d'eux.

Le jeune homme eut un sourire et laissa tomber ce mot qui médusa ses auditeurs :

— Point !

— Quoi ? s'écrièrent Kozets et Prince, vous prétendez les frapper…

— À distance, oui.

— Mais comment ?

— À l'aide des fusils électriques que je vais fabriquer.

Ils restaient, la bouche béante, les yeux écarquillés, toute leur physionomie disant qu'ils ne comprenaient pas. Dodekhan s'assit, les invita du geste à en faire autant, puis du ton d'un professeur :
Vous savez ce qu'est un solénoïde.

— C'est un petit cours de balistique auquel vous m'obligez. Tant pis pour vous.

Puis lentement :

— Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'un solénoïde, — c'est ainsi que l'on nomme un corps enroulé en spirale, — dans lequel circule un courant électrique, acquiert par ce fait la propriété d'exercer une attraction, une sorte de succion, sur un noyau de fer mobile suivant l'axe intérieur de ses spires.

— Ah ! grommela Kozets, d'un air complètement abasourdi.

— Ah ! gazouilla miss Topee, qui de toute évidence n'avait rien saisi de l'explication donnée par son compagnon de voyage.

Prince seul garda le silence.

Dodekhan lui adressa un signe d'intelligence.

— Vous devez avoir compris, vous ?

L'ancien candidat à l'École Polytechnique inclina la tête pour affirmer.

— Oui, je me souviens même d'avoir lu qu'il y a une quinzaine d'années, une société financière s'était formée pour appliquer cette propriété… aspirante des solénoïdes, au transport des lettres. Au lieu et place des canalisations pneumatiques…

— J'ignorais cela.

— On devait établir des tubes en spirale, à l'intérieur desquels un wagonnet de fer, chargé de la correspondance, aurait été aspiré par un courant électrique. L'affaire fut abandonnée, je ne sais trop pourquoi.

— Eh bien, fit Dodekhan, elle vient d'être reprise.

— Ah bah !

— En Danemark.

— Vraiment ?

— Par un savant, M. Birkeland. Seulement celui-ci ne veut plus utiliser la propriété des spires électrisées au transport des correspondances, mais à la création d'une artillerie nouvelle.

— Une artillerie ?

— Oui.

— En voilà une idée !

— Admirable, car elle supprimerait la poudre, le bruit, la flamme.

— Mais le projectile ne quitterait pas l'âme de la pièce ainsi actionnée.

— Erreur.

— Et il obtiendrait la vitesse initiale nécessaire.

— Il l'obtiendrait.

Kozets et Laura écoutaient, commençant à entrevoir l'idée du Turkmène.

Celui-ci reprit lentement.

— Supposez que, juste au moment où le… projectile va passer de la dernière spire au vide de l'atmosphère, on coupe brusquement le courant. Ce projectile continuera son chemin, en vertu de la vitesse acquise. Si cette vitesse est grande, — et elle le sera si le courant propulseur est suffisamment énergique, — cet obus nouveau modèle, se comportera comme ses prédécesseurs. Il décrira une trajectoire et ira tomber au point où la pesanteur et sa vitesse de translation se feront équilibre.

— En effet, cela paraît évident.

— C'est l'artillerie de l'avenir. En attendant, mettez-vous au travail avec M. Kozets, moi, je me nomme arquebusier de la

troupe, et… nous expérimenterons les fusils, ou plutôt les couleuvrines de rempart que je vais fabriquer, avec l'aide de miss Laura.

La jeune fille rougit légèrement :

— Je vous remercie de me faire travailler au salut commun. Je vous en suis d'autant plus obligée, que c'est ma présence surtout qui rend votre évasion difficile.

— Ne croyez pas cela, je vous en prie.

— Si, si, insista la jeune Canadienne, je suis trop sûre de ce que je dis.

Et s'adressant à Albert :

— Voyez comme la fortune est peu de chose en ce moment.

Il la regardait, ému par cet aveu, épouvanté à la pensée de celui qu'il devrait lui faire bientôt ; de cet aveu qui l'étouffait et pour lequel il se sentait sans courage.

Elle reprit tout doucement, une caresse, dans la voix :

— Fortunes et titres ne sont rien auprès d'un peu de courage, d'un peu de dévouement.

Dodekhan interrompit les causeurs :

— Allons, à l'ouvrage.

Aussitôt Kozets et Prince disparurent dans le chariot, tandis que le Turkmène disait à la jeune fille :

— Nous, munissons-nous de tiges arrondies. Notre premier travail consiste à enrouler, sur leur cylindre, du fil de laiton, en le

serrant, comme si nous voulions obtenir une longue bobine Ruhmkorff.

. . . . . .

Àla nuit, le plancher du wagon, détaché des faces et des essieux, fut glissé, au moyen de tasseaux, jusqu'à la surface du lac.

Àl'arrière étaient rassemblées les piles et bobines, reliées, par des conducteurs, à trois tubes solénoïdes, pointés à l'avant, sur des trépieds.

Àchacun était adaptée une planchette, supportant un commutateur, grâce auquel les « servants de cette arquebuserie électrique » pouvaient, à volonté, donner ou suspendre le courant.

La lune éclairait les falaises rocheuses bordant l'autre côté du lac ; mais sur la berge occupée par les voyageurs, la ceinture granitique projetait une bande d'ombre favorable à l'expédition.

Àl'arrière du radeau improvisé, — la batterie flottante, comme l'appelaient déjà les compagnons de Dodekhan, — celui-ci avait fixé une planche, grossièrement façonnée en godille. C'était le propulseur de l'embarcation.

Au nord et au sud, les passes s'indiquaient par des foyers ardents.
deux sifflements légers ont passé dans l'air.Les séides d'Orsato Cavaragio avaient allumé des feux pour se garantir du froid nocturne, toujours assez vif dans la région.

Ces feux avaient l'avantage de guider les assiégés. Grâce à eux, ils ne risqueraient pas de faire fausse route.

Longtemps, Dodekhan et ses compagnons attendirent.

Il fallait que la nuit fût assez avancée pour que les aventuriers, à la solde du señor Cavaragio, fussent endormis.

Comme l'expliquait le jeune Turkmène, avec un calme parfait, on n'aurait plus alors qu'à dépêcher les factionnaires, pour surprendre le campement, le tenir à sa merci.

Vers minuit, Dodekhan donna le signal d'embarquer.

Tous prirent place sur le frêle radeau. Le jeune homme actionna les piles, se mit à la manœuvre de la godille, tandis qu'Albert et Kozets se glissaient à portée des commutateurs commandant deux des solénoïdes meurtriers. Auprès de chacun étaient amoncelés des cylindres de fer doux ; ces projectiles avaient été obtenus en sciant, en fragments de quatre centimètres, des tringles de fer, qui assuraient auparavant la rigidité des parois du wagon.

Lentement la godille se tord sous les eaux.

Le radeau glisse à la surface.

Aucun bruit ne trahit sa marche. On dirait une ombre d'embarcation, portant un équipage d'ombres.

Peu à peu, les feux de la passe sud, dont on s'éloigne, s'atténuent en un brouillard rougeâtre, tandis que ceux de la passe nord deviennent plus éclatants.

Bientôt, les jeunes gens, Laura, distinguent leurs ennemis. Huit sont étendus sur le sol. Enroulés dans leurs épais manteaux, ils dorment.

Deux sont debout, un peu en avant du foyer, sur lequel ils se détachent.

Ils ont leur carabine sur l'épaule.

Ils veillent.

— Quelles admirables cibles ! murmura le Turkmène.

Et s'adressant à Prince :

— Il faut les abattre en même temps, afin qu'aucun ne donne l'alarme.

Prince s'inclina et se pencha sur l'arme étrange mise à sa disposition. Dodekhan esquissa le même mouvement.

Un grand silence angoissé se produit.

Tous sentent leur cœur battre avec violence. En cet instant décisif, ils sont mordus à l'esprit par le doute. Si les appareils fonctionnaient mal, s'ils n'amenaient les fugitifs qu'à une expérience avortée et ridicule.

Ils seraient perdus. La mort seule leur ouvrirait un chemin, leur permettant d'échapper aux mains d'Orsato Cavaragio.

Mais ils frissonnent.

La voix de Dodekhan vient de passer, légère comme un souffle :

— Attention ! à vous l'homme de droite. Je me charge de l'autre.

Pendant quelques secondes, on ne respire plus à bord du radeau. Le Turkmène et le pseudo-prince sont presque couchés sur les solénoïdes. Ils visent avec toute leur âme, car ils songent à ce moment même, chacun de son côté :

— La dette léguée par mon père, la promesse faite à la « Française », dépendent de la minute qui va s'écouler !

— Le salut de Laura, de cette enfant à laquelle j'appartiens tout entier, est attaché à ce petit lingot de fer, enclos dans une spirale !

Mais un sursaut les secoue tous.

Deux sifflements légers ont passé dans l'air.

Une fraction de seconde s'écoule. Haletants, tous sont dressés, les yeux fixés sur les factionnaires de leurs ennemis.

Et soudain tous deux s'affaissent sur eux-mêmes, roulent sur le sol.

Laura, Prince, Kozets ont peine à retenir un cri de triomphe ; mais les événements se précipitent :

Les carabines des factionnaires ont sonné en tombant sur le roc.

Deux ou trois des dormeurs se soulèvent au bruit. Ils regardent autour d'eux ; ils vont s'apercevoir que leurs camarades ne veillent plus sur le campement, qu'ils se sont enfoncés dans le grand sommeil du trépas.

Mais les tireurs glissent des fragments de fer entre les spires. Kozets vise de son côté, désireux de montrer aussi son adresse.

Des sifflements s'entre croisent dans l'air. On dirait qu'une volée d'oiselets s'ébat sur le rivage.

Cela dure quelques instants encore. Puis Dodekhan pousse le radeau sur la grève.

Il saute à terre, en ordonnant du geste que personne ne le suive.

Courbé en deux, glissant sur le sol avec la légèreté d'une ombre, il parvient auprès du feu.

L'un après l'autre, il examine les corps étendus… Les armes électriques avaient accompli, leur œuvre.

— Venez, appela-t-il.

Aussitôt, ses compagnons débarquèrent. Kozets enleva quelques boulons, trancha quelques cordes, disjoignant aussi les planches du radeau. Les solénoïdes furent jetés dans le lac, et il ne resta plus trace des armes silencieuses, qui avaient eu raison de la garnison du passage nord.

Ceci fait, l'agent rejoignit ses compagnons.

Laura, toute pâle, s'était arrêtée, comme hypnotisée, devant les cadavres de ses ennemis.

Comme malgré elle, elle murmura :

— La science, voilà qui est beau.

Mais Dodekhan ne lui laissa pas le loisir de s'absorber dans ses réflexions.

Il avait disparu un moment ; il revint.

— Les chevaux de nos ennemis sont entravés à dix pas. J'en ai isolé quatre ; j'ai tranché les jarrets aux autres. Allons, en selle, et au galop. Il nous faut gagner au large… Qu'au matin, nous soyons hors d'atteinte.

Un quart d'heure plus tard, les fugitifs, si heureusement sortis du cirque rocheux de Christmas-Lake, galopaient à fond de train dans la plaine.

p2 · ch11

Sur la terrasse de Swift-Current, Ézéchiel Topee était assis tristement. Mariole, Tiennette se tenaient près de lui et, de temps à autre, Nelly, sous un prétexte quelconque, passait autour du groupe silencieux et accablé.

Ah ! Ézéchiel Topee n'était plus le milliardaire triomphant d'autrefois.

Sa « rondeur » avait diminué, sa face colorée avait pâli. Ses cheveux mêmes, si gaillardement rouges, s'étaient striés de fils blancs.

La disparition de Laura avait produit un bouleversement chez le roi du cuivre.

Jamais, auparavant, il n'eût supposé que le malheur oserait s'attaquer à un homme valant autant de dollars. L'audace de l'infortune l'avait stupéfié, annihilé, et depuis de longues semaines, il méditait tristement, ne sortant de sa torpeur qu'au reçu de courts billets expédiés par Dodekhan.

Tiennette se sentait prise de pitié pour le milliardaire.

Vingt fois elle avait été sur le point de tout lui dire, et chaque fois elle s'était arrêtée, craignant par une parole imprudente de gêner les combinaisons du milord.

Seul, Mariole conservait son insouciante gaieté.

Il n'avait aucune hâte de voir se dénouer la situation. Le domaine de

Swift-Current était vaste, la chère copieuse, le vin et les liqueurs de premier choix. On lui marquait la déférence due au général comte, chef de la maison militaire et civile d'une Altesse. Ma foi, dans ses rêves les plus ambitieux, Athanase n'avait jamais rêvé un couronnement aussi agréable à sa carrière d'agent de police.

Aussi, aux exclamations inquiètes qui échappaient parfois à la modiste, il répondait le plus placidement du monde :

— Je ne te comprends pas, ma Tiennette. Je trouve que tout marche très bien.

Donc ce soir-là, tous deux se tenaient silencieux en face de Topee.

De temps à autre, le milliardaire murmurait d'une voix assourdie, des phrases comme celle-ci :

— Plus de nouvelles depuis Nevada.

— Oh ! s'empressait de répliquer Tiennette… Ils doivent être en route pour nous rejoindre.

— Cela n'empêche pas de jeter un mot dans une boîte aux lettres.

— Peut-être évitent-ils les agglomérations où le señor Orsato pourrait faire agir la police contre eux.

Les sourcils du milliardaire se fronçaient alors. Une expression de fureur se montrait dans ses yeux, et les poings fermés, les lèvres serrées, il grondait :

— Oh ! cet Orsato !

— Bien coupable envers vous.

— Et cette justice des États-Unis qui nous poursuit, nous, pauvres Canadiens.

Soudain, retentit dans le silence une voix qui fit tressaillir tous les assistants.

Elle avait cependant prononcé ces simples paroles.

— Bonsoir, master Topee.

Comme projetés de leurs sièges par une secousse électrique, Ézéchiel, Mariole, Tiennette s'étaient levés.

Nelly elle-même, si maîtresse d'elle à l'ordinaire, s'était rapprochée du groupe.

Dodekhan venait d'apparaître sur la terrasse. C'était lui qui avait parlé.

— Vous ?... Eh bien ? firent des organes anxieux.

— Je suis venu en avant pour...

— Ah ! gémit Topee, il est arrivé malheur à Laura !

Le Turkmène haussa les épaules :

— Mais non ! mais non ! Seulement j'ai craint que la joie du retour brusque ne vous devînt funeste, et je suis venu pour vous

préparer à la revoir.

Ézéchiel lui avait pris les mains.

— Où est-elle ? où est-elle ?

Dodekhan l'apaisa du geste.

— Là ! Là !... calmez-vous. Elle sera ici dans une heure ou deux.

— Où l'avez-vous laissée ?

— Sur le territoire canadien, à la garde d'un parti d'Indiens.

— Seule parmi des Peaux-Rouges.

— Vous oubliez qu'un dévoué l'accompagne.

— Ah ! oui. Le prince Virgule ; ce digne, ce brave prince.

— Justement. Et puisque l'occasion s'en présente, je souhaite vous entretenir un peu de lui. Au demeurant, ce désir m'a aussi poussé à prendre les devants.

Et très calme comme toujours, le jeune homme profita de l'instant pour serrer la main à Tiennette et à son père, puis prenant un siège, il s'installa auprès de Topee.

— Mon cher monsieur Topee, commença-t-il...

Mais la phrase s'interrompit sur ses lèvres.

Un galop furieux venait de résonner dans les ténèbres. Un cavalier, lancé avec une vitesse de cyclone, parcourait évidemment la route.

Le bruit s'enfla, répercuté par les échos de la plaine. Les fers du coursier invisible sonnèrent sur le pavé de la cour d'honneur, et brusquement le fracas de galop cessa.

Tous se regardaient surpris :

— Qu'est-ce ? balbutia le milliardaire d'un ton anxieux.

Nelly se précipita aussitôt vers l'escalier de marbre descendant de la terrasse à la cour ; mais elle n'eut pas le loisir de l'atteindre.

Un pas lourd claqua sur les degrés, et la silhouette d'un homme trapu, large d'épaules, se profila au haut de l'escalier.

Un cri s'échappa de toutes les bouches :

— Orsato Cavaragio !

C'était en effet le señor qui prenait pied sur la terrasse.

Il ne paraissait pas éprouver le moindre embarras. Mais Topee s'élança vers lui frémissant de colère.

— Hors d'ici ! clama-t-il. Depuis quand les larrons osent-ils se présenter dans une maison qu'ils ont désolée !

Mais cette sortie virulente ne sembla point émouvoir le propriétaire du sud.

Il ricana :

— Depuis qu'ils sont maîtres de la situation…

— Maîtres ! rugit Ézéchiel.

— Et qu'ils apportent la paix ou la guerre, la joie ou le désespoir. Au surplus, continua-t-il d'un ton dégagé, je ne suis chez vous que pour vous expliquer ma présence. Dans cinq minutes, vous en saurez autant que moi, et s'il vous plaît encore de me chasser, je partirai sans la moindre résistance.

L'accent d'Orsato était plein de menaces.

Topee le sentit. L'angoisse, étreignant le père, imposa silence à la fureur de l'homme, et d'une voix abaissée, comme hésitante, le milliardaire prononça :

— Parlez.

Cavaragio riposta par un rire sarcastique, s'empara d'une chaise, s'y installa à califourchon, les bras appuyés sur le dossier, et narquois :

— Je viens, cher master Topee, réclamer de vous l'exécution d'une promesse verbale.

— Une promesse ?

— Que vous me fîtes jadis et dont l'objet était mon mariage avec miss Laura, votre fille et héritière.

Un grondement fut la réponse d'Ézéchiel.

— Oh ! ne refusez pas encore. Attendez de savoir ce que j'ai fait, pour vous aider à ne pas manquer à votre parole.

Le roi du cuivre tressaillit. Dodekhan, Mariole, Tiennette, Nelly écoutaient, agités de sentiments différents.

— Au moment de votre départ pour la France, ami Topee, vous voyiez de bon œil un projet d'union entre la charmante Lau-

ra et moi.

— Cela est vrai, mais…

— Laissez-moi achever. Miss Laura elle-même ne trouvait à cette union aucune objection sérieuse…

— En effet, mais à Paris…

— À Paris, tout changea. Elle se prit d'une passion pour les titres nobiliaires et, lorsque je vous rejoignis à La Pallice, elle me déclara, très nettement je le reconnais, qu'il me fallait renoncer à sa main.

— Eh bien alors ?

— Alors, je ne pouvais admettre qu'un homme de ma valeur dût s'incliner devant le caprice d'une petite fille… mal élevée. Je dis mal élevée, master Topee, non pour vous en faire reproche, mais pour constater ce qui est la vérité.

Tous regardaient Orsato, se demandant où il voulait en arriver.

Lui, prit un temps, puis avec un calme inquiétant :

— Cette petite fille, en somme, me rendait ridicule, et vous-même, Topee, elle vous entraînait à une… irrégularité d'engagement, qui jurait avec tout votre passé commercial.

— Ne vous occupez pas de cela, grommela le roi du cuivre.

— Oh ! si votre considération avait seule été en jeu, je vous prie de croire que je ne m'en serais aucunement préoccupé. Seulement votre respectabilité était en quelque sorte solidaire de la mienne. Aussi je résolus d'employer tous les moyens pour ré-

duire l'entêtement soudain et déraisonnable de la fantasque petite chose, que vous appelez votre fille.

— Moyens de pirate du désert ! s'écria le milliardaire.

Orsato se prit à rire.

— Réservez votre emportement, car vous ignorez la situation que je vous ai faite à cette heure.

— Vous ignorez vous-même que ma Laura est en sûreté, sur le sol canadien.

— Elle l'était, il y a une heure, quand l'un de ses défenseurs l'a quittée pour se rendre auprès de vous.

— Que prétendez-vous dire ?

— Que, grâce à moi, les Indiens qui l'avaient reçue à leur campement l'ont saisie par surprise, ainsi que le fameux prince ; qu'ils ont entraîné leurs captifs sur le territoire réservé aux Peaux-Rouges, territoire des États-Unis, et que, sauf contre-ordre de moi, tous deux subiront cette nuit le supplice des prisonniers de guerre.

— Ma fille ! gémit Topee se cachant le visage dans ses mains.

Le señor Cavaragio haussa les épaules.

— Soyez donc économe de vos émotions. Si je suis là, c'est que tout peut s'arranger, avec un peu de bonne volonté.

— Comment ? comment ? interrogea le roi du cuivre, présentant à son interlocuteur un visage bouleversé par l'angoisse :

— Je vous l'apprendrai dans l'instant. Or, tandis que, d'une part, je traquais miss Laura ; d'autre part, je vous attaquais dans votre fortune.

— Ma fortune ?

— Ma foi oui, ricana légèrement le señor ; vous aviez amassé dans vos cavernes de Swift-Current tout le cuivre disponible de la région. Eh bien ! à l'aide de braves garçons de la brousse, j'ai fait enlever tout ce cuivre.

— Vous avez fait cela ?

— Avec plaisir, croyez-le, car je puis, aujourd'hui, vous redemander la main de la jeune Laura avec des arguments tels qu'il vous devient impossible de me répondre par un refus.

Et se levant, avec un respect affecté, plus insultant qu'une injure :

— Master Topee, je sollicite la faveur considérable de devenir votre gendre. Si vous acquiescez à ma demande ; comme il est de mon intérêt d'avoir un beau-père fortuné, je vous restitue votre cuivre. En cas de refus, je le garde à titre d'indemnité. De la sorte, vous perdrez votre enfant et vous serez ruiné. Veuillez m'apprendre à quel parti vous vous arrêtez ?

Un éclair fût venu frapper la terrasse auprès des assistants, que ceux-ci n'eussent pas été plus paralysés que par l'audacieuse déclaration de Cavaragio.

Topee, Tiennette, Mariole échangeaient des regards effarés.

Nelly considérait le ciel, avec reproche, ses lèvres tremblaient, et si l'on s'était approché d'elle, on l'eût entendue murmurer :

— Il m'a jouée. ; il a employé la sympathie de mon cœur à assurer son mariage avec la personne de Laura. Cela est tout à fait abominable.

Et comme Orsato raillait :

— Allons, master Topee, répondez en toute indépendance.

Le roi du cuivre tourna les yeux vers l'endroit où Dodekhan était assis à l'instant. En cette minute critique, il voulait demander conseil, secours, au jeune homme.

Mais il éprouva une nouvelle déception.

Dodekhan avait disparu. Il s'était éloigné sans que le milliardaire, absorbé par les paroles d'Orsato, eût remarqué son départ.

Cette disparition, que signifiait-elle, sinon l'aveu de la défaite, de l'impuissance, en présence de la trame ourdie par le riche planteur de l'Arizona ?

Et Orsato, interrogeant derechef, avec une suprême impertinence :

— Eh bien ! digne Topee, est-ce le supplice et la ruine, ou bien la restitution et les douces fêtes de l'hyménée ?

Il baissa la tête, s'abandonnant à la fatalité, jugulé par la crainte de la misère, de la mort.

— Est-ce oui ? fit encore Orsato.

La bouche contractée du roi du cuivre s'ouvrit avec effort. Le monosyllabe définitif allait s'en échapper.

— Oui, allait dire le pauvre milliardaire.

Mais les trois lettres O… U… I…, qui dans l'occurrence eussent été fatales, ne furent pas prononcées.

Ainsi qu'un tourbillon, une masse noire parcourut la terrasse, s'abattit sur Orsato. Il y eut un groupement, un piétinement confus. Puis un homme se détacha de la masse et s'approcha du roi du cuivre.

Celui-ci eut un cri étranglé.

Il venait de reconnaître Dodekhan.

Celui-ci eut un sourire :

— M. Orsato est solidement garrotté, dit-il. Vous le garderez avec soin jusqu'à mon retour.

— Vous partez ?

— Je vais sauver votre fille et votre fortune, master Topee.

Ne craignez pas, je réussirai. Mais le temps est précieux, permettez-moi de me retirer. Quand je reviendrai, j'aurai le loisir de vous expliquer tout ce qui peut vous sembler incompréhensible.

Il salua, et se dirigea vers l'escalier.

Au haut de la rampe, Nelly se tenait toute droite, affolée par les scènes rapides auxquelles elle avait assisté.

En passant devant elle, Dodekhan murmura :

— Qu'Orsato ne sorte pas d'ici… et vous serez son épouse.

Elle eut un petit cri, voulut arrêter le jeune homme ; mais déjà il s'était engagé sur les marches qu'il descendait rapidement.

p2 · ch12

La nuit.

De gros nuages noirs parcourent le ciel, échevelés, menaçants, laissant de temps à autre filtrer un rayon de lune.

Un moment, la plaine basse parsemée de buissons, la rivière Bourbeuse, dont les eaux troubles coulent tout près de là, se plaquent de taches d'argent, puis une nuée intercepte de nouveau la clarté lunaire et l'obscurité redevient maîtresse de la terre.

Où sommes-nous ?

Ce point fait partie de la réserve indienne, cette bande de territoire que les États-Unis ont octroyée parcimonieusement aux anciens maîtres de l'Amérique ; à quelques centaines de mètres au Nord, la frontière canadienne s'étend déserte.

Depuis un mois Dodekhan, Prince et Laura se sont évadés du cirque granitique du lac Christmas.

Vêtus en Indiens, ils ont parcouru les districts les moins peuplés, évitant les villes, les villages, les voies ferrées, où la police, complice d'Orsato, les eût arrêtés trop facilement.

Ainsi, ils ont franchi les passes difficiles de la Montana, traversé le Yellowstone, le Missouri, errant des journées entières sans rencontrer un être vivant. En dernier lieu, ils avaient traversé la réserve attribuée, entre le Missouri et la frontière, aux dernières tribus Gros-Ventres, Piégans, Pieds-Noirs et Corbeaux.

La veille, ils se croyaient sauvés. Orsato n'avait plus fait parler de lui. Sans doute il s'évertuait à guetter les fugitifs sur les lignes

du railway, et ils se réjouissaient de les avoir évitées. Dodekhan était parti en avant pour annoncer au maître de Swift-Current le retour de l'enfant bien-aimée.

Laura l'avait exigé, car elle savait que la joie soudaine, non préparée, peut faire autant de mal que la douleur.

Elle et Prince s'étaient arrêtés dans un campement d'Indiens Corbeaux, d'apparence pacifique, qui leur avaient offert l'hospitalité.

Et tout à coup, une fois Dodekhan sans défiance disparu sur la route de Swift-Current, les Peaux-Rouges avaient bondi sur les jeunes gens. Ainsi que Kozets, ceux-ci avaient été garrottés, jetés en travers de mustangs (chevaux à demi sauvages), et, au galop, avaient été emportés par leurs ravisseurs sur le sol des États-Unis, en ce point où le campement était dressé à cette heure.

Là, un chef beau parleur leur avait appris :

Qu'il se nommait le Renard des Roches ;

Que lui et sa tribu haïssaient les visages pâles, qui leur avaient volé la terre des ancêtres, leur en abandonnant, ainsi qu'une aumône, une parcelle désolée entre Missouri et Canada ;

Qu'ils allaient les torturer, eux, mais que pour échapper aux lois du Dominion, on les avait transportés en territoire des États-Unis.

Et les jeunes gens, traqués naguère par Orsato, au nom du code des United-States, se voyaient contraints de regretter ce code cruel, moins terrible cependant que les Peaux-Rouges, agissant en marge du code.

Le Canada, la maison paternelle, étaient tout près et, nouveaux Tantales, ils ne réussiraient pas à les atteindre. À la minute où ils pensaient y trouver le salut, ils y rencontraient le trépas.

Kozets, lui, poussait de profonds soupirs, et un nom qu'on ne pouvait distinguer quand il le prononçait, revenait sans cesse sur ses lèvres :

— Tiennette !

Près d'un feu qui peu à peu, s'éteignait sous la cendre, trois bouleaux avaient été sciés à deux mètres de hauteur.

Sur leur écorce blanche, les Corbeaux avaient découpé des signes bizarres.

Àune question de Laura, l'un répondit avec un flegme cruel que c'étaient les signes révélant au Grand Esprit la torture de ses ennemis.

Les bouleaux s'étaient ainsi transformés en poteaux de supplice.

Kozets avait été traîné et ligotté au poteau le plus éloigné.

Albert et Laura, étroitement liés, avaient été fixés à deux troncs situés à cinq pas l'un de l'autre. Et là, tout mouvement leur étant interdit par les liens serrés, ils se regardaient tristement.

Ah ! vraiment, la mort se montrait trop barbare, en succédant sans transition aux doux espoirs d'avenir.

Ils n'accordaient aucune attention aux Indiens, accroupis en cercle à peu de distance, et fumant flegmatiquement le calumet

moderne, ambre et merisier, fabriqué dans les usines de Chicago.

Ces hommes rouges l'avaient déclaré.

Ils attendaient que la lune indiquât la quatrième heure après minuit, heure consacrée au Grand Esprit Natchel et à son épouse Wyambu, pour abreuver la terre du sang exécré des captifs.

Les jeunes gens tournèrent les yeux vers Kozets, vers ce brave garçon qui, avec Dodekhan, s'était consacré à leur salut.

Lui ne sembla pas les voir. Avec le calme, le fatalisme russe, il s'était emmuré en quelque sorte dans un rêve intérieur.

Le remercier, l'encourager, non, cela ne paraissait point utile. Prince et Laura ne devaient plus songer qu'à eux-mêmes, à remplir les minutes d'existence, qui leur étaient accordées, de la lumière des regards rayonnant d'âme.

Et Laura regarda fixement Albert.

Et Albert ne détourna pas ses yeux de Laura.

— Ah ! gémit-il soudain, non, je ne veux pas finir ainsi !

Elle l'interrogea de ses prunelles bleues.

Que signifiait cette plainte qu'elle attribuait à la faiblesse ?

Il comprit son erreur, et secouant tristement la tête :

— Non, je veux dire que, dussiez-vous me mépriser, me haïr, il faut que vous sachiez la vérité tout entière.

— La vérité ? murmura-t-elle impressionnée par son accent…

— Oui, la vérité sur moi.

— Sur vous ?

Il leva vers elle des yeux pleins de larmes et, défaillant, la poitrine haletante :

— Je vous ai menti, d'abord sans savoir pourquoi, je vous le jure : la sécurité d'excellents amis était en jeu.

— Je ne sais de quel mensonge vous parlez, mais je crois que pareil mensonge se nomme dévouement, fit-elle de sa voix douce.

— Dévouement facile, car j'étais heureux d'être auprès de vous, de vous entendre, de vous voir.

— Je ne vois rien dans ce que vous exprimez qui me puisse désobliger, interrompit la jeune fille.

Peut-être en son accent y avait-il comme une tendre raillerie. Prince ne s'en aperçut point. Il continua :

— Et puis, un jour vint où l'on me dit : il faut mentir encore si tu souhaites la voir plus longtemps ; sinon fais-lui tes adieux. Pars, retourne à la vie errante, solitaire.
xxxxAh ! je vous le jure, Laura, j'étais décidé à accomplir le devoir, si pénible qu'il pût être, mais les circonstances, votre père lui-même semblant prendre à tâche de me retenir auprès de lui… ; j'ai été lâche, j'ai été coupable… mais je vous appartenais tant… et puis, j'espérais que le hasard dénouerait l'aventure, que je pourrais donner ma vie pour vous.

— Le brownie, murmura-t-elle, qui m'eût dévorée, sans votre courage…

— Oui, le brownie, reprit-il en courbant la tête. Lui… ou autre chose. Seulement, dans mes rêves, je vous sauvais en périssant

moi-même, et je vous laissais le souvenir d'un dévoué, d'un ami sincère… tandis qu'à présent ?

— N'avez-vous pas tué l'ours ?

— Oh ! si…

— Eh bien, alors ?

— Seulement ce maladroit eût dû me déchirer en deux parties, égales ou non, de ses longues griffes pointues.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, à cette heure, je ne serais pas obligé de vous avouer…

— Si un aveu vous coûte, ne le faites pas. Je n'ai besoin de rien connaître de plus que ce que j'ai vu de vous.

Il leva les yeux vers le ciel.

— Ah ! gémit-il, ce ciel, aux nuages affolés, se montre tourmenté comme mon cœur. La franchise est la dernière marque de tendresse que je vous puisse donner, je veux être franc.

— Je vous écoute.

Il y eut un long silence. Le vent gémissait lugubrement parmi les branches raides des buissons épineux, et du courant bouillonnant de la rivière Bourbeuse montaient comme des sanglots.

— Tout pleure, dit Albert, tout pleure, et nous allons mourir.

Brusquement, il se redressa, tendant ses liens, faisant trembler le tronc de bouleau auquel il était attaché.

— Laura, écoutez-moi et pardonnez, en cette minute suprême, à celui qui pécha par excès de tendresse.

Laura, je ne suis pas prince, je n'ai point de blason, de devise, de nobles aïeux… Je suis un plébéien qu'un hasard a dénommé Prince, Albert Prince… et qu'une étiquette mal transcrite a transmué en prince de Tours. Une simple virgule aurait rétabli les faits. J'ai tenté de l'indiquer à master Topee, il a pris ce signe de ponctuation pour un prénom.

Et la tête basse, brisé par l'effort que sa conscience avait exigé de lui, il acheva, prêt à perdre connaissance :

— Voilà ce que j'avais à vous dire.

Il n'osait plus lever les yeux sur elle. Il ne vit donc pas le regard dont elle l'enveloppa, il ne vit pas la joie rayonner sur son doux visage, assombri par l'attente de la torture.

Mais au fond de l'abîme de ténèbres où il se débattait, une voix tinta, telle le cristal d'une clochette divine, et il perçut ces mots :

— Mon rêve se réalise. Vous n'êtes point le grand seigneur…, j'ai le bonheur de vous dire : plébéien comme moi, vous avez toute mon âme !

— Oh ! bégaya-t-il, est-ce vous, Laura, qui parlez ainsi ?

— Ne m'aviez-vous donc pas crue sincère, à Nevada, alors que j'exprimais cette joie suprême de pouvoir affirmer que votre personne m'est plus chère que toutes les satisfactions, envisagées naguère par ma sotte vanité ?

— Que ne suis-je libre, Laura ! Vous me verriez devant vous, prosterné dans la poussière. Les vieilles gens de Touraine prétendent que, parfois, pour contre-balancer un peu la malignité des hommes, saint Pierre expédie sur la terre un train de plaisir d'anges. Les bonnes gens ont raison : vous êtes apparue sur notre sol, vous avez été un rayonnement, et, maintenant, le voyage est fini… Le ciel vous rappelle par la porte du martyre.

Une voix grave s'éleva dans la nuit :

— Humph ! quatre heures.

— Quatre heures ! répétèrent les condamnés en pâlissant.

L'heure du supplice avait-elle donc sonné ?

Déjà le Renard des Roches s'était dressé sur ses pieds, engageant les autres Peaux-rouges à le suivre auprès des prisonniers, quand un appel vibra au fond des ténèbres.

Tous se regardèrent.

Puis une forme humaine se silhouetta dans la nuit ; elle approcha, pénétra dans le cercle des Corbeaux.

Kozets, Albert, eurent une sourde exclamation.

Dodekhan était devant eux, mais le jeune homme avait repris son ancien déguisement de Flèche de Fer.

Orsato réduit à l'impuissance, le Turkmène s'était ainsi costumé, puis au galop de son cheval, il avait gagné l'endroit où il avait laissé ses compagnons de voyage.

Àla piste, il lui avait été facile de suivre la marche des fourbes Indiens Corbeaux.

Et maintenant il s'avançait paisible vers leur chef.

D'une voix nette, que tous entendirent, il prononça :

— Chef ! le sorcier Flèche de Fer arrive à temps pour empêcher les Corbeaux, ces vaillants guerriers de la prairie, d'être parjures.

— Que dit-il ? murmurèrent les captifs avec un accent d'indicible émotion.

Pourvu qu'il ne se perde pas en voulant nous sauver.

Cependant, Dodekhan poursuivait :

— Renard des Roches, comment se fait-il que mes protégés soient attachés au poteau du supplice !

— Nous avons juré haine aux visages pâles oppresseurs.

— Oui, mais à moi, tu as juré de respecter ceux-ci et de les faire respecter par tes compagnons.

Non sans une évidente surprise, l'Indien protesta :

— Je n'ai rien promis de semblable.

— Ah ! tu n'as pas promis ?

— Non !

— Et tu n'as pas reçu de moi un sac de dollars, à partager avec tes frères, justement pour assurer à mes amis le bon vouloir de la tribu ?

— Ochs ! firent les assistants.

Les dollars, pour les Rouges, représentent de la poudre, de l'eau de feu, les deux choses qu'ils aiment le plus au monde. Aussi, nul crime ne leur paraît plus grand que de détourner de l'argent.

Renard des Roches comprit la perfidie de l'insinuation du jeune homme, qui, en réalité, ne lui avait rien offert et rien donné, pour l'excellente raison qu'à son départ la caisse était à peu près à sec.

Aussi se récria-t-il avec énergie.

— Tu ne m'as point remis d'argent !

— Tu mens !

— Ta langue seule est menteuse ?

Le pseudo-Flèche de Fer haussa les épaules :

— Les discours inutiles doivent être laissés aux squaws bavardes. Chefs, allumez des torches, je veux prouver la fourberie du Renard des Roches.

Haletants, Albert, Laura et Kozets, suivaient la scène, ne devinant pas où leur ami voulait en arriver.

Mais des torches s'enflamment, une lueur rougeâtre fait sortir le campement de l'ombre.

Dodekhan distingue les captifs, il les rassure d'un geste de la main.

Puis il revient vers le Renard des Roches.

— Tu refuses de remettre aux guerriers leur part de la rançon que j'avais payée ?

— Tu ne m'as rien donné, hurle l'Indien Corbeau.

— Bien, les Esprits de Justice permettront que je te confonde !

Et avec une gravité sacerdotale, exécutant le tour classique de tous les prestidigitateurs, il saisit délicatement le bout du nez du chef, puis ramène sa main à lui, montrant aux hommes rouges ébahis un dollar qu'il semble avoir tiré des narines de son adversaire.

Celui-ci reste ahuri, ne comprenant pas la présence de cette pièce dans son appendice olfactif.

Mais sa stupeur croit en même temps que la fureur des assistants, car ce n'est plus un, c'est dix, vingt, cent dollars, que le soi-disant sorcier extrait de ses oreilles, de sa bouche, de son manteau, de son scalp.

Et pour clore l'expérience, le Turkmène imperturbable exhibe un sac de toile grise où tintent des dollars nombreux.

— Voilà le trésor retrouvé ! crie-t-il. Voilà ce que j'avais payé aux Corbeaux pour laisser passer librement les amis des Kris de la Prairie !
Il montre aux hommes rouges ébahis un dollar.

Il n'a besoin de rien ajouter.

Les chefs courent aux captifs, les détachent, les amènent auprès du sorcier.

— Tiens, reprends tes amis.

— Et vous, prenez les dollars.

Il leur jette le sac, fait signe aux captifs délivrés de le suivre, et s'enfonce dans la nuit avec eux, tandis que les Peaux-Rouges hurlent, menacent Renard des Roches, que les couteaux brillent et que bientôt le sang coule.

. . . . . .

Deux heures plus tard, Laura était dans les bras de son père. C'était dans le grand salon de Swift-Current.

Après les premières effusions, Ézéchiel Topee a pris place dans un fauteuil ; en face de lui, se sont assis Laura, Prince.

Àsa dextre, sont Mariole, Tiennette, Nelly.

Àsa gauche, Orsato, extrait de sa prison, roule des yeux courroucés sur Dodekhan et Kozets, qui le surveillent de près.

C'est le Turkmène qui a prié le roi du cuivre de réunir tout le monde. Il lui a dit :

— J'ai sauvé votre enfant ; maintenant assurez son mariage comme vous l'entendrez.

Topee n'a pas prêté attention à l'intonation étrange du jeune homme. Il ne voit pas, à présent, le regard railleur avec lequel le mystérieux voyageur considère les assistants.

Il se lève, désigne du geste Orsato Cavaragio.

— Orsato, prononce doucement Topee, Orsato regrette certaines démarches un peu vives du passé, et il les efface par une offre pleine de grandeur et de désintéressement.

— Je ne comprends pas, mon père, murmure Laura.

— Je m'explique. J'avais emmagasiné, dans les cavernes sud de Swift, pour plus d'un milliard de cuivre, avec l'idée de décupler ma fortune.

— Oui, je sais cela.

— Eh bien ! Des voleurs qu'il connaît ont tout emporté. Je ne prenais aucune précaution, je me croyais inattaquable… Bref, je suis ruiné… Orsato sollicite la faveur de t'épouser.

— De m'épouser ?

— Oui, il met sa fortune à ma disposition, et il se charge de contraindre les ravisseurs à me rendre la mienne.

On le voit, Topee embellissait un peu le rôle de Cavaragio, mais en affaires, il ne faut jamais rebuter le client. Il agissait en vertu de cet axiome commercial.

Laura avait chancelé. Elle eut un regard implorant à l'adresse de Prince.

— Albert ! bégaya-t-elle…

C'était l'appel au secours. Ce seul mot signifiait :

— Vous êtes mon fiancé ; ce n'est point ma fortune, c'est moi qui remplis votre cœur. Défendez-moi ! Défendez notre bonheur !

Mais vivement Topee s'interposa.

— Mon cher Virgule, dit-il, un gentilhomme comme vous a l'âme trop haute pour ne pas s'effacer devant certaines nécessités

inéluctables. Certes riche, j'aurais recherché votre alliance avec joie ; mais pauvre !... Comprenez ! je ne veux pas vous vexer ; mais puis-je condamner ma fille à la misère couronnée ?

— Albert ! répéta Laura d'un ton douloureux.

Le jeune homme se voila la face et éclata en sanglots :

— Oh ! vœu imprudent, gémit-il parmi ses larmes... Elle est ruinée, comme je le souhaitais, et à moins d'être infâme, je ne puis la contraindre à partager la médiocrité de ma vie, à sacrifier son père !

Topee hocha la tête.

Dans son cerveau de milliardaire, la question de fortune lui paraissait devoir primer toute autre considération.

Donc la réponse d'Albert lui semblait clore l'incident à la satisfaction générale, et déjà il tendait la main à Orsato pour « toper » à la Canadienne.

Déjà, le señor triomphant croyait avoir partie gagnée, quand brusquement, sur un signe de Dodekhan, Mariole et Tiennette se levèrent d'un même mouvement.

— Hein ! Qu'est-ce ? fit Topee surpris.

Athanase répliqua :

— Oh ! presque rien, c'est ma Tiennette, qui a une histoire très intéressante à vous raconter tout d'abord.

— Il n'y a pas d'histoire plus importante que le mariage de ma fille.

— Justement, c'est de cela qu'il s'agit, comme par hasard.

Et se tournant vers sa fille, avec un orgueil paternel écrasant :

— Parle, ma Tiennette, car tu rendrais des points aux orateurs des deux hémisphères.

Et au milieu de l'ébahissement général, Tiennette prit la parole sans embarras.

— Pour lors, dit-elle, il faut d'abord que je vous apprenne que M. Albert, ici présent, s'appelle Prince de son nom de famille, mais qu'il n'est pas plus prince à couronne, que je ne suis comtesse, ni mon brave père général.

— Pas prince, gronda Topee stupéfait.

— Je le savais, fit doucement Laura. Au moment de mourir pour moi, il me l'avait dit.

Tiennette lui adressa un sourire approbateur.

— Bien cela ! J'ai toujours cru que, sous la milliardaire, il y avait une fille de cœur ; maintenant j'en suis sûre. Mais M. Topee attend, je reviens à lui.

Et se tournant vers Ézéchiel, ahuri de ce qu'il entendait.

— Nonobstant cette absence de couronne, monsieur Topee, il faut donner la main de votre héritière à Albert Prince.

— Mais, vous n'avez pas compris…

— Faute de quoi, continua imperturbablement la modiste, vous ne rentrerez jamais en possession de votre cuivre.

— Allons donc, gronda Orsato.

— C'est comme je le dis, fit ironiquement la jeune fille ; attendu que je suis seule ici à savoir où il est.

— Folie !

— De votre part, monsieur Orsato. Il y a longtemps que le stock n'est plus où vous l'aviez fait transporter.

— Enlevé !!!

— Parfaitement. Seulement, je ne dirai le gîte que si Albert épouse Laura.

Àcette affirmation, Nelly, Orsato, Topee s'étaient dressés. Sur leurs traits se peignaient l'étonnement, la colère, l'inquiétude.

Ils interrogeaient Tiennette du regard.

Ce fut Dodekhan qui laissa tomber froidement ces paroles.

— M Mariole a dit vrai en ce qui concerne le cuivre... Et la conséquence inattendue pour vous, mais préparée par moi, est, qu'au lieu d'un mariage désagréable et forcé, on en célébrera trois, où se trouvent réunis toutes les conditions de sympathie réciproque et de bonheur.

Et souriant :

— Tout d'abord, assurons celui de miss Laura.

— Celui-là, rugit Orsato, ne peut être discuté que par son père et par moi.

Mais il s'arrêta net. Dodekhan s'était planté devant lui, et enfonçant son regard dans celui du señor, il contraignit ce dernier à baisser les yeux.

— Vous, Orsato, avez seulement à écouter ma volonté et à obéir.

— Obéir ?

— Oui, sous peine de la prison… Ah ! vous avez utilisé la police aux États-Unis. Ici, au Canada, nous en appellerons à la magistrature.

Et comme Cavaragio dominé gardait le silence, Dodekhan lui frappa doucement sur l'épaule :

— Allons, allons, nous pourrons peut-être vous accorder quelque indulgence.

Puis revenant à Topee :

— Mon cher monsieur Topee, tandis que le señor Orsato, par les soins de MM. Troll, Bring et une vingtaine d'autres drôles, vous faisait voler votre stock de cuivre, que ces … employés transportaient sur les bords de la rivière de la Biche, de braves garçons, sous la conduite de M Tiennette Mariole, reprenaient le métal là-bas et le ramenaient à Swift-Current. Seulement, pour laisser croire à ce bon señor Cavaragio que son opération avait pleinement réussi, on emmagasinait le stock, non plus dans les carrières du Sud, mais dans celles du Nord.

— Oh ! rugit Orsato, je me vengerai.

— Ne croyez donc pas cela, plaisanta le Turkmène. Après le dernier voyage, nous avons capturé tous vos complices ; nous leur avons fait, écrire un mémoire dûment signé et paraphé… et à la moindre velléité de résistance de votre part, mémoire, associés et vous-même, serez remis aux mains des autorités cana-

diennes… Je n'ai pas besoin de vous faire ressortir les inconvénients de pareille aventure.

De nouveau le propriétaire de l'Arizona courba la tête, en se mordant les lèvres jusqu'au sang : il était dompté.

Dodekhan attendit un moment ; puis certain que son argument avait porté, il reprit :

— Albert Prince et Laura Topee ont l'un pour l'autre la plus tendre affection. Elle consent à se passer de ces titres auxquels elle attachait naguère tant de prix. N'est-ce pas, miss Laura ?

La jeune fille sourit et avec force :

— Oh oui !

— Bien. Souvenez-vous que le magicien de l'Ambassade de Chine, à Paris, avait bien lu en votre esprit… Une jolie petite âme, que la vanité ne cachera pas toujours.

Elle tressaillit, rougit, et enfin :

— Vous savez cela.

— Je sais tout… mais tout s'expliquera à la fois. Je passe maintenant à Albert Prince qui se soucie de la fortune de sa fiancée…

Comme d'un obstacle… commença le brave garçon.

Dodekhan l'interrompit :

— Inutile. Laura le sait… Et cependant, récompense de ceux qui ne recherchent que l'affection, vous aurez la fortune et la noblesse. Albert Prince sera riche et Laura sera duchesse.

— Duchesse ! répétèrent tous les assistants stupéfaits par cette révélation inattendue.

— Mais pardon, se récria Laura, je refuse, car je n'accepterai pas d'autre époux…

— Qu'Albert Prince, n'est-ce pas ?
nous leur avons fait écrire un mémoire.

— Sans doute.

— Eh bien ! mademoiselle, je le déplore ; mais vous ne sauriez l'épouser sans devenir duchesse d'Armaris, vieille noblesse de France, célèbre en Dauphiné.

Et riant des mines effarées de ses auditeurs, le Turkmène reprit :

— Je conçois votre étonnement. Albert n'a jamais prononcé ce nom, par la raison simple qu'il l'ignore, et c'est moi qui ai reçu la confidence, de sa véritable identité.

— De qui donc ? s'écria le représentant de la maison Bonnard et C ?

— De votre mère mourante, mon pauvre ami ; de votre mère à qui j'avais promis d'être pour vous un frère dévoué ; de votre mère pour qui j'ai négligé, depuis des mois, les intérêts de cent peuples.

Mais Albert n'entendait plus. Tout pâle, les lèvres tremblantes, il murmurait :

— Ma mère, ma mère…

Et soudain, comme mû par une impulsion irrésistible…

— Ma mère est morte, à Moscou, il y a près de…

— Il y a un peu plus de vingt-six ans, rectifia gravement de Turkmène, M Prince, née d'Armaris, fut arrêtée, à Moscou, comme nihiliste, transportée au pénitencier d'Aousa, dans l'île de Sakhaline, où elle a rendu l'âme depuis quelques mois.

Et au milieu du silence religieux, soudain épandu dans la salle, Dodekhan parla…

Il dit la douloureuse histoire de la famille d'Armaris, la façon dont son père Dilevnor avait sauvé l'enfant, l'avait emmenée avec lui, lui faisant partager son existence de proscrit, la seule que les gouvernements lui permissent.

Il rappela la rencontre de l'ingénieur Prince au Japon, son mariage, la naissance d'Albert, puis la tragique aventure de Moscou.

Il avait bien reconstitué le drame.

À Prince, les autorités russes avaient annoncé la mort de sa femme dans une assemblée nihiliste. Jamais l'ingénieur n'avait connu la donation de Dilevnor, et Laura poussa des cris de joie, en apprenant que l'indemnité payée naguère à son père appartenait à son fiancé.

— Oh ! fit-elle, comme cela est bien ainsi… Je vous dois tout : bonheur, fortune, nom.

Pour terminer, Dodekhan tendit au jeune homme une liasse de papiers.

— Ceci, expliqua-t-il, démontre vos droits au duché d'Armaris de façon incontestable ; j'ai réuni toutes les preuves utiles.

Puis changeant de ton.

— Voici un premier mariage heureusement décidé, passons au second.

Et se tournant vers Orsato :

— Señor, je pense que vous n'hésiterez pas entre la comparution, comme chef des voleurs de cuivre, devant un tribunal, ou le don de votre main à une jeune personne charmante, pauvre, cela est vrai, mais dont l'allure indique assez qu'elle est née pour la fortune. J'ai deviné sa tendresse pour vous. Elle vous l'a prouvé en vous servant fidèlement. Récompensez-la en l'élevant jusqu'à vous ! Je ne me venge de vos méfaits, des tourments que vous avez infligés à mes amis, qu'en vous assurant le bonheur.

Et prenant par la main Nelly, éperdue, chancelante d'émotion, il la conduisit au señor Orsato.

Àla surprise générale, ce dernier ne résista pas.

Bien plus, il déclara d'une voix nette :

— Comme épouse, je préfère Nelly... L'autre n'a pas assez grand air, et si je voulais l'épouser, c'était uniquement par entêtement de joueur, désireux de gagner une partie engagée.

— Alors, tout est au mieux... Il ne reste plus que mon pauvre Kozets. Je connais une fiancée qui lui conviendrait à merveille. Elle doit se connaître aussi, car elle est fine comme... une Parisienne. À elle de dire si elle consent à jouer le principal rôle dans le troisième et dernier mariage annoncé.

Kozets était devenu écarlate. Il baissait les yeux, tirait et renfonçait alternativement son mouchoir dans sa poche, et il tomba

sur une chaise, quand Tiennette s'écria tout à coup :

— Si c'est de moi qu'il s'agit, monsieur Dodekhan, dites-le ?

— Je le dis, pour vous obéir.

— Eh bien alors, je consens.

— Je dois vous prévenir, mademoiselle Tiennette, que Kozets, attaché à la police russe, doit faire avec moi un voyage assez long.

— J'adore les voyages, moi... si j'en suis, cela n'est pas pour m'effrayer.

Le policier eut un cri :

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Les dangers.

Tranquillement le Turkmène murmura :

— Il n'y en aura aucun, je serai là, monsieur Kozets.

— C'est vrai !... Oh ! alors, mademoiselle Tiennette, tous les voyages que vous voudrez. Je suis engagé d'honneur ; sans cela, croyez bien que je ne vous obligerais pas à traverser le Pacifique.

Ces diverses répliques se perdirent dans le brouhaha. Tout le monde parlait en même temps.
Ne me remerciez pas Topee, affolé de ce que son gendre, de prince fût devenu duc ; Mariole, ravi, lui, l'ancien agent de la paix, de voir sa fille s'unir à un attaché de la police du tzar, et transporté au septième ciel, en apprenant que son gendre avait

gagné près de 200.000 francs au service de Dodekhan, lequel se proposait de donner à Tiennette une dot équivalente.

— 400.000… disait l'ex-général comte. En voilà un à l'instar de Paris.

— Moi, je m'y perds, clamait Ézéchiel : je perds mon cuivre, je perds mon prince : je retrouve mon métal et un duc : le premier fiancé de ma fille épouse sa femme de chambre !… Ah ! que d'aventures ! que d'aventures ! Parmi ce tapage joyeux, Albert et Laura, les mains unies, causaient à voix basse. Tout à coup, Prince murmura :

— Ma chère Laura, que vous êtes bonne !

Et tous deux enlacés s'approchèrent de Dodekhan.

Seul calme, au milieu de ces gens bruyants, il les regardait venir.

— Non, fit-il, au moment où ils le rejoignirent, ne me remerciez pas… Conservez seulement quelque amitié au… frère de passage qui, un instant, s'est mêlé à votre existence, et qui, maintenant, va s'enfoncer dans l'inconnu.

— Nous ne venions pas vous remercier, répartit Albert d'un ton ému.

— Ah !

— Non, cela serait trop difficile… mais notre bonheur ne sera complet que si vous en prenez votre part.

— Moi ?

Un mélancolique sourire passa sur les traits du Turkmène. Puis lentement, d'une voix assourdie, dans laquelle vibraient les palpitations du cœur :

— Vous l'avez entendu tout à l'heure. — Je dois, — il appuya sur le mot, — je dois me rendre à Aousa, dans l'île Sakhaline.

— Nous attendrons votre retour.

— Je ne reviendrai jamais.

— Jamais ?... répétèrent les jeunes gens, douloureusement impressionnés par l'accent avec lequel leur interlocuteur avait prononcé ces deux syllabes désespérantes.

Il secoua la tête :

— Mes dernières... vacances s'achèvent. Elles vous ont été consacrées. Désormais j'appartiens à une œuvre grandiose..., à laquelle des millions d'hommes sacrifient leur existence, à laquelle j'ai sacrifié la mienne... Mariez-vous, vous que le bonheur attend. J'assisterai à votre union, et après... ma foi..., oubliez-moi... puisque vous êtes des bons et des aimants..., le souvenir pour vous serait une amertume.

— Mais qui êtes-vous donc ? questionna Prince.

— Qui je suis ? Un ex-forçat de Sakhaline, qui a promis d'y revenir après six mois écoulés.

— Un forçat auquel les gardiens, les condamnés, les Japonais, obéissent, et dont moi-même, agent de la police du tzar, je suis fier d'être le serviteur.

C'était Kozets qui entrait ainsi dans la conversation.

— Kozets ! murmura Dodekhan d'un ton suppliant.

Mais Albert lui prit les mains, et le regardant bien en face :

— Frère, qui êtes-vous ?

— Je suis… la justice.

— Je comprends. Pour nous, vous avez accompli ce qui vous semblait juste. D'autres devoirs… les paroles de M. Kozets me les montrent immenses, d'autres devoirs vous appellent… Eh bien… Vous êtes puissant ; vous rencontrerez des serviteurs, des esclaves, des adversaires, mais des amis, jamais.

— C'est vrai, je suis préparé à cela.

— Eh bien ! au nom de ma mère, dont vous avez fermé les yeux, acceptez le frère qui vous aime, qui vous aimera pour le bien que vous lui avez fait.

Albert s'arrêta soudain. Son interlocuteur était devenu atrocement pâle.

— Malheureux ! balbutia le Turkmène… Vous ignorez l'œuvre… Quelle amitié est possible entre nous ? Qui vous dit que je ne suis pas l'adversaire implacable de vous, des vôtres…

— Impossible !

— Mais si cela est pourtant.

— Alors je vous adresserai une prière.

— Dites.

— Notre voyage de noces, nous sommes libres de le conduire à notre guise.

— Sans doute.

— Eh bien ! laissez-nous vous accompagner à Sakhaline. Vous me montrerez la tombe de celle qui fut ma mère… et là, devant ce tertre de terre, peut-être la morte nous inspirera le moyen de demeurer frères, quoi qu'il arrive.

Une larme coula lentement sur la joue de Dodekhan, et il serra à la briser la main de Prince, ainsi que celle de Laura qui se tendait, implorante, vers lui.

. . . . . .

Un mois plus tard, en l'église de Moose-Jaw, on célébrait le mariage de la milliardaire Laura avec Albert Prince, devenu duc d'Armaris. M. Mariole, tout glorieux de sa nouvelle fortune, était à présent le représentant et l'associé, pour le Nouveau Monde, de la maison Bonnard et C de Tours.

Mais on célébrait aussi une seconde union, celle d'Orsato Cavaragio et de la fille de chambre Nelly qui, à l'avis du señor, devait faire enrager Laura. Le digne gentleman ne se doutait pas une seconde que la correcte servante, sa chère complice comme il la nommait, n'avait jamais visé un autre but que celui que, modestement triomphante, elle atteignait en ce jour.

La veille enfin, Kozets et Tiennette, que la reconnaissance de Laura, se greffant sur les présents de Dodekhan, avait rendus riches, avaient prononcé le « oui » qui lie pour toujours.

Trois, jours plus tard, un wagon spécial recevait, en gare de Swift-Current, Dodekhan, Albert, Laura, Kozets et Tiennette.

Tous partaient pour Vancouver et Sakhaline, où ils allaient rejoindre, l'un un devoir géant ; les autres, la tombe où dormait celle, qu'au bagne d'Aousa, on avait surnommée la « Française ».

p2 · ch13

— La flotte japonaise bloque Vladivostok.

— Les navires nippons occupent le détroit de Sakhaline.

— Hélas !

— Mais alors l'île, les troupes russes qui s'y trouvent ; mon père… sont séparés de la terre ferme ; privés de tout contact avec la Russie.

— Oui ; ma pauvre petite.

— Oh ! tante ; vous dites cela avec calme… Il est vrai que le général Stanislas Labianov n'est pas votre père…

— Il est mon frère, petite Mona, et ma douleur, pour être moins expansive, est aussi profonde que la tienne.

Dans l'hôtel de la comtesse Olga, situé en bordure de la Perspective, ces répliques sonnaient, prononcées par la sœur du général Labianov et la mignonne Mona, dont elle avait accepté la charge cinq mois auparavant.

La jeune fille secoua la tête sans répondre.

Évidemment elle ne partageait pas la façon de voir de sa tante Olga, et qui eût lu dans son esprit, y eût trouvé cette pensée :

— Une sœur, aimer autant qu'une fille. Il faut avoir le titre de tante pour raisonner pareillement.

Cependant, M Olga, femme aimable d'environ quarante-cinq ans, offrant dans ses traits, sa structure, sa façon d'être, une frappante ressemblance avec le général Labianov, se tenait à demi étendue sur un divan, occupant un panneau de son salon, luxueusement meublé à la russe, c'est-à-dire d'objets, de sièges, de meubles, de bibelots, de tableaux empruntés à l'Orient et à l'Occident, donnant l'impression d'une race de transition, trait d'union ethnique entre les aryens de la presqu'île, européenne et les Mongols du vaste plateau asiatique.

Après un silence, elle se pencha légèrement en avant.

— Enfin, ma chère petite nièce, le Dieu de la Sainte Russie tient notre sort à tous dans sa main. Nous sommes, toi, une enfant ; moi, une femme sans force. Nos paroles, nos angoisses ne changeront rien à ce qui doit advenir. Nous pouvons seulement prier pour ceux qui sont en danger.

— Prier !

Dans ce mot, toute la volonté de Mona se révélait.

Certes, elle était fervente orthodoxe ; certes, elle se prosternait avec foi devant les saintes Images du rite grec ; mais l'oraison achevée, le tempérament courageux, combatif, qu'elle tenait de son éducation autant que de sa nature, reprenait le dessus.

Ayant imploré l'Infini, Mona recherchait l'Action humaine. Elle n'était point la fillette frêle qui attend passivement le résultat des conflits ; elle voulait y prendre part, agir en un mot.

Alors que sa tante Olga, avec le fatalisme moscovite, semblait avoir pris pour devise :

— Prie et Dieu décidera !

La fille du général Labianov eût volontiers adopté la devise française de notre bon La Fontaine :

— Aide-toi, le ciel t'aidera.

Toutefois Olga s'étant levée et faisant signe à Mona de la suivre, celle-ci ne résista pas.

Dans les traces de sa tante, elle gagna un petit oratoire, voisin de la chambre à coucher de l'excellente dame, et s'agenouilla auprès d'Olga devant les Icônes saintes.

Quand elle se releva, on eût cru qu'une métamorphose morale s'était opérée en elle.

Àson agitation de tout à l'heure avait succédé le calme. Tout son être exprimait l'apaisement.

Et cependant, ses yeux brillaient étrangement, sur ses lèvres s'ébauchait un sourire de défi.

Olga ne s'aperçut de rien.

Ses dévotions terminées, elle demanda :

— Alors, petite Mona, tu ne veux point assister au dîner du maréchal de la cour de Saint-Pétersbourg.

— Non, tante, je vous l'ai dit ; je suis trop inquiète. Et puis, au milieu de tout ce monde, où, privilège de l'âge sans doute, on sait parler de nos désastres avec calme, je craindrais de me laisser al-

ler à l'impétuosité de mon caractère. Je suis vive, tante, vive, mais raisonnable, et je me rends compte de ce qui me manque pour devenir digne d'accompagner la chère belle dame que vous êtes.

Que répondre à cette câlinerie d'une nièce bien aimée, à laquelle on avait pris l'habitude de tout pardonner ?

Rien, pensa M Olga. Aussi elle embrassa la fillette, puis se retira dans sa chambre, pour se livrer aux mains des femmes de service, qui allaient l'habiller pour la soirée annoncée.

Mona, une fois seule, regagna le salon.

Les fenêtres donnaient sur la cour de l'hôtel, quadrilatère spacieux pavé de cubes rougeâtres de roche de l'Oural, et fermé par un portail géant, portant à son fronton l'écusson de Labianov.

Une voiture élégante, sortie des ateliers d'un maître carrossier de Paris, attelé de deux superbes chevaux noirs de l'Ukraine, stationnait devant le perron-terrasse qui surélevait le rez-de-chaussée.

Sur le siège, cocher et valet de pied, impeccables en leur tenue russe, grise et parements verts, avec leur bonnet circassien orné de la cocarde de la maison, croix de Saint-André émeraude sur fond gris clair, et debout près de la portière ouverte, un valet raide, froid, gourmé, attendant immobile, telle une statue de la Servitude, la venue de la très haute et très noble dame Olga Valestitcheff, née Labianov.

La jeune fille parut s'absorber dans la contemplation de l'équipage.

Les chevaux élégants, admirables de formes, la tête fine, les jambes sèches et nerveuses, piétinaient, grattaient le sol, s'impatientant à se sentir retenus, alors qu'ils avaient hâte de partir à toute allure.

— Ils sont beaux, murmura Mona d'un ton pensif… ; mais ceux de Mongolie ont plus d'ardeur encore.

Et après un silence :

— La Mongolie… les deux tiers du chemin… ! Après, la voie est au pouvoir des Japonais.

Elle alla vers une table chinoise, aux incrustations délicates. Un album se trouvait là.

Elle l'ouvrit, le feuilleta, et s'arrêta à la page sur laquelle était figuré le tracé de l'immense ligne ferrée, dénommée Transsibérien.

Son index courut sur la ligne noire, dont les sinuosités indiquaient celles du long ruban d'acier.

— Après tout, fit-elle encore, c'est une fatigue, mais le danger est nul.

Elle sourit :

— Nul jusqu'à Sakhaline… Une fois là, par exemple, cela change… Oui, mais mon père ne serait plus seul, et s'il doit succomber…

Elle referma l'album et revint à la fenêtre.

D'un regard, elle s'assura que la voiture attendait toujours, puis reprenant la suite de sa rêverie :

— Au bout de six mois, a-t-il promis, il se présentera à Aousa, pour délivrer mon père.

Elle eut un soupir :

— Le délivrer ! il savait donc ce qui devait arriver !

Pendant une seconde, sa parole fut suspendue. Peut-être hésitait-elle à répondre à l'interrogation. Elle se décida pourtant.

— Oui, il savait… mais comment savait-il ?

Avec un geste d'impatience, elle reprit :

— C'est étrange… Et puis ce laissez-passer qu'il m'a remis. Pensait-il donc qu'en apprenant l'investissement de Sakhaline, je ne saurais pas résister au désir de rejoindre mon père… Évidemment, il avait lu en moi plus clairement que je ne vois moi-même.

— Et tout bas :

— Avec ce sauf-conduit, vous passerez partout sans danger… Ce sont ses propres paroles : sans danger !… Et je pourrais protéger mon pauvre, mon bien-aimé père.

Ses regards se levèrent vers le ciel, et lentement :

— Il m'a vue à peine… et cependant, il connaissait de moi ce que tante Olga, ce que mon père, ce que Macelle Lisbe, n'ont jamais découvert. Cela est curieux… Mais tout n'est-il pas singulier chez lui : cette entrevue avec la « Française », son évasion, son arrivée à Saint-Pétersbourg, en institutrice anglaise.

Elle souriait à présent.

— Et pourquoi a-t-il tenu à entraîner M. Kozets ?… Et depuis, ni l'un, ni l'autre, n'a reparu. Où sont-ils ? Que leur est-il arrivé ?

Soudain elle s'interrompit.

Sur le perron, Olga Valestitcheff venait d'apparaître. Le cocher maintenait l'attelage immobile.

La tante de Mona monta légèrement dans la voiture dont la portière armoriée se referma.

Au même instant, le portail s'ouvrit lentement, et les chevaux d'Ukraine, bien tenus en main, exécutèrent une sortie majestueuse.

— Elle est partie, murmura Mona avec un mélange de joie et de regret… j'ai toute la soirée à moi.

Sur ce, d'un pas hâtif, comme si elle craignait de retarder l'exécution d'un projet éclos en sa fantasque cervelle, la jeune fille quitta le salon, traversa plusieurs pièces, et enfin pénétra dans la salle de travail.

C'était là qu'elle se tenait d'habitude, dessinant, étudiant son piano, ou encore se livrant à un travail, soit de broderie, soit de tapisserie.

Macelle Lisbe s'y trouvait penchée sur un livre.

L'Allemande, comme de coutume, étudiait sans les comprendre les beautés de la langue française.

Elle sauta en l'air à l'apparition brusque de Mona, et son émotion réveillant sa manie des mots composés, elle cria d'une voix rageuse :

— Quelles manières avez, ma chère, vous comme-un-diable-entrez dans cette de travail-chambre.

Ce à quoi, sans se troubler, la fillette répliqua :

— Je m'empressais pour obéir à ma tante !

— À votre tante ?

— Oui, elle, vient de partir pour la réception du maréchal de la Cour.

— Ah ! ah ! fit l'institutrice en se redressant, de même que si elle participait à l'honneur d'assister à si brillante réunion.

— Or, au départ, tante m'a priée de courir de suite, avec vous, chez le pope de la rue Ovstroski.

— Derrière le Palais d'Hiver ?

— Précisément. Et de rapporter les icônes qu'il a promises… Des icônes admirables, Macelle Lisbe, car toute prière, formulée devant elles, est exaucée.

L'Allemande eut un léger haussement d'épaules.

Comme tout Germain qui se respecte, elle alliait à une grande dévotion apparente un profond scepticisme, et elle méprisait la foi russe, demeurée naïve comme aux premiers jours de l'Église.

— Or, continua Mona, sans paraître avoir remarqué ce mouvement irrespectueux, tante désire, ce soir même, en rentrant, s'agenouiller devant les miraculeuses icônes, pour obtenir le salut de ceux qui défendent Sakhaline.

— Il vaudrait mieux envoyer des soldats, grommela Lisbe, montrant par ces mots la véritable foi teutone, la foi en la force brutale.

Mais la fillette se récria :

— Les saintes images sont plus puissantes qu'une armée.

Et Lisbe ne répondant pas :

— Souvenez-vous de ce qui est arrivé au croiseur cuirassé le Sevas. Il est surpris en mer, près de Formose, par trois cuirassés et sept torpilleurs japonais. Il semblait perdu. Par bonheur, le capitaine avait à bord une image, venant du trésor de la chapelle impériale de Tsarkoië-Selo. Il la fit monter sur le pont. L'équipage s'agenouilla, et l'on courut droit sur l'ennemi. En vain les Nippons ouvrirent contre le vaisseau russe un feu infernal, pas un obus ne toucha le navire, qui traversa la ligne ennemie et s'échappa, sans avoir perdu un homme, sans avoir subi la moindre avarie.

C'est par des contes de cette envergure que le saint synode cherchait à endormir l'opinion russe.

Lisbe ne protesta pas.

Sans doute, l'expérience lui avait appris qu'il ne fait pas bon lutter contre les superstitions d'un peuple encore enfant.

Mais elle se leva.

— Je m'habille pour aux ordres-transmis-obéir.

— C'est cela même, Macelle Lisbe. Dans dix minutes, je vous attendrai ici.

— Il est rencontre-convenue.

La lourde personne quitta aussitôt la salle. Quant à Mona, elle se précipita en tempête dans sa chambre, réunit plusieurs rouleaux de roubles or ; un portefeuille bourré de billets de banque, divers papiers.

Le tout s'engouffra dans une poche profonde dissimulée sous sa jupe.

Puis elle se coiffa à la diable, mit chapeau, gants, à mouvements rapides, pressés, de même que si elle était avare de minutes trop courtes.

Enfin elle fut prête.

Alors elle regarda autour d'elle. Il y eut comme un attendrissement dans ses yeux, à mesure qu'ils se posaient sur le lit blanc aux rideaux transparents, retenus par des nœuds de ruban, sur les sièges, la table, les icônes, les livres, les mille riens qui encombrent une chambre de jeune fille.

Mais elle fit un mouvement brusque.

On eût dit qu'elle chassait cette faiblesse passagère.

— Après tout, murmura-t-elle entre haut et bas ; cela ne débutera pas d'une façon triste.

La réflexion lui arracha un petit rire grelottant, où il y avait de l'ironie et de la peur.

— Lisbe hausse les épaules, quand je lui parle des images sacrées ; elle pourra mesurer leur puissance.

Elle rit de nouveau, puis pensive :

— Après, je serai seule… et le chemin à parcourir est si long.

Mais frappant le plancher du pied.

— Il faut que je les sauve. Il m'a donné le laissez-passer pour cela, j'en suis sûre, autrement, m'eût-il dit qu'une mission lointaine… quelle mission, je l'ignore, le tiendrait, éloigné durant six mois… Si Sakhaline succombait avant qu'il fut de retour… Oh ! je veux penser à cela pour avoir du courage.

Le regard fixe, le pas assuré maintenant, elle revint à la salle de travail, où déjà Macelle Lisbe l'attendait.

Sans un mot, elle entraîna l'Allemande, descendit au rez-de-chaussée, traversa la cour, et ouvrant elle-même une porte basse, percée dans le mur à côté du grand portail, elle parvint avec son institutrice sur la Perspective.

Àvingt pas de là, une forme féminine se tenait adossée à un réverbère.

Mona la vit et fit un geste.

L'inconnue quitta aussitôt son poste, et d'une allure rapide s'éloigna.

Macelle Lisbe n'avait rien vu.

De son pas lourd, se dandinant sur les hanches ainsi qu'un canard, elle déambulait à côté de son élève.

Àhaute voix, elle exprimait sur les piétons, sur les équipages qu'elle croisait des observations d'une finesse germanique, agrémentées de ces barbarismes dont elle savait si bien émailler son étrange français.

La jeune fille l'approuvait du geste, de sourires discrets, et Lisbe, peu accoutumée à pareil succès, redoublait de verbiage.

Ce lui fut une surprise quand Mona, indiquant une petite maison, d'apparence modeste, déclara :

— Nous sommes arrivées.

— Déjà ?

— Vous le voyez.

Sur la porte de bois, recouverte d'une teinte vert sombre, se détachait une plaque émaillée multicolore, sur laquelle on lisait :

IGNAVUS, POPE ET PRÊCHEUR.
TOUTE HEURE DOIT ÊTRE CONSACRÉE À L'ORTHODOXIE.

Au-dessous, un marteau de bronze indiquait de quelle façon on pouvait provoquer l'ouverture de l'huis.

Devançant son institutrice, Mona souleva le heurtoir et le laissa retomber par deux fois.

Une minute se passa.

Puis une clef cliqueta dans la serrure. Le battant tourna sur ses gonds, démasquant une servante, petite, à la face jaune trouée par deux yeux de jais, vifs et mobiles.

Elle eut pour les visiteuses un regard indéfinissable, et empressée, obséquieuse :

— Je suis seule à la maison. Un mourant a réclamé la présence de mon révérend maître.

— Oh ! s'empressa de répondre Mona, voilà, qui est fâcheux.

— Vous désirez lui parler ?

— Oui, il a promis à ma tante Olga des images saintes…

La servante leva les bras au ciel.

— Oh ! si ce n'est que cela, votre visite ne sera pas inutile.

— Comment ?

— Elles sont ici, et le doux pope, prévoyant peut-être votre venue, m'a bien recommandé de vous faire choisir.

Elle s'effaçait en parlant ainsi, son attitude invitant les promeneuses à pénétrer dans le logis du pope.

Délibérément Mona profita de la permission tacite, et Macelle Lisbe fut obligée de la suivre en grommelant :

— Il aurait mieux valu revenir.

— Pourquoi donc ?

— Parce que votre pope aurait lui-même désigné les icônes. Je ne suis pas de l'Église grecque, moi, et je n'entends rien à ces choses.

— Mais j'en suis, moi…

— Sans doute, sans doute. Seulement à votre âge, êtes-vous certaine de procéder à un choix susceptible d'obtenir l'agrément de votre très noble parente ?

Mona haussa les épaules et marcha dans les traces de la servante, qui, la porte refermée, avait traversé le vestibule, montrant

le chemin aux nouvelles venues.

Derechef, Macelle Lisbe dut emboîter le pas à son élève, sous peine de demeurer seule au milieu du vestibule.

Oh ! ce ne fut pas sans se lamenter en français et en allemand ; mais ses paroles n'influencèrent aucunement celle qui les motivait. Mona semblait décidée à ne tenir aucun compte de la mauvaise humeur de son institutrice.

On traversa le salon, puis on pénétra dans un petit cabinet transformé en chapelle, et dont les murs disparaissaient presque sous les images de piété.

On eût cru se trouver dans un magasin d'imagerie sacrée. Vélins enluminés, émaux, miniatures, triptyques, s'alignaient, se superposaient.

— Si ces dames veulent bien prendre la peine de faire un choix ? murmura respectueusement la domestique.

— Oh ! ma bonne Macelle Lisbe, venez à mon secours, s'écria Mona.

Il y en a trop, jamais je ne me déciderai.

— Ah ! Ah ! J'avais donc raison. Et moi, qui ne connais rien à ces choses-là…

— Vous vous calomniez…

— Je n'oserai jamais désigner pour M Olga.

Mona parut prête à pleurer.

— Et je serai grondée.

— Pourquoi ? Il n'y a pas de votre faute, si le pope est sorti.

— Certes non, mais tante est très inquiète de ce qui se passe en Mandchourie, et elle veut, ce soir même, commencer les prières qui appelleront la protection sur ceux que nous aimons.

Puis s'adressant à la servante qui assistait, imperturbable, à ce débat :

— Toutes ces images sont saintes ?

— Et bénies par le procurateur du Saint Synode.

Mona eut un cri de triomphe :

— Là, Macelle Lisbe, vous voyez. Toutes sont également bonnes pour la prière. Le choix est simplement une opération de goût, et comme vous avez un goût excellent…

Lisbe daigna sourire.

Mal lui en prit, car Mona, certaine à présent de ses bonnes dispositions, la saisit par la main, l'entraîna au fond de la petite salle, et la plantant face au mur, devant la légion de saintes Figures :

— Macelle Lisbe, je vous en prie, désignez celles qui vous plaisent davantage.

Flattée de l'importance que lui attribuait son élève, si indisciplinée d'ordinaire, la lourde personne s'arma de son face-à-main, et consciencieusement se mit à examiner les images.

De temps à autre, elle en désignait une (et il faut bien le reconnaître, celle-ci était toujours des plus brutalement enluminées) en disant :

— En voici une qui tout à fait attrayante à mon regard apparaît.

Cinq fois elle répéta le geste et la phrase, sans qu'une réponse lui parvînt.

Un peu surprise, elle se retourna enfin en murmurant :

— Ne partagez-vous pas mon avis ?

Mais elle resta saisie. Elle était seule à présent dans la petite salle, dont la porte avait été refermée avec soin.

Elle eut un sourire ironique.

— Ah ! cette petite Mona ! Elle paresse-aime. Dans le proche-salon-assise, sans doute, où mon opinion-attendant.

Et avec l'intention de gourmander quelque peu la jeune fille, elle alla à la porte et tourna le bouton.

La porte ne s'ouvrit pas.

Lisbe tourna plus fort, poussa le panneau de bois.

Efforts inutiles, le battant demeura immobile dans son encadrement, et l'institutrice, vaguement inquiète, s'étant penchée vers la serrure, constata qu'elle était enfermée à double tour.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Avait-on voulu la séparer de son élève ?

Prise de peur, elle appela, frappa. Rien ne répondit. Alors Lisbe s'affola, se répandit en cris de plus en plus rauques, jusqu'au moment où, hors d'haleine, la voix faussée, une sueur

froide inondant sa face, elle se laissa tomber sur un siège en gémissant :

— Je suis morte !

Pas un instant il ne lui vint à l'esprit qu'elle était tout simplement victime d'un plan machiavélique ourdi par son élève.

En effet, tandis que l'Allemande s'absorbait dans l'examen des icônes, Mona, entraînant la servante du pope, était sortie sur la pointe des pieds. Sans bruit, elle avait repoussé la porte, donné un tour de clé, et, surcroît, de précaution, prouvant le sang-froid, compagnon ordinaire de la préméditation, l'espiègle Mona fixa minutieusement un verrou.

Lisbe était dorénavant prisonnière. Elle ne sortirait du réduit du pope que lorsqu'il la délivrerait.

Ceci fait, la jeune fille regarda la servante, qui, impassible, avait suivi tous ses mouvements.

— Jorda, nous pouvons partir.

— Quand il vous plaira, Monaïtza.

Par la terminaison ïtza, diminutive du nom, la domestique démontrait qu'elle était originaire de l'Est-Sibérien, car ce suffixe n'est usité que parmi les populations vivant entré Baïkal et Pacifique.

Elle rit silencieusement en découvrant des dents blanches.

— La « professeur » a des images à regarder, elle ne s'ennuiera pas.

— Certes, répliqua la jeune fille sur le même ton… Mais le pope rentrera.

— Demain matin.

— Nous serons déjà loin de Saint-Pétersbourg.

— Le train quitte la gare dans une heure.

Mona approuva de la tête.

— Tu t'es occupée de tout ?

— De tout : Couchettes, couvertures, etc.

— Ah ! Jorda… Je suis bien contente de t'avoir rencontrée. Sans cela, je ne sais vraiment comment j'aurais pu réussir à m'échapper et à rejoindre mon père.

— Vous voulez toujours, Monaïtza ?

— Plus que jamais.

— Alors, ne perdons pas de temps, sinon nous manquerions le train.

Toutes deux regagnèrent l'antichambre et se glissèrent dans la rue en refermant soigneusement derrière elles la porte de la maison, où elles laissaient Lisbe prisonnière et terrifiée, incapable de deviner les causes de l'aventure dont elle était victime.

Vite, pressant l'allure, elles se dirigèrent vers la station.

Comment la jeune fille et l'étrange servante avaient-elles fait connaissance ?

Oh ! de la façon la plus simple.

Huit jours plus tôt, Macelle Lisbe qui avait découvert un compatriote allemand parmi les ingénieurs des usines Poutiloff, célèbres entre toutes en Russie, s'était empressée de solliciter de celui-ci la permission de visiter l'exploitation.

Elle avait naturellement emmené Mona, afin de lui expliquer dans un jargon français-allemand, la machinerie, les transformations physiques et chimiques.

Or, comme elles parcouraient un atelier de triage, elles se rencontrèrent avec d'autres visiteurs, le pope de la rue Ovstroski et sa servante Jorda.

De là conversation, empressement du pope en apprenant que Mona était la nièce de haute dame Olga, hôtel particulier sur la Perspective.

Un instant, Mona demeura en arrière.

La servante s'approcha d'elle et la voix abaissée, murmura à son oreille :

— Le général Labianov m'avait chargée de rapporter ses paroles à sa fille.

— Mon père… ! s'écria l'a jeune fille.

— Chut ! interrompit la femme au teint ambré. Je dois les dire à vous seule. Je me suis présentée plusieurs fois à la maison de la Perspective ; on ne m'a pas laissée entrer.

— Parlez.

— Pas ici.

— Où donc alors ?

— Chez mon maître, le saint pope.

— Eh ! comment y puis-je venir ?

— Il a une collection d'images sacrées. Le pauvre homme en fait commerce pour subvenir à ses besoins. Vous avez entendu parler de ces images qui portent avec elles le bonheur…

Mona inclina la tête, elle avait compris.

Fine, mutine, surexcitée par la pensée d'avoir des nouvelles de son père, elle fit tant et si bien qu'elle parvint à décider Lisbe à l'accompagner chez le pope.

Ce jour-là, le brave desservant, flairant une cliente d'importance, se confondit en amabilités, et alla même jusqu'à offrir aux visiteuses un grog, thé et vodki.

Bien entendu, Mona refusa, en manœuvrant de telle sorte que Lisbe fût contrainte d'accepter.

Et tandis que le pope et l'institutrice s'installaient en face de la boisson aromatique, la jeune fille, éprouvant décidément une passion désordonnée pour les icônes, se tenait, avec Jorda, dans la petite salle où elles étaient exposées.

Là, absorbées en apparence par la contemplation des images, elles causaient à voix basse.

— Jorda, vous avez vu mon père.

— Il y a un mois ; j'étais à son service. J'y suis entrée le lendemain de votre départ, à ce que l'on m'a dit.

— Ah !

— J'avais vu votre portrait sur le bureau du gouverneur général… Car il s'y trouvait toujours.

— Cher, père, murmura la jeune fille émue.

— Je crus que c'était le regret d'une morte qui hantait le maître, et un jour que je le surpris, considérant la photographie avec des yeux humides, j'osai lui dire : Maître, on est plus heureux auprès du Très-Haut que parmi les hommes. Il ne se fâcha pas de ma liberté, car il me répliqua dans un triste sourire : « Ce n'est pas une morte, Jorda ; mais hélas ! je crains que bientôt ce ne soit une orpheline.

— Une orpheline, répéta Mona en pâlissant.

— Oui. Les succès des Japonais ne laissent aucun doute. Avant peu, Sakhaline serait attaquée par des forces supérieures… et le général Labianov étant résolu à défendre jusqu'à la mort le pays dont le tzar lui avait confié le gouvernement…

— Oui, oui, mon père ne se rendra jamais.

La servante hocha la tête d'un air pénétré, puis d'un ton grave qui impressionna son interlocutrice :

— Voyez-vous, Monaïtza, ce court entretien me laissa une préoccupation profonde. Chez nous, quand un danger nous menace, qu'il vienne de la colère des éléments, des hommes ou des fauves, nous nous réunissons tous dans la même isba (maison), pour lutter côte à côte, vaincre ensemble… ou partir en même temps vers ce paradis que nous a ouvert Celui qui est mort sur la croix.

— Ah ! vous avez bien raison.

— Les anciens le croient, et je le crois comme eux. Alors, j'ai pensé que le général, que vous-même, seriez heureux d'être réunis en ces circonstances critiques. Lui, ne pouvait pas venir à vous… je résolus de venir vous chercher… j'ai volé pour faire le voyage… le pope a eu ma mère à son service, j'étais sûre de n'être pas sans asile en arrivant à Pétersbourg… Et tout s'est arrangé… Un peu de difficultés jusqu'à Kharbine, les Japonais occupant la voie ferrée.

— Bon ! nous n'en aurons pas au retour, car j'ai un laissez-passer… avec lequel peut-être, à l'heure suprême, je pourrai sauver mon père…

Elle levait les yeux au ciel, toute sa petite âme concentrée dans ce désir de dévouement filial. Aussi, ne vit-elle pas le sourire énigmatique qui passa, rapide comme l'éclair, sur la physionomie de son interlocutrice.

Dès lors le départ était résolu dans l'esprit de Mona.
soudain un cri les cloua sur place.

Àforce d'adresse, elle parvint à faire partager à sa tante son engouement subit pour les icônes du pope.

Et l'on vient de voir comment, se débarrassant de Lisbe, la jeune fille allait quitter Saint-Pétersbourg, certaine qu'avant le lendemain matin, on ne s'inquiéterait pas de son absence.

Or, le lendemain, à neuf heures, quand le pope, rentrant à son domicile, délivra l'institutrice allemande, il y avait exactement treize heures que Mona s'éloignait dans un train, à raison de trente-cinq verstes à l'heure. Elle était donc à quatre cent cin-

quante-cinq verstes, ce qui, à raison de 1.077 mètres l'une, équivalait à 490 kilomètres 35 mètres.

Ce voyage sur cet interminable ruban d'acier qui s'étend entre Pétersbourg, Moscou, l'Oural, Irkoutsk, le lac Baïkal, Kharbine et Vladivostok, fut monotone, sans incidents.

Àpartir de Kharbine, la voie était gardée par les troupes japonaises, mais le laissez-passer, naguère remis à Mona par Dodekhan, levait tous les obstacles.

À Vladivostok, il n'en eût pas été de même. Aussi la jeune fille et sa compagne ne pénétrèrent-elles pas dans la ville assiégée.

Elles gagnèrent la côte, à travers des campements nippons, firent prix avec un pêcheur, qui les transporta à Sakhaline.

Les croiseurs japonais arrêtèrent l'embarcation à trois reprises ; mais sur la présentation du laissez-passer, ils la laissèrent libre de poursuivre sa route.

Enfin, on entra dans le petit port d'Aousa.

Comme l'aspect en avait changé, depuis le départ de Mona.

Des redoutes s'élevaient sur les hauteurs, et de temps à autre, des détonations sourdes ébranlaient l'atmosphère, disant la riposte des artilleurs russes aux ennemis qui entouraient le pénitencier et ses défenses, d'un cercle de feu.

Mona et Jorda avaient débarqué.

Soudain un cri les cloua sur place.

— Mademoiselle Mona !

Elle regarda. En tête d'un piquet de cosaques, le lieutenant Vas'li, le même qui naguère l'avait accompagnée à Khabarovsk, se tenait tout droit sur son cheval, les bras étendus en un geste de surprise.

— Je ne me trompe pas, reprit-il, mademoiselle Mona, ici, en un pareil moment. Ah ! Son Excellence sera bien chagrine.

La jeune fille tressaillit à ce reproche indirect.

— Chagrine, pourquoi ?

— Parce que nous sommes à bout de munitions… Les forçats se sont joints aux assiégeants ; ils leur ont fourni tous les renseignements utiles sur les points faibles de la position. Nous restons cinq cents hommes valides. Au premier assaut, nous nous ferons tuer, et puis ce sera fini.

Elle courba la tête.

Mais elle se souvint du laissez-passer, et de nouveau l'espoir rentra dans son jeune cœur.

— Vous me ferez donner une carabine, Vas'li. Je suis revenue pour ne pas quitter mon père, quoi qu'il arrive.

Le lieutenant salua la jeune fille.

— L'hôtel du gouvernement a été transféré à l'ancienne infirmerie du pénitencier.

— Pourquoi ?

— Parce que ce point est dissimulé aux vues de l'ennemi, et qu'il a été épargné par le bombardement.

Mais s'interrompant, l'officier ajouta :

— Excusez-moi, petite Excellence, je porte des ordres qui ne souffrent aucun retard.

Sur ce, il rendit la main à son cheval et s'éloigna avec son escorte de cosaques.

Mona, elle, entraîna Jorda vers l'avenue du Gouvernement.

Les brèves paroles de Vas'li lui avaient donné une curiosité… celle de se rendre compte des résultats de ce bombardement dont elle venait de recevoir la nouvelle.

Sa curiosité lui réservait une surprise pénible.

Les sapins qui bordaient l'avenue étaient brisés et déchiquetés, comme s'ils eussent subi la rage d'un bûcheron géant. Les pavillons des fonctionnaires n'étaient plus que des monceaux de ruines, au milieu desquelles se dressaient des pans de murailles branlantes, trouées, écrêtées, par les projectiles ennemis.

Mona se sentit le cœur serré.

Un instant, elle demeura pensive devant l'amoncellement de débris marquant la place de l'ancien hôtel du Gouvernement, puis avec un geste de décision, elle s'adressa à Jorda :

— Continuons.

La servante suivit sans observation.

Sa face jaune, alors que Mona ne l'observait pas, s'épanouissait. Il y avait dans ses yeux noirs comme une irradiation de triomphe.

Àl'endroit où s'élevaient naguère les baraquements des forçats, il ne restait rien que quelques pieux à demi consumés et un sol noirci. L'incendie avait passé par là.

Toute émue, Mona s'était arrêtée sur un tertre dominant de quelques pieds le vallon d'Aousa. Ses yeux erraient sur ce spectacle de désolation.

Àce moment, un cosaque s'approcha de Jorda, restée au pied de l'éminence.

La servante le salua d'un petit signe de tête.

Il répondit de même et se rapprocha encore.

Il frôla presque la domestique au passage, puis continua sa route, sans qu'un mot eût été échangé. Seulement les mains de l'homme et de la femme jaune s'étaient furtivement serrées.

Il disparut bientôt derrière un bouquet d'arbres.

Là, un autre personnage vêtu en bouriate (indigène de la région) semblait attendre.

— Eh bien ? fit celui-ci.

— Vu Jorda, répondit laconiquement le cosaque.

— T'a-t-elle remis le laissez-passer ?

— Oui, le voici.

Le soldat russe tendit au Bouriate le papier précieux.

— Elle a donc réussi à le dérober à la jeune fille ?

— C'est sûr. Jorda d'ailleurs fait ce qu'elle veut. Or, il fallait que la petite Excellence fût privée de cela.

— Enfin, c'est fait. Quand le Maître doit-il être parmi nous ?

— Demain se terminent les six mois qu'il a indiqués.

— Demain…

— Que t'importe d'ailleurs ?

— Il m'importe beaucoup. Je vais au camp japonais, et il ne faut pas qu'ils attaquent avant l'heure fixée.

— Bah ! les Russes ne peuvent résister.

— C'est pour cela.

Et le cosaque considérant son interlocuteur d'un air ahuri, celui-ci haussa les épaules et ricana :

— Tu n'as pas besoin de comprendre. Retourne parmi les tiens, et dors tranquillement cette nuit. Vous ne serez attaqués que demain.

Cependant Mona, ayant rempli ses regards du tableau de désolation étendu à ses pieds, avait descendu la pente, et rejoignant Jorda, l'entraînait vers l'ancienne infirmerie du pénitencier, cachée au fond du ravin d'Aousa.

Àson esprit se représentait la promenade de nuit, effectuée six mois plus tôt, alors que son père, elle-même, allaient surprendre Dodekhan au chevet de la « Française » mourante.

Elle revivait cette heure étrange.

Elle entendait la voix du Turkmène disant :

— Je serai libre demain. Et je parie une discrétion. Dans six mois je reviendrai pour délivrer le général Labianov.

Le délivrer ? Le sens de ces paroles lui avait échappé alors ; maintenant elle comprenait la menace renfermée dans ces mots.

Du village des fonctionnaires, des baraquements des condamnés, il ne restait que des décombres.

Le général avait dû se réfugier dans la cabane où la « Française » avait rendu l'âme.

Comment Dodekhan avait-il prévu tout cela ?

Et dans le souvenir de la jeune fille, l'étrange personnage grandissait aux proportions d'un géant, d'un demi-dieu.

Soudain elle s'arrêta, le cœur bondissant dans sa poitrine.

Elle venait de contourner une roche, qui masquait le fond du vallon, et à vingt mètres d'elle se dressait l'humble maisonnette de bois que sa pensée évoquait à l'instant.

Et au dehors, assis devant une petite table pliante, sur laquelle était déployée une carte, le général Labianov se tenait, entouré d'officiers.

Ah ! les jours écoulés avaient marqué sur le gouverneur.

Sa face colorée avait pris des tons de cire ; ses cheveux, sa barbe, étaient devenus presque complètement blancs.

Toute sa personne exprimait la désillusion, l'envol des ultimes espérances.

Et cependant il parlait d'une voix nette, qui, dans le silence, parvenait aux oreilles de Mona.

— Messieurs, au premier assaut, nous succomberons. Nous avons rempli notre devoir jusqu'au bout, et nous pourrons fermer les yeux en nous disant : Il nous était impossible de faire davantage pour Dieu, pour la sainte Russie, pour notre père, le Czar.

Puis plus doucement :

— Tous, officiers ou soldats, nous avons là-bas, au bout de ce long chemin d'acier du Transsibérien, des êtres chers : mères, sœurs, fiancées, épouses, enfants. Avant le dernier combat, laissons-leur notre dernière pensée. J'accorde une heure à la garnison pour écrire ses adieux. Les correspondances seront centralisées ici, enfermées dans un sac, et l'un de nos blessés sera chargé de les remettre à l'ennemi vainqueur, avec prière de les faire parvenir. Allez, messieurs.

Frissonnante, Mona avait tout entendu.

Cette décision de mort la remplissait pour son père d'une admiration douloureuse.
Au premier assaut nous succomberons.

Elle comprenait qu'il songeait à elle ; que c'était pour elle qu'il allait tracer sur le papier l'adieu du soldat marchant au combat sans espoir.

Et emportée par la situation, les yeux obscurcis par les larmes, elle courut à lui les bras tendus, criant éperdument :

— Père !

Àsa voix, Labianov s'était dressé. Comme égaré, il balbutia :

— Toi, Mona, que viens-tu faire ici ?

— Je viens mourir avec, toi ; si je ne puis te sauver.

Comme les yeux du gouverneur se fixaient sur Jorda :

— Tu la reconnais… Elle a quitté Sakhaline, en te volant de l'argent. Pardonne-lui elle en avait besoin pour venir me chercher, pour me ramener auprès de toi, afin que, quoi qu'il advienne, nous ne soyions plus séparés.

Puis la voix changée :

— Ne gronde pas ; rien n'est perdu peut-être. Éloigne tes officiers, je veux te parler, te prouver que ma folie, — car c'est ainsi que tu qualifies mon retour, — que ma folie, dis-je, ne manque pas déraison.

— Stanislas Labianov la tenait dans ses bras. Elle sentait un frissonnement de tout son être, et dans la poitrine de l'officier, il lui semblait percevoir comme un long sanglot intérieur.

Il murmura, s'adressant aux officiers qui considéraient la jeune fille avec une surprise presque superstitieuse.

— Allez, messieurs, vous avez entendu mes ordres. Que dans une heure, les adieux soient faits, afin que l'on n'ait plus à songer qu'au devoir.

Et d'un pas lent, comme si ses jambes s'étaient raidies sous l'empire de l'émotion, il entraîna Mona à l'intérieur de la cabane.

La jeune fille ne put se défendre d'un trouble profond, en repassant ce seuil qu'elle avait franchi six mois auparavant.

Malgré elle, ses yeux cherchèrent le lit sur lequel était morte la « Française », ce lit au chevet duquel se tenait Dodekhan, alors forçat… aujourd'hui disparu, mais triomphant, puisque ses affirmations d'antan se trouvaient presque réalisées.

La couchette avait disparu.

Mais la paroi de bois conservait encore les écorchures creusées par les montants de fer.

— Eh bien ! enfant, dit tout à coup le général, nous sommes seuls… Gronder, à quoi bon ? Plus rien ne saurait être changé… Et puis cela est, donc cela devait être… Seulement tu as parlé de raison, je sais bien que, dans ta petite cervelle, il y a souvent plus de raison qu'on ne le croirait… Explique-toi donc et fais-moi connaître tes motifs.

— Merci, père, de me recevoir ainsi. En venant, j'avais peur surtout de vos reproches.

— Je les dissimule, Mona.

— Et moi, je plaide ma cause.

Puis souriante à travers ses pleurs, se pelotonnant dans les bras de son père :

— Je suis forcée de vous conter toute une histoire, père, et de reprendre
Le général Labianov apparaît dans l'entre-bâillement.à l'époque de mon départ. Car c'est de là que date la première raison de mon retour.

— Que dis-tu ?

— La vérité. Tu vas en juger.

Et successivement, elle dit sa sympathie pour le forçat 12, sa joie intime en apprenant qu'il s'était évadé ; puis le traîneau l'emportant sur le détroit glacé de Sakhaline, la poursuite des loups, la chute de Vas'li, la soudaine apparition de Dodekhan, caché dans l'étui de peau de phoque, où la jeune fille croyait enfermées les pelleteries destinées à sa tante Olga.

Le visage du gouverneur décelait la surprise.

— C'est un hardi coquin, grommela-t-il entre haut et bas.

Elle secoua la tête avec énergie.

— Non, père.

— Comment non ?

— J'ignore son véritable nom ; j'ignore ce qu'il est ; mais un coquin n'aurait pas ses traits loyaux, son regard clair, sa voix sincère. Écoutez du reste, je n'ai pas fini.

Et le récit fut repris.

Elle narra au général, de plus en plus étonné, comment, après l'avoir sauvée des loups, Douze avait disparu à Khabarovsk ; comment elle avait reçu sa lettre à Vladivostok, comment il avait reparu en institutrice anglaise, en M Mary Maryly, juste à point pour tirer, et elle Mona, et ses compagnons des mains des Japonais.

Elle décrivit le reste du voyage, le don du laissez-passer fait par l'ex-forçat, laissez-passer qui, alors qu'elle revenait vers Sakhaline, avait déblayé sa route de tout obstacle, puis la séparation

à Saint-Pétersbourg : elle se rendant chez sa tante avec Lisbe, lui continuant son voyage vers l'Allemagne, en tête à tête avec le policier Kozets.

Labianov, très intéressé, ponctuait ses phrases d'exclamations.

Évidemment l'ex-forçat prenait, pour lui aussi, l'apparence d'un homme supérieur, d'une audace, d'un courage et d'un sang-froid exceptionnels.

— Or, conclut Mona dont les yeux brillaient de plaisir en voyant les préventions du gouverneur se fondre peu à peu ; voici la raison déterminante qui me vaut le bonheur d'être auprès de toi.

Et se serrant davantage contre la poitrine de son père.

— Ce papier qui m'a protégé, te protégera aussi. Quand la lutte sera finie, que tu auras fait tout ce que la patrie russe peut exiger du soldat, redeviens père, et laisse-moi tâcher de me conserver mon cher papa bien-aimé.

Quel père eût résisté à de telles paroles ?

Le général Labianov embrassa tendrement sa fille, pardonna à la servante Jorda, et les deux femmes, installées tant bien que mal dans le campement qui avait remplacé le pénitencier ruiné, le digne gouverneur s'absorba dans les soins multiples de la préparation du combat suprême.

. . . . . .

— Rendez-vous !

— Sans conditions ?

— Rendez-vous. Ne nous obligez pas à vous massacrer. Toute résistance est inutile, vous êtes cernés.

Ces ordres sont clamés pour un officier japonais, dont les soldats entourent la cabane de bois, où se sont réfugiés le général Labianov, Mona, Jorda, le lieutenant Vas'li et une douzaine de combattants russes.

C'est le lendemain de l'arrivée de Mona.

Dès le matin, l'artillerie nippone a fait pleuvoir une grêle d'obus sur les soldats du czar.

Puis l'infanterie du mikado est entrée en action.

Un à un, les points occupés par les Russes ont été enlevés, et les divers détachements, refoulés de façon constante, ont convergé vers le ravin d'Aousa.

Ils ont résisté avec le courage du désespoir, semant le sol de cadavres, fondant sous le feu d'un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Et maintenant, il ne reste debout que les quatorze hommes, qui se sont groupés autour du drapeau et de cette petite Mona, venue là avec l'espoir de sauver son père.

La fusillade s'est tue de chaque côté.

L'officier japonais s'est approché encore, sans souci du danger. Il est près de la porte de la chaumière.

Sans doute, de l'intérieur, on a pu suivre ses mouvements, car la porte s'ouvre ; le visage du général Stanislas Labianov apparaît

dans l'entrebâillement.

— Monsieur, dit-il, accordez-nous un quart d'heure d'armistice.

— Un quart d'heure ?

— C'est, peu ; mais nous ne pouvons nous échapper, n'est-ce pas ?

— Certainement non.

— Si je demande cette courte trêve, c'est pour tenir conseil avec ceux des miens qui vivent encore.

Le Japonais salue militairement.

— J'attendrai un quart d'heure.

Et il rejoint ses hommes, pensif, pénétré de ce respect frissonnant qu'inspire le malheur.

Les Nippons, à son ordre, posent l'arme au pied, et ils demeurent immobiles, les yeux fixés sur cette cabane de bois, où sont enfermés, ainsi qu'en une souricière, les rares survivants de la garnison d'Aousa.

Pourtant, leurs visages n'expriment pas la joie du triomphe.

Pour le combattant, après l'écrasement d'un adversaire trop inégal en nombre, il reste une tristesse. Le succès laisse une amertume, car l'héroïsme, le droit à la gloire appartiennent aux vaincus.

Cela, en leurs cerveaux frustes, les petits soldats jaunes le sentent confusément.

Certes, ils ont remporté la victoire. Aousa, le dernier point occupé par les Russes, est maintenant en leur pouvoir. Sakhaline, cette île qui prolonge, au nord, l'archipel du Japon, va faire retour à l'Empire du Soleil Levant.

Oui, mais on a combattu cinq mille contre cinq cents, et dans chaque mort rencontré sur leur route offensive, les Nippons ont cru voir un témoin de la courageuse obstination russe, un témoin de ce qu'ils appellent, eux, tout bas, leur lâcheté.

Cela est ainsi. Ces soldats jaunes, à la bravoure indomptable, sont froissés d'avoir été envoyés si nombreux contre un ennemi ne pouvant mettre en ligne que des effectifs restreints.

Il y a là un sentiment chevaleresque, inexprimé peut-être, mais ressenti par ces représentants d'une jeune et ardente armée, que la campagne de Mandchourie vient de révéler au monde.

De là, le désir d'épargner la poignée de braves qui survivent.

De là, la démarche du chef de la première ligne ; démarche que tous ont approuvée, qui leur a été comme une douceur.

Maintenant ils attendent, les regards anxieusement fixés sur la cabane.

Pourvu que les Russes ne s'entêtent pas à une défense inutile.

Àl'intérieur de la chaumière, un drame se déroule.

Mona a poussé un cri de joie, lors de la proposition de l'officier nippon.

Elle a tiré son père en avant, lui disant d'une voix entrecoupée par l'émotion :

— Un armistice, père, je vous sauverai tous.

Et Labianov a demandé quinze minutes.

Cependant Mona a glissé sa main dans son corsage. Dans la doublure elle a ménagé une petite pochette, où elle gardait précieusement le laissez-passer que lui remit naguère Dodekhan.

Elle songe au jeune homme, à ce forçat N 12, qui, même absent, la protège, elle et les siens.

Mais soudain, une pâleur envahit, son visage.

Sa main tremblante explore la pochette cachée.

Que se passe-t-il donc ?

Une chose horrible, inattendue, déchirante. C'est une épouvante ! C'est un écroulement !
Le papier… Je ne le retrouve pas !

La poche est vide. Le laissez-passer a disparu.

Mais elle cherche, fouille dans ses vêtements, regarde autour d'elle d'un air affolé.

Rien, rien qui ressemble au papier libérateur.

Elle a perdu ce chiffon de parchemin, qui était la vie, la liberté pour ceux dont elle est entourée, pour son père debout auprès d'elle.

— Qu'as-tu, Mona ?

D'une voix sourde, frissonnante, elle murmure :

— Le papier je ne le retrouve pas.

Cette phrase si simple sonne comme un glas aux oreilles du général.

Tout à l'heure, il a ouvert ; il a répondu au parlementaire nippon, parce que sa fille lui a dit :

— Nous sortirons d'ici avec notre drapeau, avec les honneurs de la guerre.

Il a accepté avec joie, car il n'admet pas que l'on remette dans d'autres conditions à l'ennemi une forteresse qui a été confiée par le czar à l'un de ses sujets.

Une grande joie inondait son cœur.

Du même coup, il éviterait à sa chère Mona le trépas ou la captivité.

Àprésent tout était remis en question.

— Cherche, cherche encore, fait-il.

Lui-même se met en quête. Les coins et recoins de la baraque sont explorés.

Peine inutile. Le papier sauveur ne se montre nulle part.

Personne ne saurait deviner que Jorda l'a dérobé à sa jeune maîtresse, qu'elle l'a remis la veille à un agent japonais, et que, à cette heure, le laissez-passer est entre les mains du commandant en chef de l'expédition contre Sakhaline, lequel, à quatre kilomètres en mer, suit les opérations du pont de l'Ossiouma, croiseur cuirassé, où il a établi son quartier général.

Oh ! la désespérance plus atroce après quelques minutes d'espoir.

Labianov sent des larmes ardentes monter à ses paupières. Il étreint sa fille dans ses bras, ne trouvant à dire d'une voix gémissante que ces mots :

— Mona ! ma petite Mona !

Tout ce que peut souffrir un père est enfermé en cela.

Mais la jeune fille se redresse :

— Père, avec le parchemin, nous étions certains d'obtenir les honneurs de la guerre, mais il est perdu. Cependant vous avez combattu jusqu'à l'extrême limite, vous avez forcé l'admiration de nos ennemis. Comme condition de votre reddition, demandez la liberté de vous retirer avec armes et bagages.

— Bien minces les bagages, soupire Labianov.

— Raison de plus pour qu'ils fassent droit, à votre demande.

— Et s'ils refusent ?

Elle a un léger frisson, mais elle domine son émotion :

— Alors, père, je suis la fille d'un brave soldat. Nous ferons notre devoir jusqu'au bout… pour la Sainte Russie.

Il a un gémissement. Son étreinte se fait plus étroite.

La jeune fille murmure :

— Père, le quart d'heure est près de finir. Il ne faut pas qu'ils voient votre trouble.

Ces paroles lui rendent son énergie.

Mona a raison. Sa douleur doit être cachée au vainqueur. D'un pas ferme, il va à la porte, l'ouvre et se montre au dehors.

Aussitôt l'officier japonais vient à lui.

— Eh bien ! général ?

— Nous accepterons la vie avec l'honneur, monsieur.

— C'est-à-dire ?...

— Qu'ayant bien combattu, nous souhaitons nous retirer avec nos armes, notre drapeau...

Le Nippon hoche la tête :

— Je ne puis prendre sur moi de vous accorder cela.

Puis par réflexion :

— Mais je puis prolonger l'armistice... pendant que j'en référerai au commandant en chef.

Le général Labianov s'incline.

— J'accepte... et je vous remercie de votre courtoisie.

Ce à quoi le Japonais répond :

— Je souhaite ardemment épargner un adversaire qui a toute mon estime.

Et il regagne la ligne de ses soldats, tandis que Stanislas Labianov rentre dans la cabane, et que, prenant Mona dans ses bras, il s'abandonne enfin à la douloureuse douceur des larmes.

Des heures s'écoulent.

C'est l'attente anxieuse.

Les soldats, Vas'li, partagent l'angoisse du général. Eux, parbleu, ils ont fait le sacrifice de leur vie ; mourir leur semble naturel ; mais à la pensée que Mona, que cette fillette, apparue parmi eux à cette heure tragique, va partager leur sort, il leur apparaît que le déchirement de la défaite est plus affreux.

La jeunesse, la gentillesse de la jeune fille leur rappellent celles qui, au loin sur le sol de la patrie, leur ont donné, au départ, le baiser d'adieu.

La cabane, où agonisent ces vaillants, se remplit d'images de femmes : mères, sœurs, fiancées, amies, parentes. C'est le grand défilé des pensées, des souvenirs, des espoirs, que la voix grondante du canon, le crépitement de la fusillade avaient en quelque sorte engourdis.

Sur les visages une même émotion se lit.

Et soudain tous sursautent.

Un coup sec vient de retentir contre la porte. Un soldat ouvre. L'officier japonais est debout sur le seuil, une enveloppe à la main.

Personne ne l'a vu approcher, car tous regardaient en dedans d'eux-mêmes.

— Réponse du commandant en chef, dit-il.

— Fait-il droit à ma requête ? questionna Labianov.

— Je ne sais, général. Il m'est enjoint de vous remettre cette missive, d'en prendre connaissance avec vous et d'agir conformé-

ment aux ordres ci-inclus.

Le général rompt le cachet d'une main hésitante ; puis, le Nippon auprès de lui, il lit lentement à haute voix :

« À bord du croiseur Ossiouma.

« Général, votre valeur m'eût fait incliner à vous accorder la capitulation la plus honorable. Malheureusement, durant la guerre, plusieurs détachements japonais, surpris par les troupes russes, se sont vus refuser toute satisfaction de ce genre.

« Mon souverain a dès lors interdit à ses soldats tout acte de courtoisie qui, n'étant pas payé de retour, pourrait, être taxé de faiblesse.

« Je vous refuse donc, à mon grand regret, les honneurs de la guerre.

« Toutefois, et afin de vous démontrer mon bon vouloir, mon désir sincère d'épargner cette poignée de braves que vous commandez, je vous donne jusqu'à demain pour prendre une décision.

« Je vous prie, en mon nom personnel, de ne pas persister dans une résistance complètement inutile. Vous avez fait le possible ; votre mort, qui affligerait vos adversaires eux-mêmes, n'ajouterait rien à leur admiration.

« Recevez, général, l'expression émue de ma très haute considération.

« Signé : Togo fils. »

Un grand silence suivit cette lecture.

Enfin, l'officier nippon murmura :

— Vous avez vingt-quatre heures, mon général.

Labianov haussa les épaules.

— À quoi bon ! Dans vingt-quatre heures, je penserai exactement comme à présent.

Le Nippon eut un sourire mélancolique.

— Qui sait, mon général ? Les Japonais de Kiou-Siou ont un dicton :

Aujourd'hui, le ciel est de cendre grise, demain il est de tissu d'or. Qui sait ?

Puis Labianov secouant obstinément la tête, il continua :

— Je dois, en tous cas, me plier aux ordres du commandant en chef. Donc, mon général, notre armistice se trouve prolongé d'un jour. Et comme, durant une suspension d'armes, aucun règlement n'interdit aux belligérants de se rendre de bons offices, vous me permettrez de vous faire tenir des vivres pour vous et vos soldats.

— Cela de grand cœur, car nous en sommes complètement dépourvus.

Et avec un sourire :

— Seulement, songez qu'ainsi vous augmenterez notre vigueur pour le dernier combat.

— S'il doit avoir lieu, mon général ; je souhaite que vous disposiez de tous vos avantages.

— Ma foi, monsieur, on ne saurait être plus noblement ennemi.

Labianov serra la main de son interlocuteur, qui se retira pour revenir bientôt avec plusieurs petits soldats jaunes, portant en des corbeilles toutes les provisions que l'on avait pu réunir.

Au moins les assiégés ne connurent pas la faim.

La journée, puis la nuit s'écoulèrent. Le lendemain commença. Avec une impatience angoissée, tous comptaient les heures qui coulaient une à une, rapprochant sans arrêt l'instant où ces vaillants allaient mourir.

Midi.

Encore trois heures.

Qu'elles furent lentes pour ces hommes !

Àdeux heures cinquante, le général Stanislas Labianov se rencontra une fois encore avec l'officier nippon. Les deux chefs échangèrent ces quelques mots :

— Deux heures cinquante, mon général.

— Oui, monsieur, le feu reprendra dans dix minutes.

— Rien ne peut faire fléchir votre résolution ?

— Rien, n'insistez pas, vous me désobligeriez.

— Alors, mon général, permettez-moi de vous serrer la main.

Et d'un ton Impossible à rendre, le Nippon conclut :

— Mon général, je vous souhaite une blessure qui me permette encore de vous sauver.

Sur ce, ils se séparèrent, chacun rejoignant ses soldats.

Àl'intérieur de la cabane, chaque combattant occupait son poste de combat. Dans les troncs d'arbres formant les parois, faible obstacle contre la pénétration des balles modernes, des meurtrières avaient été ouvertes, et les tireurs se tenaient auprès, fusil chargé, prêts à jouer le dernier acte de la sanglante tragédie.

Mona vint à son père, l'embrassa longuement.

— Adieu ! père.

— Non, pas adieu ;... toi, tu n'es pas un soldat, tu peux être sauvée.

Elle arrêta Labianov.

— Je suis la fille du général, gouverneur d'Aousa, mon père... et vous m'insultez en m'offrant de vivre quand vous allez mourir.

Puis la voix changée :

— Trop tard d'ailleurs... la trêve est terminée.

Se penchant à une meurtrière, le général vit les Nippons se former en tirailleurs et s'aplatir sur le sol, le fusil menaçant.

— Attention, enfants, clama-t-il, l'ennemi va attaquer.

Et les soldats, épaulant leurs armes, répondirent d'une voix tranquille :

— Oui, petit père !

p2 · ch14

— Mais ce sont des vaisseaux japonais, voyez leurs pavillons.

— Je les vois, capitaine.

— Eh bien, ils ne vous laisseront pas passer.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, capitaine, vous vous trompez.

Sur le pont d'un beau trois-mâts à vapeur, le capitaine très interloqué, Dodekhan très calme, causaient ainsi.

Autour d'eux, Albert, Laura, Tiennette, écoutaient, pensant à part eux que le capitaine avait parfaitement raison.

Kozets seul semblait d'un avis différent.

Il se frottait les mains et quiconque eût pu l'approcher, l'eût entendu marmonner avec un indéniable accent de satisfaction :

— Puisqu'il veut passer, il passera… Et peut-être… oh ! pour mon édification toute personnelle, j'apprendrai qui est mon maître… Je garderai cela pour moi, bien entendu, car on ne trahit pas un maître qui, pouvant vous écraser, vous a fait riche et heureux.

Il coula un regard attendri vers Tiennette, et de nouveau prêta l'oreille.

Dodekhan reprenait :

— Si je ne me trompe, voilà un croiseur qui porte le pavillon amiral.

— En effet, monsieur.

— Gouvernez sur lui.

— Quoi, vous voulez… ?

— Obéissez… Que l'on prépare la coupée ; le commandant en chef viendra à notre bord.

Àcette affirmation, le capitaine leva les bras au ciel.

Il n'était qu'un officier de commerce, dont le bateau, le Gold, avait été affrété, à Vancouver, par le mystérieux Turkmène ; mais il savait fort bien qu'un commandant en chef de forces navales appelait parfois, à son bord, les officiers de navires passant à sa portée, mais que jamais il ne faisait de visite à un passager de bâtiment marchand.

— Mais, monsieur, commença-t-il.

— Faites ce que j'ai dit, ordonna tranquillement le jeune homme.

Puis s'adressant à Kozets :

— Voulez-vous vous rendre dans ma cabine. Vous y trouverez un rouleau de papier long d'environ un mètre. Vous me l'apporterez ici.

Et le policier s'étant précipité pour obéir, Dodekhan revint au capitaine.

— C'est un pavillon que je vous prierai de faire hisser.

L'interpellé haussa les épaules :

— Il n'empêchera pas ces torpilleurs de nous barrer la route.

Du doigt, il indiquait deux longs fuseaux d'acier qui, s'étant séparés de la ligne de l'escadre, se dirigeaient à toute vitesse vers le Gold.

Un sourire passa sur les traits de Dodekhan.

Justement Kozets reparaissait, portant sur l'épaule un paquet, gros comme le corps d'un homme.

Sur l'ordre du Turkmène, il arracha l'enveloppe de papier, et étala sur le pont un pavillon dont le fond bleu pâle portait deux signes d'or bordés de rouge.

— Qu'est-ce que c'est que ça, grommela le marin, je n'ai jamais rien vu qui ressemble à cela ?

— Peu importe, faites-le hisser sans retard. Sinon les torpilleurs seront sur nous avant que vous ayez terminé.

Avec un geste insouciant, le capitaine transmit à quelques matelots l'ordre de l'étrange passager, et deux minutes plus tard, le pavillon bleu flottait sur le Gold.

Pendant un instant, il ne sembla pas que cette manifestation dût changer quoi que ce fût à la situation ; mais soudain, les torpilleurs évoluèrent, et reprirent à toute allure le chemin qu'ils avaient parcouru auparavant.

Dodekhan les montra au capitaine, à ses amis.

— Vous voyez.

Le marin, absolument médusé, murmurait :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Tout à coup il eut un cri :

— Ils tirent sur nous.

En effet, de la tourelle du croiseur amiral japonais un tourbillon de fumée venait de s'échapper.

D'un signe Dodekhan rassura tout le monde.

— Ils tirent à blanc. Ils nous saluent.

En effet, un second coup de canon, un troisième retentirent, et tous, stupéfaits, en comptèrent ainsi vingt et un, nombre réglementaire dans les marines d'Europe.

— Il n'y a pas à dire, c'est un salut, gronda le capitaine ; mais, qui diable saluent-ils ?

De la main, le Turkmène désigna le pavillon bleu.

— Çà ?... allons donc !

— Vous êtes incrédule, mon cher capitaine. Je tiens à vous convaincre. Faites stopper, et par le langage des pavillons, veuillez exprimer que le Drapeau Bleu attend, à votre bord, le commandant en chef des forces japonaises.

Ahuri, le capitaine du Gold obéit. Les signaux maritimes transmirent les paroles du Turkmène, et une heure ne s'était pas écoulée, que le canot major du croiseur japonais amenait abord le commandant en chef.

. . . . . .

Trois heures allaient sonner.

Au fond du vallon d'Aousa, la suprême tuerie allait s'engager.

Soudain les Russes, enfermés avec Labianov et Mona, eurent un cri de stupeur.

Un parlementaire, avec le drapeau blanc, se détachait de la ligne japonaise.

Et Mona, le visage appliqué à une meurtrière, disait d'une voix palpitante :

— Lui ! Lui ! C'est lui. Il vient nous délivrer comme il l'a promis.

— Qui, lui ? interrogea le général.

— Douze, fit-elle, Douze ; le forçat 12.

— Que dis-tu ?

Le gouverneur regarda à son tour. Il reconnut celui qui, au milieu de son pénitencier, de ses soldats, l'avait bravé, avait osé ce pari audacieux de s'évader malgré toutes les précautions prises, et de revenir, au bout de six mois, pour le délivrer lui-même.

Àses oreilles résonnèrent soudain les paroles de l'étrange personnage :

— Pariez sans crainte. Je serai discret ; je parie une discrétion.

Cependant, il fallait prendre une décision. Le parlementaire, parvenu à vingt mètres de la chaumière, avait fait halte, et un fifre modulait une sonnerie.

Brusquement Labianov se décida.

Il ouvrit la porte et s'avança vers le parlementaire.

Celui-ci fit un geste, et à la profonde stupéfaction du gouverneur, il vit s'approcher un homme, qu'à ses insignes il reconnut pour le général même des forces japonaises opérant contre Sakhaline.

Que signifiait cela ? Que lui voulait-on ?

Son attente ne fut pas longue.

Le Commandant suprême des Nippons le joignit et dignement :

— Général, je salue en vous le courage malheureux. Vous serez libre de vous retirer, après signature de la capitulation, avec armes, étendards et bagages.

— Comment cela ? S. M. le Mikado n'avait-il pas interdit… ?

— Si… mais celui-ci le veut ainsi.

Il montrait, avec un respect évident, l'ancien forçat n 12.

— Celui-ci, répéta Stanislas avec un étonnement bien compréhensible. Quel est-il donc ?

— Il est le Maître du Drapeau Bleu.

Et sans permettre à son interlocuteur de le questionner davantage :

— Je fais préparer le traité… Dans une heure nous le signerons, général ; après quoi, vous et les vôtres serez libres.

Tellement étonné qu'il ne put prononcer une parole, Labianov restait là, regardant le Nippon qui regagnait les lignes occupées

par ses soldats.

Àce moment, la voix de Dodekhan se fit entendre :

— Général Labianov, estimez-vous que j'aie gagné mon pari ?

— Votre pari, grommela le Russe rappelé à lui-même… Ah ! oui… Vous évader et revenir après six mois pour me délivrer… Parbleu ! À moins de se plaire à mentir, il faut reconnaître que vous avez gagné.
il est le maître du drapeau bleu.

— Gagné une discrétion, général.

— Oui… C'est ainsi que vous vous êtes exprimé.

— Alors, général Stanislas Labianov, je viens de vous faire obtenir les honneurs de la guerre ; je vous demande de venir, avec vos soldats, rendre les honneurs à une victime, à une martyre.

— Qui donc ?

— La « Française »… dont le fils, retrouvé par moi, nous attend au cimetière du pénitencier d'Aousa.

Sur les traits du gouverneur se marqua une imperceptible hésitation ; mais il la repoussa et d'un ton calme :

— Cela est juste, il sera fait ainsi que vous le souhaitez…

. . . . . .

Une tombe garnie de fleurs, sur laquelle une croix étend ses bras portant ces mots :

Louise-Albertine Prince, née d'Armaris.
Priez pour la martyre.

On s'est battu dans la nécropole. Les tombes voisines sont ravagées, piétinées, les croix sont brisées. Seule, la sépulture de la « Française » n'a pas souffert.

Et comme Albert, Laura, que suivent Tiennette et Kozets, s'en étonnent, Dodekhan leur répond seulement :

— Je veillais sur elle.

Il se tait. Des pas cadencés sonnent sur la terre ; c'est le petit détachement russe, conduit par Labianov, qui arrive au funèbre rendez-vous.

La troupe présente les armes ; le drapeau s'incline sur la tombe ; le gouverneur salue du sabre.

Et soudain, Mona, qui a suivi, appuie sa main sur le bras du Turkmène.

Le visage de la jeune fille est bouleversé ; dans ses yeux il y a des larmes.

Elle demande sur le ton de la prière :

— Qui êtes-vous donc ?

Il la regarde à son tour et d'une voix tremblante :

— Je suis un Devoir.

Et plus bas :

— Oubliez, enfant. Vous serez heureuse, vous. Oubliez que vous avez rencontré le Maître du Drapeau Bleu, Dilevnor le

Justicier.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Millionnaire_malgr%C3%A9_lui. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.